COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
Publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PLUTARQUE

ŒUVRES MORALES

TOME VI

DIALOGUES PYTHIQUES

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

ROBERT FLACELIÈRE
Membre de l'Institut



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

1974

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique qui a chargé M. M. Cuvigny d'en faire la révision et d'en assurer la correction, en collaboration avec M. R. Flacelière.

INTRODUCTION

L'expression « dialogues pythiques » est de Plutarque lui-même : dans la dédicace placée en tête du *De E apud Delphos*, il écrit qu'il envoie à son ami Sarapion et, par l'intermédiaire de celui-ci, à ses autres amis Athéniens, en manière de prémices, τῶν πυθικῶν λόγων ἐνίους (384 E).

Si cette expression désignait tout dialogue dont la scène est située à Delphes, le *De sera numinis vindicta* mériterait aussi ce nom[1] ; mais cet ouvrage ne traite pas essentiellement de question relatives au sanctuaire d'Apollon Pythien, comme le *De E* et le *De Pythiae oraculis*. Quant au *De defectu oraculorum*, il a pour thème une question plus générale : pourquoi tant d'oracles sont-ils abandonnés? Mais le problème de la divination delphique y est toujours sous-jacent, comme en filigrane, et se trouve directement abordé aux chapitres 49-52 qui terminent l'ouvrage.

Dans le *Corpus* plutarchéen constitué, à la charnière du XIIIe et du XIVe siècle, par le moine byzantin Planude et auquel appartiennent nos manuscrits les plus complets des *Moralia* et des *Vitae*, le *De E* (68) est suivi du *De def.* (69), dont le *De Pyth. orac.* (72) est séparé par deux autres traités. En revanche, les trois dialogues pythiques se suivent dans la numérotation traditionnelle des pages qui remonte à l'édition Henri Estienne de

1. Certaines questions des *Quaest. conv.* ont aussi Delphes pour cadre, par exemple, au livre II, les *Quaest.* 4 et 5.

1572, réimprimée à Francfort en 1599, et dans l'ordre même où nous les présentons ici : *De E*, *De Pyth. orac.*, *De def.* En 1893, G. R. Paton en a donné une édition séparée, qu'il a intitulée *Pythici Dialogi tres.*

Il ne fait aucun doute que ces trois dialogues ont été écrits par Plutarque alors qu'il exerçait les fonctions de prêtre d'Apollon à Delphes[1]. On lit dans un de ses traités : « Tu sais que je suis prêtre du Pythien depuis plusieurs Pythiades. Pourtant tu ne me dirais pas : « Assez longtemps, Plutarque, tu as présidé aux sacrifices, aux processions et aux chœurs ; il est temps, maintenant que tu es vieux, de déposer la couronne et de quitter l'oracle en raison de ton âge. [2] »

Une opinion qui ne manque pas de vraisemblance place le début du sacerdoce delphique de Plutarque entre 85 et 90[3]. D'autre part, je crois qu'il est mort vers 126[4], encore que les avis soient sur ce point très partagés. C'est donc à l'intérieur d'une période de près de quarante ans que doit être située la composition des trois dialogues pythiques.

Bien entendu, l'ordre dans lequel ils figurent dans les manuscrits et dans les éditions est sans aucun rapport avec celui dans lequel Plutarque les a écrits. Selon R. Hirzel[5], il a composé d'abord le *De def.*, puis le *De E*, enfin le *De Pyth. orac.* Tel est également mon avis. Les raisons en apparaîtront dans les Notices placées en tête de chacun des trois dialogues. Mais,

1. Plutarque fut aussi épimélète des Amphictyons, qui, vers 118, élevèrent à Delphes une statue de l'empereur Hadrien, dont la dédicace, *Syll.*[3] 829 A, se termine ainsi : ἐπιμελητεύοντος ἀπὸ Δελφῶν Μεστρίου Πλουτάρχου τοῦ ἱερέως. Le Chéronéen avait reçu le droit de cité à Delphes et à Athènes. Comme citoyen romain, son gentilice Mestrius était emprunté à son ami L. Mestrius Florus, personnage consulaire, familier de Vespasien.

2. *An seni sit gerenda res publ.*, 792 F. La Pythiade, comme l'Olympiade, s'étend sur quatre années.

3. Voir J. Jannoray, *Rev. Ét. Anc.*, 47, 1945, p. 57 et 257.

4. Voir *C. R. Acad. Inscr.*, 1971, 168-185 : Hadrien et Delphes.

5. *Der Dialog*, II, p. 197 et 204-205.

bien entendu, il ne s'agit que d'une chronologie relative, et aucune date précise ne peut être donnée[1].

Le classement des manuscrits où se lisent les dialogues pythiques a été établi par Paton en 1893 dans la préface de son édition ; W. Sieveking, dans la nouvelle édition Teubner (vol. 3, paru en 1929), n'a apporté à ce classement que de très légères modifications.

Comme on ne peut espérer établir un *stemma* rigoureux, nous énumérerons les manuscrits selon leurs dates. Les plus anciens remontent au XI[e] siècle, et ce sont ordinairement les plus précieux parce qu'ils ont été à peine interpolés, tandis que les scribes des autres ont souvent prétendu résoudre les difficultés du texte par des modifications plus ou moins heureuses. C'est ainsi qu'en 394 B, dans une citation de Pindare dont le texte est assuré par ailleurs, la leçon δὲ θνατοῖς est devenue dans presque tous les manuscrits les plus anciens δεονατοῖς (faute qui provient de la confusion de Θ et de O dans le texte en majuscules), forme inintelligible que les manuscrits plus récents corrigent d'une manière absurde en δέον αὑτοῖς.

Manuscrits du XI[e] siècle :

X = Marc. Gr. 250, manuscrit très important du XI[e] siècle.
F = Par. Gr. 1957, de la fin du XI[e] siècle.
D = Par. Gr. 1956, de la fin du XI[e] ou du début du XII[e] siècle.
G = Barb. 182, du XI[e] siècle.

1. J'ai édité une première fois ces dialogues dans la collection des *Annales de l'Université de Lyon:* le *De Pyth. orac.* en 1936, le *De E* en 1941, le *De def.* en 1947. Voir, en outre, pour le *De Pyth. orac.*, un volume d'*Érasme* (P.U.F., 1962), et des traductions partielles dans *Sagesse de Plutarque* (P.U.F., 1964). — En 1962 a paru le livre de Vincenzo Cilento, Plutarco, *Diatriba Isiaca e Dialoghi Delfici*, chez Sansoni, à Florence.

Manuscrits des XIIIe et XIVe siècles :

Ce sont d'abord ceux du *Corpus* de Planude, ce moine érudit de Constantinople qui, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, consacra tant de soins au texte de Plutarque et fit établir les manuscrits les plus complets qui nous soient parvenus.

α = Ambr. 859, peu avant 1296.
A = Par. Gr. 1671, de 1296.
E = Par. Gr. 1672, peu après 1302 : splendide manuscrit, véritable « meuble royal » qui contient l'intégralité des œuvres conservées de Plutarque, *Vitae* et *Moralia*.
J = Ambr. 881, du XIIIe siècle.
υ = Urbin. 98, du XIVe siècle.

Manuscrits du XVe siècle :

B = Par. Gr. 1675, du XVe siècle.
g = Palat. 170, du XVe siècle.

A ces manuscrits il faut joindre les leçons de seconde main du manuscrit X : X^2.

Ce classement est d'ordre chronologique, et n'implique nullement que chaque groupe remonte à un archétype particulier. Par exemple, je crois avoir montré que B, manuscrit du troisième groupe, dérive de E, manuscrit du second groupe, par l'intermédiaire d'un manuscrit perdu qui avait bénéficié des corrections souvent judicieuses d'un philologue inconnu[1].

Le *De Pyth. orac.* ne nous est connu que par deux manuscrits, précisément E et B.

1. Voir mon article dans la *R.E.G.*, 65 (1952), p. 351-362. En outre G. R. Manton, *Class. Quart.*, 43, 1949, p. 99-100, me semble avoir très bien montré que, dans le *De Pyth. orac.*, en 395 A, 402 D et 404 B, les leçons, plus complètes ou meilleures du manuscrit B, n'exigent nullement l'hypothèse du recours à une tradition différente de celle de E.

Le manuscrit g n'a été utilisé que pour le *De E*, et les manuscrits G, υ et J n'ont que le *De def.;* X, F et D n'ont que le *De E* et le *De def.* (et encore le *De def.* est incomplet chez X).

Le sigle Γ représente, pour *De E* : X^1, F et D ; pour le *De def.* : X^1, F, D, G, υ.

Le sigle Π représente α, A, E.

Le sigle x représente, pour le *De E* : X^2, B, g, et pour le *De def.* : X^2 B.

SIGLA

A = Par. 1671, de 1296.
B = Par. 1675, du xve siècle.
D = Par. 1956, fin du xie ou début du xiie s.
E = Par. 1672, peu après 1302.
F = Par. 1957, fin du xie s.
G = Barb. 182, du xie s.
J = Ambr. 881, du xiiie s.
X = Marc. Gr. 250, xie s.
g = Palat. 170, du xve siècle.
α = Ambr. 859, peu avant 1296.
υ = Urbin. 98, xive siècle.
Γ = pour le *De E* : X^1, F, D.
pour le *De def.* : X^1, F, D, G, υ.
Π = α, A, E.
x = pour le *De E* : B, g, X^2.
pour le *De def.* : B, X^2.

En ce qui concerne la tradition indirecte, plusieurs passages du *De E* et du *De def.* sont cités par Eusèbe de Césarée, *Praepar. Evang.*, 5, 4-17, et 11, 11, par Cyrille d'Alexandrie, *Adv. Jul.*, 8, et par Théodoret de Cyr, *Graec. aff. cur.*, 2, 108. Les manuscrits de ces Pères de l'Église nous permettent d'améliorer en maint endroit le texte de ceux de Plutarque, si souvent lacunaires ou corrompus.

ABRÉVIATIONS

Ald.	= editio Aldina.
Amy.	= Amyot.
Bab.	= Babbitt.
Basil.	= editio Basilea.
Bens.	= Benseler.
Bern.	= Bernardakis.
Cob.	= Cobet.
Doe.	= Doehner.
Dueb.	= Duebner.
Emp.	= Emperius.
Hartm.	= Hartman.
Hub.	= Hubert.
Leon.	= Leonicus (Leonico Tomeo).
Mad.	= Madvig.
Mez.	= Méziriac (Bachet de).
Pat.	= Paton.
Poh.	= Pohlenz.
Rei.	= Reiske.
Sie.	= Sieveking.
Schw.	= W.-F. Schwartz.
Steph.	= H. Estienne.
Turn.	= Turnèbe.
Wil.	= Wilamowitz.
Wytt.	= Wyttenbach.
Xyl.	= Xylander (Holtzmann).

24. SUR L'E DE DELPHES

DE E DELPHICO

(PLAN. 68)

NOTICE

L'E[1] est une offrande religieuse, un ἀνάθημα qui « occupait une place d'honneur auprès du dieu » (385 A), à côté des fameuses maximes delphiques Γνῶθι σεαυτόν et Μηδὲν ἄγαν, dans le *pronaos* du temple d'Apollon Pythien. L'E primitif était en bois, comme les antiques *xoana* ; ensuite les Athéniens avaient offert un E de bronze, puis Livie, l'épouse d'Auguste, un E d'or (385 F - 386 A). Sur des monnaies d'Hadrien et de

1. Dans le titre et à maint endroit dans le cours du dialogue, quand il s'agit de l'E, nos manuscrits portent ει, et c'est la graphie qu'ont gardée, entre autres éditeurs, F. C. Babbitt et W. Sieveking. Mais le catalogue de Lamprias donne E, et cette lettre figure seule sur des monnaies delphiques de l'époque impériale presque contemporaines de Plutarque : voir Imhoof-Blumer et P. Gardner, *Numismatic Commentary on Pausanias*, planche X, nos XXII et XXIII. D'ailleurs, si Plutarque avait écrit ει, comment pourrait-il interpréter par le nombre cinq ? En revanche, on comprend aisément que des scribes, surpris de voir Plutarque expliquer l'E par la conjonction εἰ ou la forme verbale εἶ, aient voulu supprimer la difficulté en remplaçant la lettre unique par la diphtongue. C'est donc avec raison que Bernardakis et Paton ont partout rétabli l'E, et j'ai suivi leur exemple.

Faustine l'aînée, on voit un E de grandes dimensions comme suspendu au-dessous du fronton du temple d'Apollon, entre les colonnes du *pronaos*, avec la légende Δελφῶν[1].

Cette offrande singulière n'avait pas un sens obvie comme les maximes inscrites auprès d'elle. Aussi Plutarque avait-il été plusieurs fois sollicité par ses élèves[2] de leur en découvrir la signification. Après avoir longtemps hésité, il se décide enfin, « sur les instances de ses fils jointes à celles de certains étrangers qui étaient sur le point de quitter Delphes » (385 A), à leur rapporter une conversation à laquelle il aurait pris part au même endroit, du temps où il était lui-même élève du philosophe Ammonios, « à l'époque de la visite de Néron » en Grèce, c'est-à-dire en 67 après J.-C. Plutarque devait avoir alors une vingtaine d'années.

Il s'agit là sans doute d'une fiction littéraire, cette préface tenant lieu du « dialogue introductif », si fréquent chez Platon, et dont Plutarque s'inspire plus fidèlement au début du *De Pyth. orac.*

Plutarque fait donc asseoir ses auditeurs « le long du temple », là même où aurait eu lieu autrefois l'entretien qu'il va rapporter, là même où s'asseoient, après avoir monté la Voie Sacrée et fait le tour du temple, les interlocuteurs du *De Pyth. orac.*, « sur les degrés du côté sud de l'édifice » (402 C). De cet endroit on a sous les yeux toute la partie basse du sanctuaire d'Apollon, et, au-delà du ravin du Pleistos, la montagne du Kirphis, qui sépare des eaux du golfe de Corinthe le site de Delphes.

La conversation rapportée à partir de 385 B a pour interlocuteurs, par ordre d'« entrée en scène » : Ammonios, Lamprias, Nicandre, Théon, Eustrophe et Plutarque lui-même.

1. Voir la note précédente ; ces monnaies sont reproduites ci-dessus, p. 3.

2. ἐν τῇ σχολῇ, 385 A. Les νεανίσκοι souvent mentionnés dans les *Quaest. conv.* constituent « une manière de petite Université » (F. Fuhrmann, Introduction aux *Propos de table*, p. xviii).

Le philosophe platonicien Ammonios, qui fut le maître de Plutarque, préside de bout en bout à l'entretien et y joue le rôle que Platon dans ses dialogues attribuait à Socrate. Il apparaît aussi dans le *De def.*, ainsi que dans plusieurs *Quaest. conv.*[1], et il est mentionné dans le *De adul. et am.*, 70 E (ὁ ἡμέτερος καθηγητὴς 'Αμμώνιος) et dans la *Vie de Thémistocle*, 32, 6. D'après le Catalogue de Lamprias, nº 84, Plutarque avait écrit un dialogue intitulé 'Αμμώνιος ἢ περὶ τοῦ μὴ ἡδέως τῇ κακίᾳ συνεῖναι. A partir de 391 E, c'est Ammonios qui, écartant avec désinvolture toutes les explications proposées par les « jeunes gens », va exposer, avec l'autorité que lui confèrent son âge et sa science, une interprétation de l'E plus remarquable et d'un sens plus riche que les précédentes.

Le rôle de Lamprias, frère de Plutarque (385 D), est beaucoup plus modeste. Il apparaît aussi dans le *De def.*, dans le *De facie* et dans plusieurs *Quaest. conv.*[2]

Après l'interlocuteur anonyme qui rapporte l'étrange explication d'un Chaldéen (386 A-B), intervient le prêtre Nicandre qui est mentionné dans le *De def.*, 438 B, avec le titre de προφήτης, mais ce mot pouvait, à l'époque impériale, être synonyme de ἱερεύς[3]. Nicandre « est une personnalité de premier plan sous les règnes de Claude et de Néron : il fut bouleute, archonte, secrétaire municipal, prêtre, et reçut les *tria nomina* sous le règne de Néron (Tiberios Claudios Nicandros) »[4]. En 391 D-E Plutarque s'adresse à Nicandre, qui vient de faire allusion à un rite secret de Delphes, et lui dit en souriant : « Il nous faudra donc

1. Voir F. Fuhrmann, *Propos de table*, livres I-III, p. 101-102.
2. Voir F. Fuhrmann, *op. cit.*, p. 5-6. Lamprias, qui portait le nom du grand-père paternel, devait être l'aîné de Plutarque. Un Lamprias fut archonte de Delphes, mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse du frère de Plutarque : cf. G. Daux, *Chron. delph.*, p. 93, P 17, et *Bull. Corr. Hell.* 73, 1949, p. 292.
3. Cf. E. Bourguet, *De reb. delph.*, p. 20-21, et *R.A.* 7, 1918, p. 230-231.
4. Cl. Vatin, *Bull. Corr. Hell.* 96, 1972, p. 261.

attendre d'être nous-même prêtre du dieu pour connaître la vérité sur ce point. » C'est là une sorte de *vaticinium ex eventu*, puisque, au moment où il écrivait cet ouvrage, Plutarque était lui-même investi du sacerdoce apollinien.

Le nom de Théon (386 D) apparaît aussi dans le *De Pyth. orac.* et dans plusieurs autres œuvres. Il faut distinguer au moins deux personnages de ce nom : le Θέων ὁ ἑταῖρος qui expose ici des arguments typiquement stoïciens, et le Θέων ὁ γραμματικός, originaire d'Égypte[1].

L'Athénien Eustrophe, qui apparaît aussi dans les *Quaest. conv.*, 702 D, fut certainement un condisciple de Plutarque : il avait été de l'Académie et se montre partisan convaincu de la mystique pythagoricienne des nombres (387 D-F).

C'est à propos de l'intervention d'Eustrophe que Plutarque nous confie que lui-même, dans sa jeunesse, « s'adonnait avec passion à l'étude des mathématiques ». Il prend la parole en 387 F et la garde jusqu'en 391 E pour exposer les merveilleuses propriétés du nombre cinq que note la lettre *epsilon*. Il le fait avec une fougue toute juvénile, et nous aurions tort de croire qu'il conservait les mêmes idées lorsqu'il écrivait ce dialogue. C'est Ammonios qui incarne la sagesse de l'auteur mûri et vieilli. Mais la saveur et le charme du portrait compensent l'aridité du thème, et l'on sent que Plutarque, avancé en âge, s'est complu dans l'évocation amusée, ironique, de ce jeune homme enthousiaste et disert, passionné de mathématiques et habile aux exercices d'école, qu'il était à vingt ans.

Nous verrons plus loin que le *De Pyth. orac.* me paraît avoir été écrit après l'avènement de l'empereur Hadrien, en 117, et plus probablement vers 125. Comme Plutarque promet ici à Sarapion de lui envoyer « quelques-uns de ses dialogues pythiques » et que le

1. Cf. *Quaest. conv.*, 626 E ; *De facie*, 923 F sqq., et voir D. Babut, *Plut. et le stoïc*,. p. 244-245, et F. Fuhrmann, *Propos de table*, livres I-III, p. 6-8.

De Pyth. orac. fait assurément partie des ouvrages ainsi désignés, il semble difficile de séparer par un long intervalle la composition du *De E* de celle du *De Pyth. orac.* Plutarque devait donc être septuagénaire lorsqu'il écrivait ce dialogue.

Dans l'orthographe ancienne qui est encore celle des inscriptions attiques du ve siècle, la lettre *epsilon*, qui est la cinquième de l'alphabet, note également à elle seule la diphtongue εἰ. C'est pourquoi les explications proposées de l'E delphique s'étendent à la conjonction εἰ et à la forme verbale εἶ. Ces explications sont au nombre de sept :

1. L'E aurait été dédié par les Sages pour montrer qu'ils étaient cinq, et non pas sept.

2. L'E qui vient au second rang dans la liste des voyelles désignerait le soleil, parce que celui-ci occuperait la deuxième place parmi les planètes, et, comme Apollon était identifié au soleil, l'E serait un symbole du dieu de Delphes.

3. εἰ signifie « si », conjonction interrogative dont les consultants de l'oracle se servent dans les questions qu'ils posent à la Pythie.

4. εἰ s'emploie aussi au sens optatif, surtout dans les expressions εἴθε ct εἰ γάρ : « si tel événement pouvait se produire ! ».

5. εἰ, conjonction conditionnelle, est une partie indispensable de tout syllogisme : or Apollon est le dieu philosophe et dialecticien.

6. Le nombre cinq, noté par *epsilon*, a une importance toute spéciale à la fois en mathématique, en physiologie, en philosophie et en musique.

7. εἶ signifie « tu es », excellente manière de saluer le dieu, qui possède, à la différence des hommes, la véritable existence.

Cette dernière interprétation, défendue par Ammonios, apparaît comme supérieure à toutes les autres, à cause des considérations très élevées qu'elle comporte,

mais je ne pense pas que Plutarque l'estimait certaine. Un personnage du *De def.* dit en 426 F : « Le rapport de ce nombre cinq avec la pluralité des mondes, j'aurais, je crois, plus de plaisir à le connaître qu'à savoir la raison pour laquelle l'E a été consacré. » L'énigme posée par l'E est impossible à résoudre, et c'est pourquoi Plutarque avait longtemps éludé l'examen de cette question. Un problème insoluble, comme celui de la duplication du cube (386 E), a l'avantage d'éveiller indéfiniment l'esprit de recherche[1].

Au fond, la question qui donne au dialogue son nom sert surtout à Plutarque de prétexte ou de point de départ pour exposer ses idées sur la personnalité de son dieu et, de façon plus générale, sur l'essence divine. C'est, en somme, un traité de théologie, qui nous fait connaître la nature de la foi de Plutarque et de ses sentiments religieux à l'égard d'Apollon. Le *De def.* et le *De Pyth. orac.* traitent principalement d'Apollon en tant que prophète et maître de l'oracle ; le *De E* considère l'ensemble de ses pouvoirs et de ses attributions, et nulle part Plutarque n'a parlé de son dieu en des termes plus fervents ni plus élevés.

Dès le début de l'ouvrage, Plutarque écrit, s'exprimant alors en son propre nom : ὁ φίλος Ἀπόλλων. L'adjectif révèle l'attachement, l'affection du prêtre pour son dieu. Puis il nous montre le double aspect de la « philanthropie » d'Apollon, qui vient à l'aide des hommes par ses oracles, et qui éveille et guide l'esprit

1. Des érudits modernes ont prétendu découvrir la clef de cette énigme. Pour W. Roscher, *Hermes* 36, 1901, p. 470 sqq., εἶ équivaudrait à ἴθι et signifierait : « va, entre (dans mon temple) ». Selon O. Lagerkranz, *Hermes* 36, 1901, p. 411 sqq., E serait identique à ἦ, « il dit, le dieu dit ». D'autres interprétations, plus intéressantes, s'attachent à l'aspect extérieur de l'E. Citons seulement celle de W. N. Bates, *A. J. A.* 29, 1925, p. 239-246, qui pense qu'il s'agit d'un caractère minoën, importé de Crète (comme le culte d'Apollon Pythien), qui désignait la grande déesse et que les Grecs ne comprenaient pas, — et celle de R. Demangel, *B.C.H.* 64-65, 1940-1941, p. 146-150, qui y voit « l'hiéroglyphe du portique », « le symbole de la porte cosmique ».

de recherche en tant que dieu de la connaissance. C'est ce second aspect qui sera envisagé dans le *De E.*

Apollon est par excellence dialecticien et géomètre, comme Platon (386 E sqq.). Puis les considérations que développe Plutarque sur les propriétés du nombre cinq, qui paraissent d'abord nous éloigner d'Apollon, nous ramènent assez vite vers lui : ce nombre « naturel », image de la cause première du monde, qui produit sans cesse par multiplication un nombre qui se termine alternativement par lui-même ou de façon à constituer une dizaine, n'est pas sans analogie avec le rythme de l'univers que symbolisait à Delphes l'alternance annuelle du culte d'Apollon et de celui de Dionysos (388 C - 389 C). Dans ce passage fort curieux on distingue aisément des emprunts faits, d'une part, pour les données religieuses, aux rites delphiques, aux mystères dionysiaques et à l'orphisme, d'autre part, pour l'interprétation philosophique, à Héraclite et au stoïcisme. Plus profondément encore, on doit y déceler l'influence du mazdéisme, auquel Plutarque se réfère dans son traité *De Is. et Osir.*, 369 D sqq., et qu'il signale dans le *De def.*, 415 A, comme une des sources de sa démonologie. Le dualisme a certainement été une tentation de sa pensée religieuse[1].

Les théories qui faisaient de Dionysos l'autre face, nocturne, de la divinité suprême dont Apollon était la face diurne et lumineuse pouvaient se concilier avec les données de l'orthodoxie delphique, pour laquelle Dionysos était certainement un dieu. Le jeune Plutarque les expose dans ce dialogue avec complaisance, mais il est clair qu'au moment où il écrivait cet ouvrage, il les avait abandonnées, car c'est Ammonios qui représente assurément la pensée de l'auteur, quand il affirme avec force qu'« il est impie d'écouter » de telles fables (393 E). « Apollon, dit-il, ne connaît ni dégéné-

1. Voir sur ce sujet : P. Decharme, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*, p. 430-433 ; G. Soury, *La démonologie de Plutarque*, p. 62 ; J. Hani, *R.E.G.* 77, 1964, 489-525 : Plutarque en face du dualisme iranien.

rescence ni transformation, et ce n'est qu'à un autre dieu, *ou plutôt à un démon* ayant pour domaine la nature où se succèdent naissance et mort qu'il convient de s'engager en de tels avatars. » (394 A). Donc il admet bien dans l'univers deux principes différents, l'un unique et lumineux, l'autre multiple et ténébreux, mais le premier seul est véritablement dieu, et c'est Apollon ; l'autre, Dionysos, lui est subordonné et n'est qu'un démon. Or les démons, s'ils vivent beaucoup plus longtemps que les hommes, finissent par mourir[1] ; seuls les dieux sont immortels.

La conception d'Ammonios est purement platonicienne en ceci qu'elle repose sur une distinction absolue du monde matériel et du monde spirituel. C'est pourquoi l'identification du soleil à Apollon, si séduisante qu'elle puisse paraître, est finalement inadmissible. Le dieu est comme l'Idée suprême, au sommet de l'ordre intelligible, et le soleil, en tant qu'il est le premier dans l'ordre sensible, peut en fournir une image adéquate, mais on ne saurait admettre l'identité d'une réalité spirituelle et de son symbole matériel (393 D).

L'essence divine est celle de l'être qui possède l'existence dans sa plénitude, à la différence des hommes, et même des démons. L'interprétation de l'E par « Tu es » permet à Ammonios de développer ce thème en des pages dont on a pu dire qu'elles « touchent à la plus haute métaphysique »[2]. La force de la pensée s'y allie à la ferveur du sentiment religieux. Plusieurs Pères de l'Église — Eusèbe, Cyrille, Théodoret[3] — ont cité ces pages, et Montaigne les a intégrées à son

1. Voir le *De def.*, 419 A sqq.

2. P. Decharme, *La critique des trad. rel.*, 478. Voir aussi dans le même livre, p. 414 : le *De E* est « un traité de théologie transcendante..., où Plutarque s'efforce de pénétrer, d'analyser et de définir l'essence même de toute divinité ».

3. Eusèbe, *Préparation Évangélique*, 11, 11 ; — Cyrille, *Adv. Jul.*, 8, — Théodoret, *Graec. aff. curatio*, 2, 108. En plusieurs endroits ces Pères de l'Église nous ont conservé un texte meilleur que celui de nos manuscrits de Plutarque.

Apologie de Raimond Sebond[1]. En les introduisant dans sa *Préparation évangélique*, Eusèbe remarque qu'elles pourraient servir de commentaire à plusieurs passages bibliques, et notamment à ces mots de Jaweh : « Je suis celui qui est. » En effet elles renferment l'expression heureuse et frappante de l'une des plus hautes doctrines de la *philosophia perennis*, mais l'on est en droit de penser aussi qu'elles nous apportent un émouvant écho de l'esprit religieux et métaphysicien de Plutarque, à la fois disciple de Platon, le philosophe « divin », et prêtre d'Apollon, le dieu philosophe.

1. Montaigne, *Essais*, éd. P. Villey, 2, p. 367-370.

SUR L'E DE DELPHES

Préambule

1 Récemment j'ai lu par hasard, mon cher Sarapion[1], des vers assez bien tournés, qui, selon l'opinion de Dicéarque[2], seraient d'Euripide et auraient été adressés par lui à Archélaos[3] :

« Moi, pauvre, je ne veux rien donner à un riche :
Tu penserais que c'est folie ou bien calcul. »

En effet l'on n'obtient aucune reconnaissance en faisant de petits cadeaux, prélevés sur de maigres ressources, à ceux qui possèdent de grandes richesses ; tout au contraire, on est soupçonné de ne pas donner ainsi pour rien et l'on s'attire une réputation de mauvaise foi et de bassesse. Vois donc combien sont supérieurs à ces dons en argent, par la noblesse et la beauté, ceux de l'homme qui communique sa science ou sa sagesse ; ceux-ci, il est beau de les faire, et beau, quand on les fait, d'en réclamer de semblables à ceux qui les reçoivent. Ainsi moi, je t'envoie, en manière de prémices, à toi et, par ton intermédiaire, à nos amis de là-bas[4] quelques-uns de mes traités pythiques, mais c'est dans l'espoir, je l'avoue, de recevoir de vous d'autres ouvrages, plus nombreux et meilleurs, comme il est naturel puisque vous habitez une grande ville et que vous avez plus de facilités pour l'étude grâce à l'abondance des livres et des conférences de toute sorte[5].

Nous voyons le dieu qui nous est cher, Apollon, quand il s'agit de la conduite de la vie, remédier à nos embarras et leur apporter une solution en rendant ses

ΠΕΡΙ ΤΟΥ Ε ΤΟΥ ΕΝ ΔΕΛΦΟΙΣ

1 Στιχιδίοις τισὶν οὐ φαύλως ἔχουσιν, ὦ φίλε Σαραπίων, 384
ἐνέτυχον πρῴην, ἃ Δικαίαρχος Εὐριπίδην οἴεται πρὸς D
Ἀρχέλαον εἰπεῖν·

« Οὐ βούλομαι πλουτοῦντι δωρεῖσθαι πένης,
μή μ' ἄφρονα κρίνῃς ἢ διδοὺς αἰτεῖν δοκῶ. »

Χαρίζεται μὲν γὰρ οὐδὲν ὁ διδοὺς ἀπ' ὀλίγων μικρὰ τοῖς πολλὰ κεκτημένοις, ἀπιστούμενος δ' ἀντὶ μηδενὸς διδόναι κακοηθείας καὶ ἀνελευθερίας προσλαμβάνει δόξαν. Ὅρα E
δὴ ὅσον ἐλευθεριότητι καὶ κάλλει τὰ χρηματικὰ δῶρα λείπεται τῶν ἀπὸ λόγου καὶ σοφίας, ⟨ἃ⟩ καὶ διδόναι καλόν ἐστι καὶ διδόντας ἀνταιτεῖν ὅμοια παρὰ τῶν λαμβανόντων. Ἐγὼ γοῦν πρὸς σὲ καὶ διὰ σοῦ τοῖς αὐτόθι φίλοις τῶν πυθικῶν λόγων ἐνίους ὥσπερ ἀπαρχὰς ἀποστέλλων, ὁμολογῶ προσδοκᾶν ἑτέρους καὶ πλείονας καὶ βελτίονας παρ' ὑμῶν, ἅτε δὴ καὶ πόλει χρωμένων μεγάλῃ καὶ σχολῆς μᾶλλον ἐν βιβλίοις πολλοῖς καὶ παντοδαπαῖς διατριβαῖς εὐπορούντων.

Ὁ δ' οὖν φίλος Ἀπόλλων ἔοικε τὰς μὲν περὶ τὸν βίον ἀπορίας ἰᾶσθαι καὶ διαλύειν θεμιστεύων τοῖς χρωμένοις,

Tit. τοῦ E Cat. Lampr. : τοῦ EI ‖ 384 E 1 ὅρα B : ἄρα ‖ 2 δὴ : δ' Bens. (propter hiatum) ‖ ἐλευθεριότητι καὶ : ἐλευθεριότητος X[3]Dg ‖ 3 τῶν : τὸν X[1]D ‖ ἃ add. Mad. ‖ 5 σοῦ Rei. : σὲ.

oracles aux consultants ; en revanche, lorsqu'il s'agit de difficultés de l'ordre intellectuel, c'est plutôt lui-même qui les suscite et les propose aux esprits naturellement philosophiques ; il inspire à ceux-ci un appétit de l'âme qui les pousse vers la vérité, comme on peut le voir par maint exemple et en particulier par l'E consacré. Car ce n'est sans doute pas par hasard ou comme pour avoir été tiré au sort entre les lettres que cet E seul occupe une place d'honneur auprès du dieu et a pris le caractère d'une offrande sacrée, d'un objet de religieuse contemplation ; mais c'est pour en avoir remarqué la signification spéciale et profonde ou pour avoir vu en lui le symbole de quelque grande vérité que les premiers sages qui ont médité sur le dieu l'ont mis à cette place. Or, plusieurs fois déjà, lorsque cette question avait été proposée par mes élèves, je l'avais doucement écartée pour passer à d'autres sujets, mais, tout récemment, je ne pus échapper aux instances de mes fils jointes à celles de certains étrangers qui étaient sur le point de quitter Delphes ; il eût été malséant de me dérober et de refuser à leurs prières ce qu'ils désiraient vivement entendre. Je les fis asseoir le long du temple, puis, comme j'avais moi-même amorcé la discussion en m'interrompant de temps à autre pour leur poser des questions, l'endroit où nous nous trouvions et les propos mêmes que nous échangions me remirent en mémoire ce qu'autrefois, à l'époque de la visite de Néron, nous avions entendu dire à Ammonios et à quelques autres, au cours d'une conversation tenue au même lieu sur la même question qui avait été pareillement soulevée.

Apollon philosophe

2 Le fait que le dieu n'est pas moins philosophe que devin, au dire d'Ammonios (et nous pensions tous qu'il avait raison), rend compte de chacun de ses surnoms. Il expliquait ainsi qu'Apollon est « Pythien » *(Chercheur)* pour ceux qui commencent à s'instruire et à chercher, « Délien » *(Clair)* et « Phanæen » *(Lumineux)* pour

τὰς δὲ περὶ τὸν λόγον αὐτὸς ἐνιέναι καὶ προβάλλειν τῷ F
φύσει φιλοσόφῳ τῆς ψυχῆς ὄρεξιν ἐμποιῶν ἀγωγὸν ἐπὶ
τὴν ἀλήθειαν, ὡς ἄλλοις τε πολλοῖς δῆλόν ἐστι καὶ τῇ
[περὶ] τοῦ Ε καθιερώσει. Τοῦτο γὰρ εἰκὸς οὐ κατὰ τύχην
οὐδ' οἷον ἀπὸ κλήρου τῶν γραμμάτων μόνον ἐν προεδρίᾳ
παρὰ τῷ θεῷ γενέσθαι καὶ λαβεῖν ἀναθήματος τάξιν ἱεροῦ 385
καὶ θεάματος, ἀλλ' ἢ δύναμιν αὐτοῦ κατιδόντας ἰδίαν καὶ
περιττὴν ἢ συμβόλῳ χρωμένους πρὸς ἕτερόν τι τῶν ἀξίων
σπουδῆς τοὺς ἐν ἀρχῇ περὶ τὸν θεὸν φιλοσοφήσαντας οὕτω
προσέσθαι. Πολλάκις οὖν ἄλλοτε τὸν λόγον ἐν τῇ σχολῇ
προβαλλόμενον ἐκκλίνας ἀτρέμα καὶ παρελθών, ἔναγχος
ὑπὸ τῶν υἱῶν ἐλήφθην ξένοις τισὶ συμφιλοτιμουμένων, οὓς
εὐθὺς ἐκ Δελφῶν ἀπαίρειν μέλλοντας οὐκ ἦν εὐπρερὲς
παράγειν οὐδὲ παραιτεῖσθαι πάντως ἀκοῦσαί τι προθυμου-
μένους. Ὡς δὲ καθίσας παρὰ τὸν νεὼν τὰ μὲν αὐτὸς
ἠρξάμην ζητεῖν, τὰ δ' ἐκείνους ἐρωτᾶν, ὑπὸ τοῦ τόπου B
καὶ τῶν λόγων αὐτῶν ⟨ἀνεμνήσθην⟩ ἃ πάλαι ποτὲ καθ' ὃν
καιρὸν ἐπεδήμει Νέρων ἠκούσαμεν Ἀμμωνίου καί τινων
ἄλλων διεξιόντων ἐνταῦθα τῆς αὐτῆς ἀπορίας ὁμοίως
ἐμπεσούσης.

2 Ὅτι μὲν γὰρ οὐχ ἧττον ὁ θεὸς φιλόσοφος ἢ μάντις,
ἐδόκει πᾶσιν ὀρθῶς πρὸς τοῦτο τῶν ὀνομάτων ἕκαστον
Ἀμμώνιος τίθεσθαι καὶ διδάσκειν ὡς Πύθιος μέν ἐστι
τοῖς ἀρχομένοις μανθάνειν καὶ διαπυνθάνεσθαι, Δήλιος δὲ
καὶ Φαναῖος οἷς ἤδη τι δηλοῦται καὶ ὑποφαίνεται τῆς

384 F 1 αὐτὸς : αὐτὰς FΠ[1] αὐτὸν E αὐτοῖς g ‖ ἐνιέναι : ἀν— FΠ ‖ 4 περὶ del. Rei. ‖ E Bern. : ει ‖ 385 A 5 προσέσθαι : προθέσθαι X[2]g ‖ 6 προβαλλόμενον B : παραβ— ‖ 7 συμφιλοτιμουμένων Pat. : —μούμενος ‖ 9 παραιτεῖσθαι : παρατείνεσθαι Γ ‖ 10 παρὰ Wytt. : περὶ ‖ B 1 ὑπὸ : ὑπὲρ x ‖ 2 ἀνεμνήσθην add. Mez. ‖ 7 ἐδόκει Turn. : δοκεῖ ‖ 9 μανθάνειν : μαντεύειν D.

ceux à qui une partie de la vérité déjà devient claire et lumineuse, « Isménien » *(Savant)* pour ceux qui possèdent la science, enfin « Leschénorien » *(Conversant)* lorsqu'on est passé maître et que l'on peut prendre part avec profit à la dialectique et aux conversations philosophiques[1]. « Puisque la philosophie, continuait Ammonios, naît de la recherche et celle-ci d'un étonnement et d'un embarras de l'esprit[2], c'est à bon droit que presque toutes les questions qui concernent le dieu sont comme recouvertes d'énigmes et appellent un « pourquoi » et l'explication de la cause : par exemple, pour le feu perpétuel[3], l'usage que l'on a ici de ne brûler que du bois de sapin et d'employer du laurier en guise d'encens[4], — le fait que les Moires n'y ont que deux statues, alors que partout ailleurs on pense qu'elles sont au nombre de trois[5], — l'interdiction faite aux femmes de s'approcher de l'oracle[6], — enfin la signification du trépied, et combien d'autres particularités analogues ! Ce sont autant de questions qui sont ainsi suggérées aux hommes tant soit peu doués de raison et de sens, leur servent d'appâts et les incitent à réfléchir, à s'informer et à discuter à leur sujet. Vois aussi combien ces inscriptions-là : « Connais-toi toi-même », et « Rien de trop » ont provoqué de recherches de la part des philosophes, et quelle quantité de discussions sont sorties de chacune d'elles comme d'un germe ! Eh bien, je crois qu'aucune n'a produit plus de commentaires que l'objet de notre entretien d'aujourd'hui. »

3 Quand Ammonios se fut ainsi exprimé, mon frère Lamprias prit la parole : « En tout cas, dit-il, nous en avons entendu donner une explication qui est simple et fort courte. Les anciens sages, que certains appellent « sophistes », auraient été au nombre de cinq : c'étaient Chilon, Thalès, Solon, Bias et Pittacos ; plus tard Cléobule, tyran de Lindos, puis Périandre de Corinthe, qui n'avaient pourtant ni vertu ni sagesse, surent,

ἀληθείας, Ἰσμήνιος δὲ τοῖς ἔχουσι τὴν ἐπιστήμην, καὶ
Λεσχηνόριος ὅταν ἐνεργῶσι καὶ ἀπολαύωσι χρώμενοι C
τῷ διαλέγεσθαι καὶ φιλοσοφεῖν πρὸς ἀλλήλους. « Ἐπεὶ
δὲ τοῦ φιλοσοφεῖν » ἔφη « τὸ ζητεῖν ⟨ἀρχή, τοῦ δὲ
ζητεῖν⟩ τὸ θαυμάζειν καὶ ἀπορεῖν, εἰκότως τὰ πολλὰ τῶν
περὶ τὸν θεὸν ἔοικεν αἰνίγμασι κατακεκρύφθαι καὶ λόγον
τινὰ ποθεῖν διὰ τί καὶ διδασκαλίαν τῆς αἰτίας· οἷον ἐπὶ
τοῦ πυρὸς τοῦ ἀθανάτου τὸ καίεσθαι μόνον αὐτόθι τῶν
ξύλων ἐλάτην καὶ δάφνην ἐπιθυμιᾶσθαι, καὶ τὸ δύο Μοίρας
ἱδρῦσθαι πανταχοῦ τριῶν νομιζομένων, καὶ τὸ μηδεμιᾷ
γυναικὶ πρὸς τὸ χρηστήριον εἶναι προσελθεῖν, καὶ τὸ τοῦ
τρίποδος, καὶ ὅσα τοιαῦτα, τοῖς μὴ παντάπασιν ἀλόγοις
καὶ ἀψύχοις ὑφειμένα δελεάζει καὶ παρακαλεῖ πρὸς τὸ
σκοπεῖν τι καὶ ἀκούειν καὶ διαλέγεσθαι περὶ αὐτῶν. Ὅρα D
δὲ καὶ ταυτὶ τὰ προγράμματα, τὸ « γνῶθι σαυτόν » καὶ
τὸ « μηδὲν ἄγαν », ὅσας ζητήσεις κεκίνηκε φιλοσόφοις
καὶ ὅσον λόγων πλῆθος ἀφ' ἑκάστου καθάπερ ἀπὸ σπέρ-
ματος ἀναπέφυκεν· ὧν οὐδενὸς ἧττον οἶμαι γόνιμον
λόγων εἶναι τὸ νῦν ζητούμενον. »

3 Εἰπόντος δὲ ταῦτα τοῦ Ἀμμωνίου, Λαμπρίας ὁ
ἀδελφὸς εἶπε· « Καὶ μὴν ὃν ἡμεῖς ἀκηκόαμεν λόγον
ἁπλοῦς τίς ἐστι καὶ κομιδῇ βραχύς. Λέγουσι γὰρ ἐκείνους
τοὺς σοφούς, ὑπ' ἐνίων δὲ σοφιστὰς προσαγορευθέντας,
αὐτοὺς μὲν εἶναι πέντε, Χίλωνα καὶ Θαλῆν καὶ Σόλωνα
καὶ Βίαντα καὶ Πιττακόν· ἐπεὶ δὲ Κλεόβουλος ὁ Λινδίων E
τύραννος, εἶτα Περίανδρος ὁ Κορίνθιος, οὐδὲν αὐτοῖς
ἀρετῆς μετὸν οὐδὲ σοφίας, ἀλλὰ δυνάμει καὶ φίλοις καὶ

385 C 1 Λεσχηνόριος Xyl. : λέσχην · ὅριος || ὅταν : δὲ ὅταν x || 3 ἀρχη add. Cob., τοῦ δὲ ζητεῖν add. Pat. || 4-5 τῶν περὶ τὸν θεὸν : τῶν θεῶν ΓΠ || 6 ποθεῖν X^{3}g : ποθοῦντα || 10 τὸ τοῦ X^3 A^{3}B : τοῦ || D 1 σκοπεῖν : σκώπτειν Γ || 2 τὰ προγράμματα : τὸ πρόγραμμα XDg || 3 φιλοσόφοις X^{3}E : —φους || 4 ὅσον Vat. Reg. gr. 80 : ὅσων || 6 λόγων Mad. : λόγον || τὸ : τὸν AE.

grâce à leur puissance, à leurs amis et à leurs largesses, faire violence à l'opinion au point d'usurper le nom de sages ; ils énoncèrent eux aussi et répandirent en Grèce quelques sentences, quelques maximes analogues à celles des cinq[1]. Ceux-ci furent indignés ; toutefois ils n'osèrent pas confondre leur jactance ni, en entrant en lutte ouverte avec eux pour un titre honorifique, s'attirer la haine d'hommes si puissants, mais ils se réunirent ici entre eux et, après en avoir conféré ensemble, ils consacrèrent comme offrande celle des lettres qui a le cinquième rang dans l'alphabet et qui sert à noter le chiffre cinq : c'était affirmer, en en prenant le dieu à témoin, qu'ils n'étaient que cinq, et c'était aussi exclure et rejeter comme n'ayant rien de commun avec eux le sixième et le septième. Pour se convaincre de la justesse de cette explication, il suffit d'écouter parler les gens du sanctuaire[2] : s'ils attribuent l'E d'or à Livie, l'épouse d'Auguste, et l'E de bronze aux Athéniens, le premier et le plus ancien E, celui qui est en bois, est appelé encore aujourd'hui par eux l'E des sages et considéré, par conséquent, non pas comme l'offrande d'un seul, mais comme l'offrande commune de tous les cinq. »

4 Là-dessus Ammonios se mit à sourire doucement : il soupçonnait Lamprias d'avoir exprimé une opinion personnelle et d'avoir inventé de toutes pièces cette histoire, qu'il prétendait tenir d'autrui pour éviter d'en avoir la responsabilité. Un autre des assistants compara cette explication aux sornettes récemment débitées par un étranger Chaldéen[3] : celui-ci disait qu'il y a sept lettres dans l'alphabet qui émettent un son propre (les voyelles)[4], de même qu'il y a sept astres dans le ciel qui ont un mouvement distinct et indépendant : il ajoutait que l'E a occupé de tout temps la seconde place parmi les voyelles, de même que le soleil vient, après la lune, au second rang des planètes[5], et enfin que l'identité du soleil et d'Apollon est une croyance admise, pour ainsi dire, par tous les Grecs[6].

χάρισι καταβιαζόμενοι τὴν δόξαν ἐνέβαλλον εἰς τοὔνομα
τῶν σοφῶν καί τινας γνώμας καὶ λόγους ἐξέπεμπον καὶ
διέσπειρον εἰς τὴν Ἑλλάδα τοῖς ὑπ' ἐκείνων λεγομένοις
ὁμοίους· δυσχεράναντας ἄρα τοὺς ἄνδρας ἐξελέγχειν
μὲν οὐκ ἐθέλειν τὴν ἀλαζονείαν οὐδὲ φανερῶς ὑπὲρ δόξης
ἀπεχθάνεσθαι καὶ διαμάχεσθαι πρὸς ἀνθρώπους μέγα
δυναμένους, ἐνταῦθα δὲ συνελθόντας αὐτοὺς καθ' αὑτοὺς F
καὶ διαλεχθέντας ἀλλήλοις ἀναθεῖναι τῶν γραμμάτων
ὃ τῇ τε τάξει πέμπτον ἐστὶ καὶ τοῦ ἀριθμοῦ τὰ πέντε
δηλοῖ, μαρτυρομένους μὲν ὑπὲρ αὑτῶν πρὸς τὸν θεὸν
ὅτι πέντ' εἰσί, τὸν δ' ἕβδομον καὶ τὸν ἕκτον ἀποποιουμένους
καὶ ἀποβάλλοντας ὡς οὐ προσήκοντας αὑτοῖς. Ὅτι δ' οὐκ
ἀπὸ σκοποῦ ταῦτα λέγεται, γνοίη τις ἂν ἀκούσας τῶν
κατὰ τὸ ἱερὸν τὸ μὲν χρυσοῦν Ε Λιβίας τῆς Καίσαρος
γυναικὸς ὀνομαζόντων, τὸ δὲ χαλκοῦν Ἀθηναίων· τὸ 386
δὲ πρῶτον καὶ παλαιότατον, τῇ δ' οὐσίᾳ ξύλινον, ἔτι νῦν
τῶν σοφῶν καλοῦσιν, ὡς οὐχ ἑνὸς ἀλλὰ κοινὸν ἀνάθημα
πάντων γενόμενον. »

4 Ὁ μὲν οὖν Ἀμμώνιος ἡσυχῇ διεμειδίασεν, ὑπονοήσας
ἰδίᾳ τὸν Λαμπρίαν δόξῃ κεχρῆσθαι, πλάττεσθαι δ' ἱστορίαν
καὶ ἀκοὴν ἑτέρων πρὸς τὸ ἀνυπεύθυνον· ἕτερος δέ τις ἔφη
τῶν παρόντων ὡς ὅμοια ταῦτ' ἐστὶν οἷς πρῴην ὁ Χαλδαῖος
ἐφλυάρει ξένος, ἑπτὰ μὲν εἶναι τὰ φωνὴν ἰδίαν ἀφιέντα
τῶν γραμμάτων, ἑπτὰ δὲ τοὺς κίνησιν αὐτοτελῆ καὶ
ἀσύνδετον ἐν οὐρανῷ κινουμένους ἀστέρας· εἶναι δὲ τῇ
τάξει δεύτερον τό τ' Ε τῶν φωνηέντων ἀπ' ἀρχῆς καὶ τὸν B
ἥλιον ἀπὸ σελήνης τῶν πλανήτων· ἡλίῳ δ' Ἀπόλλωνα
τὸν αὐτὸν ὡς ἔπος εἰπεῖν πάντας Ἕλληνας νομίζειν.

385 E 4 ἐνέβαλλον : —βαλον Πx || 6 διέσπειρον ΠΒ : —ραν || ὑπ' : ἐπ' X¹D || 7 ὁμοίους x : —ως || δυσχεράναντας : —ραίνοντας XDg || F 5 τὸν δ' ἕβδομον καὶ τὸν ἕκτον : τ. δ' ἕκτ. κ. τ. ἑβδ. g Rei. || 8 E F x : ει || 386 A 3 ὡς om. FΠ || B 1 E Γx : ει.

« Mais ce n'est là, continua le même interlocuteur, que propos de charlatans qui disent la bonne aventure dans les foires[1]. ».

Sans que Lamprias, semble-t-il, s'en fût douté, ses paroles soulevaient contre lui les gens du sanctuaire, car ce qu'il avait dit n'était connu de personne parmi les Delphiens ; ceux-ci mettaient en avant l'opinion commune, répandue par les guides, selon laquelle ce n'est ni la forme ni le son, mais seulement le nom de cette lettre qui comporte une valeur symbolique.

5 Il est en effet — comme le pensent les Delphiens et comme le dit alors, parlant en leur nom, le prêtre Nicandre[2] — le signe caractéristique de tout entretien avec le dieu, puisqu'il occupe la première place dans les questions qu'adressent les consultants en quelque circonstance que ce soit : on demande ainsi à l'oracle *si* l'on sera vainqueur, *si* l'on se mariera, *si* l'on fera bien de s'embarquer, *si* l'on doit cultiver la terre, *s*'il est bon d'entreprendre tel voyage[3]. Et le dieu, dans sa sagesse, envoie promener les dialecticiens pour qui la particule *si* et la proposition placée après elle n'expriment aucun fait réel[4] ; il considère, lui, toutes les interrogations subordonnées à cette conjonction comme autant de réalités et il leur fait bon accueil.

« Bien plus : s'il nous appartient en propre d'interroger Apollon comme prophète[5], nous nous associons à la coutume générale de le prier comme dieu ; or l'on remarque que le mot *si (eï)* est employé pour exprimer la prière tout aussi bien que l'interrogation. « *Si* je pouvais... », ainsi parlent tous ceux qui prient, et Archiloque écrit :

« De ma Néoboulè *si* je touchais la main ! »[6]

Quant à *eïthé*, on dit que la seconde syllabe *thé* est une addition superflue, comme *thén* par exemple dans ce passage de Sophron[7] :

« Elle qui désirait aussi devenir mère »,

« Ἀλλὰ ταυτὶ μὲν » ἔφη « παντάπασιν ἐκ πίνακος καὶ πυλαίας. »

Ὁ δὲ Λαμπρίας ἔλαθεν, ὡς ἔοικε, τοὺς ἀφ' ἱεροῦ κινήσας ἐπὶ τὸν αὑτοῦ λόγον. Ἃ μὲν γὰρ ἐκεῖνος εἶπεν, οὐδεὶς ἐγίγνωσκε Δελφῶν· τὴν δὲ κοινὴν καὶ περιηγητικὴν δόξαν εἰς τὸ μέσον προῆγον, οὔτε τὴν ὄψιν ἀξιοῦντες οὔτε τὸν φθόγγον, ἀλλὰ τοὔνομα μόνον τοῦ γράμματος ἔχειν τι σύμβολον.

5 « Ἔστι γὰρ » ὡς ὑπολαμβάνουσι Δελφοὶ καὶ τότε προηγορῶν ἔλεγε Νίκανδρος ὁ ἱερεὺς « σχῆμα καὶ μορφὴ τῆς πρὸς τὸν θεὸν ἐντεύξεως καὶ τάξιν ἡγεμονικὴν ἐν τοῖς C
ἐρωτήμασιν ἔχει τῶν χρωμένων ἑκάστοτε διαπυνθανομένων, εἰ νικήσουσιν, εἰ γαμήσουσιν, εἰ συμφέρει πλεῖν, εἰ γεωργεῖν, εἰ ἀποδημεῖν. Τοῖς δὲ διαλεκτικοῖς χαίρειν ἔλεγε σοφὸς ὢν ὁ θεὸς οὐδὲν οἰομένοις ἐκ τοῦ « εἰ » μορίου καὶ τοῦ μετ' αὐτοῦ ἀξιώματος πρᾶγμα γίγνεσθαι, πάσας τὰς ἐρωτήσεις ὑποτεταγμένας τούτῳ καὶ νοῶν ὡς πράγματα καὶ προσιέμενος. Ἐπεὶ δ' ἴδιον τὸ ἐρωτᾶν ὡς μάντιν ἐστὶν ἡμῖν καὶ τὸ εὔχεσθαι κοινὸν ὡς πρὸς θεόν, οὐχ ἧττον οἴονται τῆς πευστικῆς τὴν εὐκτικὴν τὸ γράμμα D
περιέχειν δύναμιν· « εἰ γὰρ ὤφελον » φησὶν ἕκαστος τῶν εὐχομένων. Καὶ Ἀρχίλοχος·

« εἰ γὰρ ὣς ἐμοὶ γένοιτο χεῖρα Νεοβούλης θιγεῖν. »

Καὶ τοῦ « εἴθε » τὴν δευτέραν συλλαβὴν |⟨ὥσπερ καὶ τό « θην »⟩ παρέλκεσθαί φασιν, οἷον τὸ Σώφρονος

« ἅμα τέκνων θην δευμένα· »

386 B 7 τὸν αὑτοῦ : τὸν αὐτὸν Xg || 12 τότε Wytt. : γε D^{2}X^{3}gB τε cet. codd. || 13 σχῆμα Mez. : ὄχημα || C 2 διαπυνθανομένων X^{3}g : καὶ διαπ— || 5 οἰομένοις Xyl. : οἰόμενος || εἰ : ε Γαχ || 8-9 ὡς μάντιν D : πρὸς μ— || D 5-6 ὥσπερ καὶ τό « θην » ins. Bern. in lac. || 6 φασιν : φησιν FΠ || 7 ἅμα : ἄλλα Wil. || δευμένα vel δεύμενα ΓX^{3}g : δευομένα.

et dans ce vers d'Homère :

« Toi donc, aussi, je briserai ta fougue[1]. »

L'emploi optatif de *ei* dans les prières est ainsi suffisamment attesté. »

6 Nicandre ayant fini de parler, mon ami Théon (tu le connais, Sarapion) demanda à Ammonios s'il était permis à la dialectique, dont la réputation venait d'être si violemment attaquée, de parler librement à son tour. Ammonios l'engagea à intervenir pour la défendre. Il dit alors : « En réalité, c'est Apollon qui est le dialecticien par excellence, comme le montrent la plupart de ses oracles, car il sait aussi bien, sans doute, résoudre les énigmes que les proposer. J'irai même plus loin. Platon disait que le dieu, en prescrivant par un oracle de doubler le volume de son autel de Délos — ce qui est un problème géométrique d'une suprême difficulté[2] —, se souciait bien moins de voir exécuter cet ordre que de pousser les Grecs à l'étude de la géométrie ; de même, à ce qu'il semble, en donnant des réponses ambiguës, il veut fonder la dialectique et lui donner du prestige en montrant qu'il est nécessaire de s'y appliquer pour comprendre correctement sa pensée[3]. Or dans la dialectique, apparemment, cette conjonction conditionnelle *si* joue un rôle très important, puisqu'elle sert à exprimer le rapport essentiellement logique. Comment en effet le jugement hypothétique n'aurait-il pas ce caractère ? Tandis que les animaux ne connaissent que l'existence des choses, l'homme seul a reçu de la nature la faculté d'apercevoir et d'apprécier la liaison des choses entre elles. Qu'il fasse jour, que la lumière brille, les loups, les chiens et les oiseaux le perçoivent sans doute ; mais que « s'il est jour, la lumière brille », l'homme est seul à le comprendre[4], parce que seul il peut saisir par la pensée la distinction de l'antécédent et du conséquent, leur rapport mutuel, leur

1. Hom., *Il.*, 17, v. 29.

καὶ τὸ Ὁμηρικὸν

« ὥς θην καὶ σὸν ἐγὼ λύσω μένος · »

ἐν δὲ τῷ « εἰ » τὸ εὐκτικὸν [καὶ] ἀποχρώντως δηλοῦσθαι. »

6 Ταῦτα τοῦ Νικάνδρου διελθόντος, οἶσθα γὰρ δὴ
Θέωνα τὸν ἑταῖρον, ἤρετο τὸν Ἀμμώνιον εἰ διαλεκτικῇ
παρρησίας μέτεστιν οὕτω περιυβρισμένῃ ⟨καὶ κακῶς⟩
ἀκηκουίᾳ · τοῦ δ' Ἀμμωνίου λέγειν παρακελευομένου καὶ E
βοηθεῖν, « ἀλλ' ὅτι μὲν » ἔφη « διαλεκτικώτατος ὁ θεός
ἐστιν, οἱ πολλοὶ τῶν χρησμῶν δηλοῦσιν · τοῦ γὰρ αὐτοῦ
δήπουθέν ἐστι καὶ λύειν καὶ ποιεῖν ἀμφιβολίας. Ἔτι δ',
ὥσπερ Πλάτων ἔλεγε χρησμοῦ δοθέντος ὅπως τὸν ἐν
Δήλῳ βωμὸν διπλασιάσωσιν, ὃ τῆς ἄκρας ἕξεως περὶ
γεωμετρίαν ἔργον ἐστίν, οὐ τοῦτο προστάττειν τὸν θεόν,
ἀλλὰ γεωμετρεῖν διακελεύεσθαι τοῖς Ἕλλησιν, οὕτως
ἄρα χρησμοὺς ἀμφιβόλους ἐκφέρων ὁ θεὸς αὔξει καὶ
συνίστησι διαλεκτικὴν ὡς ἀναγκαίαν τοῖς μέλλουσιν
ὀρθῶς αὐτοῦ συνήσειν. Ἐν δὲ διαλεκτικῇ δήπου μεγίστην
ἔχει δύναμιν ὁ συναπτικὸς οὑτοσὶ σύνδεσμος, ἅτε δὴ τὸ F
λογικώτατον σχηματίζων ἀξίωμα · πῶς γὰρ ἂν οὐ τοιοῦτο
τὸ συνημμένον, εἴ γε τῆς μὲν ὑπάρξεως τῶν πραγμάτων
ἔχει καὶ τὰ θηρία γνῶσιν, ἀκολούθου δὲ θεωρίαν καὶ κρίσιν
ἀνθρώπῳ μόνῳ παραδέδωκεν ἡ φύσις ; Ὅτι μὲν γὰρ
« ἡμέρα » καὶ « φῶς » ἔστιν, αἰσθάνονται δήπου καὶ
λύκοι καὶ κύνες καὶ ὄρνιθες · ὅτι δ' « εἰ ἡμέρα ἐστί, φῶς 387
ἔστιν », οὐδὲν ἄλλο συνίησι πλὴν ἄνθρωπος, ἡγουμένου
καὶ λήγοντος ἐμφάσεώς τε καὶ συναρτήσεως τούτων πρὸς
ἄλληλα καὶ σχέσεως καὶ διαφορᾶς μόνος ἔχων ἔννοιαν, ἐξ

386 D 10 εἰ : ε Γx ‖ καὶ del. Hartm. ‖ 13 καὶ κακῶς add. Blass ‖ E 1 ἀκηκουίᾳ om. Πx ‖ 7 γεωμετρίαν : —τρίας Γ ‖ 8 ἀλλὰ E : ἀλλὰ καὶ ‖ 11 συνήσειν : συνεῖναι X^{8}g ‖ F 2 γὰρ ἂν οὐ Γ : γὰρ οὐ ‖ 5 παραδέδωκεν : παρέδωκεν ΠgB ‖ μὲν g : om. cet. ‖ 387 A 1 δ' om. $X^{1}F\alpha^{1}$ ‖ ἡμέρα ἐστὶ ΓΒ : ἡμέρα.

ressemblance et leur différence, et c'est là le fondement par excellence de toute démonstration. Donc, puisque la philosophie est la recherche de la vérité, que la vérité est mise en lumière par la démonstration et que la démonstration se fonde sur le jugement hypothétique c'est à bon droit que le terme qui exprime et produit ce jugement a été consacré par les sages en l'honneur du dieu qui, entre tous, aime le plus la vérité.

» En outre le dieu est devin et l'art divinatoire s'exerce sur l'avenir à partir du présent ou du passé, car rien ne se produit sans cause et rien n'est prédit sans raison. Tout le présent découle et procède du passé, et de même tout l'avenir, du présent, suivant une succession qui conduit les choses de leur principe à leur terme. C'est pourquoi celui qui a la faculté de relier selon l'ordre naturel les causes entre elles et de les intégrer en un tout peut connaître et annoncer

« Ce qui est et ce qui sera et ce qui fut[1]. »

» Homère a bien raison de nommer d'abord le présent pour placer ensuite l'avenir et le passé. Car le syllogisme hypothétique part du présent lorsqu'il s'exprime en propositions comme celles-ci : « Si tel événement se produit maintenant, c'est que tel autre l'a précédé », puis : « Si tel événement se produit maintenant, tel autre s'ensuivra. » En effet l'art du logicien, comme je l'ai dit, consiste à connaître les rapports de causalité, et la connaissance des faits est donnée à la raison par la perception. Aussi ne puis-je m'empêcher de dire, bien que l'expression ait quelque chose de forcé, que ce genre de raisonnement est le trépied de la vérité, puisque c'est lui qui, établissant d'abord la relation entre le conséquent et l'antécédent, puis y ajoutant la constatation de tel ou tel fait, conduit à l'achèvement de la démonstration[2]. En conséquence, de même qu'Apollon Pythien se plaît à la musique, au chant

1. Hom., *Il.*, 1, v. 70 ; il s'agit du devin Calchas. On reconnaît dans ce qui précède la théorie de la « sympathie universelle » sur laquelle les Stoïciens fondaient leur croyance à la divination.

ὧν αἱ ἀποδείξεις τὴν κυριωτάτην ἀρχὴν λαμβάνουσιν.
Ἐπεὶ τοίνυν φιλοσοφία μὲν περὶ ἀλήθειάν ἐστιν, ἀληθείας
δὲ φῶς ἀπόδειξις, ἀποδείξεως δ' ἀρχὴ τὸ συνημμένον,
εἰκότως ἡ τοῦτο συνέχουσα καὶ ποιοῦσα δύναμις ὑπὸ
σοφῶν ἀνδρῶν τῷ μάλιστα τὴν ἀλήθειαν ἠγαπηκότι
θεῷ καθιερώθη.

Καὶ μάντις μὲν ὁ θεός, μαντικὴ δὲ τέχνη περὶ τὸ μέλλον
ἐκ τῶν παρόντων ἢ παρῳχημένων · οὐδενὸς γὰρ οὔτ' B
ἀναίτιος ἡ γένεσις οὔτ' ἄλογος ἡ πρόγνωσις · ἀλλ' ἐπεὶ
πάντα τοῖς ⟨τε⟩ γεγονόσι τὰ γιγνόμενα τά τε γενησόμενα
τοῖς γιγνομένοις ἕπεται καὶ συνήρτηται κατὰ διέξοδον
ἀπ' ἀρχῆς εἰς τέλος περαίνουσαν, ὁ τὰς αἰτίας εἰς ταὐτὸ
συνδεῖν τε πρὸς ἄλληλα καὶ συμπλέκειν φυσικῶς ἐπιστά-
μενος οἶδε καὶ προλέγει

« τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα. »

Καὶ καλῶς Ὅμηρος πρῶτον ἔταξε τὰ παρόντα, εἶτα
τὸ μέλλον καὶ τὸ παρῳχημένον · ἀπὸ γὰρ τοῦ ὄντος ὁ
συλλογισμὸς κατὰ τὴν τοῦ συνημμένου δύναμιν, ὡς « εἰ
τόδ' ἐστὶ, τόδε προηγεῖται » καὶ πάλιν « εἰ τόδ' ἐστί,
τόδε γενήσεται ». Τὸ γὰρ τεχνικὸν καὶ λογικὸν ὥσπερ C
εἴρηται γνῶσις ἀκολουθίας, τὴν δὲ πρόσληψιν ἡ αἴσθησις
τῷ λόγῳ δίδωσιν. Ὅθεν, εἰ καὶ γλίσχρον εἰπεῖν, οὐκ
ἀποστρέψομαι τοῦτον εἶναι τὸν τῆς ἀληθείας τρίποδα
τὸν λόγον, ὃς τὴν τοῦ λήγοντος πρὸς τὸ ἡγούμενον
ἀκολουθίαν θέμενος, εἶτα προσλαβὼν τὴν ὕπαρξιν ἐπάγει
τὸ συμπέρασμα τῆς ἀποδείξεως. Τὸν οὖν Πύθιον, εἰ δὴ

387 A 5 αἱ om. ΓΠ^1 ‖ 11 μὲν A$^{corr.}$ x : om. cet. ‖ B 1-2 οὔτ' ἀναίτιος D^{2}E : οὐδ' ἀν— ‖ 3 τε add. Wil. ‖ 6 συμπλέκειν : συμπλέκεται Γ ‖ 7 οἶδε om. X^{3}g ‖ C 1 τὸ γὰρ τεχνικὸν καὶ λογικὸν : τῶν γ. τεχνικῶν κ. λογικῶν X^{3}g ‖ 3 γλίσχρον Wytt. : αἰσχρὸν ‖ 4 ἀποστρέψομαι vel —στρέφομαι Γα^1 : ἀποτρέψομαι ‖ 5 ἡγούμενον x : προηγ— ‖ 7 δὴ : τῇ D^3 om. X^3.

des cygnes[1] et aux accents de la lyre, faut-il s'étonner que, par amour de la dialectique, il ait pour agréable et affectionne cette particule *si*, dont il voit les philosophes faire un usage si considérable et si fréquent ?

» Héraclès, qui, avant d'avoir délivré Prométhée et d'avoir fréquenté les savants de l'école de Chiron et d'Atlas, encore jeune et parfait Béotien, méprisait la dialectique et se moquait du E primitivement, décida dans un second temps de ravir de force le trépied et de rivaliser avec le dieu dans son art : c'est qu'en avançant en âge, apparemment, il devint lui aussi très habile à la fois à la divination et à la dialectique. »[2]

Le nombre cinq

7 Quand Théon eut terminé, ce fut, je crois, l'Athénien Eustrophe qui dit, s'adressant à moi : « Tu vois avec quelle ardeur Théon défend la dialectique. Peu s'en faut qu'il n'ait revêtu la peau du lion ! Mais alors, nous qui voyons dans le nombre le principe de toutes choses sans exception, de toute substance et de toute existence aussi bien divine qu'humaine, nous qui faisons de lui tout spécialement la cause première et efficiente de tout ce qui est beau et précieux, il ne convient pas que nous non plus nous restions sans rien dire ! Il nous faut au contraire offrir au dieu les prémices de la science mathématique, qui nous est chère. En effet, selon nous, ce n'est ni la signification, ni la forme, ni la prononciation de l'E qui le distingue, en soi, parmi toutes les lettres, mais il mérite une place d'honneur parce qu'il désigne le nombre cinq, ce nombre souverain qui a tant d'importance dans l'univers et dont les sages ont tiré le mot « quinter » pour dire « compter »[3]. Eustrophe me disait cela sans plaisanter, parce qu'à cette époque je m'adonnais avec passion aux mathématiques ; mais je devais bientôt, une fois entré à l'Académie,

1. Sur le cygne oiseau sacré d'Apollon, cf. *De Pyth. orac.*, 400 A ; *Hymne hom. à Ap.*, 2, 1 ; Aristoph., *Oiseaux*, v. 872 ; Eurip., *Ion*, v. 161-165 ; Callim., *Hymne à Délos*, v. 249 sqq.

μουσικῇ θ' ἥδεται καὶ κύκνων φωναῖς καὶ κιθάρας ψόφοις, τί θαυμαστόν ἐστι διαλεκτικῆς φιλίᾳ τοῦτ' ἀσπάζεσθαι τοῦ λόγου τὸ μέρος καὶ ἀγαπᾶν, ᾧ μάλιστα καὶ πλείστῳ προσχρωμένους ὁρᾷ τοὺς φιλοσόφους ; D

'Ο δ' Ἡρακλῆς οὔπω τὸν Προμηθέα λελυκὼς οὐδὲ τοῖς περὶ τὸν Χείρωνα καὶ Ἄτλαντα σοφισταῖς διειλεγμένος, ἀλλὰ νέος ὢν καὶ κομιδῇ Βοιώτιος ἀναιρῶν τὴν διαλεκτικὴν καὶ καταγελῶν τοῦ Ε τὸ πρῶτον, τὸ δεύτερον ὑποσπᾶν ἔδοξε βίᾳ τὸν τρίποδα καὶ διαμάχεσθαι πρὸς τὸν θεὸν ὑπὲρ τῆς τέχνης· ἐπεὶ προιών γε τῷ χρόνῳ καὶ οὗτος ἔοικε μαντικώτατος ὁμοῦ γενέσθαι καὶ διαλεκτικώτατος. »

7 Παυσαμένου δὲ τοῦ Θέωνος, Εὔστροφον Ἀθηναῖον οἶμαι τὸν εἰπόντα εἶναι πρὸς ἡμᾶς· « Ὁρᾷς ὡς ἀμύνει τῇ διαλεκτικῇ Θέων προθύμως, μονονοὺ τὴν λεοντῆν ἐπενδυ- E σάμενος. Οὕτως οὐδ' ἡμᾶς τοὺς πάντα συλλήβδην πράγματα καὶ φύσεις καὶ ἀρχὰς θείων ὁμοῦ καὶ ἀνθρωπείων ἐν ἀριθμῷ τιθεμένους καὶ πολὺ μάλιστα τῶν καλῶν καὶ τιμίων τοῦτον ἡγεμόνα ποιουμένους καὶ κύριον εἰκὸς ἡσυχίαν ἄγειν, ἀλλ' ἀπάρξασθαι τῷ θεῷ τῆς φίλης μαθηματικῆς, αὐτὸ μὲν ἐφ' ἑαυτοῦ μήτε δυνάμει μήτε μορφῇ μήτε τῷ ῥήματι τὸ Ε τῶν ἄλλων στοιχείων διαφέρειν ἡγουμένους, ὡς δὲ μεγάλου πρὸς τὰ ὅλα καὶ κυρίου σημεῖον ἀριθμοῦ προτετιμῆσθαι τῆς πεμπάδος, ἀφ' οὗ τὸ ἀριθμεῖν οἱ σοφοὶ πεμπάζειν ὠνόμαζον. » Ταῦτα δὲ πρὸς ἡμᾶς ἔλεγεν οὐ παίζων ὁ Εὔστροφος, F ἀλλ' ἐπεὶ τηνικαῦτα προσεκείμην τοῖς μαθήμασιν ἐμπαθῶς,

387 C 8 θ' (τε) om. Γ ‖ D 5 τὸ δεύτερον : καὶ τ. δ. E ‖ E 2 οὕτως Wytt. : οὔπω ‖ 3-4 ἀνθρωπείων : —πίνων X[1]g ‖ 5 τοῦτον : τούτων FΠ ‖ εἰκὸς Turn. : εἰδὼς ‖ 7 post μαθηματικῆς add. βουλομένους F[2]Πx ‖ 9 ἡγουμένους : ἡγούμενος Γ ‖ καὶ X[2]g : om. cet. ‖ 10 προτετιμῆσθαι : τετιμ— ΓΒ ‖ πεμπάδος XF[1] : πεμπτ— vel πεντ—.

faire honneur en toute circonstance à la maxime « Rien de trop ».[1]

8 Je pris donc la parole pour dire que l'explication d'Eustrophe par le nombre résolvait très bien la difficulté. En effet, continuais-je, tout nombre se classe comme pair ou impair, mais l'unité est à la fois l'un et l'autre par sa propriété essentielle (puisque, ajoutée au nombre impair, elle le rend pair et, ajoutée au nombre pair, le rend impair) ; aussi considère-t-on le nombre deux comme le premier des nombres pairs et le nombre trois comme le premier des impairs ; or ces deux nombres, additionnés l'un à l'autre, produisent le nombre cinq. Il est donc juste que ce premier nombre formé de la combinaison du premier pair et du premier impair soit regardé comme privilégié. On l'appelle le nombre « nuptial »[2], en raison de l'analogie du nombre pair avec le sexe féminin et du nombre impair avec le sexe masculin. En effet, lorsqu'on divise les nombres en deux parties égales, le nombre pair se partage entièrement, ne laissant pour ainsi dire à l'intérieur de lui-même qu'un espace vide, qui attend d'être comblé, tandis que, si le nombre impair subit la même opération, il y a toujours un reste au milieu après la division[3]. Et c'est pourquoi l'impair est plus générateur que l'autre : lorsqu'il est uni, il prévaut constamment et n'est jamais dominé, car l'union des deux ne produit jamais un nombre pair, mais toujours un nombre impair. Bien plus, c'est lorsque les nombres de chaque genre — pair et impair — s'adjoignent et s'ajoutent entre eux que la différence devient le plus sensible : aucun nombre pair se combinant avec un autre pair ne peut produire un impair, ni sortir des limites de sa propre nature ; faible et imparfait, le nombre pair est incapable d'engendrer un nombre différent de lui-même. En revanche, les nombres impairs, en s'unissant à d'autres impairs, produisent en foule des nombres pairs, parce que leur vertu génératrice s'exerce en toute circonstance[4]. Mais ce n'est pas le moment de passer en revue les autres propriétés et différences des nombres.

τάχα δὴ μέλλων εἰς πάντα τιμήσειν τὸ « μηδὲν ἄγαν » ἐν Ἀκαδημείᾳ γενόμενος.

8 Εἶπον οὖν κάλλιστα τὸν Εὔστροφον τῷ ἀριθμῷ
λύειν τὴν ἀπορίαν. « Ἐπεὶ γὰρ » ἔφην « εἰς τὸ ἄρτιον
νενεμημένου παντὸς ἀριθμοῦ καὶ τὸ περιττόν, ἡ μὲν
μονὰς ἀμφοτέρων ἐπίκοινός ἐστι τῇ δυνάμει (διὸ καὶ
προστιθεμένη τὸν μὲν περιττὸν ἀριθμὸν ἄρτιον ποιεῖ, τὸν 388
δ' ἄρτιον περιττόν), ἀρχὴν δὲ τοῦ μὲν ἀρτίου τὰ δύο,
τοῦ δὲ περιττοῦ τὰ τρία ποιοῦνται, τὰ δὲ πέντε γεννᾶται
τούτων πρὸς ἀλλήλους μιγνυμένων, εἰκότως ἔσχηκε
τιμὴν ⟨ὁ⟩ πρῶτος ἐκ πρώτων ἀποτελούμενος καὶ γάμος
ἐπωνόμασται τῇ τοῦ ἀρτίου πρὸς τὸ θῆλυ, περιττοῦ
δ' αὖ πρὸς τὸ ἄρρεν ὁμοιότητι· ταῖς γὰρ εἰς ἴσα τομαῖς
τῶν ἀριθμῶν ὁ μὲν ἄρτιος πάντῃ διιστάμενος ὑπολείπει
τινὰ δεκτικὴν ἀρχὴν οἷον ἐν ἑαυτῷ καὶ χώραν, ἐν δὲ τῷ
περιττῷ τὸ αὐτὸ παθόντι μέσον ἀεὶ περίεστι τῆς νεμήσεως
μόριον· ᾗ καὶ γονιμώτερός ἐστι τοῦ ἑτέρου καὶ μιγνύμενος B
ἀεὶ κρατεῖ, κρατεῖται δ' οὐδέποτε· γίγνεται γὰρ ἐξ ἀμφοῖν
κατ' οὐδεμίαν μῖξιν ἄρτιος, ἀλλὰ κατὰ πάσας περιττός.
Ἔτι δὲ μᾶλλον αὐτὸς ἐπιβάλλων αὑτῷ καὶ συντιθέμενος
δείκνυσι τὴν διαφορὰν ἑκάτερος· ἄρτιος μὲν γὰρ οὐδεὶς
ἀρτίῳ συνελθὼν περισσὸν παρέσχεν οὐδ' ἐξέβη τὸ οἰκεῖον
ὑπ' ἀσθενείας ἄγονος ὢν ἑτέρου καὶ ἀτελής· περισσοὶ
δὲ μιγνύμενοι περισσοῖς ἀρτίους πολλοὺς διὰ τὸ πάντῃ
γόνιμον ἀποτελοῦσι. Τὰς δ' ἄλλας οὐκ ἂν τις ἐν καιρῷ
νῦν ἐπεξίοι δυνάμεις καὶ διαφορὰς τῶν ἀριθμῶν. Ὡς C

387 F 3 δή Wytt. : δὲ || 388 A 3 ποιοῦνται : ποιοῦντα Γα ποιεῖ x || 5 ὁ add. Kurtz || 6 ἐπωνόμασται : ἀπω— FΠ || 7 δ' : τε X³g || B 1 μόριον Emp. : γόνιμον || καὶ om. FΠ || 3 πάσας : πᾶσαν X³g || 4 ἔτι : ἔστι FΠ || 7 ἄγονος Xyl. : ἀπόγονος.

Rappelons seulement que le nombre cinq, comme résultant de l'union du premier nombre mâle et du premier nombre femelle, a été appelé par les Pythagoriciens le nombre « nuptial ».

» On l'a appelé aussi parfois le nombre « nature », parce que, multiplié par lui-même, il se retrouve identique. En effet, de même que la nature, quand le blé lui a été livré et confié sous forme de graine, lui fait subir dans son sein toute sorte de transformations et de changements d'aspect par lesquels elle conduit l'œuvre vers son achèvement, mais finalement donne du blé et reproduit au terme de tout ce travail ce qu'elle avait reçu au commencement ; de même, tandis que les autres chiffres, multipliés par eux-mêmes, donnent des nombres autres qu'eux-mêmes, les nombres cinq et six sont les seuls, multiplié par eux-mêmes, à se reproduire et à se conserver à la fin du résultat obtenu. Car six fois six font trente-six et cinq fois cinq font vingt-cinq. En outre, tandis qu'il en est ainsi pour le nombre six uniquement et exclusivement quand il est porté au carré, le nombre cinq, qui se comporte déjà de la même façon lorsqu'il est multiplié, possède aussi en propre cette particularité de produire alternativement, lorsqu'on l'ajoute à lui-même par addition, soit un nombre qui se termine par cinq, soit une dizaine, ct cela continuellement jusqu'à l'infini. En quoi ce nombre est l'image de la cause première qui organise l'univers. En effet, de même que cette cause façonne le monde à partir d'elle-même pour se reproduire ensuite elle-même à partir du monde, et de même que le feu, selon Héraclite, « se change en toutes les autres substances et celles-ci, à leur tour, en feu, à la façon du lingot d'or dont on fait une monnaie et de la monnaie dont on fait à nouveau un lingot »[1] : de même la combinaison du nombre cinq avec lui-même, par une loi naturelle, ne produit rien qui soit imparfait ou qui lui soit étranger ; il se transforme suivant un principe immuable, car ou bien il se

οὖν ἄρρενός τε τοῦ πρώτου καὶ θήλεος ὁμιλίᾳ τὰ πέντε
γιγνόμενα γάμον οἱ Πυθαγόρειοι προσεῖπον.

Ἔστι δ' ᾗ καὶ φύσις λέλεκται τῷ περὶ αὐτὸν πολλα-
πλασιασμῷ πάλιν εἰς ἑαυτὸν περαίνων. Ὡς γὰρ ἡ φύσις
λαβοῦσα πυρὸν ἐν σπέρματι καὶ δεξαμένη πολλὰ μὲν ἐν
μέσῳ φύει σχήματα καὶ εἴδη, δι' ὧν ἐπὶ τέλος ἐξάγει
τὸ ἔργον, ἐπὶ πᾶσι δὲ πυρὸν ἀνέδειξεν ἀποδοῦσα τὴν
ἀρχὴν ἐν τῷ τέλει τοῦ παντός, οὕτω τῶν λοιπῶν ἀριθμῶν,
ὅταν αὐτοὺς πολλαπλασιάσωσιν, εἰς ἑτέρους τελευτώντων
τῇ αὐξήσει μόνος ὁ τῶν πέντε καὶ ἓξ γενόμενος τοσαυτάκις D
αὐτοὺς ἀναφέρουσι καὶ ἀνασῴζουσιν. Ἑξάκις γὰρ τὰ ἓξ
τριακονταέξ, καὶ πεντάκις τὰ πέντε εἰκοσιπέντε γίγνεται.
Καὶ πάλιν ὁ μὲν τῶν ἓξ ἅπαξ τοῦτο ποιεῖ καὶ μοναχῶς
αὐτὸς ἀφ' ἑαυτοῦ τετράγωνος γιγνόμενος · τῇ δὲ πεμπάδι
καὶ τοῦτο μὲν συμβέβηκε κατὰ πολλαπλασιασμόν, ἰδίως
δὲ τὸ κατὰ σύνθεσιν ἑαυτὴν ἢ δεκάδα ποιεῖν παρὰ μέρος
ἐπιβάλλουσαν αὐτῇ, καὶ τοῦτο γίγνεσθαι μέχρι παντός,
ἀπομιμουμένου τοῦ ἀριθμοῦ τὴν τὰ ὅλα διακοσμοῦσαν
ἀρχήν. Ὡς γὰρ ἐκείνην πλάττουσαν ἐκ μὲν ἑαυτῆς τὸν
κόσμον, ἐκ δὲ τοῦ κόσμου πάλιν ἑαυτὴν ἀποτελεῖν,
« πυρός τ' ἀνταμείβεσθαι πάντα » φησὶν ὁ Ἡράκλειτος E
« καὶ πῦρ ἁπάντων, ὅκωσπερ χρυσοῦ χρήματα καὶ
χρημάτων χρυσός », οὕτως ἡ τῆς πεμπάδος πρὸς ἑαυτὴν
σύνοδος οὐδὲν οὔτ' ἀτελὲς οὔτ' ἀλλότριον γεννᾶν πέφυκεν,

388 C 2 τε τοῦ x : τὸ τοῦ Γ τοῦ cet. || ὁμιλίᾳ Wytt. : ὁ μὴ διὰ Γ ὁμοιότητι cet. || 4-5 πολλαπλασιασμῷ x : πολυπλ— || 6 δεξαμένη Strijd : χεαμένη A^2x || D 2 τὰ X^3g : τὸ || 5 ἀφ' : ἐφ' X^1D || πεμπάδι Bern. : πεντάδι || 7 ἑαυτὴν X^3g : καθ' ἑ— || ποιεῖν X^3g : ποιεῖ || 8 ἐπιβάλλουσαν Emp. : —βαλλούσης || 10 πλάττουσαν Bernays : φυλάττουσαν codd. ὑπαλλάττουσαν Wil. || 11 post πάλιν add. αὖ A^{corr} ἀφ' Π^1 ἐφ' ΓΕ || E 1 τ' x : om. cet. || ἀνταμείβεσθαι πάντα Wytt. : ἀνταμοίβηται π— Γ ἀνταμείβεται π— cet. ἀνταμοιβὴν τὰ πάντα Bern.. || 2 ὅκωσπερ Bern. : ἐκ ὥσπερ Γ ὥσπερ cet.

reproduit lui-même ou bien il produit la dizaine, c'est-à-dire qu'il aboutit soit à un nombre de son espèce, soit à un nombre parfait.

9 » Maintenant, si l'on demande quel rapport de telles considérations peuvent avoir avec Apollon, nous répondrons qu'elles concernent non seulement ce dieu, mais aussi Dionysos, qui n'a pas à Delphes une part moindre qu'Apollon[1]. Nous entendons les théologues qui les célèbrent en vers et en prose affirmer que la divinité est par nature incorruptible et éternelle, mais qu'elle subit des transformations par l'effet du destin et d'une loi inéluctable ; tantôt, par embrasement, elle change sa nature en feu et assimile toutes les substances entre elles[2] ; tantôt elle se diversifie en toutes sortes de formes, de propriétés et d'états différents, comme c'est le cas actuellement, et elle constitue alors ce que nous appelons couramment le monde. Or les sages, voulant cacher ces vérités à la foule, donnent au dieu transformé en feu le nom d'Apollon à cause de son unicité, et celui de Phœbos à cause de sa pureté inaltérable[3] ; quand les transformations du dieu aboutissent à l'ordonnance du monde, avec les souffles de l'air, l'eau, la terre, les astres, l'apparition des plantes et des êtres animés, les sages désignent à mots couverts le changement qu'il subit comme étant un arrachement et un démembrement ; ils l'appellent alors Dionysos, Zagreus, Nyctélios et Isodætès[4], et ils racontent tout au long certaines morts et disparitions divines, puis des renaissances et des régénérations, — récits mythologiques qui sont autant d'allusions obscures aux changements dont je parlais. On chante en l'honneur de Dionysos des dithyrambes, poésies pleines de sentiments violents et de mouvements exprimant le trouble et l'égarement, car, comme le dit Eschyle :

« Les cris du dithyrambe
Doivent accompagner Dionysos dans ses fêtes[5]. »

» Mais en l'honneur d'Apollon on chante le péan,

ἀλλ᾽ ὡρισμένας ἔχει μεταβολάς· ἢ γὰρ αὑτὴν ἢ τὴν
δεκάδα γεννᾷ, τουτέστιν ἢ τὸ οἰκεῖον ἢ τὸ τέλειον.

9 Ἐὰν οὖν ἔρηταί τις, τί ταῦτα πρὸς τὸν Ἀπόλλωνα,
φήσομεν οὐχὶ μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὸν Διόνυσον, ᾧ τῶν
Δελφῶν οὐδὲν ἧττον ἢ τῷ Ἀπόλλωνι μέτεστιν. Ἀκούομεν
οὖν τῶν θεολόγων τὰ μὲν ἐν ποιήμασι, τὰ δ᾽ ἄνευ μέτρου
λεγόντων καὶ ὑμνούντων ὡς ἄφθαρτος ὁ θεὸς καὶ ἀΐδιος F
πεφυκώς, ὑπὸ δή τινος εἱμαρμένης γνώμης καὶ λόγου
μεταβολαῖς ἑαυτοῦ χρώμενος ἄλλοτε μὲν εἰς πῦρ ἀνῆψε
τὴν φύσιν πάνθ᾽ ὁμοιώσας πᾶσιν, ἄλλοτε δὲ παντοδαπὸς
ἔν τε μορφαῖς καὶ ἐν πάθεσι καὶ δυνάμεσι διαφόροις
γιγνόμενος, ὡς γίγνεται νῦν, κόσμος ὀνομάζεται [δὲ]
τῷ γνωριμωτάτῳ τῶν ὀνομάτων. Κρυπτόμενοι δὲ τοὺς
πολλοὺς οἱ σοφώτεροι τὴν μὲν εἰς πῦρ μεταβολὴν
Ἀπόλλωνά τε τῇ μονώσει Φοῖβόν τε τῷ καθαρῷ καὶ
ἀμιάντῳ καλοῦσι, τῆς δ᾽ εἰς πνεύματα καὶ ὕδωρ καὶ γῆν 389
καὶ ἄστρα καὶ φυτῶν ζῴων τε γενέσεις τροπῆς αὐτοῦ καὶ
διακοσμήσεως τὸ μὲν πάθημα καὶ τὴν μεταβολὴν δια-
σπασμόν τινα καὶ διαμελισμὸν αἰνίττονται, Διόνυσον δὲ
καὶ Ζαγρέα καὶ Νυκτέλιον καὶ Ἰσοδαίτην αὐτὸν ὀνομάζουσι
καὶ φθοράς τινας καὶ ἀφανισμούς, εἶτα δ᾽ ἀναβιώσεις
καὶ παλιγγενεσίας οἰκεῖα ταῖς εἰρημέναις μεταβολαῖς
αἰνίγματα καὶ μυθεύματα περαίνουσι· καὶ ᾄδουσι τῷ
μὲν διθυραμβικὰ μέλη παθῶν μεστὰ καὶ μεταβολῆς
πλάνην τινὰ καὶ διαφόρησιν ἐχούσης· «μιξοβόαν»
γὰρ Αἰσχύλος φησὶ «πρέπει διθύραμβον ὁμαρτεῖν σύγ- B
κωμον Διονύσῳ», τῷ δὲ παιᾶνα, τεταγμένην καὶ σώφρονα
μοῦσαν, ἀγήρων τε τοῦτον ἀεὶ καὶ νέον, ἐκεῖνον δὲ πολυειδῆ

388 E 9 μέτεστιν : πέφυκεν D ‖ F 4 τὴν φύσιν Rei. : τῇ φύσει ‖ 6 δὲ del. Emp. ‖ 389 A 6 εἶτα δ᾽ Stegmann : οἱ τὰς ‖ ἀναβιώσεις Amy. : ἀποβ— ‖ B 1-2 σύγκωμον Tyrwhitt : σύγκοινον (σύγγονον E).

poème ordonné et paisible. Les peintres et les sculpteurs représentent toujours Apollon dans la fraîcheur d'une éternelle jeunesse, tandis qu'ils prêtent à Dionysos un grand nombre de figures et d'aspects différents[1]. Bref, on attribue au premier de ces dieux la constance, la sérénité et une gravité sans défaillance ; à l'autre, au contraire, une humeur inégale qui est un mélange de plaisanterie, d'insolence et de folie ; celui-ci est invoqué comme

« Le dieu de l'*évohé*,
Dionysos, escorté des femmes qu'il inspire
Et tout fier des honneurs que lui rend leur délire. »[2]

» Ce n'cst pas mal saisir, pour chacun de ces dieux, le caractère propre au genre de transformation qu'il subit. De plus, comme ces changements se font suivant des périodes inégales dont l'une, qu'on appelle la période de satiété, est plus longue que l'autre, nommée la période d'indigencc[3], on observe ici cette proportion en chantant le péan aux sacrifices pendant la plus grande partie de l'année, puis en faisant taire le péan au début de l'hiver pour réveiller les accents du dithyrambe et invoquer pendant trois mois Dionysos au lieu d'Apollon. On pense que ce rapport de neuf à trois correspond à la durée respective de la période de l'univers organisé et de celle de l'embrasement général.

10 » Mais j'ai développé ces considérations plus longuement qu'il n'était opportun dans la circonstance. Du moins est-il clair que l'on trouve une affinité entre le dieu et le nombre cinq, qui tantôt se reproduit lui-même comme le feu, tantôt forme le nombre dix comme le feu donne naissance à l'univers.

» Et la musique, qui est agréable au dieu par-dessus tout, pensons-nous qu'elle soit sans rapport avec ce nombre ? La science de l'harmonie consiste essentiellement, pour ainsi dire, dans l'étude des accords. Or ceux-ci sont au nombre de cinq, pas davantage : c'est le raisonnemcnt qui le démontre, bien que l'on veuille parfois s'en pcrsuader uniquement par l'expérience sur

καὶ πολύμορφον ἐν γραφαῖς καὶ πλάσμασι δημιουργοῦσι·
καὶ ὅλως τῷ μὲν ὁμαλότητα καὶ τάξιν καὶ σπουδὴν ἄκρατον,
τῷ δὲ μεμιγμένην τινὰ παιδιᾷ καὶ ὕβρει [καὶ σπουδῇ]
καὶ μανίᾳ προσφέροντες ἀνωμαλίαν « εὔιον ὀρσιγύναικα
μαινομέναις Διόνυσον ἀνθέοντα τιμαῖς » ἀνακαλοῦσιν,
οὐ φαύλως ἑκατέρας μεταβολῆς τὸ οἰκεῖον λαμβάνοντες.
Ἐπεὶ δ' οὐκ ἴσος ὁ τῶν περιόδων ἐν ταῖς μεταβολαῖς C
χρόνος, ἀλλὰ μείζων ὁ τῆς ἑτέρας ἣν « κόρον » καλοῦσιν,
ὁ δὲ τῆς « χρησμοσύνης » ἐλάττων, τὸ κατὰ λόγον
τηροῦντες ἐνταῦθα τὸν μὲν ἄλλον ἐνιαυτὸν παιᾶνι χρῶνται
περὶ τὰς θυσίας, ἀρχομένου δὲ χειμῶνος ἐπεγείραντες
τὸν διθύραμβον, τὸν δὲ παιᾶνα καταπαύσαντες τρεῖς
μῆνας ἀντ' ἐκείνου τοῦτον κατακαλοῦνται τὸν θεόν· ὅπερ
τρία πρὸς ἐννέα, τοῦτο τὴν διακόσμησιν οἰόμενοι χρόνῳ
πρὸς τὴν ἐκπύρωσιν εἶναι.

10 Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἱκανοῦ καιροῦ μᾶλλον ἀπομεμή-
κυνται· δῆλον δ' ὅτι συνοικειοῦσιν αὐτῷ τὴν πεμπάδα
νῦν μὲν αὐτὴν ἑαυτὴν ὡς τὸ πῦρ, αὖθις δὲ τὴν δεκάδα D
ποιοῦσαν ἐξ ἑαυτῆς ὡς τὸν κόσμον.

Τῆς δὲ δὴ μάλιστα κεχαρισμένης τῷ θεῷ μουσικῆς οὐκ οἰόμεθα τούτῳ τῷ ἀριθμῷ μετεῖναι ; Τὸ γὰρ πλεῖστον ὡς ἔνι εἰπεῖν ἔργον ἁρμονικῆς περὶ τὰς συμφωνίας ἐστίν, αὗται δ' ὅτι πέντε καὶ οὐ πλείους, ὁ λόγος ἐξελέγχει τὸν ἐν χορδαῖς καὶ τρυπήμασι ταῦτα θηρᾶν ἀλόγως τῇ

389 B 5 ὁμαλότητα Hub. : ὁμοιότητα ‖ 6 καὶ σπουδῇ del. Wil. ‖ 7 ὀρσιγύναικα Rei. : ὀρειγ— ‖ C 7 κατακαλοῦνται : ἀνακ— x ‖ 8 ἐννέα Bases : ἓν οὖσα Γ ἓν cet. ‖ 11 αὐτῷ Mez. : αὐτὸν οἱ ‖ πεμπάδα Bern. : πεντάδα ‖ D 2 post κόσμον add. λέγοντες F²Πx ‖ 5 ἔνι : ἔπος Camerarius ‖ 6-8 τὸν ... βουλόμενον : τῶν ... βουλομένων x.

les cordes de la lyre ou sur les trous de la flûte[1]. Tous les accords, en effet, ont leur principe dans les rapports des nombres. Ainsi la quarte repose sur le rapport de quatre à trois, la quinte sur celui de trois à deux, l'octave sur celui de deux à un, la quinte au-dessus de l'octave sur celui de trois à un, et le double octave sur celui de quatre à un. Quant à l'accord que les spécialistes de l'harmonie ajoutent à ceux-là et qu'ils appellent la quarte au-dessus de l'octave, il sort de la mesure et l'on ne doit pas l'admettre, à moins de prendre comme règle, au lieu de la raison, l'agrément irraisonné de l'oreille[2]. Ne parlons pas des cinq positions du tétrachorde[3] ni des cinq premiers tons, modes ou harmonies (comme on voudra les appeler), dont les extrêmes sont le grave et l'aigu et dont les autres varient plus ou moins entre ces deux-là suivant la tension ou le relâchement des cordes. Mais n'est-il pas vrai que, s'il existe une quantité, ou, pour mieux dire, une infinité d'intervalles, cinq d'entre eux seulement sont usités en musique, à savoir le dièse, le demi-ton, le ton, le triple demi-ton et le double ton[4], et qu'on ne trouve dans le domaine des sons aucun autre degré situé entre le grave et l'aigu qui ait une valeur musicale?

11 » Je laisse de côté, continuais-je, plusieurs autres considérations du même genre pour faire intervenir ici Platon : il dit, au sujet du monde, que si le nôtre n'est pas le seul et s'il en existe d'autres que lui, il y en a cinq en tout et pas davantage[5]. D'ailleurs, même si notre monde est unique et seul en son genre, comme le pense entre autres Aristote[6], il est du moins formé, en quelque sorte, et composé de cinq mondes ; l'un est celui de la terre, un autre, celui de l'eau ; le troisième et le quatrième sont les mondes de l'air et du feu ; quant au cinquième, celui du ciel, les uns l'appellent « lumière », d'autres « éther », d'autres enfin donnent le nom de « cinquième essence » (ou *quintessence*) à cette même substance qui, seule d'entre les corps, est

αἰσθήσει βουλόμενον. Πᾶσαι γὰρ ἐν λόγοις τὴν γένεσιν
ἀριθμῶν λαμβάνουσιν· καὶ λόγος ἐστὶ τῆς μὲν διὰ
τεσσάρων ἐπίτριτος, τῆς δὲ διὰ πέντε ἡμιόλιος, διπλάσιος
δὲ τῆς διὰ πασῶν, τῆς δὲ διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε
τριπλάσιος, καὶ τετραπλάσιος τῆς δὶς διὰ πασῶν. Ἣν δὲ
ταύταις ἐπεισάγουσιν οἱ ἁρμονικοὶ διὰ πασῶν καὶ διὰ E
τεσσάρων ὀνομάζοντες ἔξω μέτρου βαίνουσαν, οὐκ ἄξιόν
ἐστι δέχεσθαι τῆς ἀκοῆς τῷ ἀλόγῳ παρὰ τὸν λόγον ὥσπερ
νόμῳ χαριζομένους. Ἵνα τοίνυν ἀφῶ πέντε ⟨τὰς⟩ τετρα-
χόρδων θέσεις καὶ πέντε τοὺς πρώτους εἴτε τόνους ἢ
τρόπους εἴθ' ἁρμονίας χρὴ καλεῖν, ὧν ἐπιτάσει καὶ ὑφέσει
τρεπομένων κατὰ τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον αἱ λοιπαὶ βαρύτητές
εἰσι καὶ ὀξύτητες, ἆρ' οὐχὶ πολλῶν μᾶλλον δ' ἀπείρων
διαστημάτων ὄντων τὰ μελῳδούμενα μόνα πέντ' ἐστί,
δίεσις καὶ ἡμιτόνιον καὶ τόνος καὶ τριημιτόνιον καὶ δίτονον,
ἄλλο δ' οὐδὲν οὔτε μικρότερον οὔτε μεῖζον ἐν φωναῖς F
χωρίον ὀξύτητι καὶ βαρύτητι περατούμενον μελῳδητόν
ἐστι;

11 «Πολλὰ δ' ἄλλα τοιαῦτ'» ἔφην ἐγὼ «παρελθὼν
τὸν Πλάτωνα προσάξομαι λέγοντα κόσμον ἕνα, ὡς εἴπερ
εἰσὶ παρὰ τοῦτον ἕτεροι καὶ μὴ μόνος οὗτος εἷς, πέντε
τοὺς πάντας ὄντας καὶ μὴ πλείονας. Οὐ μὴν ἀλλὰ κἂν
εἷς οὗτος ᾖ μονογενής, ὡς οἴεται καὶ Ἀριστοτέλης,
τρόπον τινὰ καὶ τοῦτον ἐκ πέντε συγκείμενον κόσμων 390
καὶ συνηρμοσμένον εἶναι· ὧν ὁ μέν ἐστι γῆς, ὁ δ' ὕδατος,
τρίτος δὲ καὶ τέταρτος ἀέρος καὶ πυρός· τὸν δὲ πέμπτον
οὐρανόν, οἱ δὲ φῶς, οἱ δ' αἰθέρα καλοῦσιν, οἱ δ' αὐτὸ
τοῦτο πέμπτην οὐσίαν, ᾗ τὸ κύκλῳ περιφέρεσθαι μόνῃ

389 D 9 ἀριθμῶν DEB : —μῷ ‖ 12 καὶ ... πασῶν Bern. : τὴν δὶς διὰ π— Γα[1] τῆς δὲ δὶς διὰ π— τετρ. cet. ‖ E 4 νόμῳ E : νόμον ‖ τὰς add. Sie. ‖ 6 ὧν Wytt. : ὡς ‖ F 6 εἷς Wytt. : εἰς ‖ 390 A 3 καὶ τέταρτος ἀέρος καὶ πυρὸς Pat. : καὶ τέτ— ἀ— Γ$_{1}$π— καὶ τέτ— ἀ— cet.

douée d'un mouvement circulaire par nature, et non par l'effet d'une nécessité extérieure ou du hasard[1]. C'est aussi pourquoi Platon, ayant remarqué qu'il y a dans la nature cinq figures plus belles et plus parfaites que toutes les autres : la pyramide, le cube, l'octaèdre, l'icosaèdre et le dodécaèdre, a assigné chacune d'elles à chacun de ces cinq éléments[2].

12 » Il est même des auteurs qui mettent en relation les facultés des sens — lesquels sont également au nombre de cinq — avec ces substances premières. Ils remarquent que le toucher a pour caractère la solidité et ressemble ainsi à la terre, que le goût entre en contact avec les qualités des saveurs grâce à l'humidité de l'eau. L'air, ébranlé par un choc, devient pour l'ouïe voix et bruit. Restent encore deux sens. L'odorat, puisqu'il a en partage les odeurs et que celles-ci sont des exhalaisons produites par la chaleur, est en relation avec le feu. Enfin la vue a un éclat qui se trouve en affinité avec l'éther et la lumière et, combinée avec ces éléments, elle produit un mélange de nature semblable à la leur[3]. Or, en fait de sens, les êtres animés n'en ont pas d'autres que ceux-là, de même qu'en fait de substances simples et pures, le monde n'en a pas d'autres que celles-là. On constate ainsi, à ce qu'il semble, une correspondance et un parallélisme admirables entre ces deux séries de cinq. »

13 Là-dessus je m'arrêtai, puis, après un court silence, je repris : « Que m'est-il arrivé, Eustrophe? Pour un peu, j'allais oublier de citer Homère, comme s'il n'était pas le premier à avoir divisé le monde en cinq parties ! En effet, s'il en attribue trois, celles du milieu, aux trois dieux, les deux autres, celles des extrémités, à savoir l'Olympe et la terre, qui forment la limite, l'une, des régions supérieures, et l'autre, des régions inférieures du monde, sont laissées par lui communes et indivises[4].

τῶν σωμάτων κατὰ φύσιν ἐστίν, οὐκ ἐξ ἀνάγκης οὐδ' ἄλλως συμβεβηκός. Διὸ δὴ καὶ τὰ πέντε κάλλιστα καὶ τελεώτατα σχήματα τῶν ἐν τῇ φύσει κατανοήσας, πυραμίδα καὶ κύβον καὶ ὀκτάεδρον καὶ εἰκοσάεδρον καὶ δωδεκάεδρον, ἕκαστον οἰκείως ἑκάστῳ προσένειμεν.

12 Εἰσὶ δ' οἳ καὶ τὰς τῶν αἰσθήσεων δυνάμεις ἰσαρίθμους οὔσας τοῖς πρώτοις ἐκείνοις συνοικειοῦσι, τὴν μὲν ἁφὴν ὁρῶντες ἀντίτυπον οὖσαν καὶ γεώδη, τὴν δὲ B
γεῦσιν ὑγρότητι τῶν γευστῶν τὰς ποιότητας προσιεμένην. Ἀὴρ δὲ πληγεὶς ἐν ἀκοῇ γίγνεται φωνὴ καὶ ψόφος. Δυεῖν δὲ τῶν λοιπῶν ὀσμὴ μέν, ἣν ἡ ὄσφρησις εἴληχεν, ἀναθυμίασις οὖσα καὶ γεννωμένη θερμότητι πυρῶδές ἐστιν, αἰθέρι δὲ καὶ φωτὶ διὰ συγγένειαν διαλαμπούσης τῆς ὄψεως γίγνεται κρᾶσις ἐξ ἀμφοῖν ὁμοιοπαθὴς καὶ σύμπηξις. Ἄλλην δ' οὔτε τὸ ζῷον αἴσθησιν οὔθ' ὁ κόσμος ἔχει φύσιν ἁπλῆν καὶ ἄμικτον· ἀλλὰ θαυμαστή τις, ὡς ἔοικε, διανομὴ γέγονε τῶν πέντε πρὸς τὰ πέντε καὶ σύλληξις. »

13 Ἅμα δέ πως ἐπιστήσας καὶ διαλιπών, « οἷον » C
εἶπον « ὦ Εὔστροφε, πεπόνθαμεν, ὀλίγου παρελθόντες τὸν Ὅμηρον ὡς οὐχὶ πρῶτον εἰς πέντε νείμαντα μερίδας τὸν κόσμον, ὃς τὰς μὲν ἐν μέσῳ τρεῖς ἀποδέδωκε τοῖς τρισὶ θεοῖς, δύο δὲ τάς ἄκρας ὄλυμπον καὶ γῆν, ὧν ἡ μέν ἐστι τῶν κάτω πέρας, ὁ δὲ τῶν ἄνω, κοινὰς καὶ ἀνεμήτους

390 A 6 οὐδ' Wil. : οὔτ' ‖ 7 συμβεβηκός Mez. : —κότος ‖ τὰ πέντε : π— τ— Wil. ‖ B 2 γευστῶν : γεύσεων Γ ‖ 4 ἣν ἡ : ἡ Γ ἣν Vat. Reg. Gr. 80 ‖ 8 σύμπηξις X^{a}g : σύμπλξις.

» Mais, comme le dit Euripide,

« Revenons au sujet. »[1]

Ceux qui exaltent le nombre quatre[2] font remarquer, non sans raison, que tous les corps ont été formés par rapport à lui. En effet, il faut adjoindre la hauteur à la longueur et à la largeur pour obtenir n'importe quel solide, mais la longueur présuppose le point ; or celui-ci correspond à l'unité ; la longueur sans largeur est appelée ligne et correspond au nombre deux ; l'extension de la ligne en largeur produit la surface, analogue au nombre trois ; enfin, quand la hauteur vient s'y ajouter, le terme de ce progrès est le solide, ainsi constitué de quatre éléments. Il est donc clair pour n'importe qui que le nombre quatre permet à la nature d'aller jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à l'achèvement des corps bruts, constitués en volumes tangibles et résistants, mais la laisse ensuite dépourvue de ce qui est le plus important. En effet tout être inanimé est, pour ainsi dire, orphelin ; il se trouve imparfait et impropre à quoi que ce soit, tant qu'une âme n'est pas là pour l'utiliser. Le mouvement ou le changement qui introduit l'âme dans les corps et donne ainsi à la nature son achèvement produit ce nouvel état par analogie avec le nombre cinq. Celui-ci l'emporte donc autant sur le nombre quatre que l'être vivant surpasse en dignité l'être inanimé.

» De plus, le nombre cinq, élargissant encore sa capacité et son importance, n'a pas permis aux êtres animés de se multiplier en espèces innombrables ; il a fait en sorte que tout ce qui est doué de vie se répartisse en cinq classes, à savoir les dieux, les démons, les héros, puis après ceux-là les hommes, qui forment la quatrième espèce[3], enfin les animaux, privés de raison, qui constituent la cinquième.

» Puis, si l'on sépare les diverses parties de l'âme elle-même conformément à la nature, on trouve d'abord la faculté végétative, qui est la plus humble, en second lieu la faculté de sentir, puis celle de désirer et, tout de

ἀφῆκεν. « Ἀλλ' ἀνοιστέος » ὁ « λόγος », ὡς Εὐριπίδης φησίν. Οἱ γὰρ τὴν τετράδα σεμνύναντες οὐ φαύλως διδάσκουσιν ὅτι τῷ ταύτης λόγῳ πᾶν σῶμα γένεσιν ἔσχηκεν. Ἐπεὶ γὰρ ἐν μήκει καὶ πλάτει βάθος λαβόντι D πᾶν τὸ στερεόν ἐστι, καὶ μήκους μὲν προϋφίσταται στιγμὴ κατὰ μονάδα ταττομένη, μῆκος δ' ἀπλατὲς [ἡ] γραμμὴ καλεῖται καὶ δυάς ἐστιν, ἡ δ' ἐπὶ πλάτος γραμμῆς κίνησις ἐπιφανείας γένεσιν ἐν τριάδι παρέσχε, βάθους δὲ τούτοις προσγενομένου διὰ τεττάρων εἰς στερεὸν ἡ αὔξησις προβαίνει, παντὶ δῆλον ὅτι δεῦρο τὴν φύσιν ἡ τετρὰς προαγαγοῦσα, μέχρι τοῦ σῶμα τελειῶσαι καὶ παρασχεῖν ἁπτὸν ὄγκον καὶ ἀντίτυπον, εἶτ' ἀπολέλοιπεν ἐνδεᾶ τοῦ μεγίστου. Τὸ γὰρ ἄψυχον ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν ὀρφανὸν καὶ ἀτελὲς καὶ πρὸς οὐδ' ὁτιοῦν μὴ χρωμένης ψυχῆς ἐπιτήδειον· ἡ δὲ τὴν ψυχὴν ἐμποιοῦσα κίνησις ἢ διάθεσις μεταβολῇ διὰ πέντε γιγνομένη τῇ φύσει τὸ τέλειον E ἀποδίδωσι καὶ τοσούτῳ κυριώτερον ἔχει τῆς τετράδος λόγον, ὅσῳ τιμῇ διαφέρει τοῦ ἀψύχου τὸ ζῷον.

Ἔτι δ' ἰσχύσασα μᾶλλον ἡ τῶν πέντε συμμετρία καὶ δύναμις οὐκ εἴασεν εἰς ἄπειρα γένη προελθεῖν τὸ ἔμψυχον, ἀλλὰ πέντε τῶν ζώντων ἁπάντων ἰδέας παρέσχεν. Εἰσὶ γὰρ θεοὶ δήπου καὶ δαίμονες καὶ ἥρωες, εἶτα μετὰ τούτους τὸ τέταρτον ἄνθρωποι γένος, ἔσχατον δὲ καὶ πέμπτον τὸ ἄλογον καὶ θηριῶδες.

Ἔτι δ' εἰ τὴν ψυχὴν αὐτὴν κατὰ φύσιν διαιροῖς, πρῶτον F αὐτῆς καὶ ἀμαυρότατόν ἐστι τὸ θρεπτικόν, δεύτερον δὲ τὸ αἰσθητικόν, εἶτα τὸ ἐπιθυμητικόν, εἶτ' ἐπὶ τούτῳ τὸ

390 C 7 ὡς : ὡς ὁ X¹D ‖ D 3 ἡ del. Wil. : ἐν Γ ‖ 4 δυάς Rei. : μῆκος ‖ 8 μέχρι : καὶ μ— FΠB ‖ 9 ἁπτὸν Rei : διττὸν ‖ E 5 ἔμψυχον : ἄψ— ΓΠ¹ ‖ F 1 διαιροῖς : —ρεῖς Xx ‖ 3 εἶτ' : ἔστ' X¹F¹.

suite après, celle de s'irriter ; enfin la dernière faculté est la raison, et l'âme, qui obtient avec elle la perfection de sa nature, s'arrête, comme ayant atteint le point culminant, à ce cinquième degré[1].

14 » Ce nombre, qui possède tant de propriétés remarquables, se distingue aussi par la manière dont il est formé, non seulement à partir de deux et de trois, comme je l'ai déjà exposé, mais aussi à partir du premier élément des nombres s'unissant à leur premier carré. En effet le premier élément de tous les nombres est l'unité et le premier carré est quatre ; l'un et l'autre, comme une forme et une matière qui atteignent leur achèvement, donnent naissance au nombre cinq. Et si certains pensent avec raison que c'est l'unité qui est le premier carré en ce sens que, multipliée par elle-même, elle se retrouve identique, le nombre cinq apparaît alors comme formé de l'union des deux premiers carrés, ce qui n'amoindrit pas l'excellence de son origine[2].

15 » Le plus important me reste à dire, mais je crains, en le faisant, d'accabler notre Platon, comme lui-même disait qu'Anaxagore avait été accablé à propos de la lune, lorsqu'il présentait comme lui appartenant en propre une théorie sur la lumière de cette planète qui était en réalité très ancienne. N'est-ce pas ainsi, en effet, qu'il s'exprime dans son *Cratyle*?[3] — « Oui certes, répondit Eustrophe, mais je n'aperçois pas comment il s'est mis lui-même dans un cas analogue. » — « Et pourtant tu sais sans doute que, dans le *Sophiste*, il montre que les principes premiers sont au nombre de cinq : à savoir l'être, l'identité, l'altérité, puis en quatrième et en cinquième lieu, le mouvement et la stabilité[4]. Dans son *Philèbe*, usant d'un autre genre de division, il dit qu'il y a d'abord l'infini et le fini, puis que l'union de l'un et de l'autre est à l'origine de toute création ; il place en quatrième lieu la cause qui produit cette union, et il nous laisse à deviner le cinquième principe, en vertu duquel ce qui était uni se distingue et se sépare à nouveau[5]. Je

θυμοειδές· εἰς δὲ τὴν τοῦ λογιστικοῦ δύναμιν ἐξικομένη καὶ τελεώσασα τὴν φύσιν ὥσπερ ἐν ἄκρῳ τῷ πέμπτῳ καταπέπαυται.

14 « Τοσαύτας δὲ καὶ τηλικαύτας ἔχοντος τοῦ ἀριθμοῦ
δυνάμεις καλὴ καὶ ἡ γένεσίς ἐστιν, οὐχ ἣν ἤδη διήλθομεν
ἐκ δυάδος οὖσαν καὶ τριάδος, ἀλλ' ἣν ἡ ἀρχὴ τῷ πρώτῳ
συνελθοῦσα τετραγώνῳ παρέσχεν. Ἀρχὴ μὲν γὰρ ἀριθμοῦ
παντὸς ἡ μονάς, τετράγωνος δὲ πρῶτος ἡ τετράς· ἐκ δὲ 391
τούτων ὥσπερ ἰδέας καὶ ὕλης πέρας ἐχούσης ἡ πεμπάς.
Εἰ δὲ δὴ καὶ τὴν μονάδα τετράγωνον ὀρθῶς ἔνιοι τίθενται
δύναμιν οὖσαν ἑαυτῆς καὶ περαίνουσαν εἰς ἑαυτήν, ἐκ
δυεῖν πεφυκυῖα τῶν πρώτων τετραγώνων ἡ πεμπὰς οὐκ
ἀπολέλοιπεν ὑπερβολὴν εὐγενείας.

15 « Τὸ δὲ μέγιστον » ἔφην « δέδια μὴ ῥηθὲν πιέζῃ
τὸν Πλάτωνα ἡμῶν, ὡς ἐκεῖνος ἔλεγε πιέζεσθαι τῷ τῆς
σελήνης ὀνόματι τὸν Ἀναξαγόραν, παμπάλαιον οὖσαν
[τινα] τὴν περὶ τῶν φωτισμῶν δόξαν ἰδίαν αὑτοῦ ποιού- B
μενον. Ἦ γὰρ οὐ ταῦτ' εἴρηκεν ἐν Κρατύλῳ ; » « Πάνυ
μὲν οὖν » ὁ Εὔστροφος ἔφη, « τί δ' ὅμοιον πέφυκεν οὐ
συνορῶ ». « Καὶ μὴν οἶσθα δήπουθεν, ὅτι πέντε μὲν ἐν
Σοφιστῇ τὰς κυριωτάτας ἀποδείκνυσιν ἀρχάς, τὸ ὂν τὸ
ταὐτὸν τὸ ἕτερον, τέταρτον δὲ καὶ πέμπτον ἐπὶ τούτοις
κίνησιν καὶ στάσιν. Ἄλλῳ δ' αὖ τρόπῳ διαιρέσεως ἐν
Φιλήβῳ χρώμενος ἓν μὲν εἶναί φησι τὸ ἄπειρον, ἕτερον δὲ
τὸ πέρας, τούτων δὲ μιγνυμένων πᾶσαν συνίστασθαι
γένεσιν· αἰτίαν δ', ὑφ' ἧς μίγνυται, τέταρτον γένος
τίθεται, καὶ πέμπτον ἡμῖν ὑπονοεῖν ἀπολέλοιπεν, ᾧ τὰ
μιχθέντα πάλιν ἴσχει διάκρισιν καὶ διάστασιν. Τεκμαίρομαι C

390 F 7 ἔχοντος x : —τες ‖ 9 οὖσαν X^3g : οὖσα ‖ ἡ x : om. cet. ‖ 391 A 2 et 5 πεμπάς X^1 : πεντάς Ex πεμπτάς cet. ‖ 9 οὖσαν : ἔχουσαν Γ ‖ B 1 τινα del. Wil. ‖ 9 τὸ πέρας x : πέρας 11 ἀπολέλοιπεν : ὑπολ— X^1D.

conjecture que cette seconde division n'est qu'une réplique de la première, car la création correspond à l'être, l'infini au mouvement, le fini à la stabilité ; le principe d'union à l'identité et le principe de séparation à l'altérité. Mais, à supposer que ces deux divisions ne se recouvrent pas, il l'en aurait pas moins classé toutes choses, dans un cas comme dans l'autre, en cinq idées ou principes différents. Un sage donc aura vu ces divisions bien avant Platon, et c'est pourquoi il aura consacré au dieu l'E comme signe et symbole du nombre qui exprime l'univers.

» Platon d'ailleurs avait compris que le bien aussi apparaît sous cinq formes, la première étant la modération, la seconde, la juste proportion ; la troisième, l'intelligence ; la quatrième, les connaissances, les arts et les opinions vraies de l'âme ; la cinquième enfin, le plaisir pur, s'il en existe, sans mélange d'aucune peine. Et il termine cette énumération en citant le vers orphique :

« Au sixième âge arrêtez ce beau chant. »[1].

16 » A tout ce que je viens de vous dire, j'ajouterai encore pour Nicandre

« Un chant très court, que ceux qui savent com-
[prendront. »[2]

Le sixième jour du mois... lorsque tu fais descendre la Pythie au prytanée, vous procédez au premier des trois tirages au sort, pour les cinq noms ; elle en tire deux, et toi, trois[3]. N'est-ce pas ainsi que cela se passe? » — « C'est bien ainsi, répondit Nicandre ; mais il est interdit d'en divulguer la raison. » — « Eh bien donc, repris-je en souriant, en attendant que nous

1. Plat., *Phil.*, 66 a-c. Sur cet hexamètre orphique (O. Kern, fr. 14), voir Wilamowitz, *Hermes*, 33, 1898, p. 526, et surtout M.-J. Lagrange, *Les mystères : l'orphisme*, p. 134.
2. Fragment orphique (O. Kern, fr. 334). Cf. *Quaest. conv.*, 2, 3, 636 D.

δὲ ταῦτ' ἐκείνων ὥσπερ εἰκόνας λέγεσθαι, τοῦ μὲν ὄντος
τὸ γιγνόμενον, κινήσεως δὲ τὸ ἄπειρον, τὸ δὲ πέρας τῆς
στάσεως, ταὐτοῦ δὲ τὴν μιγνύουσαν ἀρχήν, θατέρου δὲ
τὴν διακρίνουσαν. Εἰ δ' ἕτερα ταῦτ' ἐστί, κἀκείνως ἂν
εἴη καὶ οὕτως ἐν πέντε γένεσι καὶ διαφοραῖς τιθέμενος.
Ἔφθη δή τις ταῦτα πρότερος συνιδὼν Πλάτωνος, διὸ
⟨τὸ⟩ Ε καθιέρωσε τῷ θεῷ, δήλωμα καὶ σύμβολον τοῦ
ἀριθμοῦ τῶν πάντων. Ἀλλὰ μὴν καὶ τἀγαθὸν ἐν πέντε
γένεσι φανταζόμενον κατανοήσας, ὧν πρῶτόν ἐστι τὸ
μέτριον, δεύτερον δὲ τὸ σύμμετρον, καὶ τρίτον ὁ νοῦς, D
καὶ τέταρτον αἱ περὶ ψυχὴν ἐπιστῆμαι καὶ τέχναι καὶ
δόξαι ἀληθεῖς, πέμπτον ⟨δ'⟩ εἴ τις ἡδονὴ καθαρὰ καὶ
πρὸς τὸ λυποῦν ἄκρατος, ἐνταῦθα λήγει τὸ Ὀρφικὸν
ὑπειπὼν

« Ἕκτῃ δ' ἐν γενεῇ καταπαύσατε κόσμον ἀοιδῆς. »

16 « Ἐπὶ τούτοις » ἔφην « εἰρημένοις πρὸς ὑμᾶς
« ἓν βραχὺ » τοῖς περὶ Νίκανδρον « ἀείσω ξυνετοῖσι ».
Τῇ γὰρ ἕκτῃ τοῦ † νέου μηνὸς ὅταν κατάγῃς τὴν Πυθίαν
εἰς τὸ πρυτανεῖον, ὁ πρῶτος ὑμῖν γίγνεται τῶν τριῶν
κλήρων εἰς τὰ πέντε † πρὸς ἀλλήλους, ἐκείνης τὰ τρία,
σοῦ δὲ τὰ δύο βάλλοντος. Ἡ γὰρ οὐχ οὕτως ἔχει ; »
Καὶ ὁ Νίκανδρος « οὕτως » εἶπεν· « ἡ δ' αἰτία πρὸς
ἑτέρους ἄρρητός ἐστιν. » « Οὐκοῦν » ἔφην ἐγὼ μειδιάσας E

391 C 6 γένεσι g : γενέσεσι ‖ τιθέμενος Wil. : πειθόμενος Γ πυθόμενος cet. ‖ 7 ἔφθη Bab. : φήσει X^3 φησὶ ‖ διὸ Bab. : δύο ‖ 8 τὸ nos add. ‖ καθιέρωσε : —ρώσας Γ ‖ 10 γένεσι : γενέσεσι F^1B ‖ D 3 δ' add. Bern. ‖ εἴ τις : ἥτις X ‖ 5 ὑπειπών : ἐπ— X^3g ‖ 6 γενεῇ x : γενεᾶ ‖ κόσμον codd. Platonis : θυμὸν codd. Plut. οἶμον Kroll θεσμὸν Badham ‖ 7 ἔφην X^1E : ἔφη ‖ ὑμᾶς : ἡμᾶς FΠ ‖ 8 ἓν βραχὺ τοῖς : ἐν βραχυτάτοις Γ ‖ 9 τῇ γὰρ ἕκτῃ Bern. : τῆς γὰρ ἑκτῆς ‖ τοῦ νέου μηνὸς : τοῦ Ἰλαίου μ— Pat. ‖ κατάγῃς Rei. : κατάγῃ εἰς ‖ 10 τὸ Wytt. : τι ‖ 11 τὰ : τὰς F^1 ‖ ἐκείνης Γ : —νοις ‖ 12 σοῦ δὲ τὰ δύο βάλλοντος Bern. Pat. : οὐδὲ τὰ δύο βάλλοντες ‖ E 1 ἄρρητος : —τον Γ.

soyons consacré au dieu et qu'il nous permette ainsi de connaître la vérité sur ce point, voilà un nouveau titre qui s'ajoutera à tous ceux que possède déjà, comme nous l'avons montré, le nombre cinq. »

Ainsi prirent fin, si j'ai bonne mémoire, les propos consacrés à l'éloge des propriétés arithmétiques et mathématiques de l'E.

« Tu es »

17 Ammonios, persuadé lui aussi que les mathématiques ne sont pas la moindre part de la philosophie, prenait plaisir à cet entretien. Il dit alors : « Il ne vaut pas la peine de reprendre en détail ce que viennent de dire ces jeunes gens pour le réfuter. Remarquons seulement que chacun des autres nombres fournira également une abondante matière à qui voudra en célébrer les louanges[1]. A quoi bon les passer tous en revue ? Le nombre sept, attribut sacré d'Apollon, absorberait à lui seul la journée entière avant que nous parvenions à énumérer toutes ses propriétés[2]. Après cela, allons-nous dénoncer les sages comme « luttant » contre l'opinion générale et « contre l'antiquité reculée »[3] lorsqu'ils refusent la place d'honneur au nombre sept pour consacrer au dieu le nombre cinq dans la pensée que celui-ci lui conviendrait mieux ?

» A mon avis, ce n'est ni un nombre, ni un rang dans une série, ni une conjonction, ni aucune autre partie du discours de sens incomplet, que désigne cette lettre ; non, elle est une manière d'interpeller et de saluer le dieu, qui se suffit à elle-même et qui donne à celui qui prononce ce mot, au moment même où il le fait, l'intelligence de l'essence divine. En effet, au moment où chacun de nous approche d'ici, le dieu lui adresse, comme pour l'accueillir, la maxime « Connais-toi toi-même », qui vaut bien sans doute la formule de salutation « Réjouis-toi »[4]. Et nous, en retour, nous

1. Voir plus haut par exemple, en 390 C, ce qui est dit de « ceux qui exaltent le nombre quatre ».

« ἄχρι οὗ τἀληθὲς ἡμῖν ὁ θεὸς ἱεροῖς γενομένοις γνῶναι παράσχῃ, προσκείσεται καὶ τοῦτο τοῖς ὑπὲρ τῆς πεμπάδος λεγομένοις. »

Τοιοῦτο μὲν καὶ ὁ τῶν ἀριθμητικῶν καὶ ὁ τῶν μαθηματικῶν ἐγκωμίων τοῦ Ε λόγος, ὡς ἐγὼ μέμνημαι, πέρας ἔσχεν.

17 Ὁ δ' Ἀμμώνιος, ἅτε δὴ καὶ αὐτὸς οὐ τὸ φαυλότατον ἐν μαθηματικῇ φιλοσοφίας τιθέμενος, ἥσθη τε τοῖς λεγομένοις καὶ εἶπεν· « Οὐκ ἄξιον πρὸς ταῦτα λίαν ἀκριβῶς ἀντιλέγειν τοῖς νέοις, πλὴν ὅτι τῶν ἀριθμῶν ἕκαστος οὐκ ὀλίγα βουλομένοις ἐπαινεῖν καὶ ὑμνεῖν F
παρέξει. Καὶ τί δεῖ περὶ τῶν ἄλλων λέγειν ; Ἡ γὰρ ἱερὰ τοῦ Ἀπόλλωνος ἑβδομὰς ἀναλώσει τὴν ἡμέραν πρότερον ἢ λόγῳ τὰς δυνάμεις αὐτῆς ἁπάσας ἐπεξελθεῖν. Εἶτα τῷ κοινῷ νόμῳ « πολεμοῦντας » ἅμα καὶ « τῷ πολλῷ χρόνῳ » τοὺς σοφοὺς ἀποφανοῦμεν ἄνδρας, εἰ τὴν ἑβδομάδα τῆς προεδρίας παρώσαντες τῷ θεῷ τὴν πεμπάδα καθιερώσουσιν ὡς μᾶλλόν τι προσήκουσαν ;

» Οὔτ' οὖν ἀριθμὸν οὔτε τάξιν οὔτε σύνδεσμον οὔτ' ἄλλο τῶν ἐλλιπῶν μορίων οὐδὲν οἶμαι τὸ γράμμα σημαίνειν. 392
Ἀλλ' ἔστιν αὐτοτελὴς τοῦ θεοῦ προσαγόρευσις καὶ προσφώνησις ἅμα τῷ ῥήματι τὸν φθεγγόμενον εἰς ἔννοιαν καθιστᾶσα τῆς τοῦ θεοῦ δυνάμεως. Ὁ μὲν γὰρ θεὸς ἕκαστον ἡμῶν ἐνταῦθα προσιόντα οἷον ἀσπαζόμενος προσαγορεύει τό « γνῶθι σαυτόν », ὃ τοῦ « χαῖρε » δήπουθεν οὐδὲν μεῖόν ἐστιν· ἡμεῖς δὲ πάλιν ἀμειβόμενοι τὸν θεὸν « εἶ »

391 E 2 οὗ : οὖν Γ ‖ 3 πεμπάδος X¹D : πεμπτάδος vel πεντάδος ‖ 5 τοιοῦτο Ax : —τος ‖ 8 ὁ δ' : οὐδ' X¹D ‖ 9 ἐν μαθηματικῇ φιλοσοφίας Wytt. : ἐν μαθ— φιλοσοφία ΓΠ τὴν μαθηματικὴν φιλοσοφίας μέρος x ‖ F 2 περὶ τῶν ἄλλων : πολλὰ E ‖ 4 ἢ F² A E : ἢ ἂν Γ ἂν x ‖ post ἐπεξελθεῖν add. ἐθελήσωμεν x ‖ 7 πεμπάδα, sicut E 3 ‖ 392 A 1 οὐδὲν Eus. Cyr. : οἶδεν ‖ 5 ἐνταῦθα προσιόντα : τῶν ἐν— προσιόντων Eus. ‖ 6 δήπουθεν Eus. : δή.

disons au dieu : « Tu es », lui donnant ainsi une appellation exacte et véridique, la seule qui ne convienne qu'à lui seul, et qui consiste à déclarer qu'il existe.

18 » Nous, en effet, nous ne participons pas du tout d'une manière réelle à l'existence. Toute nature périssable, placée entre la naissance et la mort, n'offre d'elle-même qu'une image et une apparence dépourvues de netteté et de consistance. Si l'on veut appliquer son esprit pour essayer de la saisir, il en va comme de l'eau que l'on presse avec force dans sa main : plus on la serre en tâchant de la retenir, plus les doigts qui l'entourent la laissent s'écouler et se perdre ; de même, quand la raison recherche la clarté absolue en ce qui concerne chacun des êtres passibles et changeants, elle s'égare, en se dirigeant tantôt vers leur naissance, tantôt vers leur mort, sans pouvoir jamais rien appréhender de stable ni de réellement existant. « On ne peut descendre deux fois dans le même fleuve », selon Héraclite[1], et l'on ne peut pas non plus saisir deux fois dans le même état une substance mortelle. Des changements vifs et rapides en dispersent les éléments, puis les réunissent à nouveau, ou plutôt ce n'est pas à nouveau, ni plus tard, c'est simultanément qu'elle se constitue et se défait, apparaît et disparaît. Aussi ne parvient-elle jamais à l'existence dans son devenir qui jamais ne connaît de repos ni d'arrêt. Elle ne cesse de se transformer à partir du germe pour produire l'embryon, puis le nourrisson, puis l'enfant, ensuite l'adolescent, le jeune homme, puis l'homme fait, l'homme âgé et le vieillard, détruisant ainsi les premiers stades de son développement et les premiers âges de la vie pour faire place aux suivants. Et nous pourtant, nous ne redoutons qu'une seule mort, ce qui est ridicule, puisque nous en avons subi et en subissons actuellement un si grand nombre. Car non seulement « la mort du feu est la naissance de l'air et la mort de l'air est la naissance de l'eau », comme disait Héraclite[2], mais cette vérité est encore plus claire en ce qui nous concerne : l'homme fait meurt quand naît le vieillard,

φαμέν, ὡς ἀληθῆ καὶ ἀψευδῆ καὶ μόνην μόνῳ προσήκουσαν τὴν τοῦ εἶναι προσαγόρευσιν ἀποδιδόντες.

18 « Ἡμῖν μὲν γὰρ ὄντως τοῦ εἶναι μέτεστιν οὐδέν, ἀλλὰ πᾶσα θνητὴ φύσις ἐν μέσῳ γενέσεως καὶ φθορᾶς γενομένη φάσμα παρέχει καὶ δόκησιν ἀμυδρὰν καὶ ἀβέβαιον B
αὑτῆς · ἂν δὲ τὴν διάνοιαν ἐπερείσῃς λαβέσθαι βουλόμενος, ὥσπερ ἡ σφοδρὰ περίδραξις ὕδατος τῷ πιέζειν καὶ εἰς ταὐτὸ συνάγειν διαρρέον ἀπόλλυσι τὸ περιλαμβανόμενον, οὕτω τῶν παθητῶν καὶ μεταβλητῶν ἑκάστου τὴν ἄγαν ἐνάργειαν ὁ λόγος διώκων ἀποσφάλλεται τῇ μὲν εἰς τὸ γιγνόμενον αὐτοῦ, τῇ δ' εἰς τὸ φθειρόμενον, οὐδενὸς λαβέσθαι μένοντος οὐδ' ὄντως ὄντος δυνάμενος. « Ποταμῷ γὰρ οὐκ ἔστιν ἐμβῆναι δὶς τῷ αὐτῷ » καθ' Ἡράκλειτον, οὐδὲ θνητῆς οὐσίας δὶς ἅψασθαι κατὰ ⟨τὴν αὐτὴν⟩ ἕξιν · ἀλλ' ὀξύτητι καὶ τάχει μεταβολῆς σκίδνησι καὶ πάλιν συνάγει, μᾶλλον δ' οὐδὲ πάλιν οὐδ' ὕστερον ἀλλ' ἅμα συνίσταται καὶ ἀπολείπει καὶ πρόσεισι καὶ ἄπεισιν. Ὅθεν οὐδ' εἰς τὸ εἶναι περαίνει τὸ γιγνόμενον C
αὐτῆς τῷ μηδέποτε λήγειν μηδ' ἵστασθαι τὴν γένεσιν, ἀλλ' ἀπὸ σπέρματος ἀεὶ μεταβάλλουσαν ἔμβρυον ποιεῖν εἶτα βρέφος εἶτα παῖδα, μειράκιον ἐφεξῆς, νεανίσκον, εἶτ' ἄνδρα, πρεσβύτην, γέροντα, τὰς πρώτας φθείρουσαν γενέσεις καὶ ἡλικίας ταῖς ἐπιγιγνομέναις. Ἀλλ' ἡμεῖς ἕνα φοβούμεθα γελοίως θάνατον, ἤδη τοσούτους τεθνηκότες καὶ θνῄσκοντες. Οὐ γὰρ μόνον, ὡς Ἡράκλειτος ἔλεγε, « πυρὸς θάνατος ἀέρι γένεσις, καὶ ἀέρος θάνατος

392 B 2 ἐπερείσῃς : ἐπερείσῃ τις Eus. || 3 τῷ : τὸ Γ || 3-4 καὶ εἰς ταὐτὸ Eus. : εἰς ταὐτὸ καὶ || 5 παθητῶν καὶ μεταβλητῶν Eus. : παθημάτων (καὶ Γ) μεταβάντων || 6 ἐνάργειαν F^2Π : ἐνέρ— cet., Eus. || 6-7 τῇ... τῇ : πῇ ... πῇ x || 8 ὄντως ὄντος Wil. : ὄντος ὄντως || 10 τὴν αὐτὴν : nos add. : ἕξιν τῆς αὐτῆς Diels || 12 μᾶλλον δ' οὐδὲ ... ἀπολείπει praebet solus Eus. || C 1 περαίνει : παραινεῖ Γ || 2 αὐτῆς : αὐτῇ Γ || ἵστασθαι Eus. : ἡττᾶσθαι.

et auparavant le jeune homme était mort pour faire place à l'homme fait, de même que l'enfant pour faire place au jeune homme, et le nourrisson pour faire place à l'enfant. L'homme d'hier est mort pour faire place à celui d'aujourd'hui, et l'homme d'aujourd'hui est en train de mourir pour faire place à celui de demain. Aucun de nous ne subsiste ni ne reste identique ; nous sommes successivement plusieurs êtres, pendant qu'autour d'un type uniforme et d'un moule commun la matière circule et glisse[1]. En effet, si nous restons les mêmes, comment nous réjouissons-nous aujourd'hui d'une chose différente de celle qui nous réjouissait hier? Comment des objets contraires excitent-ils notre amour ou notre haine, notre admiration ou notre blâme? Pourquoi varions-nous dans nos paroles et dans nos sentiments? Pourquoi notre extérieur, notre figure et notre pensée ne restent-ils jamais identiques? Il n'est pas possible que l'on passe par des états différents sans qu'il y ait changement, et, en changeant, on ne peut rester le même ; mais, si l'on ne reste pas le même, on n'a pas non plus une véritable existence ; l'on change précisément en ceci que l'on devient étranger à ce que l'on était auparavant. Ce sont nos sens qui, par ignorance de l'être véritable, nous font croire faussement que l'apparence a une existence réelle.

19 » Quel est donc l'être qui existe réellement? Celui qui est éternel, qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin, qui ne subit de changement à aucun moment du temps. En effet le temps est chose mouvante, d'apparence comparable à une matière en mouvement ; il s'écoule sans cesse et ne peut rien retenir ; c'est comme le récipient de toute mort et de toute naissance[2]. Les mots dont on se sert à son propos : « ensuite », « auparavant », « cela sera » et « cela fut », sont par eux-mêmes des aveux de sa non-existence, car prétendre

1. Plutarque doit penser au *Timée* de Platon, où le mot ἐκμαγεῖον se lit en 50 c.

ὕδατι γένεσις », ἀλλ' ἔτι σαφέστερον ἐπ' αὐτῶν ἡμῶν
φθείρεται μὲν ὁ ἀκμάζων γινομένου γέροντος, ἐφθάρη δ' ὁ D
νέος εἰς τὸν ἀκμάζοντα, καὶ ὁ παῖς εἰς τὸν νέον, εἰς δὲ τὸν
παῖδα τὸ νήπιον· ὅ τ' ἐχθὲς εἰς τὸν σήμερον τέθνηκεν,
ὁ δὲ σήμερον εἰς τὸν αὔριον ἀποθνῄσκει· μένει δ' οὐδεὶς οὐδ'
ἔστιν εἷς, ἀλλὰ γιγνόμεθα πολλοί, περὶ ἕν τι φάντασμα καὶ
κοινὸν ἐκμαγεῖον ὕλης περιελαυνομένης καὶ ὀλισθανούσης.
Ἐπεὶ πῶς οἱ αὐτοὶ μένοντες ἑτέροις χαίρομεν νῦν, ἑτέροις
πρότερον, τἀναντία φιλοῦμεν καὶ μισοῦμεν καὶ θαυμάζομεν
καὶ ψέγομεν, ἄλλοις χρώμεθα λόγοις, ἄλλοις πάθεσιν,
οὐκ εἶδος οὐ μορφὴν οὐ διάνοιαν ἔτι τὴν αὐτὴν ἔχοντες ; E
Οὔτε γὰρ ἄνευ μεταβολῆς ἕτερα πάσχειν εἰκός, οὔτε
μεταβάλλων ὁ αὐτός ἐστιν· εἰ δ' ὁ αὐτὸς οὐκ ἔστιν,
οὐδ' ἔστιν, ἀλλὰ τοῦτ' αὐτὸ μεταβάλλει γιγνόμενος
ἕτερος ἐξ ἑτέρου. Ψεύδεται δ' ἡ αἴσθησις ἀγνοίᾳ τοῦ ὄντος
εἶναι τὸ φαινόμενον.

19 « Τί οὖν ὄντως ὄν ἐστι ; Τὸ ἀίδιον καὶ ἀγένητον καὶ ἄφθαρτον, ᾧ χρόνος μεταβολὴν οὐδὲ εἷς ἐπάγει. Κινητὸν γάρ τι καὶ κινουμένῃ συμφανταζόμενον ὕλῃ καὶ ῥέον ἀεὶ καὶ μὴ στέγον, ὥσπερ ἀγγεῖον φθορᾶς καὶ γενέσεως, ὁ χρόνος· οὗ γε δὴ τὸ μὲν « ἔπειτα » καὶ τὸ « πρότερον » καὶ τὸ « ἔσται » λεγόμενον καὶ τὸ « γέγονεν » αὐτόθεν ἐξομολόγησίς ἐστι τοῦ μὴ ὄντος· τὸ γὰρ ἐν τῷ

392 C 10 ἡμῶν Eus. : ἢ δι' ὧν Γ ἴδοις ἂν cet. || D 1 ὁ 1 praeb. solus Eus. || γινομένου : γεν— $X^{3}g$ Eus. || 3 τ' ἐχθὲς : τεχθεὶς Γ δὲ χθὲς Eus. || 5 τι praeb. sol. Eus. || 8 πρότερον Eus. : δὲ ἄλλοτε καὶ g omit. cet. || φιλοῦμεν καὶ Eus. : φ — ἢ || 9 ἄλλοις χρώμεθα Eus. : ἄλλοις δὲ χρ— || E 2 πάσχειν : παρέχειν Γ || 4 ἀλλὰ Eus. : ἅμα || τοῦτ' αὐτὸ : ἐκ τοῦ αὐτὸν Eus. || 7 ὄντως ὂν om. Theod. || ἀγένητον Ex Eus. : ἀγένν— || 10 στέγον Eus. : στερρὸν || 11 οὗ : ὀξὺ Γ ἐξ οὗ Eus. ὅπου Wil. || γε om. Eus. || 13 αὐτόθεν : αὐτὸς ἓν Γ.

que cela existe qui n'a pas encore participé à l'être ou qui a déjà cessé d'être, serait une sottise, une absurdité. Quant aux expressions dont nous usons de préférence lorsque notre pensée se fixe sur la notion du temps : « cela existe », « cela est présent » et « maintenant », dès que la raison les serre de près, elles lui échappent à leur tour, car le présent, nécessairement écartelé entre l'avenir et le passé, se dérobe comme une lueur aux yeux de ceux qui cherchent à l'apercevoir. Or, s'il est vrai que la nature, qui est mesurée par le temps, se trouve en état d'analogie avec ce qui la mesure[1], il n'y a rien en elle non plus de stable ni d'existant ; tout y naît et y meurt suivant les rythmes qui lui sont communs avec le temps. C'est pourquoi il ne convient même pas de dire, en parlant de l'être véritable, qu'il était ou qu'il sera, puisque ce sont là des vicissitudes et des altérations réservées à ce qui n'est pas fait pour persister dans l'être.

20 » La divinité, elle, existe (est-il nécessaire de le dire?), et son existence n'a pas lieu en un point quelconque du temps, mais dans l'éternité, qui est immuable, hors du temps et de toute vicissitude, qui ne comporte ni moment antérieur ou postérieur, ni avenir ou passé, ni vieillesse ou jeunesse. L'être divin, qui est unique, embrasse toute la durée dans un unique présent, et ce qui existe à sa manière est seul à exister réellement, n'ayant pas été et ne devant pas être, n'ayant pas commencé et ne devant pas finir. Voilà pourquoi il convient que ceux qui l'honorent s'adressent à lui

1. Cf. ci-dessous, *De def.*, 416 A : τὸ μετροῦν Καὶ τὰ μετρούμενα ...

εἶναι μηδέπω γεγονὸς ἢ τὸ πεπαυμένον ἤδη τοῦ εἶναι F
λέγειν ὡς ἔστιν, εὔηθες καὶ ἄτοπον. Ὧι δέ μάλιστα τὴν
νόησιν ἐπερείδοντες τοῦ χρόνου τὸ « ἐνέστηκε » καὶ τὸ
« πάρεστι » καὶ τὸ « νῦν » φθεγγόμεθα, τοῦτ' αὖ πάλιν
ἄγαν ἐνδυόμενος ὁ λόγος ἀπόλλυσιν. Ἐκθλίβεται γὰρ
εἰς τὸ μέλλον καὶ τὸ παρῳχημένον ὥσπερ αὐγὴ βουλο-
μένοις ἰδεῖν ἐξ ἀνάγκης διιστάμενον. Εἰ δὲ ταὐτὰ τῷ
μετροῦντι πέπονθεν ἡ μετρουμένη φύσις, οὐδὲν αὐτῆς 393
μένον οὐδ' ὂν ἐστιν, ἀλλὰ γιγνόμενα πάντα καὶ φθειρόμενα
κατὰ τὴν πρὸς τὸν χρόνον συννέμησιν. Ὅθεν οὐδ' ὅσιόν
ἐστιν ἐπὶ τοῦ ὄντος λέγειν ὡς ἦν ἢ ἔσται· ταῦτα γὰρ
ἐγκλίσεις τινές εἰσι καὶ παραλλάξεις τοῦ μένειν ἐν τῷ
εἶναι μὴ πεφυκότος.

20 « Ἀλλ' ἔστιν ὁ θεός, εἰ χρὴ φάναι, καὶ ἔστι
κατ' οὐδένα χρόνον, ἀλλὰ κατὰ τὸν αἰῶνα τὸν ἀκίνητον
καὶ ἄχρονον καὶ ἀνέγκλιτον καὶ οὗ πρότερον οὐδέν ἐστιν
οὐδ' ὕστερον οὐδὲ μέλλον οὐδὲ παρῳχημένον οὐδὲ πρεσ-
βύτερον οὐδὲ νεώτερον· ἀλλ' εἷς ὢν ἑνὶ τῷ νῦν τὸ ἀεὶ
πεπλήρωκε, καὶ μόνον ἔστι τὸ κατὰ τοῦτον ὄντως ὄν, B
οὐ γεγονὸς οὐδ' ἐσόμενον οὐδ' ἀρξάμενον οὐδὲ παυ-
σόμενον. Οὕτως οὖν αὐτὸν δεῖ σεβομένους ἀσπάζεσθαι

392 F 1 μηδέπω Γ Eus. : τὸ μηδ— ‖ τὸ πεπαυμένον X^{3}B : τό ποτε πεπ— g ‖ τοῦ : τὸ vel τῷ Γ ‖ 3 ἐπερείδοντες Eus. : ὑπερ— X^{2}B ὑπεριδόντες ‖ 5 ἄγαν om. gB Eus. ἅπαν Rei. ‖ ἐνδυόμενος Hartm. : ἐκδ— codd. ἐκλυό— Eus. ἐμφυόμενος Pat. ‖ 6 αὐγὴ Eus. : ἀκμὴ ‖ 6-7 βουλομένοις Eus. : —όμενος ‖ 7 εἰ δὲ Eus. : ὁ δὲ ‖ 393 A 1 ἡ μετρουμένη Eus. : ἢ μέτρον μὲν ‖ 3 κατὰ τὴν Γ Eus. : κατ' αὐτὴν ‖ συννέμησιν Eus. : συνεμίγη ‖ οὐδ' ὅσιον : οὐδὲν τοιοῦτον Eus. ‖ 4 : ἐπὶ Eus. οὐδὲν vel οὐδὲ ‖ γὰρ om. Γ ‖ 5 ἐγκλίσεις : ἐκκ— X^{3}gF ἐκκλήσεις X^{1}D ‖ εἰσι om. Γ Eus. ‖ 7 εἰ χρὴ Eus. Cyr. : χρὴ ‖ 10-11 οὐδὲ μέλλον ... πρεσβύτε—ρον praebent soli Eus. Cyr. ‖ 11 τῷ νῦν : τὸ ν— Γ ‖ B 1 κατὰ τοῦτον : κ— τοῦτο X^{1}B κ— τοῦ F^{1} κατ' αὐτὸ Eus. κατὰ ταῦτα Cyr. x ‖ 2 γεγονὸς : γέγονεν X^{1}D ‖ 2-3 παυσόμενον : παυσάμ— Γ ‖ 3 οὖν Eus. Cyr. : om. codd. Plut. ‖ αὐτὸν E : αὐτὸ.

et le saluent en disant : « Tu es », ou même, par Zeus ! comme le faisaient certains anciens : « Tu es un »[1]. Car il n'est pas multiple, comme l'est chacun de nous, assemblage hétéroclite d'éléments divers et innombrables, sujets à modifications et réunis pêle-mêle à la manière d'une foule. Ce qui existe réellement ne peut être qu'un, de même que ce qui est un existe de toute nécessité. C'est parce que l'altérité diffère de l'être qu'elle dégénère et produit le non-être. Aussi le premier des noms que porte ce dieu lui convient-il fort bien, de même que le deuxième et le troisième : en effet, le nom d'« Apollon » s'oppose à la pluralité et exclut la multiplicité ; celui d'Iéios signifie qu'il est un et seul ; quant à celui de Phœbos, il semble que les anciens désignaient ainsi tout ce qui est pur et saint, de même que les Thessaliens, aujourd'hui encore, je crois, disent de leurs prêtres, quand ceux-ci, lors des jours néfastes, vivent isolés et à l'extérieur, qu'ils « phœbonomisent »[2]. Or ce qui est un est intact et pur, car c'est par le mélange d'une substance avec une autre que se produisent les souillures : ainsi Homère dit quelque part qu'« un ivoire », lorsqu'on le teint en rouge, « est souillé »[3], et les teinturiers, de leur côté, prétendent que les couleurs, en se mélangeant, « s'altèrent » et ils appellent « altération » leur mélange[4]. Donc l'unité et la simplicité sont des caractères constants de l'être incorruptible et pur.

21 » Quant à ceux pour qui Apollon et le soleil ne font qu'un, ils méritent nos égards et notre affection à cause de leur noblesse d'esprit, puisque c'est l'objet par excellence de leurs hommages, parmi tout ce qu'ils connaissent et recherchent, qu'ils mettent ainsi en rapport avec l'idée du divin. Pourtant éveillons-les, comme des gens qui viennent de rêver du dieu dans le plus beau des songes, et exhortons-les à monter plus haut pour avoir de la divinité une vision réelle et

καὶ προσαγορεύειν, «εἶ», ἢ καὶ νὴ Δία, ὡς ἔνιοι τῶν παλαιῶν, «εἶ ἕν». Οὐ γὰρ πολλὰ τὸ θεῖόν ἐστιν, ὡς ἡμῶν ἕκαστος ἐκ μυρίων διαφορῶν ἐν πάθεσι γενομένων ἄθροισμα παντοδαπὸν καὶ πανηγυρικῶς μεμιγμένον· ἀλλ' ἓν εἶναι δεῖ τὸ ὄν, ὥσπερ ὂν τὸ ἕν. Ἡ δ' ἑτερότης διαφορᾷ τοῦ ὄντος εἰς γένεσιν ἐξίσταται τοῦ μὴ ὄντος. Ὅθεν εὖ καὶ τὸ πρῶτον ἔχει τῷ θεῷ τῶν ὀνομάτων καὶ τὸ δεύτερον καὶ τὸ τρίτον· Ἀπόλλων μὲν γὰρ οἷον ἀρνούμενος τὰ πολλὰ καὶ τὸ πλῆθος ἀποφάσκων ἐστίν, Ἰήιος C
δ' ὡς εἷς καὶ μόνος· Φοῖβον δὲ δήπου τὸ καθαρὸν καὶ ἁγνὸν οἱ παλαιοὶ πᾶν ὠνόμαζον, ὡς ἔτι Θεσσαλοὶ τοὺς ἱερέας ἐν ταῖς ἀποφράσιν ἡμέραις αὐτοὺς ἐφ' ἑαυτῶν ἔξω διατρίβοντας, οἶμαι, «φοιβονομεῖσθαι» λέγουσι. Τὸ δ' ἓν εἰλικρινὲς καὶ καθαρόν· ἑτέρου γὰρ μίξει πρὸς ἕτερον ὁ μιασμός, ὥς που καὶ Ὅμηρος «ἐλέφαντά» τινα φοινισσόμενον βαφῇ «μιαίνεσθαι» φησί· καὶ τὰ μιγνύμενα τῶν χρωμάτων οἱ βαφεῖς «φθείρεσθαι» καὶ «φθορὰν» τὴν μῖξιν ὀνομάζουσιν. Οὐκοῦν ἕν τ' εἶναι καὶ ἄκρατον ἀεὶ τῷ ἀφθάρτῳ καὶ καθαρῷ προσήκει.

21 «Τοὺς δ' Ἀπόλλωνα καὶ ἥλιον ἡγουμένους τὸν αὐτὸν ἀσπάζεσθαι μὲν ἄξιόν ἐστι καὶ φιλεῖν δι' εὐφυίαν, D
ὃ μάλιστα τιμῶσιν ὧν ἴσασι καὶ ποθοῦσιν, εἰς τοῦτο τιθέντας τοῦ θεοῦ τὴν ἐπίνοιαν· ὡς δὲ νῦν ἐν τῷ καλλίστῳ τῶν ἐνυπνίων τὸν θεὸν ὀνειροπολοῦντας ἐγείρωμεν καὶ παρακαλῶμεν ἀνωτέρω προάγειν καὶ θεᾶσθαι τὸ ὕπαρ αὐτοῦ καὶ τὴν οὐσίαν, τιμᾶν δὲ καὶ τὴν εἰκόνα τήνδε

393 B 4 προσαγορεύειν Eus. : προσεθίζειν ‖ εἶ, ἢ Patzig : εἰ Cyr. ἢ codd. ‖ νὴ om. Γαx ‖ 6 γενομένων X¹Dx : γιν— ‖ 8 δεῖ τὸ ὂν : δ. τ. ἓν Γ ‖ 9 διαφορᾷ X³ : —ρὰ ‖ 11 καὶ τὸ τρίτον : τὸ om. X¹D ‖ C 1 Ἰήιος Xyl. : ἴητος ‖ 2 Φοῖβον : —βος Γ ‖ 8 τινα del. Poh. ‖ D 1 δι' : τὸ δι' Γ ‖ εὐφυίαν : εὐφημίαν D ‖ 2 ὃ : ὃν Γ ‖ 4 ὀνειροπολοῦντας Rei. : —τες ‖ 5 προάγειν : προσάγ— FΠ ‖ θεᾶσθαι A corr. x : θεάσασθαι ‖ ὕπαρ Wytt. : ὑπὲρ ‖ 6 αὐτοῦ : —τοὺς F³Πx.

contempler son essence, tout en honorant aussi cette image et en vénérant l'idée de fécondité qui lui est associée, car, autant qu'une substance sensible et variable peut le faire pour une substance spirituelle et stable, elle présente en quelque sorte un reflet et un miroir lumineux de la bonté et de la félicité du dieu.

» Quant à ces prétendues dégénérescences ou transformations de l'être divin, qui se résoudrait en feu, dit-on, en même temps que toutes les substances de l'univers, puis qui, là-dessus, se contracterait à nouveau et se condenserait pour former la terre, la mer, les vents, les êtres animés et subir les graves vicissitudes de ces derniers et aussi des plantes[1], voilà ce que l'on ne peut même écouter sans impiété. Ou bien la divinité se rabaisserait au-dessous de l'enfant dont parle le poète[2] et qui s'amuse à amasser du sable pour le disperser ensuite, si elle s'adonnait constamment à un jeu analogue quand il s'agit de l'univers, en façonnant le monde qui n'existait pas pour le détruire une fois fait. Bien au contraire, c'est l'être divin qui tient assemblée la substance de tout ce que peut bien renfermer l'univers et qui empêche la matière fragile de subir la destruction à laquelle elle tend.

» Contre l'opinion que je viens de rappeler, la formule « Tu es », adressée au dieu, me semble apporter précisément un argument et un témoignage de premier ordre, en montrant qu'il ne connaît ni dégénérescence ni transformation ; ce n'est qu'à un autre dieu, ou plutôt à un démon ayant pour domaine la nature où se succèdent naissance et mort, qu'il convient de s'engager en de tels avatars ou de les subir. C'est bien clair d'après les noms que portent l'un et l'autre et qui apparaissent au premier coup d'œil en complète opposition. Car le premier s'appelle Apollon *(Unique)* et le second Pluton *(Multiple)* ; le premier Délios *(Lumineux)* et le second Aïdoneus *(Ténébreux)* ; le premier Phœbos *(Brillant)* et le second Scotios *(Obscur)* ; l'un est accompagné des

1. Allusion aux théories exposées ci-dessus, 388 E sqq.

καὶ σέβεσθαι τὸ περὶ αὐτὴν γόνιμον, ὡς ἄνυστόν ἐστιν αἰσθητῷ νοητοῦ καὶ φερομένῳ μένοντος, ἐμφάσεις τινὰς καὶ εἴδωλα διαλάμπουσαν ἀμωσγέπως τῆς περὶ ἐκεῖνον εὐμενείας καὶ μακαριότητος.

« Ἐκστάσεις δ' αὐτοῦ καὶ μεταβολὰς ⟨εἰς⟩ πῦρ ἀνιέντος
ἑαυτὸν ἅμα τοῖς πᾶσιν, ὡς λέγουσιν, αὖθις τε καταθλί- E
βοντος ἐνταῦθα ⟨καὶ⟩ κατατείνοντος εἰς γῆν καὶ θάλασσαν καὶ ἀνέμους καὶ ζῷα καὶ τὰ δεινὰ παθήματα καὶ ζῴων καὶ φυτῶν οὐδ' ἀκούειν ὅσιον · ἢ τοῦ ποιητικοῦ παιδὸς ἔσται φαυλότερος, ἣν ἐκεῖνος ἔν τινι ψαμάθῳ συντιθεμένῃ καὶ διαχεομένῃ πάλιν ὑφ' αὑτοῦ παίζει παιδιάν, ταύτῃ περὶ τὰ ὅλα χρώμενος ἀεὶ καὶ τὸν κόσμον οὐκ ὄντα πλάττων εἶτ' ἀπολλύων γενόμενον. Τοὐναντίον γὰρ ὅσον ἀμωσγέπως ἐγγέγονε τῷ κόσμῳ, τούτου συνδεῖ τὴν οὐσίαν καὶ κρατεῖ τῆς περὶ τὸ σωματικὸν ἀσθενείας ἐπὶ φθορὰν φερομένης.

« Καί μοι δοκεῖ μάλιστα πρὸς τοῦτον τὸν λόγον ἀντιτατ- F
τόμενον τὸ ῥῆμα καὶ μαρτυρόμενον « εἶ » φάναι πρὸς τὸν
θεόν, ὡς οὐδέποτε γινομένης περὶ αὐτὸν ἐκστάσεως καὶ 394
μεταβολῆς, ἀλλ' ἑτέρῳ τινὶ θεῷ, μᾶλλον δὲ δαίμονι τεταγμένῳ περὶ τὴν ἐν φθορᾷ καὶ γενέσει φύσιν τοῦτο ποιεῖν καὶ πάσχειν προσῆκον · ὡς δῆλόν ἐστιν ἀπὸ τῶν ὀνομάτων εὐθὺς οἷον ἐναντίων ὄντων καὶ ἀντιφώνων. Λέγεται γὰρ ὁ μὲν Ἀπόλλων, ὁ δὲ Πλούτων, καὶ ὁ μὲν Δήλιος, ὁ δ' Ἀιδωνεύς, καὶ ὁ μὲν Φοῖβος, ὁ δὲ Σκότιος ·

393 D 7 τὸ περὶ : πῶς E ‖ γόνιμον : καὶ γόν— Γ ‖ ἄνυστὸν : ἀνυστότατον Γ ‖ 11 ἐκστάσεις : ἐκτ— X^1D ‖ εἰς add. Emp. ‖ ἀνιέντος Bases : ἀφι— ‖ E 1 ἅμα τοῖς πᾶσιν Wil. : ἅμα σπῶσιν ‖ 2 καὶ add. Rei. ‖ εἰς γῆν E : εἰσὶ ‖ 9 τούτου Pat. : τούτῳ X^1 τοῦτο ‖ F 2 μαρτυρόμενον : —ρούμ— Γ ‖ 394 A 1 γινομένης DX^3g : γεν— ‖ αὐτὸν : αὐτὸ X^1D αὐτῷ F ‖ 3 φύσιν : —σει Γ ‖ 4 προσῆκον Rei. : —κεν.

Muses et de la Mémoire, l'autre de l'Oubli et du Silence ; l'un est Théôrios *(Contemplateur)* et Phanæos *(Clair)*[1], l'autre est

« Prince de la Nuit sombre et du calme Sommeil » ;

celui-ci

« Plus qu'aucun autre dieu est en haine aux mortels »[2],

tandis que Pindare a pu dire de celui-là, non sans agrément :

« Il fut jugé le plus aimable pour les hommes »[3].

C'est donc avec raison qu'Euripide a écrit :

« Les libations et les chants
Offerts aux morts qui ne sont plus,
Apollon aux cheveux dorés
Refuse de les accueillir »[4],

et déjà avant lui, Stésichore avait dit :

« Les jeux, les danses et les chants,
Voilà ce qu'Apollon aime par-dessus tout ;
Hadès a pour sa part les pleurs et les sanglots »[5].

Sophocle enfin attribuait évidemment à chacun des deux l'instrument de musique qui lui est propre, lorsqu'il écrivait :

« La lyre ni le luth n'aime à se lamenter »[6].

» Car ce n'est que tard et récemment que la flûte a osé se faire entendre « parmi les ris » ; auparavant on la réservait pour les cérémonies de deuil où elle remplissait un office assez dépourvu de prestige et d'éclat. Dans la suite on bouleversa et l'on mélangea tout. Et c'est

1. Cf. ci-dessus, 385 B, et *De lat. viv.*, 1130 A, où est cité le vers lyrique anonyme qui suit.
2. Hom., *Il.*, 9, v. 159.
3. Pindare, éd. A. Puech, *C.U.F.*, IV, p. 213, n° 31. Cf. *De def.*, 413 C ; *Non posse*, 1102 E. En l'absence du contexte, le sens de κατεκρίθη... ἔμμεν n'est pas clair.

καὶ παρ' ᾧ μὲν αἱ Μοῦσαι καὶ ἡ Μνημοσύνη, παρ' ᾧ δ' ἡ Λήθη καὶ ἡ Σιωπή · καὶ ὁ μὲν Θεώριος καὶ Φαναῖος, ὁ δέ

« Νυκτὸς ἀιδνᾶς ἀεργηλοῖό θ' Ὕπνου κοίρανος »

καὶ ὁ μέν

« βροτοῖσι θεῶν ἔχθιστος ἁπάντων »,

πρὸς ὃν δὲ Πίνδαρος εἴρηκεν οὐκ ἀηδῶς

« κατεκρίθη δὲ θνατοῖς ἀγανώτατος ἔμμεν. » B

Εἰκότως οὖν ὁ Εὐριπίδης εἶπε ·

« λοιβαὶ νεκύων φθιμένων
ἀοιδαί θ', ἃς χρυσοκόμας
Ἀπόλλων οὐκ ἐνδέχεται. »

Καὶ πρότερος ἔτι τούτου ὁ Στησίχορος ·

« χορεύματά τοι μάλιστα
παιγμοσύνας ⟨τε⟩ φιλεῖ μολπάς τ' Ἀπόλλων,
κάδεα δὲ στοναχάς τ' Ἀίδας ἔλαχε. »

Σοφοκλῆς δὲ καὶ τῶν ὀργάνων ἑκατέρῳ προσνέμων ἑκάτερον δῆλός ἐστι διὰ τούτων ·

« οὐ νάβλα κωκυτοῖσιν, οὐ λύρα φίλα ».

« Καὶ γὰρ ὁ αὐλὸς ὀψὲ καὶ πρῴην ἐτόλμησε φωνὴν ἐφ' ἱμερτοῖσιν ἀφιέναι · τὸν δὲ πρῶτον χρόνον εἵλκετο πρὸς τὰ πένθη, καὶ τὴν περὶ ταῦτα λειτουργίαν οὐ μάλ' ἔντιμον C
οὐδὲ φαιδρὰν εἶχεν, εἶτ' ἐμίχθη πάντα πᾶσι. Μάλιστα δὲ

394 A 10 ἀιδνᾶς ita *Mor.* 1130 A : αἰδοίας ‖ B 1 θνατοῖς Wytt. (cf. *Mor.* 413 C) : δεονατοῖς X¹D δέον αὐτοῖς ‖ ἀγανώτατος AEB : ἀγον— ‖ 3 λοιβαὶ ... φθιμένων desunt in codd. Eurip. ‖ 4 θ' ἃς Markland : ἃς ὁ (τὰς codd. Eurip.) ‖ 7 χορεύματα Wil. : μάλα ‖ 8 τε add. Bergk ‖ 9 κάδεα δὲ Bergk : κήδεά τε ‖ 12 οὐ νάβλα Brunck : οὐ ναῦλα F²Πg ἐν αὐλᾷ ΓΒ οὖν ἄβλα X³ ‖ 13 αὐλὸς Vat. Reg. Gr. 80 : αὐτὸς ‖ 13-14 ἐφ' ἱμερτοῖσιν Steph. : ἐφινερθίσιν ‖ 14 εἵλκετο XDAB : εἷλκε ‖ C 1 λειτουργίαν Rei. : αὐτουργίαν.

surtout la confusion entre le domaine des dieux et celui des démons qui fut une source de trouble.

» En tout cas les deux formules « Tu es » et « Connais-toi toi-même », si elles semblent d'abord s'opposer quelque peu, paraissent ensuite se compléter en un certain sens. La première, en effet, prononcée avec crainte et respect, proclame l'existence éternelle du dieu, tandis que la seconde est pour les mortels un rappel de leur nature et de leur faiblesse. »

τὰ θεῖα πρὸς τὰ δαιμόνια συγχέοντες εἰς ταραχὴν αὑτοὺς κατέστησαν.

Ἀλλά γε τῷ « εἶ » τό « γνῶθι σαυτόν » ἔοικέ πως ἀντικεῖσθαι καὶ τρόπον τινὰ πάλιν συνᾴδειν· τὸ μὲν γὰρ ἐκπλήξει καὶ σεβασμῷ πρὸς τὸν θεὸν ὡς ὄντα διὰ παντὸς ἀναπεφώνηται, τὸ δ' ὑπόμνησίς ἐστι τῷ θνητῷ τῆς περὶ αὐτὸν φύσεως καὶ ἀσθενείας. »

394 C 4 κατέστησαν : ἔστησαν FΠ || 9 αὑτὸν X¹D : αὐτό.

25. SUR LES ORACLES DE LA PYTHIE

DE PYTHIAE ORACVLIS

(PLAN. 72)

NOTICE

Le titre grec de ce dialogue : Περὶ τοῦ μὴ χρᾶν νῦν ἔμμετρα τὴν Πυθίαν, *Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers*, définit exactement la question qui s'y trouve posée et traitée. Mais le titre latin, beaucoup plus large, qu'on a l'habitude de lui donner : *De Pythiae oraculis*, indique mieux en réalité la véritable portée de l'ouvrage.

Sans doute Plutarque n'examine-t-il ici que quelques-uns des problèmes soulevés par l'oracle delphique, mais la discussion sur la valeur des prophéties (398 C sqq.) dépasse singulièrement le cadre de la question posée, et surtout la théorie de l'inspiration prophétique, qui est exposée ensuite (404 B sqq.), présente également un intérêt beaucoup plus général. Si le titre latin est trop extensif, le titre grec ne l'est pas assez.

Le dialogue *De def.* a aussi pour sujet le problème de l'inspiration prophétique, et il se termine par un aveu d'impuissance et la reconnaissance d'une ἀπορία (438 D), tandis que celui-ci donne l'impression nette que Plutarque a enfin trouvé la solution qu'il cherchait et qu'il expose sans aucune trace de doute ni d'hésitation. C'est là une raison de penser que le *De Pyth. orac.* est postérieur au *De def.*

Mais il y en a d'autres. L'allusion, en 398 E, à l'éruption « récente » du Vésuve en 79, n'oblige nullement à croire que Plutarque écrivait peu après cette date, d'abord parce que Plutarque rapporte ici une conversa-

tion qui est censée avoir eu lieu dans le passé[1], ensuite parce que, dans ce dialogue où il s'agit surtout d'événements prédits et réalisés très anciennement, l'expression πρόσφατα καὶ νέα ne saurait avoir qu'une valeur relative : ils paraissent suffisamment justifiés, puisque l'éruption du Vésuve a eu lieu du vivant de Plutarque et de ses interlocuteurs, même si l'ouvrage a été écrit longtemps plus tard.

Le passage essentiel pour la datation de ce dialogue, c'est celui où Plutarque, en 409 B-C, se réjouit de la restauration de Delphes qui s'accomplit de son temps sous la direction d'un καθηγεμών, dont le nom a malheureusement disparu dans nos deux manuscrits, mais qui, à mon avis, ne peut être que l'empereur Hadrien, philhellène et archéologue. Ce point très important a été contesté, mais je crois que la publication complète des lettres impériales, récemment assurée par M. A. Plassart, apporte à cette opinion très ancienne une solide confirmation[2].

Or le règne d'Hadrien commence en 117, et, comme les travaux entrepris à Delphes devaient avoir atteint une ampleur et un achèvement suffisants pour justifier l'enthousiasme de Plutarque, on datera plutôt des environs de 125 la composition du *De Pyth. orac.*[3], qui apparaît ainsi comme le « testament delphique » de l'auteur octogénaire.

« Ce n'est pas au dieu qu'appartiennent la voix, les sons, les expressions et les vers, c'est à la Pythie. Pour lui, il se contente de provoquer les visions de cette femme et de produire en son âme la lumière qui lui éclaire l'avenir : c'est en cela que consiste l'« enthousiasme » (397 C). L'âme de la Pythie est pour le dieu un instrument, ὄργανον. La nature de cet instrument n'est pas indifférente, le dieu doit en tenir compte, et sa pensée ne nous parvient ainsi qu'à travers un écran

1. Nous avons vu que la conversation rapportée dans le *De E* eut lieu un demi-siècle avant la rédaction de ce dialogue.
2. Voir les *C.R.A.I.* 1971, p. 168-185 : Hadrien et Delphes.
3. Voir P. Boyancé, *R.E.A.* 40, 1938, p. 306.

plus ou moins épais ; elle en est toujours contaminée, de même que la lune nous renvoie les rayons du soleil, mais non pas exactement tels qu'elle les a reçus (404 B sqq.)[1]. Dès lors, le passage de la poésie à la prose, dans les réponses de la Pythie, peut s'expliquer par l'évolution des genres littéraires (406 B sqq.), et la médiocrité de la forme des oracles n'est plus scandaleuse, puisqu'Apollon, dieu des Muses, n'y est pour rien.

Ce dialogue représente certainement le dernier état de la pensée de Plutarque sur l'inspiration prophétique. Il a réussi à y réaliser, après les tentatives incertaines et contradictoires du *De def.*, une alliance de la philosophie et de la théologie, qui devait satisfaire en lui à la fois l'intellectuel et le croyant, le disciple de Platon et le prêtre d'Apollon.

En dehors de Basiloclès, qui n'apparaît que dans le dialogue introductif, imité de Platon, et des deux guides, qui ne sont que des comparses, les interlocuteurs du dialogue sont au nombre de cinq : Philinos, Diogénianos, Théon, Sarapion et Boéthos.

Philinos, qu'il faut peut-être identifier à un important personnage de Thespies, T. Flavius Phileinos[2], avait accompagné Plutarque à Rome lors de son deuxième voyage en Italie (*Quaest. conv.*, 8, 7, 727 B), et peut-être aussi en Égypte (*De soll. anim.*, 976 B). Pythagoricien convaincu, il était végétarien (*Quaest. conv.* 4, 1, 660 D sqq. ; et 8, 7, 727 B)[3]. Dans le *De Pyth orac.*, il joue le rôle de narrateur, ce qui ne l'empêche pas

1. Plutarque, sur ce point, est le lointain précurseur de certains exégètes chrétiens de la Bible, et notamment des livres prophétiques : « Sous l'influence de la lumière divine le prophète ne demeure pas passif. Il a son tempérament, ses préoccupations ; il reste de son milieu et de son temps. C'est à travers l'âme du prophète que nous entendons la voix de Dieu. » (J. Chaine, *Introd. à la lecture des prophètes*, p. 19).

2. Cf. C. P. Jones, *A Leading Family of Roman Thespiae*, dans *Harvard Stud. Class. Philol.* 74, 1970, 223-255.

3. Philinos apparaît aussi dans les *Quaest. conv.*, 2, 4, 638 D-E, et 5, 10, 685 D.

d'intervenir à plusieurs reprises dans le cours de l'entretien. Il s'attaque à l'épicurisme en 398 B et au stoïcisme en 400 B, et c'est lui qui relate en 397 E sqq. toute une série d'incroyables prodiges. Son esprit profondément religieux et sa crédulité l'apparentent quelque peu au Cléombrote du *De def.*

C'est à Diogénianos de Pergame[1] que ce dialogue est implicitement dédié : la visite du sanctuaire d'Apollon se fait en l'honneur de ce jeune homme, qui vient d'arriver à Delphes. Le préambule nous le présente comme très doué et très sympathique. C'est lui qui prend l'initiative d'orienter la conversation dans tel ou tel sens ; en dépit de son jeune âge il est vraiment « le père du dialogue »[2]. Il est plein de l'ardeur et de la fougue naturelles des νεανίσκοι, si bien que Théon est obligé de le modérer (397 D). Sa curiosité (397 E), sa croyance aux oracles (398 D-E) et sa vertueuse indignation à propos de Rhodopis (400 F) ne sont pas exemptes de naïveté. Plutarque, qui a certainement voulu imiter les admirables portraits de jeunes gens contenus dans les dialogues de Platon, a dépeint Diogénianos avec beaucoup de grâce et de finesse.

Le Théon du *De Pyth. orac.* est-il identique à Θέων ὁ ἑταῖρος du *De E*[3] ? Il est introduit ici sans aucune spécification en 395 C : Ὁ δὲ Θέων ὑπολαβὼν ... ἔφη. D'autre part, il tient évidemment dans ce dialogue le rôle du maître, celui que Platon donnait à Socrate. Enfin, en 409 B, il parle comme s'il était Plutarque lui-même. Voilà pourquoi l'opinion de R. Schmertosch, selon qui Théon n'est ici qu'un prête-nom de l'auteur, m'a paru et continue à me paraître très vraisemblable[4].

1. Le père de ce Diogénianos, qui portait le même nom, est mentionné plusieurs fois dans l'œuvre de Plutarque : voir K. Ziegler, *Plut. v. Chair.*, col. 37.

2. Comme Phèdre dans le *Banquet* de Platon, 177 d.

3. Voir ci-dessus, p. 6.

4. Schmertosch, *De Plutarchi sententiarum... origine*, p. 25, en note, cite un passage des *Aet. rom.* 271 E, où Plutarque signale que les philosophes emploient les noms de Dion ou de Théon comme des ὀνόματα κοινά.

Cependant il n'est pas impossible que l'on doive identifier malgré tout ce Théon à l'ami de Plutarque[1], à condition d'admettre que Plutarque a utilisé ici comme ailleurs[2], ce singulier procédé littéraire par lequel, comme par inadvertance et sans en prévenir le lecteur, il se substitue soudain lui-même à l'un des personnages qu'il met en scène[3].

L'Athénien Sarapion, à qui Plutarque a dédié le *De E*, est ce poète stoïcien qui fit remporter une victoire à sa tribu, la Léontis, dans un concours de lyrisme choral (*Quaest. conv.*, 1, 10, 628 A). Plutarque avait reçu le droit de cité dans la même tribu, où il comptait aussi deux autres amis : son maître Ammonios et son condisciple Thémistocle, descendant du vainqueur de Salamine. Un fragment d'un poème de Sarapion sur les devoirs moraux des médecins a été retrouvé, gravé sur la pierre, à l'Asclépiéion d'Athènes, et l'inspiration de ces vers s'accorde tout à fait avec le portrait que Plutarque trace ici de son ami[4]. En bon stoïcien qu'il est, Sarapion écrit des vers pour exhorter les jeunes gens à la vertu (402 F) ; il s'en prend au mauvais goût littéraire de son temps pour défendre contre toute critique les oracles versifiés et se plaît à disserter sur Atè et Hèdonè (396 F - 397 B). Il s'associe à la vertueuse indignation de Cratès contre Phryné (401 A). Il propose d'un monument delphique une interprétation qui inclut des théories d'origine stoïcienne (400 A). Enfin c'est lui qui formule cette règle d'or : « N'abandonnons pas la foi et la piété de nos pères » (402 E). Plutarque a visiblement beaucoup d'estime pour la droiture et la hauteur de son caractère, mais il ne dissimule pas non plus les aspects désuets et quelque peu ridicules du personnage, défenseur excessif et maladroit de la tradition.

1. Comme l'a fait D. Babut, *Plut. et le stoïc.*, p. 244-245.
2. Voir ci-dessous, p. 86, n. 1.
3. Wilamowitz a défini ce *Kunstgriff*, *Der Glaube der Hellenen*, 2, p. 499, note 2.
4. Voir mon étude, *R.E.G.* 64, 1951, p. 325-327.

En face du stoïcien farouchement attaché à la religion et aux oracles, Boéthos, Athénien lui aussi, géomètre d'obédience épicurienne (396 D), tient le rôle du contradicteur incrédule. Il apparaît également comme un sectateur d'Épicure dans les *Quaest. conv.*, 5, 1, 673 C, et 8, 3, 720 E-F. Son scepticisme s'exprime à plusieurs reprises de façon tranchante, et il ne peut contenir un rire sarcastique (398 A, D, F sqq.). Le détracteur de l'oracle à qui Théon s'en prend en 408 D, auteur peut-être d'un pamphlet contre la divination, ne pouvait qu'exprimer des idées très voisines de celles de Boéthos.

En montant la Voie Sacrée depuis l'entrée du sanctuaire jusqu'au temple d'Apollon, les visiteurs rencontrent successivement (chacune de ces huit étapes est indiquée sur le plan du sanctuaire d'Apollon, ci-dessous, en fin de volume) :

1° Le monument des Navarques, c'est-à-dire des amiraux lacédémoniens (395 A sqq.). Il s'agit du somptueux ex-voto que le Spartiate Lysandre avait dédié après sa victoire navale d'Ægos-potamoi, qui, en 405 avant J.-C., termina la guerre du Péloponnèse et mit fin à l'hégémonie athénienne. D'après la description de Pausanias, 10, 9, 7-10, on y voyait trente-sept statues de bronze, dont vingt-huit représentaient les amiraux spartiates et alliés qui commandaient la flotte le jour de la bataille ; les neuf autres statues, formant le groupe principal, figuraient les dieux : les Dioscures, Zeus, Apollon, Artémis, Poséidon et, parmi eux, Lysandre, couronné par Poséidon et assisté de son devin et de son pilote. Longtemps on a placé ce monument dans la grande chambre rectangulaire située à droite quand on monte la Voie Sacrée (n° 4 du plan), mais G. Roux a donné de sérieuses raisons de penser qu'il se trouvait en face, à gauche de la Voie Sacrée, dans une partie du sanctuaire aujourd'hui ruinée[1].

1. Voir E. Bourguet, *Fouilles de Delphes*, 3, 1, p. 24-40 ; G. Roux, dans le livre de J. Pouilloux - G. Roux, *Énigmes à*

2° Les deux hémicycles, qui se font face de chaque côté de la Voie Sacrée, des Rois d'Argos et des Épigones[1] : si les guides récitent en 396 C un oracle relatif à la royauté de l'Argien Aigon, c'est évidemment parce que le groupe des visiteurs se trouve à la hauteur de ces hémicycles.

3° La statue d'Hiéron, tyran de Syracuse (397 E)[2].

4° Le rocher de la Sibylle, voisin du *bouleutérion*, c'est-à-dire du local où se réunissaient les *bouleutes* ou conseillers municipaux de la ville de Delphes (398 C)[3].

5° Le Trésor de Corinthe et son palmier de bronze (399 E)[4].

6° Le Trésor des Acanthiens et de Brasidas, et les broches de fer de la courtisane Rhodopis, dans le voisinage du grand autel de Chios (400 F)[5].

7° La statue de la courtisane Phryné de Thespies (401 A)[6].

8° Le Temple d'Apollon dont les visiteurs font le tour pour venir s'asseoir sur les degrés du côté sud de l'édifice, face au sanctuaire de la Terre et à la fontaine ;

Delphes, p. 3-36 ; J. F. Bommelaer, *B.C.H.* 95, 1971, 43-64 (p. 64 : « l'ensemble s'accorde mieux avec une situation de l'ex-voto à gauche de la Voie Sacrée. »).

1. Voir Pausanias, 10, 10, 4-5 ; E. Bourguet, *F. de D.*, 3, 1, p. 41-56 ; G. Roux, *Énigmes...*, p. 46-51 ; F. Salviat, *B.C.H.* 89, 1965, p. 307-314.
2. Voir E. Bourguet, *F. de D.*, 3, 1, n° 136.
3. Voir Pausanias, 10, 12, 1 sq. ; E. Bourguet, *Les ruines de Delphes*, p. 120 sqq.
4. Cf. Hérodote, 1, 14, 50-52 ; Pausanias, 10, 13, 5 ; E. Bourguet, *B.C.H.* 36, 1912, p. 643-660 ; G. Roux, *Énigmes...*, p. 67-68.
5. Sur le Trésor, cf. Plut., *Lysandre*, 1 ; P. de La Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*, p. 481-483 ; G. Roux, *Énigmes...*, p. 69-77. Sur les broches de Rhodopis, voir Hérodote, 2, 134-135 ; *B.C.H.*, 78, 1954, p. 133, et la fig. 35.
6. Cf. Plut., *Amat.*, 733 F ; Athénée, 13, 591 B.

ils renoncent donc à achever la visite en parcourant la région nord du sanctuaire (402 C)[1].

Plusieurs autres offrandes du sanctuaire sont mentionnées en dehors de l'ordre topographique, notamment en 397 E-F, où Philinos cite de nombreux prodiges concernant des monuments de Delphes.

P. Foucart écrivait il y a plus d'un siècle, en 1865 : « Le cadre de cet ouvrage de Plutarque est bien choisi, car toutes ces offrandes présentent des faits qui nourrissent la discussion, provoquent des questions et donnent de la vivacité au dialogue. Ce traité, quand on a vécu longtemps à Delphes et qu'on s'est occupé de ses antiquités, a quelque chose de vivant... Il y a un véritable plaisir à suivre cette promenade au milieu des offrandes que l'on s'est habitué à remettre en leur place. »[2] Cette impression de vie est beaucoup plus forte maintenant que les ruines du sanctuaire ont été entièrement dégagées par les grandes fouilles de l'École française d'archéologie (1892-1902), et que plusieurs monuments ont été, totalement ou partiellement, restaurés[3].

1. Voir F. Courby, *F. de D.*, 2, La terrasse du Temple, notamment p. 182-183, et sur la fontaine Cassotis, J. Pouilloux, *Énigmes...*, p. 79-99.

2. P. Foucart, *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*, p. 51.

3. En ce qui concerne la tradition manuscrite, je rappelle que le cas du *De Pyth. orac.* est très différent de celui des deux autres dialogues : voir ci-dessus, p. X, ainsi que la note 1.

POURQUOI LA PYTHIE NE REND PLUS SES ORACLES EN VERS

Préambule

1 BASILOCLÈS. Vous avez prolongé la soirée[1] en promenant l'étranger à travers les monuments du sanctuaire, si bien que, moi, j'ai renoncé à vous attendre.

PHILINOS. C'est que nous cheminions lentement, Basiloclès, en semant et en moissonnant aussitôt, dans l'ardeur de la polémique, des propos gros de controverses, qui, tels les « Spartes », naissaient et croissaient sous nos pas[2].

BA. Eh bien ! devrai-je m'adresser à un autre des interlocuteurs, ou voudras-tu toi-même me faire le plaisir de nous rapporter cette conversation et de nous dire quels sont ceux qui y prirent part?

PHI. C'est à moi que cela revient, à ce qu'il paraît, Basiloclès, car tu aurais de la peine à rencontrer dans la ville un seul de mes compagnons : je les ai vus presque tous repartir pour monter avec l'étranger à l'antre Corycien et à Lycorée[3].

BA. Est-ce quelqu'un qui se plaît particulièrement à regarder et à écouter[4], cet étranger?

PHI. Dis plutôt qu'il est passionné pour la science et l'étude. Et pourtant, plus encore que ces qualités, ce qu'il faut admirer surtout chez lui, c'est sa douceur pleine de bonne grâce, l'intelligence avec laquelle il

1. Comparer l'expression νύκτα μέσην ἐπόησε au début d'une épigramme de Lucillius : *Anth. Pal.*, 11, nº 85 (cf. L. Robert, *L'épigr. gr.* dans *Les Entretiens sur l'Ant. cl. de la Fondation Hardt*, 4, 1969, p. 254-258).

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΜΗ ΧΡΑΝ ΕΜΜΕΤΡΑ ΝΥΝ ΤΗΝ ΠΥΘΙΑΝ

1 ΒΑΣΙΛΟΚΛΗΣ. Ἑσπέραν ἐποιήσατε βαθεῖαν, ὦ 394
Φιλῖνε, διὰ τῶν ἀναθημάτων παραπέμποντες τὸν ξένον·
ἐγὼ γὰρ ὑμᾶς ἀναμένων ἀπηγόρευσα. E

ΦΙΛΙΝΟΣ. Βραδέως γὰρ ὡδεύομεν, ὦ Βασιλόκλεις, σπείροντες λόγους καὶ θερίζοντες εὐθὺς μετὰ μάχης ὑπούλους καὶ πολεμικούς, ὥσπερ οἱ Σπαρτοί, βλαστάνοντας ἡμῖν καὶ ὑποφυομένους κατὰ τὴν ὁδόν.

ΒΑ. Ἕτερον οὖν τινα δεήσει παρακαλεῖν τῶν παραγεγονότων, ἢ σὺ βούλει χαριζόμενος ἡμῖν διελθεῖν τίνες ἦσαν οἱ λόγοι καὶ τίνες οἱ λέγοντες;

ΦΙ. Ἐμόν, ὡς ἔοικεν, ὦ Βασιλόκλεις, τὸ ἔργον· τῶν γὰρ ἄλλων οὐδενὶ ῥᾳδίως ἂν ἐντύχοις κατὰ πόλιν· τοὺς
γὰρ πλείστους ἑώρων αὖθις εἰς τὸ Κωρύκιον τῷ ξένῳ F
καὶ τὴν Λυκώρειαν συναναβαίνοντας.

ΒΑ. Ἦ φιλοθεάμων τις ἡμῖν καὶ περιττῶς φιλήκοός ἐστιν ὁ ξένος;

ΦΙ. Φιλόλογος δὲ καὶ φιλομαθής ἐστι μᾶλλον. Οὐ μὴν ταῦτα μάλιστα θαυμάζειν ἄξια, ἀλλὰ πρᾳότης τε πολλὴν χάριν ἔχουσα, καὶ τὸ μάχιμον καὶ διαπορητικὸν

Tit. χρᾶν νῦν ἔμμετρα Catalogus Lampriae || 394 E 4 ὑπούλους, cf. Bolkestein, *Mnemos.*, 1964, p. 367 sq. || 7 διελθεῖν Leon. : διελεῖν || F 2 Λυκώρειαν Pat. : Λυκουρίαν || 3 φιλήκοος Mez. : φιλικός || 6 ἄξια Wil. : ἄξιον.

combat ou met en doute une idée, sans manifester d'aigreur ni d'âpreté en face des ripostes. Bref, il n'est pas besoin de s'entretenir longtemps avec lui pour dire : « C'est là le fils d'un bon père. » Car tu connais l'excellent Diogénianos[1] ?

BA. Pas personnellement, Philinos, mais j'ai rencontré beaucoup de gens qui appréciaient vivement la conversation et le caractère de cet homme ; ils portaient d'ailleurs un jugement analogue sur son jeune fils. Quelle fut donc, mon ami, l'origine, ou le prétexte, de votre entretien ?

Les Navarques

2 PHI. Les guides récitaient leur leçon de bout en bout et nous avions beau les prier d'écourter leurs tirades et la plupart des inscriptions, ils n'en tenaient aucun compte. L'étranger n'était que médiocrement sollicité par la beauté et l'art des statues, en homme qui a déjà vu sans doute d'innombrables chefs-d'œuvre; en revanche, il s'étonnait que la patine du bronze ne ressemblât pas à de la crasse ou à du vert-de-gris, mais à une teinture d'un bleu sombre et brillant, ce qui lui fournit même cette plaisanterie à propos des Navarques (c'est par eux, en effet, que débute la visite) : « Comme, à la couleur de leur peau, ils ont l'air vraiment de se dresser au fond de la mer ! » « Les artistes d'autrefois, dit-il, connaissaient-ils donc pour le bronze une préparation ou un traitement — comparable à ce que l'on appelle la trempe des épées — dont l'oubli valut à cet alliage, après les œuvres guerrières, une trêve pacifique[2] ? On dit que le bronze de Corinthe ne doit pas la beauté de sa coloration à l'invention des hommes, mais à une circonstance fortuite : un incendie aurait consumé une maison qui contenait un petit dépôt d'or et d'argent et une beaucoup plus grande quantité de cuivre ; ces métaux ayant fondu ensemble et s'étant mélangés, on aurait appelé cet alliage « chalcos », du nom du métal qui s'y trouvait en plus grande quantité. »[3] Théon prit alors la parole : « J'ai

ὑπὸ συνέσεως οὔτε δύσκολον ⟨ὂν⟩ οὔτ' ἀντίτυπον πρὸς 395
τὰς ἀποκρίσεις · ὥστε καὶ βραχὺ συγγενόμενον εὐθὺς
εἰπεῖν · « τέκος ἀγαθοῦ πατρός ». Οἶσθα γὰρ Διογενιανὸν
ἀνδρῶν ἄριστον ;

ΒΑ. Αὐτὸς μὲν οὐκ εἶδον, ὦ Φιλῖνε, πολλοῖς δὲ ἐντε-
τύχηκα καὶ τὸν λόγον καὶ τὸ ἦθος τοῦ ἀνδρὸς ἰσχυρῶς
ἀποδεχομένοις, ὅμοια δὲ τούτοις ἕτερα περὶ τοῦ νεανίσκου
λέγουσιν. Ἀλλὰ τίνα, ὦ ἑταῖρε, ἀρχὴν ἔσχον οἱ λόγοι
καὶ πρόφασιν ;

2 ΦΙ. Ἐπέραινον οἱ περιηγηταὶ τὰ συντεταγμένα μηδὲν
ἡμῶν φροντίσαντες δεηθέντων ἐπιτεμεῖν τὰς ῥήσεις καὶ
τὰ πολλὰ τῶν ἐπιγραμμάτων. Τὸν δὲ ξένον ἡ μὲν ἰδέα καὶ
τὸ τεχνικὸν τῶν ἀνδριάντων μετρίως προσήγετο, πολλῶν B
καὶ καλῶν ἔργων ὡς ἔοικε θεατὴν γεγενημένον · ἐθαύμαζε
δὲ τοῦ χαλκοῦ τὸ ἀνθηρὸν ὡς οὐ πίνῳ προσεοικὸς οὐδ' ἰῷ,
βαφῇ δὲ κυάνου στίλβοντος, ὥστε καὶ παῖξαί τι πρὸς
τοὺς ναυάρχους (ἀπ' ἐκείνων γὰρ ἦρκται τῆς θέας) οἷον
ἀτεχνῶς θαλαττίους τῇ χρόᾳ καὶ βυθίους ἑστῶτας. « Ἆρα
οὖν » ἔφη « κρᾶσίς τις ἦν καὶ φάρμαξις τῶν πάλαι
τεχνιτῶν περὶ τὸν χαλκὸν ὥσπερ ἡ λεγομένη τῶν ξιφῶν
στόμωσις, ἧς ἐκλιπούσης ἐκεχειρίαν ἔσχεν ἔργων πολε-
μικῶν ὁ χαλκός ; Τὸν μὲν γὰρ Κορίνθιον οὐ τέχνῃ ⟨φασὶν⟩
ἀλλὰ συντυχίᾳ τῆς χρόας λαβεῖν τὸ κάλλος, ἐπινειμαμένου
πυρὸς οἰκίαν ἔχουσάν τι χρυσοῦ καὶ ἀργύρου, πλεῖστον C
δὲ χαλκὸν ἀποκείμενον · ὧν συγχυθέντων καὶ συντακέντων
ὄνομα τὸν χαλκὸν τῷ μεῖζον ⟨εἶναι⟩ τὸ πλῆθος παρα-
σχεῖν ». Ὁ δὲ Θέων ὑπολαβών · « ἄλλον » ἔφη « λόγον

395 A 1 ὂν nos add. || 3 τέκος ἀγαθοῦ B : lac. 7 litt. E τέκος ἀγαθὸν Schw. || 7 ἀποδεχομένοις Dueb. : —νους || 8 ὦ ἑταῖρε Wytt. : ἑτέραν || B 2 ἐθαύμαζε Basil. : —ζον || 4 παῖξαι Doe. : πέμψαι || 5 ναυάρχους Amy. : νεάρχους || 9 ἐκλιπούσης Abresch : ἐκλειπούσης || 10 τὸν Basil. : τὸ || φασὶν add. Pat. || C 3 τὸν χαλκὸν Pat. : τοῦ χαλκοῦ || τῷ μεῖζον εἶναι Strijd : τῷ μείζονι || 3-4 παρασχεῖν Pat. : παρέσχεν.

entendu rapporter, dit-il, une histoire plus ingénieuse : un fondeur de Corinthe aurait trouvé une cassette pleine d'or et, dans la crainte d'être découvert, il aurait découpé cet or en petits morceaux pour le mélanger peu à peu à son bronze ; il en résulta un alliage merveilleux, qu'il vendait fort cher parce que la couleur et la beauté en étaient recherchées. Mais cette anecdote, comme l'autre, n'est qu'une fable : il s'agit sans doute seulement d'un mélange et d'une préparation obtenus comme, de nos jours, lorsqu'en alliant de l'or à l'argent on forme une composition spéciale et très prisée, bien que, pour ma part, je lui trouve une pâleur maladive et un teint défait, sans aucune beauté. »[1]

3 « Quelle est donc selon toi, dit Diogénianos, la cause de cette coloration qu'a prise ici le bronze ? » « Il y a, répondit Théon, des éléments que l'on appelle et qui sont les premiers et les plus essentiels à la nature : le feu, la terre, l'air et l'eau ; lorsque, de tous ces éléments, il ne s'en trouve qu'un seul au voisinage et au contact du bronze, à savoir l'air, il est évident que c'est lui qui agit sur le métal et lui apporte le changement que nous voyons, parce que sans cesse il l'entoure et lui reste appliqué. Mais, diras-tu,

« Bien avant Théognis on chantait ce refrain »[2],

comme s'exprime le poète comique, et ce que tu désires apprendre, c'est en vertu de quelle propriété naturelle l'air colore le bronze dont il effleure la surface ? » Et Diogénianos lui ayant répondu affirmativement : « Moi aussi je le désire, mon jeune ami, reprit-il ; cherchons donc ensemble, et voyons tout d'abord, si tu le veux bien, pourquoi c'est l'huile qui, plus que les autres liquides, cause la souillure du vert-de-gris : elle ne peut certes pas la communiquer d'elle-même au bronze par contact, puisqu'elle est propre et pure lorsqu'on l'applique. » « Assurément, dit le jeune homme, et l'explication m'en paraît, à moi aussi, tout autre : c'est que l'huile, étant ténue, pure et transparente,

ἡμεῖς ἀκηκόαμεν πανουργέστερον, ὡς ἀνὴρ ἐν Κορίνθῳ
χαλκοτύπος ἐπιτυχὼν θήκῃ χρυσίον ἐχούσῃ πολὺ καὶ
δεδοικὼς φανερὸς γενέσθαι κατὰ μικρὸν ἀποκόπτων καὶ
ὑπομιγνὺς ἀτρέμα τῷ χαλκῷ, θαυμαστὴν λαμβάνοντι
κρᾶσιν, ἐπίπρασκε πολλοῦ διὰ τὴν χρόαν καὶ τὸ κάλλος
ἀγαπώμενον. Ἀλλὰ καὶ ταῦτα κἀκεῖνα μῦθός ἐστιν · ἦν
δέ τις ὡς ἔοικε μῖξις καὶ ἄρτυσις, ὥς που καὶ νῦν ἀνακεραν-
νύντες ἀργύρῳ χρυσὸν ἰδίαν τινὰ καὶ περιττήν, ἐμοὶ δὲ
φαινομένην νοσώδη χλωρότητα καὶ φθορὰν ἀκαλλῆ, D
παρέχουσι. »

3 « Τίν' οὖν αἰτίαν » ἔφη ὁ Διογενιανός « οἴει τῆς
ἐνταῦθα τοῦ χαλκοῦ χρόας γεγονέναι ; » Καὶ ὁ Θέων ·
« ὅταν » ἔφη « τῶν πρώτων καὶ φυσικωτάτων καὶ λεγο-
μένων καὶ ὄντων, πυρὸς καὶ γῆς καὶ ἀέρος καί ὕδατος,
[καὶ] μηδὲν ἄλλο τῷ χαλκῷ πλησιάζῃ μηδ' ὁμιλῇ πλὴν
μόνος ὁ ἀήρ, δῆλός ἐστιν ὑπὸ τούτου πεπονθὼς καὶ διὰ
τοῦτον ἐσχηκὼς ἣν ἔχει διαφορὰν ἀεὶ συνόντα καὶ προσ-
κείμενον · ἢ

« τουτὶ μὲν ⟨ᾖδον » φήσεις⟩ « πρὶν Θέογνιν γεγονέναι »

κατὰ τὸν κωμικόν, ἣν δ' ἔχων φύσιν ὁ ἀὴρ ᾗ τε χρώμενος
δυνάμει κατὰ τὰς ἐπιψαύσεις ἐπικέχρωκε τὸν χαλκὸν
ἐπιθυμεῖς μαθεῖν ; » Φήσαντος δὲ τοῦ Διογενιανοῦ, « καὶ E
γὰρ ἐγώ » εἶπεν « ὦ παῖ · ζητῶμεν οὖν κοινῇ, καὶ πρότερον,
εἰ βούλει, δι' ἣν αἰτίαν μάλιστα τῶν ὑγρῶν ἀναπίμπλησιν
ἰοῦ τοὔλαιον · οὐ γὰρ αὐτό γε δήπου τῷ χαλκῷ προσ-
τρίβεται τὸν ἰόν, ἅτε δὴ καθαρὸν αὐτῷ καὶ ἀμίαντον
πλησιάζον. » « Οὐδαμῶς » εἶπεν ὁ νεανίας, « ἄλλο δ' αὐτῷ
μοι δοκεῖ τούτου τὸ αἴτιον ὑπάρχειν · λεπτῷ γὰρ ὄντι καὶ

395 D 5-6 λεγομένων P. Maas : ἐσο— ‖ 7 καὶ del. Basil. ‖ 11 τουτὶ Mor. 777 C : τοῦτο ‖ ᾖδον φήσεις nos suppl. : lac. 13 litt. E 10 B ᾖδον Schadewaldt (ᾔδειν *Mor.* 777 C) φήσεις add. Pat. ‖ E 4 τῷ Leon. : τὸ ‖ 4-5 προστρίβεται Wytt. : —βεσθαι ‖ 6 πλησιάζον Amy. : —ζοντα ‖ 7 τούτου Turn. : τοῦτο.

fait apparaître le vert-de-gris très nettement, tandis que les autres liquides la dissimulent. » « Fort bien, mon ami, repartit Théon, voilà qui est sensé ; mais veux-tu examiner aussi l'explication que donne Aristote ? » « Je ne demande pas mieux », dit-il. « Eh bien, il prétend que c'est la ténuité des autres liquides, composés de molécules inégales et raréfiées, qui cause la dissolution insensible et la dispersion du vert-de-gris, tandis que l'huile, par sa consistance, la protège et la conserve amassée[1]. Ainsi donc, pour peu que nous puissions, nous aussi, formuler une hypothèse analogue, il ne nous sera sûrement pas difficile de trouver un remède ou un palliatif à la difficulté en question ! ».

4 Comme nous l'exhortions à le faire avec notre acquiescement, il continua : « L'air de Delphes est consistant et dense, d'une tension causée par l'obstacle et la résistance que lui opposent les montagnes ; mais il est en même temps ténu et mordant, comme en témoigne sans doute la façon dont s'y opèrent les digestions[2]. Sa ténuité lui permet de pénétrer le bronze et de l'entamer pour en faire sortir beaucoup de vert-de-gris, d'aspect terreux ; mais sa consistance, à son tour, protège et maintient ce vert-de-gris en l'empêchant de se disperser. C'est alors que le dépôt ainsi formé produit par sa quantité une efflorescence et acquiert un éclat et un brillant superficiel. » Nous approuvâmes cette explication, mais l'étranger prétendit qu'il suffisait pour résoudre le problème d'une seule des deux hypothèses émises : « La ténuité de l'air, dit-il, paraîtra contradictoire avec la consistance qui lui est reconnue, et il n'est pas nécessaire de l'admettre ; car le bronze peut, avec le temps, dégager et produire de lui-même ce vert-de-gris, que la consistance de l'air retient et épaissit en sorte que sa quantité le rend

1. Si l'huile, effectivement, favorise la patine du bronze, c'est en réalité parce que tout corps gras, abandonné à l'air, rancit, c'est-à-dire libère ses acides gras dont l'action oxyde le cuivre du bronze.

καθαρῷ καὶ διαυγεῖ προσπίπτων ὁ ἰὸς ἐκφανέστατός ἐστιν,
ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις ὑγροῖς ἀφανίζεται. » Καὶ ὁ Θέων·
« εὖγε » εἶπεν « ὦ παῖ, καὶ ⟨φρονίμως⟩· σκόπει δ' εἰ
βούλει καὶ τὴν ὑπ' Ἀριστοτέλους αἰτίαν λεγομένην. » F
« Ἀλλὰ βούλομαι » εἶπε. « Φησὶ τοίνυν τῶν μὲν ἄλλων
ὑγρῶν ⟨τὴν λε⟩πτότητα διαχεῖν ἀδήλως καὶ διασπείρεσθαι
τὸν ἰόν, ἀνωμάλων ⟨τῶν μορίων⟩ καὶ μανῶν ὄντων· τοῦ
δ' ἐλαίου τῇ πυκνότητι στέγεσθαι καὶ διαμένειν ἀθροιζό-
μενον. Ἂν οὖν καὶ αὐτοί τι τοιοῦτον ὑποθέσθαι δυνηθῶμεν,
οὐ παντάπασιν ἀπορήσομεν ἐπῳδῆς καὶ παραμυθίας
πρὸς τὴν ἀπορίαν ».

4 Ὡς οὖν ἐκελεύομεν καὶ συνεχωροῦμεν, ἔφη τὸν
ἀέρα τὸν ἐν Δελφοῖς, πυκνὸν ὄντα καὶ συνεχῆ καὶ τόνον 396
ἔχοντα διὰ τὴν ἀπὸ τῶν ὀρῶν ἀνάκλασιν καὶ ἀντέρεισιν,
ἔτι καὶ λεπτὸν εἶναι καὶ δηκτικόν, ὥς που μαρτυρεῖ καὶ τὰ
περὶ τὰς πέψεις τῆς τροφῆς· ἐνδυόμενον οὖν ὑπὸ λεπτό-
τητος καὶ τέμνοντα τὸν χαλκὸν ἀναχαράσσειν πολὺν
ἰὸν ἐξ αὐτοῦ καὶ γεώδη, στέγειν δὲ τοῦτον αὖ πάλιν καὶ
πιέζειν, τῆς πυκνότητος ⟨διάχυσιν⟩ μὴ διδούσης, τὸν
δ' ὑφιστάμενον αὐτῷ διὰ πλῆθος ἐξανθεῖν καὶ λαμβάνειν
αὐγὴν καὶ γάνωμα περὶ τὴν ἐπιφάνειαν. » Ἀποδεξαμένων
δ' ἡμῶν, ὁ ξένος ἔφη τὴν ἑτέραν ἀρκεῖν ὑπόθεσιν πρὸς τὸν B
λόγον. « Ἡ δὲ λεπτότης » ἔφη « δόξει μὲν ὑπεναντιοῦσθαι
καὶ πρὸς τὴν λεγομένην πυκνότητα τοῦ ἀέρος, λαμβάνεται
δ' οὐκ ἀναγκαίως· αὐτὸς γὰρ ὑφ' ἑαυτοῦ παλαιούμενος
ὁ χαλκὸς ἀποπνεῖ καὶ μεθίησι τὸν ἰόν, ὃν ἡ πυκνότης
συνέχουσα καὶ παχνοῦσα ποιεῖ ἐκφανῆ διὰ τὸ πλῆθος ».

395 E 10 φρονίμως nos suppl. : lac. 7 litt. E 9 B || F 2 εἶπε Xyl. : εἰπεῖν || 3 τὴν λεπτότητα Schw. : πιοντα || διαχεῖν Schw. : διέχειν || 4 τῶν μορίων suppl. Strijd : lac. 8 litt. EB || μανῶν ὄντων Turn. : μενόντων || 396 A 7 διάχυσιν suppl. Anon. : lac. 11 litt. EB || 8 αὐτῷ Sie. : αὐτ cum lac. 2 litt. E αὐτῆς B || B 6 τὸ om. B.

visible. » Théon reprit alors la parole : « Qu'est-ce qui empêche, dit-il, cher hôte, que la même chose soit à la fois ténue et consistante? Il en est ainsi des étoffes de soie et de lin, dont Homère a dit :

« Des tissus en travail l'huile en gouttant s'écoule[1] », montrant en même temps, d'une part, la finesse et la ténuité de l'étoffe, puisque l'huile, au lieu d'y demeurer, s'en échappe en glissant à sa surface, et d'autre part, sa consistance, qui interdit à l'huile de passer au travers. D'ailleurs, non seulement la ténuité de l'air peut servir à expliquer la formation du vert-de-gris, mais encore c'est elle qui en rend la couleur, à ce qu'il semble, plus agréable et plus brillante, en rehaussant sa teinte bleue de l'éclat lumineux du jour. »

Médiocrité de la forme des oracles

5 Là-dessus le silence se fit, et les guides reprirent le fil de leurs tirades. Comme ils citaient un oracle en vers, relatif, je crois, à la royauté d'Aigon l'Argien[2], Diogénianos dit qu'il s'était mainte fois étonné de la médiocrité et de la pauvreté des vers dans lesquels sont rendus les oracles. « Ce dieu est pourtant celui qui conduit les Muses, et il lui convient de posséder également ce qu'on nomme l'art de la rhétorique et l'harmonie musicale de la poésie, en surpassant de loin par la beauté de ses vers Hésiode et Homère ; et cependant nous voyons que la plupart des oracles, pour la métrique comme pour l'expression, sont pleins de négligence et de médiocrité. » Il y avait là le poète Sarapion, venu d'Athènes : « Ainsi donc, dit-il, nous croyons que ces vers sont l'œuvre du dieu, et nous osons dire pourtant qu'ils sont inférieurs en beauté à ceux d'Homère et d'Hésiode? Ne les prendrons-nous pas plutôt comme des modèles d'une perfection achevée, en rectifiant notre jugement faussé d'avance par des lectures médiocres? »

Boéthos le géomètre prit alors la parole (tu connais le personnage, qui se range maintenant du côté

1. Hom., *Od.*, 7, v. 107 ; trad. V. Bérard.

Ὑπολαβὼν δ' ὁ Θέων· «τί γάρ,» εἶπεν «ὦ ξένε, κωλύει
ταὐτὸ εἶναι καὶ λεπτὸν καὶ πυκνόν, ὥσπερ τὰ σηρικὰ καὶ
τὰ βύσσινα τῶν ὑφασμάτων, ἐφ' ὧν καὶ Ὅμηρος εἶπε

«και⟨ροσέ⟩ων δ' ὀθονῶν ἀπολείβεται ὑγρὸν ἔλαιον»,

ἐνδεικνύμενος τὴν ἀκρίβειαν καὶ λεπτότητα τοῦ ὕφους
τῷ μὴ προσμένειν τὸ ἔλαιον, ἀλλ' ἀπορρεῖν καὶ ἀπο- C
λισθάνειν, τῆς πυκνότητος οὐ διιείσης; καὶ μὴν οὐ μόνον
πρὸς τὴν ἀναχάραξιν τοῦ ἰοῦ χρήσαιτ' ἄν ⟨τις⟩ τῇ
λεπτότητι τοῦ ἀέρος, ἀλλὰ καὶ τὴν χρόαν αὐτὴν ποιεῖν
ἔοικεν ἡδίονα καὶ γλαυκοτέραν ἀναμιγνύουσα τῷ κυάνῳ
φῶς καὶ αὐγήν».

5 Ἐκ τούτου γενομένης σιωπῆς, πάλιν οἱ περιηγηταὶ
προεχειρίζοντο τὰς ῥήσεις. Χρησμοῦ δέ τινος ἐμμέτρου
λεχθέντος, οἶμαι, περὶ τῆς Αἴγωνος τοῦ Ἀργείου βασιλείας,
πολλάκις ἔφη θαυμάσαι τῶν ἐπῶν ὁ Διογενιανός, ἐν οἷς
οἱ χρησμοὶ λέγονται, τὴν φαυλότητα καὶ τὴν εὐτέλειαν.
«Καίτοι μουσηγέτης ὁ θεός, καὶ τῆς λεγομένης λογιό-
τητος οὐχ ἧττον αὐτῷ [τὸ] καλὸν ἢ τῆς περὶ μέλη καὶ D
ᾠδὰς [καὶ] εὐφωνίας μετεῖναι, καὶ πολὺ τὸν Ἡσίοδον
εὐεπείᾳ καὶ τὸν Ὅμηρον ὑπερφθέγγεσθαι· τοὺς δὲ πολλοὺς
τῶν χρησμῶν ὁρῶμεν καὶ τοῖς μέτροις καὶ τοῖς ὀνόμασι
πλημμελείας καὶ φαυλότητος ἀναπεπλησμένους». Παρὼν
οὖν Ἀθήνηθεν ὁ ποιητὴς Σαραπίων· «εἶτ'» ἔφη «ταῦτα
τὰ ἔπη τοῦ θεοῦ πιστεύοντες εἶναι, τολμῶμεν αὖ πάλιν
ὡς λείπεται κάλλει τῶν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου λέγειν;
Οὐ χρησόμεθα τούτοις ὡς ἄριστα καὶ κάλλιστα πεποιημέ-
νοις, ἐπανορθούμενοι τὴν αὑτῶν κρίσιν προκατειλημμένην
ὑπὸ φαύλης συνηθείας;»

Ὑπολαβὼν οὖν Βόηθος ὁ γεωμέτρης (οἶσθα γὰρ τὸν

396 B 10 και— lac. 7 litt. E 10 B —ων ‖ C 2 τῆς πυκνότητος : τῆς λεπτότητος καὶ πυκ— E ‖ διιείσης Rei. : διίησι ‖ 3 τις add. Bern. ‖ D 1 τὸ del. Rei. ‖ 2 καὶ del Rei. ‖ 6 Σαραπίων : Σερ— EB ‖ 7 τολμῶμεν Mez : τὸ ἄμωμον ‖ 8 λείπεται Mez. : λέγεται.

d'Épicure) : « As-tu entendu parler, dit-il, de ce que fit le peintre Pauson ? ». « Non, répondit Sarapion. » « Pourtant cela mérite d'être connu. Ayant reçu commande, à ce qu'il paraît, de peindre un cheval en train de se rouler par terre, il le représenta courant, et, comme l'acheteur s'indignait, Pauson se mit à rire et retourna le tableau ; ainsi, le bas devenant le haut, le cheval avait l'air, cette fois, non plus de courir, mais de se rouler[1]. C'est là, d'après Bion[2], le sort de certains raisonnements, quand on les renverse. Ainsi quelques-uns, au lieu de prétendre que les oracles sont bien exprimés parce qu'ils ont le dieu pour auteur, diront au contraire qu'ils n'ont pas le dieu pour auteur, parce qu'ils sont mal exprimés. La première de ces affirmations, en effet, est incertaine ; mais, que les vers des oracles soient composés d'une manière indigne de la divinité, voilà qui est manifeste, dit-il, et sans doute, mon cher Sarapion, en juges-tu ainsi ; car tu écris des poèmes sur des sujets graves et philosophiques, qui, par la force, la grâce et le soin de l'expression, ressemblent plus aux œuvres d'Homère et d'Hésiode qu'aux oracles proférés par la Pythie. »

6 Sarapion reprit : « Non, Boéthos, nous sommes malades des oreilles et des yeux ; par suite du dérèglement et de la mollesse de notre goût, nous sommes habitués à trouver et à proclamer beau ce qui nous agrée davantage. Bientôt sans doute nous reprocherons à la Pythie de ne pas faire entendre des sons plus harmonieux que Glaukè, la chanteuse à la cithare[3], de descendre dans le lieu prophétique sans s'être parfumée, sans avoir revêtu des étoffes de pourpre, et de ne brûler, au lieu de cannelle, de ladanum et d'encens, que du laurier et de la farine d'orge[4]. Ne vois-tu pas, dit-il, quel charme possèdent les vers de Sapho pour enchanter de leurs sortilèges ceux qui les écoutent ?

1. Cf. Élien, *Var. Hist.*, 14, 15, et Lucien, *Éloge de Démosthène*, 24. Ce peintre Pauson a été raillé plusieurs fois par Aristophane, *Acharn.*, v. 854 ; *Thesm.*, v. 949 ; *Plut.*, v. 602.

ἄνδρα μετατασσόμενον ἤδη πρὸς τὸν Ἐπίκουρον)·
« ἆρ' οὖν » ἔφη « τὸ τοῦ ζωγράφου Παύσωνος ἀκήκοας ; » E
« Οὐκ ἔγωγε » εἶπεν ὁ Σαραπίων. « Ἀλλὰ μὴν ἄξιον·
ἐκλαβὼν γὰρ ὡς ἔοικεν ἵππον ἀλινδούμενον γράψαι
τρέχοντα ἔγραψεν, ἀγανακτοῦντος δὲ τοῦ ἀνθρώπου,
γελάσας ὁ Παύσων κατέστρεψε τὸν πίνακα· καὶ γενομένων
ἄνω τῶν κάτω, πάλιν ὁ ἵππος οὐ τρέχων ἀλλ' ἀλινδούμενος ἐφαίνετο. Τοῦτό φησιν ὁ Βίων ἐνίους τῶν λόγων
πάσχειν ὅταν ἀναστραφῶσι. Διὸ καὶ τοὺς χρησμοὺς
ἔνιοι φήσουσιν οὐ καλῶς ἔχειν, ὅτι τοῦ θεοῦ εἰσιν, ἀλλὰ
τοῦ θεοῦ μὴ εἶναι, ὅτι φαύλως ἔχουσιν. Ἐκεῖνο μὲν γὰρ F
ἐν ἀδήλῳ· τὸ δ' ⟨οὐ τοῦ θείου πρεπόντως ἐκ⟩πεπονῆσθαι
τὰ περὶ τοὺς χρησμοὺς καὶ σοὶ κριτῇ δήπουθεν, ὦ φίλε
Σαραπίων » εἶπεν « ἐναργές ἐστι· ποιήματα [μὲν] γὰρ
γράφεις τοῖς μὲν πράγμασι φιλοσόφως καὶ αὐστηρῶς,
δυνάμει δὲ καὶ χάριτι καὶ κατασκευῇ ⟨τῇ⟩ περὶ λέξιν
ἐοικότα τοῖς Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου μᾶλλον ἢ τοῖς ὑπὸ
τῆς Πυθίας ἐκφερομένοις. »

6 Καὶ ὁ Σαραπίων· « νοσοῦμεν γάρ, » εἶπεν « ὦ Βόηθε,
καὶ τὰ ὦτα καὶ τὰ ὄμματα, συνειθισμένοι διὰ τρυφὴν καὶ
μαλακίαν τὰ ἡδίω καλὰ νομίζειν καὶ ἀποφαίνεσθαι. Τάχα
δὴ μεμψόμεθα τὴν Πυθίαν, ὅτι Γλαύκης οὐ φθέγγεται
τῆς κιθαρῳδοῦ λιγυρώτερον οὐδὲ χριομένη μύροις οὐδὲ 397
ἁλουργίδας ἀμπεχομένη κάτεισιν εἰς τὸ ⟨χρηστήριον⟩,
οὐδὲ ἐπιθυμιᾷ κασσίαν ἢ λήδανον ἢ λιβανωτόν, ἀλλὰ
δάφνην καὶ κρίθινον ἄλευρον. Οὐχ ὁρᾷς » εἶπεν « ὅσην
χάριν ἔχει τὰ Σαπφικὰ μέλη κηλοῦντα καὶ καταθέλγοντα

396 E 8 ἀναστραφῶσι Perizonius in Ael., *V.H.* 14, 15 : ἀναστρέφωσι || F 2 lac. 20 litt. suppl. Pat. || 4 μὲν del. Rei. || 6 τῇ add. Rei. || 9 εἶπεν ὦ Basil. : ἕν τε νῷ || 397 A 1 χριομένη Turn. : —νην || 2 ἀμπεχομένη κάτεισιν Rei. : ἀμπεχομένην καί τισιν || χρηστήριον add. Pat. (cf. 405 C 7) || 3 λήδανον cum α supra η scripto E.

Mais la Sibylle, « c'est d'une bouche délirante, selon Héraclite, qu'elle s'exprime, sans sourire, sans ornement, sans fard », et sa voix parvient au-delà de mille années grâce au dieu[1]. Quant à Pindare, il dit que Cadmos entendit le dieu « exécuter une musique pure »[2], qui n'était ni flatteuse pour l'oreille ni molle et qui ignorait les rythmes brisés. Car ce qui est au-dessus des passions et des souillures ne se laisse pas toucher par Hédonè, mais celle-ci a été précipitée ici-bas avec Atè[3], et c'est surtout, à ce qu'il paraît, dans les oreilles des hommes qu'elle s'est déversée. »

7 Ces paroles de Sarapion firent sourire Théon : « Sarapion, dit-il, a montré sa tournure d'esprit habituelle en profitant de l'occasion qui s'est offerte de disserter sur Atè et sur Hédonè ; quant à nous, Boéthos, même si les vers de la Pythie ne sont pas moins bons que ceux d'Homère, ne croyons pas que c'est le dieu qui les a faits, mais qu'il a donné l'impulsion du mouvement, que chacune des prophétesses a reçue suivant sa nature. En effet, s'il eût fallu écrire les oracles, au lieu de les énoncer de vive voix, nous n'irions pas croire, je pense, que les lettres mêmes sont l'œuvre du dieu, ni lui reprocher qu'elles soient moins bien écrites que les édits des rois. Ce n'est pas au dieu qu'appartiennent la voix[4], les sons, les expressions et les vers, c'est à la femme qu'il inspire ; pour lui, il se contente de provoquer les visions de celle-ci et de produire en son âme la lumière qui lui éclaire l'avenir : c'est en cela que consiste l'« enthousiasme ». D'ailleurs, d'une manière générale, vous autres, « prophètes » d'Épicure (car il est évident que toi aussi tu te portes de ce côté), il est impossible que l'on vous échappe : les anciennes prophétesses, vous les accusez d'avoir fait de mauvais vers, et celles d'aujourd'hui, d'exprimer leurs oracles en prose, en se servant au hasard des mots qui se présentent, afin de ne pas avoir à vous rendre

3. ἐρρίφη doit être une réminiscence d'Homère, *Il.*, 19, v. 130, où l'on voit Zeus précipiter (ἔρριψεν) Atè du ciel sur la terre.

τοὺς ἀκροωμένους ; « Σίβυλλα δὲ μαινομένῳ στόματι »,
καθ' Ἡράκλειτον, « ἀγέλαστα καὶ ἀκαλλώπιστα καὶ
ἀμύριστα φθεγγομένη » χιλίων ἐτῶν ἐξικνεῖται τῇ φωνῇ
διὰ τὸν θεόν. Ὁ δὲ Πίνδαρος ἀκοῦσαι φησὶ τοῦ θεοῦ τὸν
Κάδμον « ⟨ἐπιδεικνυμέν⟩ου μουσικὰν ὀρθάν », οὐχ ἡδεῖαν
οὐδὲ τρυφερὰν οὐδ' ἐπικεκλασμένην τοῖς μέλεσιν. Ἡδονὴν B
γὰρ οὐ προσίεται τὸ ἀπαθὲς καὶ ἁγνόν, ἀλλ' ἐνταῦθα μετὰ
τῆς Ἄτης ἐρρίφη καὶ τὸ πλεῖστον αὐτῆς [καὶ] ὡς ἔοικεν
εἰς τὰ ὦτα τῶν ἀνθρώπων συνερρύηκεν ».

7 Εἰπόντος δὲ ταῦτα τοῦ Σαραπίωνος, ὁ Θέων μειδιά-
σας · « ὁ Σαραπίων μὲν » εἶπε « τὸ εἰωθὸς ἀποδέδωκε
τῷ τρόπῳ, λόγου περὶ Ἄτης καὶ Ἡδονῆς παραπεσόντος
ἀπολαύσας · ἡμεῖς δ', ὦ Βόηθε, κἂν ᾖ ⟨μὴ⟩ φαυλότερα
τῶν Ὁμήρου ταῦτα τὰ ἔπη, μὴ νομίζωμεν αὐτὰ πεποιηκέναι
τὸν θεόν, ἀλλ' ἐκείνου τὴν ἀρχὴν τῆς κινήσεως ἐνδιδόντος
ὡς ἑκάστη πέφυκε κινεῖσθαι τῶν προφητίδων. Καὶ γὰρ εἰ C
γράφειν ἔδει, μὴ λέγειν τοὺς χρησμούς, οὐκ ἄν, οἶμαι,
τοῦ θεοῦ τὰ γράμματα νομίζοντες ἐψέγομεν ὅτι λείπεται
καλλιγραφίᾳ τῶν βασιλικῶν. Οὐ γάρ ἐστι θεοῦ ἡ γῆρυς
οὐδ' ὁ φθόγγος οὐδ' ἡ λέξις οὐδὲ τὸ μέτρον, ἀλλὰ τῆς
γυναικός · ἐκεῖνος δὲ μόνας τὰς φαντασίας παρίστησι
καὶ φῶς ἐν τῇ ψυχῇ ποιεῖ πρὸς τὸ μέλλον · ὁ γὰρ
ἐνθουσιασμὸς τοιοῦτόν ἐστι. Καθόλου δ' εἰπεῖν, ὑμᾶς τοὺς
τοῦ Ἐπικούρου προφήτας (δῆλος γὰρ εἶ καὶ αὐτὸς
ὑποφερόμενος) οὐκ ἔστι διαφυγεῖν, ἀλλὰ κἀκείνας D
αἰτιᾶσθε τὰς πάλαι προφήτιδας ὡς φαύλοις ποιήμασι
χρωμένας καὶ τὰς νῦν καταλογάδην καὶ διὰ τῶν ἐπι-
τυχόντων ὀνομάτων τοὺς χρησμοὺς λεγούσας, ὅπως ὑμῖν

397 A 9 ἀκοῦσαι Leon. : ἀκούσας || 10 Κάδμον ἐπιδεικνυμέν—ου Pat. : Κάδμον οὐ codd. οὐ del. Amy. || B 3 Ἄτης Turn. : αὐτῆς || καὶ del. Hartm. || 7 Ἄτης καὶ Dueb. : αὐτῆς τῆς || 8 μὴ add. Wil. || D 1 κἀκείνας Wytt. : κακίας.

compte de leurs vers toujours fautifs au début, au milieu ou à la fin »[1]. Alors Diogénianos s'écria : « Au nom des dieux, ne plaisante pas, mais éclaircis-nous cette difficulté qui nous embarrasse tous. Car il n'est pas un de nous qui ne désire connaître la cause pour laquelle l'oracle a cessé de s'exprimer en vers épiques et élégiaques. » « Pour l'instant, mon ami, reprit Théon, on dirait que nous avons comploté d'empêcher les guides de s'acquitter de l'office qui est le leur. Laisse-les donc d'abord remplir leur rôle ; ensuite tu pourras à loisir agiter les questions que tu voudras. »

Prodiges

8 A ce moment, à force d'avancer, nous étions arrivés à la statue d'Hiéron le Tyran[2] ; l'étranger, quoiqu'il sût déjà tout ce que disaient les guides, les écoutait cependant par courtoisie, mais, quand il entendit raconter qu'une haute colonne de bronze dressée par Hiéron[3] était tombée d'elle-même au jour précis où Hiéron mourut à Syracuse, il manifesta sa surprise. Je me mis à rappeler toute une série de prodiges analogues. L'un concernait Hiéron le Spartiate[4] : avant sa mort, survenue à Leuctres, les yeux se détachèrent de sa statue. On vit aussi disparaître les étoiles que Lysandre avait consacrées après la bataille navale d'Aigos-potamoi[5]. La statue en marbre du même Lysandre se couvrit d'herbe et de broussailles sauvages en telle quantité qu'elles cachaient complètement le visage[6]. Lors des désastres subis par les Athéniens en Sicile, le palmier qu'ils avaient consacré laissait tomber ses dattes d'or, et des corbeaux venaient frapper de leur bec le bouclier de la statue de Pallas[7]. La couronne des Cnidiens, dont Philomélos, tyran des Phocidiens, avait fait don à la danseuse Pharsalia, causa la mort de celle-ci : elle était passée de Grèce en Italie et se trouvait à Métaponte,

1. Sur ces termes de métrique : ἀκέφαλος, λαγαρός, μείουρος, cf. Athénée, 14, 632 d sqq.
2. Voir ci-dessus la Notice, p. 45 et note 2.

ἀκεφάλων καὶ λαγαρῶν μέτρων καὶ μειούρων εὐθύνας μὴ ὑπέχωσι ». Καὶ ὁ Διογενιανός · « μὴ παῖζε » εἶπεν « ὦ πρὸς θεῶν, ἀλλὰ διάλυσον ἡμῖν ταύτην τὴν ἀπορίαν κοινὴν οὖσαν. Οὐδεὶς γάρ ἐστιν ἡμῶν ὃς οὐκ αἰτίαν ἐπιζητεῖ καὶ λόγον πῶς πέπαυται τὸ μαντεῖον ἔπεσι καὶ ἐλεγείοις χρώμενον ». Ὑπολαβὼν οὖν ὁ Θέων · « ἀλλὰ καὶ νῦν » εἶπεν « ὦ παῖ, δοκοῦμεν ἐπηρείᾳ τινὶ τοὺς περιηγητὰς ἀφαιρεῖσθαι τὸ οἰκεῖον ἔργον. Ἔασον οὖν γενέσθαι τὸ τούτων πρότερον, εἶτα περὶ ὧν βούλει καθ' ἡσυχίαν E
διαπορήσεις ».

8 Ἤδη δὲ προϊόντες ἦμεν κατὰ τὸν Ἱέρωνος ἀνδριάντα τοῦ τυράννου · καὶ τῶν μὲν ἄλλων ὁ ξένος εἰδὼς ἅπαντα παρεῖχεν ὅμως ὑπ' εὐκολίας ἀκροατὴν αὑτόν · ἀκούσας δὲ ὅτι κίων τις ἑστὼς ἄνω χαλκοῦς Ἱέρωνος ἔπεσεν αὐτομάτως τῆς ἡμέρας ἐκείνης ᾗ τὸν Ἱέρωνα συνέβαινεν ἐν Συρακούσαις τελευτᾶν, ἐθαύμασε. Κἀγὼ τῶν ὁμοίων ἅμα συνανεμίμνῃσκον, οἷα δὴ τοῦ Ἱέρωνος μὲν τοῦ Σπαρτιάτου, ὅτι πρὸ τῆς ἐν Λεύκτροις αὐτῷ γενομένης τελευτῆς ἐξέπεσον οἱ ὀφθαλμοὶ τοῦ ἀνδριάντος · οἱ δ' ἀστέρες F
ἠφανίσθησαν οὓς Λύσανδρος ἀνέθηκεν ἀπὸ τῆς ἐν Αἰγὸς ποταμοῖς ναυμαχίας. Ὁ δ' αὐτοῦ ⟨τοῦ⟩ Λυσάνδρου λίθινος ἀνδριὰς ἐξήνθησεν ἀγρίαν λόχμην καὶ πόαν τοσαύτην τὸ πλῆθος ὥστε κατακρύψαι τὸ πρόσωπον. Ἐν δὲ τοῖς Σικελικοῖς τῶν Ἀθηναίων ἀτυχήμασιν αἵ τε χρυσαῖ τοῦ φοίνικος ἀπέρρεον βάλανοι, καὶ τὴν ἀσπίδα τοῦ Παλλαδίου κόρακες περιέκοπτον. Ὁ δὲ Κνιδίων στέφανος, ὃν Φαρσαλίᾳ τῇ ὀρχηστρίδι Φιλόμηλος ὁ Φωκέων τύραννος ἐδωρήσατο, μεταστᾶσαν αὐτὴν ἐκ τῆς Ἑλλάδος εἰς τὴν Ἰταλίαν, ἀπώλεσεν ἐν Μεταποντίῳ παίζουσαν περὶ τὸν

397 D 8 ἡμῶν Harder : ἀλλήλων E ἄλλων B ‖ 9 πῶς Dueb. : ὡς ‖ ἐλεγείοις Wil. : λόγοις ‖ E| 9 Ἱέρωνος : Ἕρμωνος Muhl Κλεομβρότου Rei. ‖ F 3 τοῦ add. Steph.

où elle dansait aux abords du temple d'Apollon ; les jeunes gens se précipitèrent sur sa couronne et, comme ils se battaient entre eux par convoitise de l'or, la danseuse fut déchirée dans leurs luttes[1]. Aussi, comme Aristote disait qu'Homère seul insufflait aux mots le mouvement de la vie par sa puissance créatrice[2], je prétendrais volontiers, pour ma part, que les offrandes de ce sanctuaire sont douées au plus haut point de la faculté de se mouvoir et de donner des signes en liaison avec la prescience du dieu ; aucune de leurs parties n'est vide ni insensible ; tout est plein de divinité. « Fort bien, dit Boéthos ; il ne vous suffit pas d'enfermer le dieu une fois par mois dans un corps mortel[3], nous allons encore le mêler à tous les objets de marbre ou de bronze, comme si nous n'avions pas dans la Fortune et le Hasard des causes suffisantes de telles coïncidences ! » « Ainsi donc, lui dis-je, selon toi, chacun de ces prodiges porte la marque de la Fortune et du Hasard ? Est-il vraisemblable que la déviation, la séparation et l'inclinaison des atomes ne se soient produites ni plus tôt, ni plus tard, mais au moment précis où allait arriver à chacun des dédicants un événement heureux ou malheureux ? Certes Épicure, à ce qu'il paraît, t'apporte aujourd'hui son aide, par ses paroles et ses écrits vieux de trois cents ans[4] ; mais crois-tu que le dieu, à moins de s'enfermer lui-même de plein gré en toutes choses et de s'incorporer à toutes, ne saurait communiquer à aucun être l'impulsion du mouvement et le principe de la sensibilité ? »[5]

Valeur des oracles

9 Telle fut ma réponse à Boéthos ; les oracles de la Sibylle provoquèrent des réflexions analogues. Nous nous étions arrêtés, en effet, près du rocher voisin du Bouleutérion[6], et c'est sur ce rocher, dit-on, que s'était assise la première Sibylle, venue de l'Hélicon où elle avait été nourrie par les Muses (certains la font sortir

5. Voir le remarquable commentaire de P. Boyancé, *R.E.A.*, 40, 1938, p. 306-309.

νεὼν τοῦ Ἀπόλλωνος· ὁρμήσαντες γὰρ ἐπὶ τὸν στέφανον 398
οἱ νεανίσκοι καὶ μαχόμενοι περὶ τοῦ χρυσίου πρὸς ἀλλήλους διέσπασαν τὴν ἄνθρωπον. Ἀριστοτέλης μὲν οὖν μόνον Ὅμηρον ἔλεγε κινούμενα ποιεῖν ὀνόματα διὰ τὴν ἐνέργειαν· ἐγὼ δὲ φαίην ἂν καὶ τῶν ἀναθημάτων τὰ ἐνταυθοῖ μάλιστα συγκινεῖσθαι καὶ συνεπισημαίνειν τῇ τοῦ θεοῦ προνοίᾳ, καὶ τούτων μέρος μηδὲν εἶναι κενὸν μηδ' ἀναίσθητον, ἀλλὰ πεπλῆσθαι πάντα θειότητος. Καὶ ὁ Βόηθος· « ναὶ » εἶπεν· « οὐ γὰρ ἀρκεῖ τὸν θεὸν εἰς σῶμα καθειργνύναι θνητὸν ἅπαξ ἑκάστου μηνός, ἀλλὰ καὶ λίθῳ παντὶ καὶ χαλκῷ συμφυράσομεν αὐτόν, ὥσπερ
οὐκ ἔχοντες ἀξιόχρεων τῶν τοιούτων συμπτωμάτων τὴν B
τύχην δημιουργὸν καὶ τὸ αὐτόματον ». « Εἶτ' » ἔφην ἐγώ « τύχῃ σοι δοκεῖ καὶ αὐτομάτῳ τῶν τοιούτων ἕκαστον ἐοικέναι, καὶ πιθανόν ἐστι τὰς ἀτόμους ἐξολισθεῖν καὶ διαλυθῆναι καὶ παρεγκλῖναι μήτε πρότερον μήθ' ὕστερον, ἀλλὰ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐν ᾧ τῶν ἀναθέντων ἕκαστος ἢ χεῖρον ἔμελλε πράξειν ἢ βέλτιον ; Καὶ σὲ μὲν Ἐπίκουρος ὠφελεῖ νῦν ὡς ἔοικεν ἀφ' ὧν εἶπεν ἢ ἔγραψε πρὸ ἐτῶν τριακοσίων· ὁ θεὸς δ', εἰ μὴ συνείρξειε φέρων ἑαυτὸν εἰς ἅπαντα μηδὲ ἀνακερασθείη πᾶσιν, οὐκ ἄν σοι δοκοίη
κινήσεως ἀρχὴν καὶ πάθους αἰτίαν παρασχεῖν οὐδενὶ C
τῶν ὄντων ; »

9 Τοιαῦτα μὲν ἐγὼ πρὸς τὸν Βόηθον ἀπεκρινάμην, ὅμοια δὲ περὶ τῶν Σιβυλλείων. Ἐπειδὴ γὰρ ἔστημεν κατὰ τὴν πέτραν γενόμενοι τὴν κατὰ τὸ βουλευτήριον, ἐφ' ἧς λέγεται καθίζεσθαι τὴν πρώτην Σίβυλλαν ἐκ τοῦ Ἑλικῶνος παραγενομένην ὑπὸ τῶν Μουσῶν τραφεῖσαν (ἔνιοι δέ

398 A 5 ἐνέργειαν cum α supra sec. ε scripto EB ‖ B 1 ἔχοντες Anon. : —τος ‖ ἀξιόχρεων Rei. : —χρεω ‖ 3 τύχῃ ... καὶ αὐτομάτῳ Leon. : τύχη ... κ. αὐτόματον ‖ 5 διαλυθῆναι : διαχυ— Usener ‖ 9 συνείρξειε : συνείρξει B ‖ 10 δοκοίη (δοκείη B) : δοκεῖ Blass ‖ C 1 αἰτίαν Leon. : ἑστίαν.

du pays des Maliens et lui donnent pour mère Lamia, fille de Poseidon)[1] ; Sarapion se mit alors à rappeler les vers dans lesquels elle a chanté son propre sort, en proclamant que, même morte, elle ne cesserait pas de prophétiser : son être passerait dans la lune et en suivrait les évolutions, en s'identifiant au prétendu « visage » que l'on y observe[2], son souffle, mêlé à l'air, et sans cesse errant dans le monde, produirait les voix et les présages[3], son corps enfin, décomposé dans la terre, ferait pousser l'herbe et les plantes, nourriture des animaux sacrés, dont les entrailles, avec leurs couleurs, leurs formes et leurs qualités diverses, manifesteraient l'avenir aux hommes. Boéthos se mit à rire plus ostensiblement encore qu'auparavant, tandis que l'étranger disait : « Si cela aussi ressemble à des fables, pourtant les prophéties du moins sont confirmées par la ruine et l'abandon de nombreuses cités grecques, par l'apparition de tant d'armées barbares, par la chute de tant d'empires. Ces désastres nouveaux et récents de Cumes et de Dicaiarchie, jadis prédits et chantés dans les vers Sibyllins, n'étaient-ils pas comme une dette que le temps a acquittée[4] ? Ce furent des éruptions de volcan, des flots en ébullition, des jets de roches et de flammes que le souffle lançait en l'air, enfin l'anéantissement de cités à la fois si grandes et si vieilles, dont il était impossible, dès le lendemain, en se rendant sur place, de reconnaître et d'identifier l'emplacement dans le pays bouleversé. Ces catastrophes, il est bien difficile d'admettre qu'elles aient eu lieu, mais surtout qu'on les ait annoncées sans une intervention divine. »

10 Boéthos répondit : « Mais, mon cher, quel est l'événement que le temps ne doive pas à la nature ? Parmi les prodiges extraordinaires qui ont eu lieu sur terre ou sur mer, concernant des États ou des particuliers, en est-il un seul que quelqu'un n'ait pu prédire en se trouvant dans le vrai ? Aussi bien, il ne s'agit pas

2. Voir le traité *De facie* (Περὶ τοῦ ἐμφαινομένου προσώπου τῷ κύκλῳ τῆς σελήνης), et aussi un passage du *De sera*, 566 D.

φασιν ἐκ Μαλιέων ἀφικέσθαι Λαμίας οὖσαν θυγατέρα
τῆς Ποσειδῶνος), ὁ μὲν Σαραπίων ἐμνήσθη τῶν ἐπῶν ἐν
οἷς ὕμνησεν ἑαυτὴν ὡς οὐδ' ἀποθανοῦσα λήξει μαντικῆς·
ἀλλ' αὐτὴ μὲν ἐν τῇ σελήνῃ περίεισι τὸ καλούμενον
φαινόμενον γενομένη πρόσωπον, τῷ δ' ἀέρι τὸ πνεῦμα D
συγκραθὲν ἐν φήμαις ἀεὶ φορήσεται καὶ κληδόσιν· ἐκ
δὲ τοῦ σώματος μεταβαλόντος ἐν τῇ γῇ πόας καὶ ὕλης
ἀναφυομένης, βοσκήσεται ταύτην ἱερὰ θρέμματα, χρόας
τε παντοδαπὰς ἴσχοντα καὶ μορφὰς καὶ ποιότητας ἐπὶ
τῶν σπλάγχνων ἀφ' ὧν αἱ προδηλώσεις ἀνθρώποις τοῦ
μέλλοντος. Ὁ δὲ Βόηθος ἔτι μᾶλλον ἦν φανερὸς καταγελῶν,
τοῦ [δὲ] ξένου εἰπόντος ὡς, εἰ καὶ ταῦτα μύθοις ἔοικεν,
ἀλλὰ ταῖς γε μαντείαις ἐπιμαρτυροῦσι πολλαὶ μὲν ἀνα-
στάσεις καὶ μετοικισμοὶ πόλεων Ἑλληνίδων, πολλαὶ δὲ
βαρβαρικῶν στρατιῶν ἐπιφάνειαι καὶ ἀναιρέσεις ἡγεμο-
νιῶν· « ταυτὶ δὲ τὰ πρόσφατα καὶ νέα πάθη περί τε Κύμην E
καὶ Δικαιάρχειαν οὐχ ὑμνούμενα πάλαι καὶ ᾀδόμενα
διὰ τῶν Σιβυλλείων ὁ χρόνος ὥσπερ ὀφείλων ἀποδέδωκεν,
ἐκρήξεις πυρὸς ὀρείου καὶ ζέσεις θαλασσίας, καὶ πετρῶν
καὶ φλογμῶν ὑπὸ πνεύματος ἀναρρίψεις, καὶ φθορὰς
πόλεων ἅμα τοσούτων καὶ τηλικούτων, ὡς μεθ' ἡμέραν
ἐπελθοῦσιν ἄγνοιαν εἶναι καὶ ἀσάφειαν ὅπου κατῴκηντο
τῆς χώρας συγκεχυμένης ; Ταῦτα γὰρ εἰ γέγονε πιστεῦσαι
χαλεπόν ἐστι, μή τί γε προειπεῖν ἄνευ θειότητος. »

10 Καὶ ὁ Βόηθος· « Ποῖον γάρ » εἶπεν « ὦ δαιμόνιε,
τῇ φύσει πάθος ὁ χρόνος οὐκ ὀφείλει ; τί δ' ἐστι τῶν F
ἀτόπων καὶ ἀπροσδοκήτων περὶ γῆν ἢ θάλατταν ἢ πόλεις
ἢ ἄνδρας, ὅ τις ἂν προειπὼν οὐ τύχοι γενομένου ; Καίτοι

398 C 8 Μαλιέων Meineke (ἐκ Μαλιαίων ap. Clem. Alex., *Strom.* I, 70) : εἰς Μαλεῶνα ‖ 11 αὐτὴ Rei. : αὕτη ‖ D 7 φανερὸς : —ρῶς E ‖ 8 δὲ del. Bens. ‖ 9 γε Rei. : τε ‖ E 2 Δικαιάρχειαν Bern. : —χίαν ‖ 5 φλογμῶν Wil. : φλεγμονῶν.

même ici, en quelque sorte, de prédire, mais de dire, ou plutôt de jeter et de disperser des paroles sans fondement dans l'infini des possibles ; tandis qu'elles errent à l'aventure, souvent le hasard les rencontre et coïncide de lui-même avec elles. Car il est bien différent, à mon avis, de voir se produire ce qui a été dit ou de dire ce qui se produira. La prédiction, qui exprime ce qui n'est pas, avec l'erreur qui lui est inhérente, n'a pas le droit d'attendre sa preuve du hasard, et ce qui arrive après qu'elle a été rendue ne peut nullement démontrer d'une manière véritable qu'elle a été faite en connaissance de cause, puisque l'infinité des possibles produit toute sorte d'événements. Disons mieux : l'homme « habile aux conjectures », celui que la maxime proclame « excellent devin »[1], fait l'effet de quelqu'un qui, en se fondant sur les vraisemblances, recherche les traces de l'avenir et les suit à la piste ; mais ces Sibylles et ces Bakis[2], d'une manière tout arbitraire, ont jeté et disséminé au hasard dans le cours des âges, comme dans un océan, l'annonce et la prédiction de malheurs et d'événements de tout genre : s'il leur arrive qu'un certain nombre de ceux-ci se produisent par hasard, les prophéties, au moment où elles sont faites, n'en sont pas moins mensongères, même si, par la suite, des circonstances fortuites les rendent vraies. »

11 Quand Boéthos eut fini de parler, Sarapion lui répondit : « C'est là un jugement équitable en ce qui concerne les prédictions faites, comme le dit Boéthos, de cette manière vague et sans aucun fondement sérieux : par exemple, lorsque la victoire est annoncée à un général et qu'il est victorieux, ou bien lorsque l'oracle prédit la ruine d'une ville et qu'elle est en effet détruite. Mais, quand la prophétie mentionne non seulement l'événement futur, mais encore la façon dont il se produira, la date à laquelle il aura lieu, les circonstances qui doivent le précéder et l'accompagner, ce n'est plus là conjecturer un avenir probable, c'est

τοῦτό γε σχεδὸν οὐδὲ προειπεῖν ἔστιν ἀλλ' εἰπεῖν, μᾶλλον
δὲ ῥῖψαι καὶ διασπεῖραι λόγους οὐκ ἔχοντας ἀρχὴν εἰς
τὸ ἄπειρον· οἷς πλανωμένοις ἀπήντησε πολλάκις ἡ τύχη
καὶ συνέπεσεν αὐτομάτως. Διαφέρει γάρ, οἶμαι, γενέσθαι
τὸ ῥηθὲν ἢ ῥηθῆναι τὸ γενησόμενον. Ὁ γὰρ εἰπὼν τὰ μὴ
ὑπάρχοντα λόγος ἐν ἑαυτῷ τὸ ἡμαρτημένον ἔχων οὐ
δικαίως ἀναμένει τὴν ἐκ τοῦ αὐτομάτου πίστιν οὐδὲ 399
ἀληθεῖ τεκμηρίῳ χρῆται τοῦ προειπεῖν ἐπιστάμενος ⟨τῷ⟩
μετὰ τὸ εἰπεῖν γενομένῳ, πάντα τῆς ἀπειρίας φερούσης.
Μᾶλλον δ' ὁ μὲν « εἰκάζων καλῶς », ὃν « ἄριστον μάντιν »
ἀνηγόρευκεν ἡ παροιμία, ἰχνοσκοποῦντι καί στιβεύοντι
διὰ τῶν εὐλόγων τὸ μέλλον ὅμοιός ἐστι· Σίβυλλαι δ' αὗται
καὶ Βάκιδες ὥσπερ εἰς πόντον ἀτεκμάρτως τὸν χρόνον
κατέβαλον καὶ διέσπειραν ὡς ἔτυχε παντοδαπῶν ὀνόματα
καὶ ῥήματα παθῶν καὶ συμπτωμάτων· οἷς γιγνομένων
ἐνίων ἀπὸ τύχης, ὅμως ψεῦδός ἐστι τὸ νῦν λεγόμενον,
κἂν ὕστερον ἀληθές, εἰ τύχοι, γένηται. »

11 Τοιαῦτα τοῦ Βοήθου διελθόντος, ὁ Σαραπίων·
« Δίκαιον » ἔφη « τὸ ἀξίωμα περὶ τῶν οὕτως, ⟨ὡς⟩ λέγει B
Βόηθος, ἀορίστως καὶ ἀνυποθέτως λεγομένων· ⟨οἷον⟩
εἰ νίκη στρατηγῷ προείρηται ⟨καὶ⟩ νενίκηκεν, εἰ πόλεως
ἀναίρεσις ⟨καὶ⟩ ἀπόλωλεν. Ὅπου δ' οὐ μόνον λέγεται τὸ
γενησόμενον, ἀλλὰ καὶ πῶς καὶ πότε καὶ μετὰ τί καὶ μετὰ
τίνος, οὐκ ἔστιν εἰκασμὸς τῶν τάχα γενησομένων, ἀλλὰ

399 A 1 ἀναμένει : —νοι E || 2 τῷ add. Wytt. || 3 γενομένῳ Wytt. : —νου || 4 μᾶλλον Rei. : καλ cum lac. 2 litt. || 10 ὅμως nos : ὁμοίως || 11 κἂν Leon. : καὶ || ἀληθές Emp. : —θῶς || B 1 ὡς add. Xyl. || 2-4 οἷον, καί, καὶ add. Pat.

manifester par avance ce qui doit réellement arriver. Tel est justement le caractère de l'oracle relatif à la claudication d'Agésilas :

« Prends bien garde, en dépit de ton orgueil, ô Sparte
Ingambe, si de toi naît un règne boiteux :
Longtemps t'accableraient de maux inattendus
Les flots tempétueux des guerres meurtrières[1]. »

Tel, aussi, l'oracle relatif à l'île qui sortit de la mer devant Théra et Thérasia vers l'époque de la guerre entre Philippe et les Romains :

« Quand les armes des fils de Troie auront vaincu
Les Phéniciens, alors paraîtront des prodiges :
La mer luira de feux indicibles ; la foudre
Fera, dans l'ouragan déchaîné sur les flots,
Jaillir des rocs épars, et soudain surgira,
Inconnue aux mortels, une île, et le plus fort
Sous les coups acharnés des faibles cèdera. »

En effet, dans un court espace de temps, les Romains eurent raison des Carthaginois en battant Annibal, Philippe, en guerre contre les Aitoliens et les Romains, fut vaincu, et enfin une île surgit du fond de la mer, parmi de grandes flammes, au milieu des flots bouillonnants[2] : l'on ne saurait attribuer la rencontre et la coïncidence de tous ces événements au jeu spontané du hasard ; la manière dont ils sont reliés rend manifeste la prescience de l'oracle. Et que dire aussi de la prophétie qui annonça aux Romains, près de cinq cents ans à l'avance, l'époque à laquelle ils auraient à combattre contre tous les peuples à la fois, à savoir lors de la guerre entreprise contre leurs esclaves révoltés[3] ? Dans les cas de ce genre, la prédiction ne permet pas au hasard

3. Il s'agit de la guerre de Spartacus (73-71 avant J.-C.), que Plutarque a racontée dans sa *Vie de Crassus*, chap. 8 sqq. ; or les esclaves de l'armée de Spartacus avaient des origines très diverses. — Cf. H. Diels, *Sibyllinische Blätter*, p. 102, n. 1.

τῶν πάντως ἐσομένων προδήλωσις · ⟨οἷα⟩ καὶ ταῦτ' ἔστιν εἰς τὴν Ἀγησιλάου χωλότητα ·

« Φράζεο δή, Σπάρτη, καίπερ μεγάλαυχος ἐοῦσα,
μὴ σέθεν ἀρτίποδος βλάστῃ χωλὴ βασιλεία ·
δηρὸν γὰρ μόχθοι σε κατασχήσουσιν ἄελπτοι,
φθισίβροτόν τ' ἐπὶ κῦμα κυλινδομένου πολέμοιο. » C

καὶ τὰ περὶ τῆς νήσου πάλιν, ἣν ἀνῆκεν ἡ πρὸ Θήρας καὶ Θηρασίας θάλασσα [καὶ] περὶ τὸν Φιλίππου καὶ Ῥωμαίων πόλεμον ·

« Ἀλλ' ὁπότε Τρώων γενεὰ καθύπερθε γένηται
Φοινίκων ἐν ἀγῶνι, τότ' ἔσσεται ἔργα ἄπιστα ·
πόντος μὲν λάμψει πῦρ ἄσπετον, ἐκ δὲ κεραυνῶν
πρηστῆρες μὲν ἄνω διὰ κύματος ἀίξουσιν
ἄμμιγα σὺν πέτραις, ἠδὲ στηρίξεται αὐτοῦ
οὐ φατὸς ἀνθρώποις νῆσος · καὶ χείρονες ἄνδρες
χερσὶ βιησάμενοι τὸν κρείσσονα νικήσουσι. »

Τὸ γὰρ ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ Ῥωμαίους τε Καρχηδονίων περιγενέσθαι καταπολεμήσαντας Ἀννίβαν, καὶ Φίλιππον D Αἰτωλοῖς συμβαλόντα καὶ Ῥωμαίοις μάχῃ κρατηθῆναι, καὶ τέλος ἐκ βυθοῦ νῆσον ἀναδῦναι μετὰ πυρὸς πολλοῦ καὶ κλύδωνος ἐπιζέσαντος, οὐκ ἂν εἴποι τις ὡς ἀπήντησεν ἅμα πάντα καὶ συνέπεσε κατὰ τύχην ⟨καὶ⟩ αὐτομάτως, ἀλλ' ἡ τάξις ἐμφαίνει τὴν πρόγνωσιν · καὶ τὸ Ῥωμαίοις πρὸ ἐτῶν ὁμοῦ τι πεντακοσίων προειπεῖν τὸν χρόνον ἐν ᾧ πρὸς ἅπαντα τὰ ἔθνη πολεμήσοιεν ἅμα · τοῦτο δὲ ἦν τὸ πολεμῆσαι τοῖς οἰκέταις ἀποστᾶσιν. Ἐν τούτοις γὰρ οὐθὲν

399 B 7 οἷα add. Xyl. || 10 βλάστῃ cod. Seitenstett. in V. Ages. 3, 7 : βλάψῃ || C 1 φθισίβροτον : φθερσίβ— Paus., 3, 8, 9 || κυλινδομένου : κυκωομένου Paus. ibid. || 3 καὶ del. Rei. || 9 πέτραις Rei. : πέτρᾳ || ἠδὲ nos : ἡ δὲ || D 5 καὶ add. Stegmann.

dc chercher rien d'indéterminé ou d'obscur dans l'infini des possibles ; elle donne de nombreux moyens de contrôle et montre le chemin par lequel s'avance le destin. On ne peut donc pas dire, à mon avis, que ces vers tels qu'ils ont été prononcés par l'oracle ne soient qu'une rencontre due au hasard ; car, qu'est-ce qui empêchera un autre de rétorquer, Boéthos, quc les « Maximes souveraines » ne sont pas l'œuvre de votre Épicure[1], mais un assemblage fortuit de lettres, ainsi groupées par le hasard de manière à former le livre en question ? »

Offrandes delphiques

12 Tout en parlant ainsi, nous avancions toujours. Arrivés au Trésor de Corinthe, nous regardions le palmier de bronze, la seule des offrandes qui y reste encore : les grenouilles et les serpents d'eau qui sont ciselés à sa base suscitaient l'étonnement de Diogénianos et aussi, je l'avoue, le nôtre[2]. En effet, l'on ne peut pas dire que le palmier soit, comme d'autres arbres, une plante de marais, qui aime l'eau, et l'on ne voit pas non plus que les grenouilles aient aucun rapport avec Corinthe ni qu'elles figurent à titre d'emblème dans les armes de la ville (comme c'est assurément le cas pour la feuille de persil en or jadis offerte, dit-on, par Sélinonte, et aussi pour la hache dédiée par Ténédos à cause des crabes que l'on trouve dans ce pays au lieu appelé Astérion ct qui paraissent être les seuls à porter sur leur carapace l'empreinte d'une hache)[3]. Enfin, si le dicu lui-même, croit-on, aime les corbeaux, les cygnes, les loups et les éperviers[4], on ne lui attribue aucune préférence spécialc pour les grenouilles. Sarapion donna alors son avis : l'artiste aurait voulu signifier par là que l'élément liquide fournit au soleil le principe de sa nourriture, dc sa naissance et de sa respiration, soit qu'il se souvînt du vers d'Homère :

« Et le soleil levant monta du lac splendide »[5],

soit qu'il sût que les Égyptiens prennent comme

ἀτέκμαρτον οὐδὲ τυφλὸν ἀφίησι τῇ τύχῃ ζητεῖν ἐν ἀπειρίᾳ
ὁ λόγος· ἀλλὰ πολλὰ τῆς πείρας ἐνέχυρα δίδωσι καὶ E
δείκνυσι τὴν ὁδὸν ᾗ βαδίζει τὸ πεπρωμένον. Οὐ γὰρ οἶμαί
τιν' ἐρεῖν ὅτι τὰ μέτρα ταῦθ' ὡς προερρήθη συνέπεσε
κατὰ τύχην· ἐπεὶ τί κωλύει λέγειν ἕτερον ὡς οὐκ ἔγραψε
τὰς Κυρίας ὑμῖν Ἐπίκουρος, ὦ Βόηθε, Δόξας, ἀλλ' ἀπὸ
τύχης καὶ αὐτομάτως οὕτως πρὸς ἄλληλα τῶν γραμμάτων
συνεμπεσόντων ἀπετελέσθη τὸ βιβλίον ; »

12 Ἅμα δὲ τούτων λεγομένων προῄειμεν. Ἐν δὲ τῷ
Κορινθίων οἴκῳ τὸν φοίνικα θεωμένοις τὸν χαλκοῦν,
ὅσπερ ἔτι λοιπός ἐστι τῶν ἀναθημάτων, οἱ περὶ τὴν ῥίζαν
ἐντετορευμένοι βάτραχοι καὶ ὕδροι θαῦμα τῷ Διογενιανῷ F
παρεῖχον, ἀμέλει δὲ καὶ ἡμῖν. Οὔτε γὰρ φοῖνιξ, ὡς ἕτερα
δένδρα, λιμναῖόν ἐστι καὶ φίλυδρον φυτόν, οὔτε Κορινθίοις
τι βάτραχοι προσήκουσιν, ὥστε σύμβολον ἢ παράσημον
εἶναι τῆς πόλεως, ὥσπερ ἀμέλει Σελινούντιοί ποτε χρυσοῦν
σέλινον ἀναθεῖναι λέγονται, καὶ Τενέδιοι τὸν πέλεκυν
ἀπὸ τῶν καρκίνων τῶν γιγνομένων περὶ τὸ καλούμενον
Ἀστέριον παρ' αὐτοῖς· μόνοι γὰρ ὡς ἔοικεν ἐν τῷ χελωνίῳ 400
τύπον πελέκεως ἔχουσι. Καὶ μὴν αὐτῷ γε τῷ θεῷ κόρακας
καὶ κύκνους καὶ λύκους καὶ ἱέρακας καὶ πάντα μᾶλλον
ἢ ταῦτα εἶναι προσφιλῆ τὰ θηρία νομίζομεν. Εἰπόντος
δὲ τοῦ Σαραπίωνος ὅτι τὴν ἐξ ὑγρῶν ᾐνίξατο τροφὴν τοῦ
ἡλίου καὶ γένεσιν καὶ ἀναθυμίασιν ὁ δημιουργός, εἴθ'
Ὁμήρου λέγοντος ἀκηκοώς·

« ἠέλιος δ' ἀνόρουσε λιπὼν περικαλλέα λίμνην »,

εἴτ' Αἰγυπτίους ἑωρακὼς ἀρχῆς ⟨σύμβολον καὶ⟩ ἀνατολῆς

399 D 10 ἀφίησι τῇ τύχῃ Wytt. : ἀμφί τε τύχην ‖ E 3 τὰ μέτρα ταῦθ' Pat. : μετὰ τούτων ‖ προερρήθη Ald. : —ρέθη ‖ 5 ὑμῖν Leon. : μῖν post lacunam 1 litt. ‖ 9 Κορινθίων edd. : —θίω ‖ 400 A 8 ἀνόρουσε codd. Hom. γ 1 : ἀπό— ‖ 9 σύμβολον καὶ add. Poh.

symbole de l'origine et du lever de l'astre un enfant nouveau-né assis sur un lotus[1]. Je me mis à rire : « Mon cher, lui dis-je, que viens-tu encore insinuer ici le Stoïcisme, en glissant dans tes paroles, sans en avoir l'air, les embrasements et les respirations? Comme les Thessaliennes, tu fais descendre la lune et le soleil, en prétendant que c'est d'ici-bas, de la terre et des eaux, qu'ils prennent leur naissance et leur origine[2]. Platon a dit de l'homme que c'est une plante céleste, qui à partir de la tête, comme d'une racine, se dresse droite, vers le haut[3], et vous, en raillant Empédocle de soutenir que le soleil, qui est un foyer où se réfléchit la lumière du ciel, en retour

« Éclaire de sa face intrépide l'Olympe »[4],

vous représentez ce même soleil comme un être vivant issu de la terre ou comme une plante de marécage, en l'inscrivant d'office dans la patrie des grenouilles et des serpents d'eau ! Laissons plutôt cela au fatras mélodramatique des Stoïciens, et, ce que les artistes ont fait d'accessoire, considérons-le aussi à la manière d'un accessoire. En beaucoup de choses ils montrent de la recherche, et ils n'évitent pas toujours d'être froids et affectés. Aussi, comme celui qui a figuré le coq sur la main d'Apollon a voulu indiquer par là l'heure matinale et le moment où le soleil va se lever[5], on peut dire qu'ici les grenouilles sont le symbole de la saison printanière, pendant laquelle le soleil commence à reprendre l'empire du ciel et à dissiper le mauvais temps[6], si toutefois il faut, selon vous, admettre qu'Apollon et le Soleil ne sont pas deux divinités, mais une seule. » « Mais toi, dit Sarapion, n'es-tu pas de cet avis et penses-tu que le soleil soit différent d'Apollon? » « Autant, répondis-je, que la lune est différente du soleil ; et encore celle-ci ne cache-t-elle pas souvent le soleil, ni à tout le monde, tandis que le

1. Cet enfant nouveau-né est Harpocrate, fils d'Isis et d'Osiris : cf. *De Is. et Osir.*, 355 B ; 364 C-D ; 378 C.
2. Cf. *De def.*, 416 F-417 A, et Platon, *Gorg.*, 513 a.

παιδίον νεογνὸν γράφοντας ἐπὶ λωτῷ καθεζόμενον, γελάσας ἐγώ · « ποῦ σὺ πάλιν » εἶπον « ὦ χρηστέ, τὴν Στοὰν δευρὶ B
παρωθεῖς καὶ ὑποβάλλεις ἀτρέμα τῷ λόγῳ τὰς ἀνάψεις καὶ ἀναθυμιάσεις, [οὐχ] ὥσπερ αἱ Θετταλαὶ κατάγων τὴν σελήνην καὶ τὸν ἥλιον, ὡς ἐντεῦθεν ἀπὸ γῆς καὶ ὑδάτων βλαστάνοντας καὶ ἀρχομένους ; Ὁ μὲν γὰρ Πλάτων καὶ τὸν ἄνθρωπον οὐράνιον ὠνόμασε φυτόν, ὥσπερ ἐκ ῥίζης ἄνω τῆς κεφαλῆς ὀρθούμενον · ὑμεῖς δὲ τοῦ μὲν Ἐμπεδοκλέους καταγελᾶτε φάσκοντος τὸν ἥλιον περιαυγῆ ἀνακλάσει φωτὸς οὐρανίου γενόμενον αὖθις

« ἀνταυγεῖν πρὸς ὄλυμπον ἀταρβήτοισι προσώποις »,

αὐτοὶ δὲ γηγενὲς ζῷον ἢ φυτὸν ἕλειον ἀποφαίνετε τὸν ἥλιον, εἰς βατράχων πατρίδα ἢ ὕδρων ἐγγράφοντες. C
Ἀλλὰ ταῦτα μὲν εἰς τὴν Στωικὴν ἀναθώμεθα τραγῳδίαν, τὰ δὲ τῶν χειροτεχνῶν πάρεργα παρέργως ἐξετάσωμεν. Ἐν πολλοῖς γάρ εἰσι κομψοί, τὸ δὲ ψυχρὸν οὐ πανταχοῦ καὶ περίεργον ἐκπεφεύγασιν. Ὥσπερ οὖν ὁ τὸν ἀλεκτρυόνα ποιήσας ἐπὶ τῆς χειρὸς τοῦ Ἀπόλλωνος ἑωθινὴν ὑπεδήλωσεν ὥραν καὶ καιρὸν ἐπιούσης ἀνατολῆς, οὕτως ἐνταῦθα τοὺς βατράχους ἐαρινῆς ὥρας φαίη τις ἂν γεγονέναι σύμβολον ἐν ᾗ κρατεῖν ἄρχεται τοῦ ἀέρος ὁ ἥλιος καὶ τὸν χειμῶνα διαλύειν, εἴ γε δεῖ καθ' ὑμᾶς τὸν Ἀπόλλωνα καὶ D
τὸν ἥλιον μὴ δύο θεοὺς ἀλλ' ἕνα νομίζειν. » Καὶ ὁ Σαραπίων · « σὺ γὰρ » εἶπεν « οὐχ οὕτω νομίζεις, ἀλλ' οἴει τὸν ἥλιον διαφέρειν τοῦ Ἀπόλλωνος ; » « Ἔγωγ' » εἶπον « ὡς τοῦ ἡλίου τὴν σελήνην · ἀλλ' αὕτη μὲν οὐ πολλάκις οὐδὲ πᾶσιν ἀποκρύπτει τὸν ἥλιον, ὁ δ' ἥλιος

400 B 3 οὐχ del. Wil. || 5 ἀρχομένους : ἀρδο— Wytt. || 8 περιαυγῆ Wytt. Hartm. : περὶ γῆν || 10 ἀταρβήτοισι Wytt. : —τοις || D 5 εἶπον Sie. (« inquam » Xyl.) : εἶπεν || αὕτη Rei. : αὐτή.

soleil est cause que presque tous les hommes méconnaissent Apollon, car il détourne leur esprit, par la perception sensible, de la réalité vers l'apparence[1] ».

13 Là-dessus Sarapion demanda aux guides pourquoi ce Trésor portait le nom des Corinthiens, et non pas celui de Cypsélos, qui l'avait dédié. Faute, je pense, d'en savoir la raison, ils gardaient le silence. « Pouvons-nous croire, dis-je en souriant, qu'ils aient encore quelque chose dans l'esprit ou dans la mémoire, alors qu'ils sont complètement abasourdis par vos dissertations sur les corps célestes? Nous leur avons entendu dire précédemment que les Corinthiens, après l'abolition de la tyrannie, voulurent mettre au nom de leur cité l'inscription de la statue d'or qui était à Pise[2] et celle du Trésor qui est ici. Les Delphiens accédèrent à cette demande, qui leur paraissait juste, et donnèrent leur consentement. Mais les Éléens refusèrent, et c'est pourquoi les Corinthiens décrétèrent qu'ils seraient exclus des fêtes isthmiques ; aussi, depuis cette époque, aucun Éléen n'a-t-il concouru à ces jeux. Le meurtre des Molionides par Héraclès, près de Cléonai, n'est donc pour rien, malgré ce qu'en pensent quelques-uns, dans l'exclusion des Éléens[3] ; c'eût été à ceux-ci, au contraire, d'exclure les Corinthiens, si leur querelle avec eux était venue de là. » Telles furent mes paroles.

14 Après que nous fûmes passés devant le Trésor des Acanthiens et de Brasidas, le guide nous montra l'endroit où se trouvaient autrefois les broches de fer de la courtisane Rhodopis[4], ce qui excita l'indignation de Diogénianos : « Il appartenait bien à la même ville, dit-il, d'offrir à Rhodopis une place où venir déposer la dîme de ses gains et de faire périr Ésope, son compagnon d'esclavage[5] ! » Alors Sarapion : « Mon cher, dit-il, pourquoi t'indigner? Lève les yeux de ce côté et contemple, au milieu des généraux et des rois,

1. Sur cette identification d'Apollon au Soleil, voir *De def.*, 434 F et 438 D, et surtout *De E*, 386 B et 393 C-D.

ὁμοῦ τι πάντας ἀγνοεῖν τὸν Ἀπόλλωνα πεποίηκεν ἀποστρέφων τῇ αἰσθήσει τὴν διάνοιαν ἀπὸ τοῦ ὄντος ἐπὶ τὸ φαινόμενον. »

13 Ἐκ τούτου τοὺς περιηγητὰς ὁ Σαραπίων ἤρετο τί δὴ τὸν οἶκον οὐ Κυψέλου τοῦ ἀναθέντος, ἀλλὰ Κορινθίων ὀνομάζουσιν. Ἀπορίᾳ δ' αἰτίας, ἐμοὶ γοῦν δοκεῖ, σιωπώντων ἐκείνων, ἐπιγελάσας ἐγώ · « τί δ' » εἶπον « ἔτι τούτους E
οἰόμεθα γιγνώσκειν ἢ μνημονεύειν ἐκπεπληγμένους παντάπασιν, ὑμῶν μετεωρολεσχούντων ; ἐπεὶ πρότερόν γ' αὐτῶν ἠκούομεν λεγόντων ὅτι τῆς τυραννίδος καταλυθείσης ἐβούλοντο Κορίνθιοι καὶ τὸν ἐν Πίσῃ χρυσοῦν ἀνδριάντα καὶ τὸν ἐνταῦθα τουτονὶ θησαυρὸν ἐπιγράψαι τῆς πόλεως. Δελφοὶ μὲν οὖν ἔδοσαν ὡς δίκαιον καὶ συνεχώρησαν, Ἠλείους δὲ φθονήσαντας ἐψηφίσαντο μὴ μετέχειν Ἰσθμίων · ὅθεν οὐδεὶς ἐξ ἐκείνου γέγονεν Ἰσθμίων ἀγωνιστὴς Ἠλεῖος. Ὁ δὲ Μολιονιδῶν φόνος ὑφ' Ἡρακλέους περὶ Κλεωνὰς οὐδέν ἐστι μεταίτιος, ὡς ἔνιοι νομίζουσιν, Ἠλείοις τοῦ F
εἴργεσθαι · τοὐναντίον γὰρ ἦν αὐτοῖς προσῆκον εἴργειν, εἰ διὰ τοῦτο Κορινθίοις προσεκεκρούκεσαν. » Ἐγὼ μὲν οὖν ταῦτα εἶπον.

14 Ἐπεὶ δὲ τὸν Ἀκανθίων καὶ Βρασίδου παρελθοῦσιν οἶκον ἡμῖν ἔδειξεν ὁ περιηγητὴς χωρίον ἐν ᾧ Ῥοδώπιδος ἔκειντό ποτε τῆς ἑταίρας ὀβελίσκοι σιδηροῖ, δυσχεράνας ὁ Διογενιανός · « ἦν ἄρα τῆς αὐτῆς » ἔφη « πόλεως Ῥοδώπιδι μὲν χώραν παρασχεῖν ὅπου τὰς δεκάτας φέρουσα καταθήσεται τῶν μισθῶν, Αἴσωπον δ' ἀπολέσαι τὸν 401
ὁμόδουλον αὐτῆς. » Καὶ ὁ Σαραπίων · « τί δὲ ταῦτα » ἔφη « μακάριε, δυσχεραίνεις ; ἐκεῖ βλέψον ἄνω καὶ τὴν χρυσῆν ἐν τοῖς στρατηγοῖς καὶ βασιλεῦσι θέασαι

400 D 11 Κυψέλου Xyl. : Κυψέλλου ‖ E 3 ὑμῶν : ἡμῶν Rei. ‖ 5 Πίσῃ Anon. : πίσσῃ.

la statue d'or de Mnésarétè qui, selon le mot de Cratès, est érigée comme un trophée de la luxure des Grecs. »[1] Le jeune étranger la regarda et dit : « N'est-ce pas à Phryné que s'appliquait la parole de Cratès ? » « En effet, répondit Sarapion, puisqu'elle s'appelait Mnésarétè et que Phryné était un surnom dû à son teint jaunâtre[2]. Que de noms, semble-t-il, sont éclipsés par les surnoms ! Ainsi la mère d'Alexandre s'appela, dit-on, Polyxénè, puis Myrtalè, puis Olympias et Stratonikè[3] ; Eumétis de Rhodes, aujourd'hui encore, est le plus souvent appelée, du nom de son père, Cléoboulinè[4] ; Hérophilè d'Érythrai, devenue prophétesse, fut connue sous l'appellation de Sibylle[5]. Tu entendras enfin les érudits attribuer à Léda le nom de Mnésinoè, à Oreste celui d'Achaios... Mais quel moyen vois-tu, dit-il en regardant Théon, de réfuter l'accusation dont Phryné est le prétexte ? »

15 Théon sourit doucement : « Je le ferai si bien, dit-il, que je t'accuserai toi-même de ne reprocher aux Grecs que leurs fautes les moins graves. Ainsi Socrate, dînant chez Callias, ne s'en prend qu'aux parfums et supporte la vue des enfants qui dansent, font des culbutes, s'embrassent, et celle des bouffons[6] ; c'est d'une manière analogue, il me semble, que tu exclus du sanctuaire une femme coupable d'avoir fait de sa beauté un indigne usage, tandis que ces monuments dont le dieu est environné de toutes parts, prémices et dîmes qui sont le fruit de meurtres, de guerres et de pillages, et ce temple rempli de dépouilles et de butins faits sur des Grecs, tu vois tout cela sans t'indigner ! Et tu ne plains pas les Grecs, quand tu lis sur leurs belles offrandes des inscriptions aussi honteuses : *Brasidas et les Acanthiens sur les Athéniens*, — *Les Athéniens sur les Corinthiens*, — *Les Phocidiens*

2. Φρύνη, c'est le crapaud. Le nom de Mnésarétè, plus noble, désigne « celle qui se souvient de la vertu ». On sait que Phryné de Thespies fut le modèle et la maîtresse du sculpteur Praxitèle : cf. ci-dessous, 401 D.

Μνησαρέτην, ἣν Κράτης εἶπε τῆς τῶν Ἑλλήνων ἀκρασίας
ἀνακεῖσθαι τρόπαιον. » Ἰδὼν οὖν ὁ νεανίας· « εἶτ' οὐ
περὶ Φρύνης » ἔφη « τοῦτο ἦν εἰρημένον τῷ Κράτητι ; »
« Ναί » εἶπεν ὁ Σαραπίων· « Μνησαρέτη γὰρ ἐκαλεῖτο,
τὴν δὲ Φρύνην ἐπίκλησιν ἔσχε διὰ τὴν ὠχρότητα. Πολλὰ
δ' ὡς ἔοικε τῶν ὀνομάτων ἀποκρύπτουσιν αἱ παρωνυμίαι.
Τὴν γοῦν Ἀλεξάνδρου μητέρα Πολυξένην εἶτα Μυρτάλην B
Ὀλυμπιάδα τε καὶ Στρατονίκην κληθῆναι λέγουσι· τὴν
δὲ Ῥοδίαν Εὔμητιν ἄχρι νῦν Κλεοβουλίνην πατρόθεν οἱ
πλεῖστοι καλοῦσιν· Ἡροφίλην δὲ τὴν Ἐρυθραίαν μαντικὴν
γενομένην Σίβυλλαν προσηγόρευσαν. Τῶν δὲ γραμμα-
τικῶν ἀκούσῃ καὶ τὴν Λήδαν Μνησινόην, καὶ τὸν Ὀρέστην
Ἀχαιόν.... ὠνομάσθαι φασκόντων. Ἀλλὰ πῶς, ἔφη,
διανοῇ σύ (βλέψας πρὸς τὸν Θέωνα) τουτὶ διαλῦσαι τὸ
περὶ Φρύνης αἰτίαμα ; »

15 Κἀκεῖνος ἡσυχῇ διαμειδιάσας· « οὕτως » εἶπεν
« ὥστε καὶ σοὶ προσεγκαλεῖν τὰ μικρότατα τῶν Ἑλληνικῶν
πλημμελημάτων ἐλέγχοντι. Καθάπερ γὰρ ὁ Σωκράτης C
ἑστιώμενος ἐν Καλλίου τῷ μύρῳ πολεμεῖ μόνον, ὀρχήσεις
δὲ παίδων καὶ κυβιστήσεις καὶ φιλήματα καὶ γελωτοποιοὺς
ὁρῶν ἀνέχεται, καὶ σύ μοι δοκεῖς ὁμοίως γύναιον εἴργειν
τοῦ ἱεροῦ χρησάμενον ὥρᾳ σώματος οὐκ ἐλευθερίως, φόνων
δὲ καὶ πολέμων καὶ λεηλασιῶν ἀπαρχαῖς καὶ δεκάταις
κύκλῳ περιεχόμενον τὸν θεὸν ὁρῶν, καὶ τὸν νεὼν σκύλων
Ἑλληνικῶν ἀνάπλεων καὶ λαφύρων οὐ δυσχεραίνεις, οὐδ'
οἰκτείρεις τοὺς Ἕλληνας ἐπὶ τῶν καλῶν ἀναθημάτων
αἰσχίστας ἀναγιγνώσκων ἐπιγραφάς· « Βρασίδας καὶ
Ἀκάνθιοι ἀπὸ Ἀθηναίων » καί « Ἀθηναῖοι ἀπὸ Κοριν- D

401 A 6 εἶτ' οὐ Rei. : εἶτα ‖ B 3 Ῥοδίαν : Κορινθίαν B ‖ Κλεολίνην B (cum litt. ιν supra scriptis) : Κλεοβούλην E ‖ 7 post Ἀχαιὸν lac. 20 litt. BE ‖ 10 ἡσυχῇ om. B ‖ 11 ὥστε Rei. : ὥς γε ‖ C 2 ἑστιώμενος Rei. : αἰτιώ— ‖ Καλλίου Rei. : —λία ‖ πολεμεῖ Rei. : —μεῖν ‖ 8 ἀνάπλεων Rei. : —πλέω.

sur les Thessaliens, — Les Ornéates sur les Sicyoniens, — Les Amphictyons sur les Phocidiens?[1] Mais Praxitèle seul, à ce qu'il paraît, a chagriné Cratès, en obtenant ici une place pour sa maîtresse ; Cratès ne devait-il pas plutôt le louer d'avoir dressé à côté de ces monarques d'or[2] une courtisane d'or, puisqu'il avilissait ainsi la richesse en montrant qu'elle n'a rien d'admirable ni d'auguste? Des offrandes de justice, de sagesse, de magnanimité, voilà ce que doivent placer auprès du dieu les rois et les magistrats, au lieu des tributs en or d'un luxe fastueux, qui est aussi le partage de ceux qui ont mené la vie la plus honteuse. »

16 « Il est une chose que tu ne dis pas, reprit l'un des deux guides : c'est que Crésus fit faire en or la statue de sa boulangère et la consacra ici.[3] » « C'est vrai, répondit Théon, mais en cela il ne déployait pas un luxe insultant pour le sanctuaire, car il avait un motif honnête et équitable. On dit, en effet, qu'Alyattès, père de Crésus, s'était remarié et avait des enfants de sa seconde femme ; celle-ci, qui en voulait aux jours de Crésus, remit du poisson à sa boulangère et lui ordonna d'en mêler à la pâte en fabriquant le pain destiné à Crésus ; mais la boulangère avertit secrètement celui-ci, et ce fut aux enfants de la reine qu'elle servit le pain empoisonné. En échange de ce bienfait, Crésus, devenu roi, voulut prendre en quelque sorte le dieu à témoin de sa reconnaissance envers cette femme, et ce fut là assurément, de sa part, une belle action. Il est donc juste » continua-t-il « d'apprécier et d'estimer toutes les offrandes de cette espèce, dont certaines ont été faites aussi par des cités, telle celle des Oponticns : les tyrans phocidiens ayant fondu un grand nombre des offrandes d'or et d'argent pour en frapper des pièces

2. Parmi ces statues dorées de rois se trouvaient celles d'Archidamos de Sparte et de Philippe de Macédoine, cf. Athénée, 13, 591 B.

3. Cf. Hérodote, 1, 51.

θίων » καί « Φωκεῖς ἀπὸ Θεσσαλῶν », « Ὀρνεᾶται » δέ
« ἀπὸ Σικυωνίων », « Ἀμφικτύονες » δέ « ἀπὸ Φωκέων ».
Ἀλλὰ Πραξιτέλης ὡς ἔοικε μόνος ἠνίασε Κράτητα τῇ
ἐρωμένῃ τυχὼν αὐτόθι χώρας, ὃν ἐπαινεῖν ὤφειλε Κράτης,
ὅτι τοῖς χρυσοῖς βασιλεῦσι τούτοις παρέστησε χρυσῆν
ἑταίραν, ἐξονειδίζων τὸν πλοῦτον ὡς οὐδὲν ἔχοντα θαυμά-
σιον οὐδὲ σεμνόν. Δικαιοσύνης γὰρ ἀναθήματα καὶ
σωφροσύνης καὶ μεγαλονοίας καλῶς ἔχει τίθεσθαι παρὰ
τῷ θεῷ τοὺς βασιλεῖς καὶ τοὺς ἄρχοντας, οὐ χρυσῆς καὶ
τρυφώσης εὐπορίας ἧς μέτεστι καὶ τοῖς αἴσχιστα βεβιω- E
κόσιν. »

16 « Ἐκεῖνο δ' οὐ λέγεις » εἶπεν ἅτερος τῶν περιηγη-
τῶν, « ὅτι Κροῖσος ἐνταῦθα καὶ τῆς ἀρτοποιοῦ χρυσῆν
εἰκόνα ποιησάμενος ἀνέθηκε. » ⟨Καὶ ὁ Θέων · « ναί »
ἔφη⟩ « πλὴν οὐκ ἐντρυφῶν τῷ ἱερῷ, καλὴν δὲ λαβὼν
αἰτίαν καὶ δικαίαν. Λέγεται γὰρ Ἀλυάττην τὸν πατέρα
τοῦ Κροίσου δευτέραν ἀγαγέσθαι γυναῖκα καὶ παῖδας
ἑτέρους τρέφειν · ἐπιβουλεύουσαν οὖν τῷ Κροίσῳ τὴν
ἄνθρωπον φάρμακον δοῦναι τῇ ἀρτοποιῷ καὶ κελεῦσαι
διαπλάσασαν ἄρτον ἐξ αὐτοῦ τῷ Κροίσῳ παραδοῦναι ·
τὴν δ' ἀρτοποιὸν κρύφα τῷ Κροίσῳ φράσαι, παραθεῖναι
δὲ τοῖς ἐκείνης παισὶ τὸν ἄρτον · ἀνθ' ὧν βασιλεύσαντα F
τὸν Κροῖσον οἷον ἐπὶ μάρτυρι τῷ θεῷ τὴν χάριν ἀμείψασθαι
τῆς γυναικός, εὖ γε ποιοῦντ' ἐκεῖνον. Ὅθεν » εἶπεν
« ἄξιον δὴ καὶ τῶν πόλεων εἴ τι τοιοῦτόν ἐστιν ἀνάθημα
τιμᾶν καὶ ἀγαπᾶν, οἷον τὸ Ὀπουντίων. Ἐπεὶ γὰρ οἱ
Φωκέων τύραννοι πολλὰ τῶν χρυσῶν καὶ ἀργυρῶν ἀνα-

401 D 2 Ὀρνεᾶται B : Ὀρνιάται ‖ 5 χώρας Emp. : δωρεᾶς ‖ 9 ἔχει B : ἔχειν ‖ 10 τῷ θεῷ Anon. : τῶν θεῶν ‖ E 4 ἀρτοποιοῦ B : ἀρτόπου ‖ 5-6 Lac. 15 litt. suppl. Pat. ‖ 10 ἀρτοποιῷ Sie. : ἀρτόπω ‖ 12 ἀρτοποιὸν Sie. : ἄρτοπον ‖ F 5 ἀγαπᾶν Stegmann : ἄγαν.

de monnaie qu'ils répandirent dans les villes[1], les Opontiens réunirent tout ce qu'ils possédaient d'argent phocidien et en firent un vase, qu'ils envoyèrent ici et consacrèrent au dieu[2]. Pour moi, j'approuve les gens de Myrina et d'Apollonie qui ont envoyé ici des moissons d'or, et davantage encore ceux d'Érétrie et de Magnésie qui ont fait don des prémices de leur population au dieu, comme au dispensateur de tout fruit, au père, à l'auteur, à l'ami de l'humanité. Mais je blâme les Mégariens, qui sont presque les seuls à avoir représenté ici le dieu avec une lance au bras, ce qu'ils firent à la suite de leur victoire sur les Athéniens qui occupaient leur ville après les guerres médiques et qu'ils en chassèrent[3] ; plus tard, cependant, ils consacrèrent au dieu un plectre d'or, en songeant sans doute aux vers de Skythinos concernant la lyre :

« C'est le bel Apollon qui l'accorde,
Le fils de Zeus, principe et fin universels ;
Pour plectre, il a l'éclat radieux du soleil »[4].

Retour au sujet

17 Sarapion se disposait à répondre sur ce sujet, quand l'étranger prit la parole : « Quel que soit le plaisir que j'éprouve à écouter de tels propos, il me faut pourtant réclamer l'exécution de la promesse, précédemment faite[5], de rechercher pourquoi la Pythie a cessé de prophétiser en vers, épiques ou autres ; aussi, si vous le voulez bien, ajournons le reste de la visite et asseyons-nous ici pour entendre traiter cette question. Car ce qui surtout discrédite l'oracle, c'est que l'on pose cette alternative : si la Pythie ne prophétise plus en vers, c'est, ou bien qu'elle ne s'approche pas de la demeure du dieu, ou bien que l'exhalaison inspiratrice[6] s'est complètement tarie et que son efficacité a cessé. »

Ayant donc fait le tour du temple, nous nous asseyons

1. Sur le « monnayage » des offrandes du sanctuaire par les Phocidiens pendant la guerre sacrée du IVe siècle, voir Th. Reinach, *R. Arch.*, 28, 1928, p. 39.

θημάτων συγχέαντες ἔκοψαν νόμισμα καὶ διέσπειραν εἰς
τὰς πόλεις, Ὀπούντιοι συναγαγόντες ὅσον ἀργυρίου
⟨Φωκικοῦ εἶχον καὶ ποιήσαντες⟩ ὑδρίαν ἀνέπεμψαν ἐνθάδε
τῷ θεῷ καὶ καθιέρωσαν. Ἐγὼ δὲ καὶ Μυριναίους ἐπαινῶ
καὶ Ἀπολλωνιάτας θέρη χρυσᾶ δεῦρο πέμψαντας, ἔτι δὲ 402
μᾶλλον Ἐρετριεῖς καὶ Μάγνητας ἀνθρώπων ἀπαρχαῖς
δωρησαμένους τὸν θεόν, ὡς καρπῶν δοτῆρα καὶ πατρῷον
καὶ γενέσιον καὶ φιλάνθρωπον· αἰτιῶμαι δὲ Μεγαρεῖς,
ὅτι μόνοι σχεδὸν ἐνταῦθα λόγχην ἔχοντα τὸν θεὸν ἔστησαν
ἀπὸ τῆς μάχης ἣν Ἀθηναίους μετὰ τὰ Περσικὰ τὴν
πόλιν ἔχοντας αὐτῶν νικήσαντες ἐξέβαλον· ὕστερον
μέντοι πλῆκτρον ἀνέθηκαν τῷ θεῷ χρυσοῦν ἐπιστήσαντες
ὡς ἔοικε Σκυθίνῳ λέγοντι περὶ τῆς λύρας·

« ἣν ἁρμόζεται
Ζηνὸς εὐειδὴς Ἀπόλλων, πᾶσαν ἀρχὴν καὶ τέλος
συλλαβών· ἔχει δὲ λαμπρὸν πλῆκτρον ἡλίου φάος. » B

17 Ἐπιβάλλοντος δὲ τοῦ Σαραπίωνος εἰπεῖν τι περὶ
τούτων, ὁ ξένος· « ἡδὺ μὲν » ἔφη « τὸ τοιούτων ἀκροᾶσθαι
λόγων, ἐμοὶ δ' ἀναγκαῖόν ἐστι τὴν πρώτην ὑπόσχεσιν
ἀπαιτῆσαι περὶ τῆς αἰτίας ᾗ πέπαυκε τὴν Πυθίαν ἐν
ἔπεσι καὶ μέτροις ἄλλοις θεσπίζουσαν· ὥστ', εἰ δοκεῖ,
τὰ λειπόμενα τῆς θέας ὑπερθέμενοι περὶ τούτων ἀκούσωμεν
ἐνταῦθα καθίσαντες. Οὗτος γάρ ἐστιν ὁ μάλιστα πρὸς τὴν
τοῦ χρηστηρίου πίστιν ἀντιβαίνων λόγος, ὡς δυεῖν
θάτερον, ἢ τῆς Πυθίας τῷ χωρίῳ μὴ πελαζούσης ἐν ᾧ τὸ
θεῖόν ἐστιν, ἢ τοῦ πνεύματος παντάπασιν ἀπεσβεσμένου
καὶ τῆς δυνάμεως ἐκλελοιπυίας. » C
Περιελθόντες οὖν ἐπὶ τῶν μεσημβρινῶν καθεζόμεθα

401 F 9 Φωκικοῦ εἶχον καὶ ποιήσαντες nos add. (in codd. nulla est lac.) : ὅσον <ἔσχον> ἀργυρίου <Φωκικοῦ καὶ ποιήσαντες> Sie. || ὑδρίαν Rei. : ὑδρίον || 10 Μυριναίους Rei. : μυρίνας || 402 B 10 μὴ : μηκέτι Pat. dub.

sur les degrés du côté sud de l'édifice, face au sanctuaire de la Terre et à la fontaine...[1], ce qui fait dire aussitôt à Béothos que les lieux s'accordent avec l'étranger pour suggérer ce problème : « Car il y avait ici un sanctuaire des Muses, autour de la résurgence de l'écoulement[2] où l'on prenait l'eau qui servait aux libations et aux aspersions, comme le dit Simonide :

« Pour les aspersions là se puise une eau pure,
Sous le domaine des Muses aux beaux cheveux. »

D'une manière un peu plus recherchée, le même Simonide appelle Clio « des ablutions la chaste intendante », et dit : « on l'invoque dans les prières..., elle qui porte un péplos sans or..., elle verse, du fond des abîmes divins, l'eau parfumée, exquise ». C'est donc à tort qu'Eudoxos[3] a admis l'opinion qui fait de cette eau celle du Styx. Si l'on installa ici les Muses comme assistantes et comme gardiennes de la divination, à côté de la fontaine et du sanctuaire de la Terre, à laquelle appartenait, dit-on, l'oracle, c'est parce que l'avenir y était chanté en vers[4]. Même, au dire de quelques-uns, c'est ici que fut entendu le premier vers héroïque :

« Oiseaux, donnez vos plumes ; abeilles, votre cire. »[5]

Quand le dieu..., elle manqua... et perdit son privilège
[auguste. »

Prose et poésie

18 Sarapion dit alors : « Voilà des paroles, Boéthos, plus équitables et plus savantes ; car il ne faut pas s'en prendre

2. Sur cette expression περὶ τὴν ἀναπνοὴν τοῦ νάματος, voir J. Pouilloux, *Énigmes à Delphes*, p. 82 et 92, note 2.
3. Eudoxos de Cnide, philosophe de l'Académie, mathématicien et astronome du ɪᴠ^e siècle avant J.-C. : voir A. Lesky, *Gesch. Griech. Lit.*[3], p. 588.
4. Sur les Muses delphiques, voir P. Boyancé, *Rev. Ét. Anc.* 40, 1938, p. 309-316.
5. Cf. Paus., 10, 5, 9 : d'après une légende, le premier temple de Delphes aurait été fait de plumes réunies avec de la cire.

κρηπίδων ⟨τοῦ⟩ νεὼ πρὸς τὸ τῆς Γῆς ἱερὸν τό θ' ὕδωρ... ἀποβλέποντες· ὥστ' εὐθὺς εἰπεῖν τὸν Βόηθον ὅτι καὶ ὁ τόπος τῆς ἀπορίας συνεπιλαμβάνεται τῷ ξένῳ. « Μουσῶν γὰρ ἦν ἱερὸν ἐνταῦθα περὶ τὴν ἀναπνοὴν τοῦ νάματος, ὅθεν ἐχρῶντο πρός τε τὰς λοιβὰς ⟨καὶ τὰς χέρνιβας⟩ τῷ ὕδατι τούτῳ, ὥς φησι Σιμωνίδης,

« ἔνθα χερνίβεσσιν ἀρύεται [τε] Μουσᾶν
καλλικόμων ὑπένερθεν ἁγνὸν ὕδωρ. »

Μικρῷ δὲ περιεργότερον αὖθις ὁ Σιμωνίδης τὴν Κλειὼ
προσειπὼν « ἁγνὰν ἐπίσκοπον χερνίβων » φησί « πολύ- D
λιστον [ἀραιόν τέ ἐστιν] ἀχρυσόπεπλον † εὐῶδες ἀμβρο-
σίων ἐκ μυχῶν ἐραννὸν ὕδωρ λείβειν ». Οὐκ ὀρθῶς οὖν
Εὔδοξος ἐπίστευσε τοῖς Στυγὸς ὕδωρ τοῦτο καλεῖσθαι
ἀποφήνασι. Τὰς δὲ Μούσας ἱδρύσαντο παρέδρους τῆς
μαντικῆς καὶ φύλακας αὐτοῦ παρὰ τὸ νᾶμα καὶ τὸ τῆς Γῆς
ἱερόν, ἧς λέγεται τὸ μαντεῖον γενέσθαι, ⟨διὰ⟩ τὴν ἐν
μέτροις καὶ μέλεσι χρησμῳδίαν. Ἔνιοι δὲ καὶ πρῶτον
ἐνταῦθά φασιν ἡρῷον μέτρον ἀκουσθῆναι·

« συμφέρετε πτέρα τ', οἰωνοί, κηρόν τε, μέλισσαι »·

ὅτε τῷ θεῷ † ἐπιδεᾶ γενομένην ἀποβαλεῖν τὸ σεμνόν. »

18 Ὁ Σαραπίων· « ἐπιεικέστερα ταῦτα » εἶπεν « ὦ
Βόηθε, καὶ μουσικώτερα· δεῖ γὰρ μὴ μάχεσθαι πρὸς τὸν E

402 C 3 τοῦ add. Emp. ‖ lac. 12 litt. post ὕδωρ E, post ἀποβλέποντες B <τῆς Κασσοτίδος> suppl. Pat. dub. ‖ 7 καὶ τὰν χέρνιβας add. Reiske (nulla est lac. in codd.) ‖ 9 ἀρύεται Turn. : εἰρύεται ‖ τε del. Rei. : τὸ Bergk ‖ D 2 ἀραίον τε ἐστιν del. nos : ἀρυόντεσσιν Emp. ‖ post ἀχρυσόπεπλον lac. 16 litt. ‖ 3 ἐραννὸν Turn. : ἐρανὸν ‖ λείβειν Pat. dub. : λαβόν ‖ 5 ἀποφήνασι Turn. : πεφύκασι E πεφήνασι B πεποιηκόσι Wil. prob. Chantraine ‖ 7 διὰ add. Wytt. ‖ 10 πτερά τ' codd. Philostrati (Vita Apoll., 247) : πτερά ‖ 11 ὅτε τῷ θεῷ : nulla est lac. in codd, sed constat multa verba excidisse.

au dieu, ni proscrire, en même temps que l'oracle, sa prescience et sa divinité, mais il convient de rechercher la solution des contradictions apparentes et de ne pas abandonner la piété et la foi de nos pères. » « Tu as raison, lui dis-je, mon excellent Sarapion. Nous ne désespérons pas de la philosophie, comme si elle était complètement perdue et anéantie sous prétexte que, après les poèmes qui ont exprimé les maximes et les pensées des premiers philosophes, tels qu'Orphée, Hésiode, Parménide, Xénophane, Empédocle et Thalès, les philosophes qui sont venus ensuite ont cessé d'employer les vers, et cela jusqu'à nos jours, sauf toi : c'est grâce à toi que la poésie vient de nouveau se joindre à la philosophie pour exhorter les jeunes gens à la droiture et à la noblesse des sentiments[1]. L'astronomie non plus n'est pas tenue en moindre estime parce qu'Aristarchos, Timocharis, Aristyllos, Hipparchos[2] et leurs disciples écrivaient en prose, tandis qu'auparavant c'est en vers que s'étaient exprimés Eudoxos, Hésiode et Thalès (si toutefois Thalès est bien vraiment l'auteur de l'*Astronomie* qu'on lui attribue)[3]. Pindare aussi avoue ne savoir que dire de l'abandon où était tombé de son temps tel mode lyrique, et il s'étonne[4]... Il n'y a rien de singulier, rien d'étrange à rechercher les causes de pareilles transformations ; mais, proscrire les arts et les sciences parce qu'ils ont subi un changement ou une évolution, voilà qui n'est pas juste. »

19 Théon prit la parole[5] : « Il est vrai, dit-il, que les changements et les innovations dans ce domaine ont été en fait considérables ; cependant tu sais qu'ici beaucoup d'oracles, dès l'époque ancienne, étaient rendus en prose, et ils concernaient des événements qui n'étaient pas négligeables. Par exemple, lorsque les Lacédémoniens, suivant le récit de Thucydide, consultèrent le dieu au sujet de la guerre contre Athènes, il leur prédit victoire et domination, ajoutant que pour sa part il les aiderait, qu'il en fût ou non sollicité ; il leur dit aussi que s'ils ne rappelaient pas

θεὸν μηδὲ ἀναιρεῖν μετὰ τῆς μαντικῆς ἅμα τὴν πρόνοιαν
καὶ τὸ θεῖον, ἀλλὰ τῶν ὑπεναντιοῦσθαι δοκούντων λύσεις
ἐπιζητεῖν, τὴν δὲ εὐσεβῆ καὶ πάτριον μὴ προΐεσθαι
πίστιν. » « Ὀρθῶς » ἔφην ἐγώ « λέγεις, ἄριστε Σαραπίων·
οὐδὲ γὰρ φιλοσοφίαν ἀπογιγνώσκομεν ὡς ἀνῃρημένην
παντάπασι καὶ διεφθορυῖαν, ὅτι πρότερον μὲν ἐν ποιήμασιν
ἐξέφερον οἱ φιλόσοφοι τὰ δόγματα καὶ τοὺς λόγους,
ὥσπερ Ὀρφεὺς καὶ Ἡσίοδος καὶ Παρμενίδης καὶ Ξενοφάνης
καὶ Ἐμπεδοκλῆς καὶ Θαλῆς, ὕστερον δ' ἐπαύσαντο καὶ F
πέπαυνται χρώμενοι μέτροις πλὴν σοῦ· διὰ σοῦ δ' αὖθις
εἰς φιλοσοφίαν ποιητικὴ κάτεισιν, ὄρθιον καὶ γενναῖον
ἐγκελευομένη τοῖς νέοις. Οὐδ' ἀστρολογίαν ἀδοξοτέραν
ἐποίησαν οἱ περὶ Ἀρίσταρχον καὶ Τιμόχαριν καὶ Ἀρίστυλ-
λον καὶ Ἵππαρχον καταλογάδην γράφοντες, ἐν μέτροις
πρότερον Εὐδόξου καὶ Ἡσιόδου καὶ Θαλοῦ γραφόντων, 403
εἴ γε Θαλῆς ἐποίησεν ὡς ἀληθῶς ⟨τὴν⟩ εἰς αὐτὸν ἀναφε-
ρομένην Ἀστρολογίαν. Πίνδαρος δὲ καὶ περὶ τρόπου
μελῳδίας ἀμελουμένου καθ' αὑτὸν ἀπορεῖν ὁμολογεῖ,
καὶ θαυμάζει ὅτι ... · οὐθὲν γάρ ἐστι δεινὸν οὐδ' ἄτοπον
αἰτίας ζητεῖν τῶν τοιούτων μεταβολῶν· ἀναιρεῖν δὲ τὰς
τέχνας καὶ τὰς δυνάμεις, ἄν τι κινηθῇ καὶ παραλλάξῃ τῶν
κατὰ ταύτας, οὐ δίκαιον. »

19 Ὑπολαβὼν δ' ὁ Θέων· « ἀλλὰ ταῦτα μὲν » εἶπε
« μεγάλας ἔσχηκε τῷ ὄντι παραλλαγὰς καὶ καινοτομίας·
τῶν δ' ἐνταῦθα ⟨χρησμῶν οἶσθα⟩ πολλοὺς καὶ τότε κατα-
λογάδην ἐκφερομένους καὶ περὶ πραγμάτων οὐ τῶν B
τυχόντων· Λακεδαιμονίοις τε γάρ, ὡς Θουκυδίδης ἱστό-
ρηκε, περὶ τοῦ πρὸς Ἀθηναίους πολέμου χρωμένοις
ἀνεῖλε νίκην καὶ κράτος, καὶ βοηθήσειν αὐτὸς καὶ παρα-

402 E 2 θεὸν Amy. : θεῶνα || 6 ἀπογιγνώσκομεν Wil. : ἀπεγιν— || 7 πρότερον B : —ροι || F 1 Θαλῆς del. Wil. || 3 καὶ om. E || 403 A 2 τὴν εἰς αὐτὸν Turn. : εἰς αὐτὴν || 5 post ὅτι lac. 150 litt. E, 50 B || 11 χρησμῶν οἶσθα add. Pat. (nulla lac. est in codd.).

Pausanias, ils laboureraient « avec un soc en argent »[1]. Aux Athéniens qui l'interrogeaient sur l'expédition de Sicile, il enjoignit d'amener d'Erythrai la prêtresse d'Athéna : or cette femme s'appelait Hésychia[2]. Quand le Sicilien Deinoménès le consulta au sujet de ses fils, il répondit que trois d'entre eux régneraient ; Deinoménès répliquant : « Ce sera sans doute pour leur malheur, Apollon souverain ! », il dit : « C'est cela aussi que je te réserve et dont je t'informe en sus. » Vous savez, en effet, que Gélon et Hiéron, pendant leur règne, souffrirent, l'un, d'hydropisie, l'autre, de la pierre, et que le troisième, Thrasyboulos, après avoir régné pendant peu de temps au milieu des guerres civiles et étrangères, fut chassé du trône[3]. Proclès, tyran d'Épidaure, avait commis un grand nombre de crimes et de meurtres cruels ; Timarchos étant venu d'Athènes auprès de lui avec ses richesses, il l'accueillit aimablement, puis il le fit périr, et le cadavre, enfermé dans un panier, fut jeté à la mer ; l'exécution avait été confiée à Cléandros d'Égine, qui était seul dans le secret. Par la suite, comme des troubles menaçaient son trône, il envoya ici son frère Cléotimos, à l'insu de tous, pour consulter l'oracle au sujet de sa fuite et de son refuge éventuel ; le dieu répondit qu'il lui accordait de fuir et de se réfugier à l'endroit où, sur son ordre, l'étranger d'Égine avait jeté le panier, ou bien là où le cerf dépose ses bois. Le tyran comprit que le dieu lui ordonnait de se jeter à la mer ou bien de s'enterrer (car les cerfs, quand leurs bois viennent à tomber, les enfouissent et les font disparaître sous la terre). Il tint quelque temps, puis ses affaires se gâtèrent tout à fait et il prit la fuite ; mais il tomba aux mains des amis de Timarchos, qui le tuèrent et jetèrent son

1. Cf. Thuc., 1, 118, 3 (et accessoirement 2, 54, 4-5) et 5, 16. Plutarque cite presque exactement le premier oracle (sauf qu'il remplace ξυλλήψεσθαι par βοηθήσειν), mais le second concernait Pleistoanax, et non pas son père Pausanias, le vainqueur de Platées. Plutarque se fie à sa mémoire et vérifie rarement les citations qu'il fait.

καλούμενος καὶ ἀπαράκλητος· καὶ Παυσανίαν εἰ μὴ καταγάγοιεν « ἀργυρέᾳ ⟨εὐλάκᾳ⟩ εὐλάξειν ». Ἀθηναίοις δὲ περὶ τῆς ἐν Σικελίᾳ μαντευομένοις στρατείας προσέταξε τὴν ἐξ Ἐρυθρῶν ἱέρειαν ἄγειν τῆς Ἀθηνᾶς· ἐκαλεῖτο δ' Ἡσυχία τὸ γύναιον. Δεινομένους δὲ τοῦ Σικελιώτου μαντευομένου περὶ τῶν υἱέων, ἀνεῖλεν ὡς οἱ τρεῖς τυραννήσοιεν· ὑποτυχόντος δὲ τοῦ Δεινομένους « οἰμωξόμενοί γ', ὦ δέσποτ' Ἄπολλον », « καὶ τοῦτό σοι » ἔφη « διδόναι C
καὶ προσαναιρεῖν »· ἴστε τοίνυν ὅτι Γέλων μὲν ὑδρωπιῶν, Ἱέρων δὲ λιθιῶν ἐτυράννησεν· ὁ δὲ τρίτος Θρασύβουλος ἐν στάσεσι καὶ πολέμοις γενόμενος ⟨μετὰ⟩ χρόνον οὐ πολὺν ἐξέπεσε τῆς ἀρχῆς. Προκλῆς τοίνυν ὁ Ἐπιδαύρου τύραννος ἄλλους τε πολλοὺς ὠμῶς καὶ παρανόμως ἀνεῖλε καὶ Τίμαρχον ἀπ' Ἀθηνῶν παραγενόμενον μετὰ χρημάτων πρὸς αὐτὸν ὑποδεξάμενος καὶ φιλοφρονηθεὶς ἀπέκτεινε, καὶ τὸ σῶμα κατεπόντισεν ἐμβαλὼν εἰς φορμόν· ἔπραξε δὲ ταῦτα διὰ Κλεάνδρου τοῦ Αἰγινήτου, τῶν ἄλλων D
ἀγνοούντων· ὕστερον δέ, τῶν πραγμάτων αὐτῷ ταραττομένων, ἔπεμψεν ἐνταῦθα Κλεότιμον τὸν ἀδελφὸν ἐν ἀπορρήτῳ μαντευσόμενον περὶ φυγῆς αὐτοῦ καὶ μεταστάσεως· ἀνεῖλεν οὖν ὁ θεὸς διδόναι Προκλεῖ φυγὴν καὶ μετάστασιν ὅπου τὸν φορμὸν ἐκέλευσε καταθέσθαι τὸν Αἰγινήτην ξένον ἢ ὅπου τὸ κέρας ἀποβάλλει ὁ ἔλαφος· συνεὶς οὖν ὁ τύραννος ὅτι κελεύει καταποντίζειν αὐτὸν ἢ κατορύττειν ὁ θεός (οἱ γὰρ ἔλαφοι κατορύττουσι καὶ ἀφανίζουσι κατὰ τῆς γῆς ὅταν ἐκπέσῃ τὸ κέρας), ἐπέσχεν ὀλίγον χρόνον, εἶτα τῶν πραγμάτων παντάπασι μοχθηρῶν γενομένων ἐξέπεσε· λαβόντες δ' αὐτὸν οἱ τοῦ Τιμάρχου

403 B 6 εὐλάκᾳ εὐλάξειν Rei. ex Thuc., 5, 16, 2 : συλλέξειν post lac. 9 litt. || 7 στρατείας nos : —τιᾶς || 8 ἄγειν Vita Niciae 13, 6 : ἀνάγειν || C 1-2 διδόναι καὶ προσαναιρεῖν : δίδωμι [καὶ] προσαναιρῶν Bolkestein || 4 μετὰ add. Naber || D 6 καταθέσθαι : καθέσθαι Naber.

corps à la mer[1]. Et voici qui est le plus important : les lois par lesquelles Lycurgue régla les institutions publiques de Lacédémone lui furent données en prose[2]. Innombrables sont les oracles en prose rapportés par Hérodote, Philochoros et Istros[3], ceux des historiens qui cependant ont le plus aimé à recueillir les oracles en vers. Théopompe, dont personne n'a surpassé le zèle pour les recherches concernant l'oracle[4], a blâmé énergiquement l'opinion suivant laquelle, à cette époque, la Pythie ne prophétisait pas en vers ; puis, quand il a voulu démontrer sa thèse, il n'a trouvé à citer en exemple qu'un tout petit nombre d'oracles, sans doute parce que les autres, à cette époque déjà, étaient rendus en prose.

20 « Par contre, même parmi les oracles qui se répandent de nos jours, certains sont en vers ; l'un d'eux est devenu célèbre par la circonstance où il fut rendu. Il y a en Phocide un sanctuaire d'Héraclès Misogyne, dont le prêtre, pendant l'année que dure son sacerdoce, doit s'abstenir de tout rapport avec une femme. Aussi ne choisit-on comme prêtres, d'ordinaire, que des vieillards[5]. Cependant, dans ces derniers temps, un jeune homme fut chargé de la prêtrise ; loin d'avoir de mauvaises mœurs, il était d'un noble caractère, mais il se trouvait épris d'une jeune fille. Au début il fut maître de lui et il évitait les rencontres ; mais, un jour qu'il se reposait après avoir bu et dansé, la jeune fille survint et s'unit à lui. Saisi de frayeur et de trouble, il accourut vers l'oracle, et il demanda au dieu comment il pourrait expier et racheter sa faute ; voici la réponse qu'il obtint :

« A la nécessité toujours le dieu pardonne »[6].

Cependant, quand bien même l'on pourrait admettre que de nos jours aucune prédiction n'est rendue que sous forme poétique, on n'en serait que plus embarrassé

2. Cf. *Lyc.*, 13, 11 : « Il appela ses lois des *rhètres* pour qu'elles fussent considérées comme venant du dieu à titre d'oracles. »

φίλοι καὶ διαφθείραντες ἐξέβαλον τὸν νεκρὸν εἰς τὴν θάλασσαν. Ὃ δ' ἐστὶ μέγιστον, αἱ ῥῆτραι, δι' ὧν ἐκόσμησε τὴν Λακεδαιμονίων πολιτείαν Λυκοῦργος, ἐδόθησαν αὐτῷ καταλογάδην. Μυρίους τοίνυν καὶ Ἡροδότου καὶ Φιλοχόρου καὶ Ἴστρου, τῶν μάλιστα τὰς ἐμμέτρους μαντείας φιλοτιμηθέντων συναγαγεῖν, ἄνευ μέτρου χρησμοὺς γεγραφότων, Θεόπομπος, οὐδενὸς ἧττον ἀνθρώπων ἐσπουδακὼς περὶ τὸ χρηστήριον, ἰσχυρῶς ἐπιτετίμηκε τοῖς μὴ νομίζουσι κατὰ τὸν τότε χρόνον ἔμμετρα τὴν Πυθίαν θεσπίζειν· εἶτα τοῦτο βουλόμενος ἀποδεῖξαι, παντάπασιν ὀλίγων χρησμῶν ηὐπόρηκεν, ὡς τῶν ἄλλων καὶ τότε ἤδη καταλογάδην ἐκφερομένων. E F

20 « Ἔνιοι δὲ καὶ νῦν μετὰ μέτρων ἐκτρέχουσιν, ὧν ἕνα καὶ ⟨τὸ⟩ πρᾶγμα περιβόητον πεποίηκε. Μισογύνου γὰρ Ἡρακλέους ἱερόν ἐστιν ἐν τῇ Φωκίδι, καὶ νομίζεται τὸν ἱερωμένον ἐν τῷ ἐνιαυτῷ γυναικὶ μὴ ὁμιλεῖν· διὸ καὶ πρεσβύτας ἐπιεικῶς ἱερεῖς ἀποδεικνύουσι. Πλὴν ἔμπροσθεν 404 ὀλίγῳ χρόνῳ νεανίας οὐ πονηρὸς ἀλλὰ φιλότιμος, ἐρῶν παιδίσκης, ἔλαβε τὴν ἱερωσύνην. Καὶ τὸ πρῶτον ἦν ἐγκρατὴς ἑαυτοῦ καὶ ἔφευγε τὴν ἄνθρωπον· ἀναπαυομένῳ δ' αὐτῷ ποτε μετὰ πότον καὶ χορείαν προσπεσοῦσα διεπράξατο. Φοβούμενος οὖν καὶ ταραττόμενος ἐπὶ τὸ μαντεῖον κατέφυγε, καὶ περὶ τῆς ἁμαρτίας ἠρώτα τὸν θεὸν εἴ τις εἴη παραίτησις ἢ λύσις· ἔλαβε δὲ τόνδε τὸν χρησμόν·

« ἅπαντα τἀναγκαῖα συγχωρεῖ θεός. »

Οὐ μὴν ἀλλὰ δοὺς ἄν τις ὡς οὐδὲν ἄνευ μέτρου θεσπίζεται καθ' ἡμᾶς, μᾶλλον διαπορήσειε καὶ περὶ τῶν παλαιῶν ποτὲ

403 E 4 μυρίους Pat. : ἀλυρίου || F 4 ἕνα Wytt. : ἕνεκα || 5 τὸ add. Hartm. || Μισογύνου Xyl. : μισοῦν || 404 A 4 ἔφευγε Emp. : ἔφυγε || 5 προσπεσοῦσα Naber : —σοῦσαν || 9 τἀναγκαῖα Rei. : ἀναγ—.

au sujet des anciens oracles qui étaient exprimés tantôt en vers et tantôt en prose. Mais aucun de ces deux modes d'expression ne doit nous surprendre, mon jeune ami, pour peu que nous ayons sur le dieu des opinions pieuses et saines et que nous n'allions pas croire que c'est lui en personne qui jadis composait les vers et qui aujourd'hui dicte les termes des oracles à la Pythie, à la manière d'un auteur de théâtre qui s'exprime à travers les masques de ses personnages[1].

Théorie de l'inspiration prophétique

21 « Il convient qu'une autre fois nous traitions plus longuement et que nous approfondissions ces questions ; pour l'instant, rappelons brièvement ce que nous avons appris : si le corps dispose de nombreux instruments, l'âme, elle, dispose du corps lui-même et des parties qui le composent[2], et cette âme, à son tour, sert au dieu d'instrument ; or, la bonne qualité d'un instrument consiste à se conformer le mieux possible, suivant les ressources qui lui sont inhérentes, à l'agent qui l'emploie, et à réaliser l'œuvre de la pensée même qui transparaît en lui, en la montrant cependant non pas telle qu'elle se trouvait dans l'ouvrier, pure, intacte et irréprochable, mais mêlée à beaucoup d'éléments qui lui sont propres ; car, en soi, cette pensée nous est inconnue et, en se manifestant dans un autre être et grâce à lui, elle est toute contaminée par la nature de celui-ci. Et je ne parle pas de la cire, de l'or, de l'argent ou du bronze, ni de toutes les autres substances que l'on façonne et qui reçoivent l'empreinte unique de la ressemblance que l'on y imprime, tout en ajoutant de leur propre fonds sur l'objet imité une différence particulière ; je laisse aussi de côté les miroirs plans, concaves et convexes, qui donnent d'une seule et même figure des milliers d'apparences et d'aspects ; ce sont en effet... Mais considérons le soleil : rien n'en présente une image plus ressemblante et, d'autre part, rien ne lui offre un instrument de nature aussi docile que la lune ; or l'éclat et les traits enflammés qu'elle reçoit du soleil,

μὲν ⟨ἐν⟩ μέτροις, ποτὲ δ' ἄνευ μέτρων διδόντων τὰς B ἀποκρίσεις. Ἔστι δ' οὐθέτερον, ὦ παῖ, παράλογον, μόνον ἂν ⟨εὐσεβεῖς⟩ καὶ καθαρὰς περὶ τοῦ θεοῦ δόξας ἔχωμεν, καὶ μὴ νομίζωμεν αὐτὸν ἐκεῖνον εἶναι τὸν τὰ ἔπη συντιθέντα πρότερον καὶ νῦν ὑποβάλλοντα τῇ Πυθίᾳ τοὺς χρησμούς, ὥσπερ ἐκ προσωπείων φθεγγόμενον.

21 « Ἀλλ' αὖθις ἄξιον μέν ἐστι διὰ μακροτέρων εἰπεῖν τι καὶ πυθέσθαι περὶ τούτων, τὰ δὲ νῦν ἐν βραχεῖ μαθόντες διαμνημονεύωμεν, ὡς σῶμα μὲν ὀργάνοις χρῆται πολλοῖς, αὐτῷ δὲ σώματι ψυχὴ καὶ μέρεσι τοῖς σώματος· ψυχὴ δ' ὄργανον θεοῦ γέγονεν, ὀργάνου δ' ἀρετὴ μάλιστα μιμεῖσθαι τὸ χρώμενον ᾗ πέφυκε δυνάμει καὶ παρέχειν τὸ ἔργον αὐτοῦ τοῦ νοήματος ἐν αὐτῷ διαφαινομένου, δεικνύναι δ' οὐχ οἷον ἦν ἐν τῷ δημιουργῷ καθαρὸν καὶ ἀπαθὲς καὶ ἀναμάρτητον, ἀλλὰ μεμιγμένον ⟨πολλῷ τῷ C οἰκείῳ⟩· καθ' ἑαυτὸ γὰρ ἄδηλον ἡμῖν, ἐν ἑτέρῳ δὲ καὶ δι' ἑτέρου φαινόμενον ἀναπίμπλαται τῆς ἐκείνου φύσεως. Καὶ κηρὸν μὲν ἐῶ καὶ χρυσὸν ἄργυρόν τε καὶ χαλκόν, ὅσα τ' ἄλλα πλαττομένης οὐσίας εἴδη δέχεται μὲν ἰδέαν μίαν ἐκτυπουμένης ὁμοιότητος, ἄλλο δ' ἄλλην ἀφ' ἑαυτοῦ τῷ μιμήματι διαφορὰν προστίθησι, καὶ τὰς ἐν κατόπτροις ἐπιπέδοις τε καὶ κοίλοις καὶ περιαγέσι φασμάτων καὶ εἰδώλων ἀφ' ἑνὸς εἴδους μυρίας παρατυπώσεις· καὶ γάρ εἰσι.... ⟨Ἡλίῳ δ'⟩ οὐθὲν οὔτε μᾶλλον ⟨τὴν⟩ ἰδέαν ἔοικεν οὔθ' ὡς ὀργάνῳ χρῆσθαι φύσει γέγονεν εὐπειθέστερον D σελήνης· λαμβάνουσα δὲ παρ' ἡλίου τὸ λαμπρὸν καὶ πυρωπὸν οὐχ ὅμοιον ἀποπέμπει πρὸς ἡμᾶς, ἀλλὰ μιχθὲν

404 B 1 ἐν add. Dueb. ‖ 3 εὐσεβεῖς Manton : ὀρθὰς B lac. 8 litt. E ‖ 13 διαφαινομένου Klaffenbach : δυναμένη ‖ C 1-2 πολλῷ τῷ οἰκείῳ suppl. Pat. : lac. 11 litt. ‖ 2 ἐν ἑτέρῳ Emp. : ἕτερον ‖ 8 περιαγέσι Rei. : περιαυγέσι ‖ 10 Ἡλίῳ δ' suppl. Wytt. : lac. 18 litt. ‖ τὴν add. Rei. ‖ D 1 ὀργάνῳ Rei. : ὄργανον.

elle ne les renvoie pas vers nous tels quels, mais, altérés par son contact, ils changent de couleur et prennent une qualité différente ; la chaleur en disparaît complètement, étant trop faible pour pouvoir accompagner la lumière. Tu connais, je pense, cette parole d'Héraclite[1] : « Le Maître à qui appartient l'oracle de Delphes ne dit ni ne cache rien : il donne des signes. » Ces mots sont parfaits ; ajoutes-y l'idée que le dieu d'ici doit se servir de la Pythie pour faire parvenir sa pensée à nos oreilles de la même façon que la lumière du soleil doit se réfléchir sur la lune pour atteindre nos yeux ; ce qu'il montre et manifeste, ce sont bien ses propres conceptions, mais il les montre adultérées par leur passage à travers un corps mortel et une âme humaine : celle-ci, incapable de rester passive et de s'offrir immobile et tranquille à celui qui la meut, répand le trouble en elle-même, comme sur une mer démontée, par l'effet des mouvements et des passions qui l'agitent dans son fond. Voyez tournoyer les corps dont la chute est accompagnée de rotation : ils n'ont pas un mouvement réglé ni sûr, mais, de l'impulsion circulaire qui leur est imprimée par force et de leur tendance naturelle à tomber, il résulte un tourbillonnement irrégulier et désordonné : ainsi, ce que l'on appelle l'enthousiasme paraît être la combinaison de deux mouvements simultanés de l'âme : l'un venant de l'action qu'elle subit, et l'autre, de son état naturel. Il est impossible de se servir des corps inanimés et immuablement stables en contrariant violemment leur nature : par exemple, de mouvoir un cylindre à la façon d'une sphère ou un cône à la façon d'un cube, ou bien de jouer de la lyre comme d'une flûte, ou de la trompette comme d'une cithare, mais ce n'est pas, semble-t-il, une chose différente d'user de chaque objet selon les règles de l'art ou d'en user selon la nature de l'objet ; et, s'il s'agit de l'être animé, doué de mobilité propre, d'activité et de raison, pourrait-on l'utiliser autrement qu'en suivant les dispositions et les facultés préexistantes de sa nature ? Pourrait-on influer d'après les lois de la

αὐτῇ καὶ χρόαν μετέβαλε καὶ δύναμιν ἔσχεν ἑτέραν· ἡ
δὲ θερμότης καὶ παντάπασιν ἐξοίχεται καὶ προλέλοιπε τὸ
φῶς ὑπ' ἀσθενείας. Οἶμαι δέ ⟨σε⟩ γιγνώσκειν τὸ παρ'
Ἡρακλείτῳ λεγόμενον ὡς « ὁ ἄναξ, οὗ τὸ μαντεῖόν ἐστι
τὸ ἐν Δελφοῖς, οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει, ἀλλὰ σημαίνει. »
Πρόσλαβε δὲ τούτοις εὖ λεγομένοις καὶ νόησον τὸν ἐνταῦθα
θεὸν χρώμενον τῇ Πυθίᾳ πρὸς ἀκοὴν καθὼς ἥλιος χρῆται
σελήνῃ πρὸς ὄψιν· δείκνυσι μὲν γὰρ καὶ ἀναφαίνει τὰς
αὑτοῦ νοήσεις, μεμιγμένας δὲ δείκνυσι διὰ σώματος E
θνητοῦ καὶ ψυχῆς ⟨ἀνθρωπίνης⟩ ἡσυχίαν ἄγειν μὴ
δυναμένης μηδὲ τῷ κινοῦντι παρέχειν ἑαυτὴν ἀκίνητον
ἐξ αὑτῆς καὶ καθεστῶσαν, ἀλλ' ὥσπερ ἐν σάλῳ † ψαύουσαν
αὑτὴν καὶ συμπλεκομένην τοῖς ἐν αὑτῇ κινήμασι καὶ
πάθεσιν ἐπιταραττούσης. Ὡς γὰρ οἱ δῖνοι τῶν ἅμα κύκλῳ
καταφερομένων σωμάτων οὐκ ἐπικρατοῦσι βεβαίως, ἀλλὰ
κύκλῳ μὲν ὑπ' ἀνάγκης φερομένων κάτω δὲ φύσει ῥεπόντων
γίγνεταί τις ἐξ ἀμφοῖν ταραχώδης καὶ παράφορος ἑλιγμός,
οὕτως ὁ καλούμενος ἐνθουσιασμὸς ἔοικε μῖξις εἶναι
κινήσεων δυοῖν, τὴν μὲν ὡς πέπονθε τῆς ψυχῆς ἅμα τὴν F
δ' ὡς πέφυκε κινουμένης. Ὅπου γὰρ ἀψύχοις σώμασι καὶ
κατὰ ταὐτὰ μονίμοις οὐκ ἔστι χρήσασθαι παρ' ὃ πέφυκε
βιαζόμενον, οὐδὲ κινῆσαι σφαιρικῶς κύλινδρον ἢ ⟨κῶνον⟩
κυβικῶς ἢ λύραν αὐλητικῶς ἢ σάλπιγγα κιθαριστικῶς,
ἀλλ' οὐχ ἕτερον [ἢ] ὡς ἔοικε τὸ τεχνικῶς ἑκάστῳ χρῆσθαι
καὶ ὡς πέφυκεν, ᾗ που τὸ ἔμψυχον καὶ αὐτοκίνητον ὁρμῆς
τε καὶ λόγου μετέχον ἄλλως ἄν τις ἢ κατὰ τὴν ἐν αὐτῷ
προϋπάρχουσαν ἕξιν ἢ δύναμιν ἢ φύσιν μεταχειρίσαιτο,

404 D 6 σε add. Dueb. ‖ 7 ὡς ὁ ἄναξ Turn. : ὥσθ' ἄναξ ‖ 10-11 Πυθίᾳ ... πρὸς ὄψιν Wytt. : πρὸς ὄψιν post Πυθίᾳ codd. ‖ E 2 ἀνθρωπίνης suppl. Wil. : lac. 19 litt. ‖ 3 δυναμένης μηδὲ Wytt. : δυνάμενος δὲ ‖ 5 αὑτὴν nos : αὐτὴν ‖ αὑτῇ Anon. : αὐτῇ ‖ 6 ἐπιταραττούσης : ἐπιταράττουσιν αὐτὴν Wytt. ‖ F 4 κῶνον add. Wil. ‖ 6 ἢ del. Hartm. : ἦν Pat.

musique, de la grammaire ou de la logique sur l'homme insensible à la mélodie ou illettré, ou qui ignore la théorie comme la pratique du raisonnement? Il est impossible de le prétendre.

22 « J'ai d'ailleurs Homère pour garant : tout en admettant qu'aucun événement, pour ainsi dire, ne puisse se produire « sans un dieu »[1], il ne représente pas ce dieu comme employant tous les hommes à tous les usages, mais chacun selon ses talents et ses facultés. Ne le vois-tu pas, en effet, mon cher Diogénianos? Athéna, quand elle veut persuader les Achéens, a recours à Ulysse ; désire-t-elle faire rompre la paix jurée, elle va chercher Pandaros ; s'agit-il de mettre en fuite les Troyens, c'est à Diomède qu'elle s'adresse[2]. C'est que Diomède était très fort et belliqueux ; Pandaros, bon archer, mais peu réfléchi ; Ulysse enfin, éloquent et astucieux. Homère avait donc une opinion différente de celle de Pindare, si toutefois c'est Pindare qui a écrit :

« Qu'un dieu le veuille, et sur une claie on navigue »[3],

et il savait que les différentes facultés naturelles sont propres, les unes, à un emploi, les autres, à un autre, et que chacune d'elles produit un acte différent, même si le principe extérieur de cet acte est le même pour toutes. On ne peut faire voler un animal dont la nature est de marcher, ni donner une prononciation claire à un bègue ou une belle voix à celui dont l'organe est faible (c'est aussi pour cette raison, je crois, que Battos, qui était venu ici pour sa voix, reçut du dieu l'ordre d'aller fonder une colonie en Libye, parce que, s'il était bègue et avait un organe faible, ses qualités d'esprit convenaient à un roi et à un homme d'État)[4] : de même, il est impossible qu'un illettré, qui n'a jamais entendu de vers, s'exprime poétiquement. Or telle est la Pythie qui remplit actuellement son office auprès du dieu : elle sort d'une des familles les plus honnêtes et les plus respectables qui soient ici et elle a toujours

μουσικῶς κινῶν τὸν [νοῦν] ἄμουσον ἢ γραμματικῶς 405
τὸν ἀγράμματον ἢ λογίως τὸν ἐν λόγοις ἀθεώρητον καὶ ἀνάσκητον ; οὐκ ἔστιν εἰπεῖν.

22 « Μαρτυρεῖ δέ μοι καὶ Ὅμηρος, αἰτίᾳ μέν « ἄνευ θεοῦ » οὐδὲν ὡς ἔπος εἰπεῖν ὑποτιθέμενος περαινόμενον, οὐ μὴν πᾶσι πρὸς πάντα χρώμενον ποιῶν τὸν θεόν, ἀλλ' ἑκάστῳ καθ' ἣν ἔχει τέχνην ἢ δύναμιν. Ἦ γὰρ οὐχ ὁρᾷς » εἶπεν « ὦ φίλε Διογενιανέ, τὴν Ἀθηνᾶν, ὅτε πεῖσαι βούλεται τοὺς Ἀχαιούς, τὸν Ὀδυσσέα παρακαλοῦσαν, ὅτε συγχέαι τὰ ὅρκια, τὸν Πάνδαρον ζητοῦσαν, ὅτε τρέψασθαι τοὺς Τρῶας, ἐπὶ τὸν Διομήδην βαδίζουσαν ;
ὁ μὲν γὰρ εὔρωστος καὶ μάχιμος, ὁ δὲ τοξικὸς καὶ ἀνόητος, B
ὁ δὲ δεινὸς εἰπεῖν καὶ φρόνιμος. Οὐ γὰρ εἶχεν Ὅμηρος τὴν αὐτὴν Πινδάρῳ διάνοιαν, εἴ γε Πίνδαρος ἦν ὁ ποιήσας ·

« θεοῦ θέλοντος, κἂν ἐπὶ ῥιπὸς πλέοις »,

ἀλλ' ἐγίνωσκεν ἄλλας πρὸς ἄλλα δυνάμεις καὶ φύσεις γεγενημένας, ὧν ἑκάστη κινεῖται διαφόρως, κἂν ἓν ᾖ τὸ κινοῦν ἁπάσας. Ὥσπερ οὖν τὸ κινοῦν τὸ πεζὸν οὐ δύναται ⟨κινῆσαι⟩ πτητικῶς οὐδὲ τορῶς τὸ τραυλὸν οὐδ' εὐφώνως τὸ ἰσχνόφωνον (ἀλλὰ καὶ τὸν Βάττον, οἶμαι, διὰ τοῦτ' ἐπὶ τὴν φωνὴν παραγενόμενον εἰς Λιβύην ἔπεμψεν οἰκιστήν, ὅτι τραυλὸς μὲν ἦν καὶ ἰσχνόφωνος,
βασιλικὸς δὲ καὶ πολιτικὸς καὶ φρόνιμος), οὕτως ἀδύνατον C
διαλέγεσθαι ποιητικῶς τὸν ἀγράμματον καὶ ἀνήκοον ἐπῶν. Ὥσπερ ἡ νῦν τῷ θεῷ λατρεύουσα γέγονε μὲν εἴ τις ἄλλος ἐνταῦθα νομίμως καὶ καλῶς καὶ βεβίωκεν εὐτάκτως ·

405 A 1 κινῶν τὸν Wil. : κινοῦντι ‖ νοῦν del. Bolkestein ‖ 4 αἰτίᾳ Harder : αἰτίας ‖ B 3 Πινδάρῳ ... Πίνδαρος Steph. : Πανδάρῳ ... Πάνδαρος ‖ 4 θέλοντος ... ῥιπὸς corr. edit. ex aliis locis : πλέοντος κἂν ἐπιρρεπῶς ‖ 5 ἀλλ' ἐγίνωσκεν Xyl. : ἀλλὰ γίνωσκε ‖ 8 κινῆσαι add. Bern. ‖ 10 φωνὴν : ῥώμην B ‖ 11 ἔπεμψεν : —ψαν B.

mené une vie irréprochable, mais, élevée dans la maison de pauvres paysans, elle n'apporte avec elle, en descendant dans le lieu prophétique, aucune parcelle d'art ou de quelque autre connaissance ou talent ; comme la jeune épouse, selon Xénophon, doit n'avoir presque rien vu, rien entendu, lorsqu'elle entre chez son mari[1], de même l'inexpérience et l'ignorance de la Pythie sont à peu près totales, et c'est vraiment avec une âme vierge qu'elle s'approche du dieu. Nous qui croyons que ce dieu se sert de la voix des hérons, des roitelets et des corbeaux pour donner des signes de sa volonté[2], nous ne demandons pourtant pas à ces oiseaux, parce qu'ils sont les messagers et les hérauts des dieux, d'exprimer chaque chose d'une manière éloquente et savante ; cependant, la voix et la parole de la Pythie, nous voulons qu'elles se présentent comme les déclamations qu'on entend au théâtre, près de l'autel de Dionysos et qu'elles ne soient ni désagréables, ni grêles, mais cadencées par le rythme, avec de l'ampleur, des modulations, des figures de style et un accompagnement de flûte !

Évolution littéraire : poésie et prose

23 « Cela étant, que dirons-nous au sujet des Pythies d'autrefois? On dispose ici, à mon avis, de plus d'une réponse. Tout d'abord, comme je l'ai déjà fait observer[3], celles-là aussi s'exprimaient le plus souvent en prose. En second lieu, les hommes de cette époque avaient un tempérament naturellement doué d'une heureuse propension à la poésie ; leurs âmes étaient vite prises d'ardeurs, d'élans, d'inspirations, et il se produisait en eux une disposition qui n'avait besoin pour naître que d'une légère impulsion venue de l'extérieur et d'un petit sursaut de l'imagination ; ce n'étaient pas seulement, comme le dit Philinos, les astronomes et les philosophes qui étaient ainsi entraînés rapidement vers leur langage habituel[4], mais, sous le coup de l'ivresse ou d'une vive émotion, sous l'influence soudaine d'un sentiment de douleur ou de joie, chacun se laissait aller, au milieu de ses

τραφεῖσα δ' ἐν οἰκίᾳ γεωργῶν πενήτων, οὔτ' ἀπὸ τέχνης οὐδὲν οὔτ' ἀπ' ἄλλης τινὸς ἐμπειρίας καὶ δυνάμεως ἐπιφερομένη κάτεισιν εἰς τὸ χρηστήριον, ἀλλ' ὥσπερ ὁ Ξενοφῶν οἴεται δεῖν ἐλάχιστα τὴν νύμφην ἰδοῦσαν, ἐλάχιστα δ' ἀκούσασαν εἰς ἀνδρὸς βαδίζειν, οὕτως ἄπειρος καὶ ἀδαὴς ὀλίγου δεῖν ἁπάντων καὶ παρθένος ὡς ἀληθῶς τὴν ψυχὴν τῷ θεῷ σύνεστιν. Ἀλλ' ἡμεῖς ἐρῳδιοῖς οἰόμεθα καὶ τροχίλοις καὶ κόραξι χρῆσθαι φθεγγομένοις σημαίνοντα τὸν θεόν, καὶ οὐκ ἀξιοῦμεν, ᾗ θεῶν ἄγγελοι καὶ κήρυκές εἰσι, λογικῶς ἕκαστα καὶ σοφῶς φράζειν· τὴν δὲ τῆς Πυθίας φωνὴν καὶ διάλεκτον ὥσπερ D
⟨τραγῳδοῦσαν⟩ ἐκ θυμέλης, οὐκ ἀνήδυντον οὐδὲ λιτήν, ἀλλ' ἐν μέτρῳ καὶ ὄγκῳ καὶ πλάσματι καὶ μεταφοραῖς ὀνομάτων καὶ μετ' αὐλοῦ φθεγγομένην παρέχειν ἀξιοῦμεν.

23 « Τί οὖν φήσομεν περὶ τῶν παλαιῶν ; οὐχ ἓν ἀλλὰ πλείονα, οἶμαι. Πρῶτον μὲν γάρ, ὥσπερ εἴρηται, τὰ πλεῖστα κἀκεῖναι καταλογάδην ἀπεφθέγγοντο. Δεύτερον δὲ καὶ σωμάτων ἤνεγκε κράσεις καὶ φύσεις ὁ χρόνος ἐκεῖνος E
εὔρουν τι καὶ φορὸν ἐχούσας πρὸς ποίησιν, αἷς εὐθὺς ἐπεγίγνοντο προθυμίαι καὶ ὁρμαὶ καὶ παρασκευαὶ ψυχῆς, ἑτοιμότηρα ποιοῦσαι μικρᾶς ἔξωθεν ἀρχῆς καὶ παρατροπῆς τοῦ φανταστικοῦ δεομένην, ὡς εὐθὺς ἕλκεσθαι πρὸς τὸ οἰκεῖον οὐ μόνον, ὡς λέγει Φιλῖνος, ἀστρολόγους καὶ φιλοσόφους, ἀλλ' ἐν οἴνῳ τε πολλῷ καὶ πάθει γιγνομένων, οἴκτου τινὸς ὑπορρυέντος ἢ χαρᾶς προσπεσούσης,

405 C 5 τραφεῖσα Basil. : γραφεῖσα ‖ 12 ἐρῳδιοῖς nos : ἐρωδιοῖς ‖ D 2 τραγῳδοῦσαν nos supplev. (τραγικὴν Poh.) : lac. 10 litt. ‖ 4 παρέχειν (ἑαυτήν) : περιηχεῖν Pat. ἐκτρέχειν Poh. ‖ E 4 παρατροπῆς : προτρ— Rei. ‖ 5 δεομένην Rei. : —νης ‖ 6 οἰκεῖον : ᾠδικὸν Harrison.

amis, à « l'improvisation poétique » ; les poésies et les chansons amoureuses remplissaient les festins et formaient la matière des livres. Quand Euripide a écrit :

« D'un rustre même Éros fait un poète »[1],

il n'a pas voulu dire qu'Éros introduit dans une âme le talent poétique et musical, mais que, lorsque ce talent s'y trouve caché et inactif, il l'excite et le ranime. Sinon il nous faudrait dire, cher hôte, qu'aujourd'hui il n'y a plus personne qui aime, et qu'Éros a disparu sans retour, puisque l'on ne compose plus de poésies ni de chants, et que l'on ne sait plus, comme dit Pindare,

« Lancer d'un trait vif en l'honneur des jeunes gens
Les hymnes doux comme le miel. »[2]

Ce serait absurde, car l'homme continue à être agité par des sentiments amoureux, mais ceux-ci, tombant en des âmes dépourvues de dispositions naturelles pour la musique, n'éveillent ni le son de la flûte, ni celui de la lyre, bien qu'ils soient tout aussi loquaces et ardents que ceux d'autrefois. Par ailleurs, il serait inconvenant ou même sacrilège de prétendre que l'Académie, Socrate, Platon et leur cercle de disciples ignoraient l'amour ; cependant, bien qu'ils aient tenu sur l'amour les entretiens que l'on sait, ils n'ont pas laissé de poèmes. Ne peux-tu tout aussi bien soutenir qu'il n'a jamais existé d'autre amoureuse que Sapho, si tu prétends réserver le titre de prophétesse à la Sibylle, à Aristonica[3] et aux seules Pythies dont les oracles étaient rendus en vers ? Car si, dans l'ivresse, comme disait Chairémon[4] : « l'humeur du vin se mêle » à celle des buveurs, l'enthousiasme prophétique, de même que l'enthousiasme amoureux, se contente

1. Ce vers de la *Sthénébée* d'Euripide est cité également *Quaest. conv.*, 1, 5, 622 C (où il sert de thème à la conversation), et *Amat.*, 762 B. Le trimètre commence à Ἔρως, le vers précédent se terminant par ποιητὴν δ' ἄρα.

ὠλίσθανεν εἰς « ἐνῳδὸν ⟨ὀαριστὺς⟩ γῆρυν », ἐρωτικῶν τε κατεπίμπλαντο μέτρων καὶ ᾀσμάτων τὰ συμπόσια καὶ τὰ βιβλία γραμμάτων. Ὁ δ' Εὐριπίδης, εἰπὼν ὡς

« ποιητὴν Ἔρως διδάσκει, κἂν ἄμουσος ᾖ τὸ πρίν », F

ἐνενόησεν ὅτι ποιητικὴν καὶ μουσικὴν Ἔρως δύναμιν οὐκ ἐντίθησιν, ἐνυπάρχουσαν δὲ κινεῖ καὶ ἀναθερμαίνει λανθάνουσαν καὶ ἀργοῦσαν. Ἦ μηδένα νῦν ἐρᾶν, ὦ ξένε, λέγωμεν, ἀλλὰ φροῦδον οἴχεσθαι τὸν Ἔρωτα, ὅτι μέτροις οὐδεὶς οὐδ' ᾠδαῖς

« ῥίμφα παιδείους », ὡς Πίνδαρος ἔφη, 406
« τοξεύει μελιγάρυας ὕμνους » ;

Ἀλλ' ἄτοπον· ἔρωτες γὰρ ἔτι πολλοὶ τὸν ἄνθρωπον ἐπιστρέφονται, ψυχαῖς ⟨δ'⟩ ὁμιλοῦντες οὐκ εὐφυῶς οὐδ' ἑτοίμως πρὸς μουσικὴν ἐχούσαις ἄναυλοι μὲν καὶ ἄλυροι, λάλοι δ' οὐδὲν ἧττόν εἰσι καὶ διάπυροι τῶν παλαιῶν· ἔτι ⟨δ'⟩ οὐδ' ὅσιον εἰπεῖν ἢ καλὸν ὡς ἀνέραστος ἦν ἡ Ἀκαδήμεια καὶ ὁ Σωκράτους καὶ Πλάτωνος χορός, ὧν λόγοις μὲν ἐρωτικοῖς ἐντυχεῖν ἔστι, ποιήματα δ' οὐκ ἀπολελοίπασι. Τί δ' ἀπολείπει τοῦ λέγοντος ἐρωτικὴν μόνην γεγονέναι Σαπφὼ γυναικῶν, μαντικὴν ⟨ἀποφαίνων ἂν μόνην⟩ γεγονέναι Σίβυλλαν καὶ Ἀριστονίκαν καὶ ὅσαι διὰ μέτρων ἐθεμίστευσαν ; « Ὁ μὲν γὰρ οἶνος », ὡς B
ἔλεγε Χαιρήμων, « τοῖς τρόποις κεράννυται » τῶν πινόντων, ὁ δὲ μαντικὸς ἐνθουσιασμός, ὥσπερ ὁ ἐρωτικός,

405 E 9 ὀαριστὺς suppl. Pat. : lac. 8 litt. ‖ 11 εἰπὼν Basil. : ἐπιὼν ‖ F 1 ποιητὴν Ἔρως nos : Ἔρως ποιητὴν ‖ 2 ἐνενόησεν Wytt. : ἐννοῆσαι ‖ 406 A 1 παιδείους codd. Pindari : παιδίοις ‖ 2 μελιγάρυας codd. Pind. : μελιγηρέας ‖ 3 ἔτι Rei. : ὅτι ‖ 4 δ' add. Rei. ‖ 7 ἔτι δ' Rei. : ὅτι ‖ 10 ἀπολείπει Turn. : ἀπολιπεῖν ‖ 11-12 ἀποφαίνων ἂν μόνην nos suppl. (εἴ τις ἀποφαίνει μόνην Pat.) : lac. 18 litt.

d'utiliser les facultés que possède le sujet et d'agir sur ceux qui l'éprouvent selon la nature de chacun.

24 « D'ailleurs, au point de vue du dieu et de sa prévoyance, nous verrons que le changement survenu a été une amélioration. L'emploi du langage ressemble à la circulation de la monnaie : lui aussi, c'est l'usage habituel et familier qui le consacre, et sa valeur diffère selon les époques. Il fut donc un temps où ce qui avait cours, en fait de monnaies du langage, c'étaient les vers, la musique et les chants ; l'histoire et la philosophie tout entières et, en un mot, toute expression de sentiments et d'actions qui demandent un style un peu élevé, passaient dans le domaine de la poésie et de la musique. Car non seulement, tandis qu'il reste à peine aujourd'hui quelques connaisseurs, tout le monde alors, « les pâtres, les laboureurs, les oiseleurs », comme dit Pindare[1], écoutaient chanter avec ravissement, mais, par suite de cette aptitude à la poésie, c'était de la lyre et du chant que l'on se servait le plus souvent pour adresser des réprimandes, exprimer librement un avis ou une exhortation, tourner des apologues et des maximes ; enfin, les hymnes, les prières, les péans en l'honneur des dieux, c'est aussi en vers et en musique qu'ils étaient composés grâce à un talent naturel ou à une habitude acquise. Aussi Apollon ne refusait-il pas non plus à la divination les ornements et les grâces et, bien loin d'écarter d'ici et de son trépied une Muse qui s'y trouvait en honneur, il la favorisait plutôt, en suscitant et en recherchant les dispositions naturelles à la poésie ; lui-même il nourrissait les imaginations et il encourageait en même temps le style éloquent et sublime, comme étant approprié et comme attirant l'admiration. Mais il survint dans le cours des choses et dans les tempéraments des hommes un changement qui modifia la manière de vivre ; l'usage, bannissant le superflu, supprimait les coiffures aux épingles d'or, enlevait les longues tuniques moelleuses[2] ; c'est lui aussi, sans doute, qui fit couper les chevelures trop

χρῆται τῇ ὑποκειμένῃ δυνάμει καὶ κινεῖ τῶν δεξαμένων ἕκαστον καθ' ὃ πέφυκεν.

24 « Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὸ τοῦ θεοῦ καὶ τῆς προνοίας σκοποῦντες ὀψόμεθα πρὸς τὸ βέλτιον γεγενημένην τὴν μεταβολήν. Ἀμοιβῇ γὰρ ἔοικε νομίσματος ἡ τοῦ λόγου χρεία, καὶ δόκιμον καὶ αὐτοῦ τὸ σύνηθές ἐστι καὶ γνώριμον, ἄλλην ἐν ἄλλοις χρόνοις ἰσχὺν λαμβάνοντος. Ἦν οὖν ὅτε λόγου νομίσμασιν ἐχρῶντο μέτροις καὶ μέλεσι καὶ ᾠδαῖς, πᾶσαν μὲν ἱστορίαν καὶ φιλοσοφίαν, πᾶν δὲ πάθος ὡς ἁπλῶς εἰπεῖν καὶ πρᾶγμα σεμνοτέρας φωνῆς δεόμενον εἰς ποιητικὴν καὶ μουσικὴν ἄγοντες. Οὐ γὰρ μόνον νῦν C ⟨μὲν⟩ ὀλίγοι μόλις ἐπαίουσι, τότε δὲ πάντες ἠκροῶντο καὶ ἔχαιρον ᾀδομένοις « ⟨μηλοβόται τ'⟩ ἀρόται τ' ὀρνιχολόχοι τε » κατὰ Πίνδαρον · ἀλλ' ὑπὸ τῆς πρὸς ποιητικὴν ἐπιτηδειότητος οἱ πλεῖστοι διὰ λύρας καὶ ᾠδῆς ἐνουθέτουν, ἐπαρρησιάζοντο, παρεκελεύοντο, μύθους καὶ παροιμίας ἐπέραινον, ἔτι δ' ὕμνους θεῶν, εὐχάς, παιᾶνας ἐν μέτροις ἐποιοῦντο καὶ μέλεσιν, οἱ μὲν δι' εὐφυίαν, οἱ δὲ διὰ συνήθειαν. Οὐκοῦν οὐδὲ μαντικῇ κόσμου καὶ χάριτος ἐφθόνει ὁ θεὸς οὐδ' ἀπήλαυνεν ἐνθένδε τιμωμένην μοῦσαν τοῦ τρίποδος, ἀλλ' ἐπήγετο μᾶλλον, ἐγείρων τὰς ποιητικὰς ⟨καὶ⟩ ἀσπαζόμενος φύσεις, αὐτός τε φαντασίας ἐνεδίδου καὶ συνεξώρμα τὸ σοβαρὸν καὶ λόγιον ὡς ἁρμόττον καὶ D θαυμαζόμενον. Ἐπεὶ δέ, τοῦ βίου μεταβολὴν ἅμα ταῖς τύχαις καὶ ταῖς φύσεσι λαμβάνοντος, ἐξωθοῦσα τὸ περιττὸν ἡ χρεία κρωβύλους τε χρυσοῦς ἀφῄρει καὶ ξυστίδας μαλακὰς ἀπημφίαζε καί που καὶ κόμην σοβαρωτέραν ἀπέκειρε καὶ ὑπέλυσε κόθορνον, οὐ φαύλως ἐθιζομένων

406 C 2 μὲν add. Hub. ‖ 3 μηλοβόται τ' suppl. Xyl. ex Pindaro : lac. 12 litt. ‖ 3-4 τ' ὀρνιχολόχοι Xyl. ex Pind. : τε ὀρνιθολόγοι ‖ 6 μύθους καὶ παροιμίας Wytt. : —θοις κ. —μίαις ‖ 9 μαντικῇ Turn. : —κὴν ‖ 12 καὶ add. Vulcob.

fières et qui dénoua le cothurne ; on prit la bonne habitude, en fait d'élégance, de ne rivaliser avec le luxe que par la simplicité et de considérer l'absence de recherche et d'affectation comme un ornement supérieur au faste et au raffinement[1]. Le langage subit la même transformation et le même dépouillement : l'Histoire descendit de la poésie comme d'un char[2] et c'est surtout grâce à la prose, et en allant à pied, qu'elle sépara la vérité de la légende ; la Philosophie, maintenant, préférait éclairer et instruire plutôt qu'éblouir, et ne faisait plus ses recherches qu'en prose. Alors le dieu voulut que la Pythie cessât d'appeler ses concitoyens « Brûle-feu », les Spartiates « Mangeurs de serpents », les hommes « Habitants des hauteurs » et les fleuves « Buveurs des montagnes ».[3] En ôtant aux oracles les vers, les grands mots, les périphrases et l'obscurité, il disposa la Pythie à parler aux consultants un langage analogue à celui que les lois tiennent aux cités, les souverains à leurs peuples, ou que les disciples entendent de leurs maîtres ; enfin il n'eut en vue que d'être compris et cru.

25 « Mais il faut bien se souvenir de ce que dit Sophocle :

« Le sage entend toujours les énigmes du dieu ;
Pour les sots, ses leçons, même claires, sont vaines »[4].

Avec cette clarté des oracles, il s'est produit à leur sujet, dans l'opinion, une évolution parallèle aux autres changements : autrefois leur style étrange et singulier, tout à fait ambigu et périphrastique, était un motif de croire à leur caractère divin pour la foule qu'il remplissait d'admiration et d'un religieux respect ; mais plus tard on aima apprendre chaque chose clairement et facilement, sans emphase ni recherche de style, et l'on accusa la poésie qui entourait les oracles de s'opposer à la connaissance de la vérité, en mêlant de l'obscurité et de l'ombre aux révélations

ἀντικαλλωπίζεσθαι πρὸς τὴν πολυτέλειαν εὐτελείᾳ καὶ τὸ ἀφελὲς καὶ λιτὸν ἐν κόσμῳ τίθεσθαι μᾶλλον ἢ τὸ σοβαρὸν καὶ περίεργον, οὕτω τοῦ λόγου συμμεταβάλ- E λοντος ἅμα καὶ συναποδυομένου, κατέβη μὲν ἀπὸ τῶν μέτρων ὥσπερ ὀχημάτων ἡ ἱστορία καὶ τῷ πεζῷ μάλιστα τοῦ μυθώδους ἀπεκρίθη τὸ ἀληθές· φιλοσοφία δὲ τὸ σαφὲς καὶ διδασκαλικὸν ἀσπασαμένη μᾶλλον ἢ τὸ ἐκπλῆττον διὰ λόγων ἐποιεῖτο τὴν ζήτησιν· ἀπέπαυσε δὲ τὴν Πυθίαν ὁ θεός « πυρικάους » μὲν ὀνομάζουσαν τοὺς αὑτῆς πολίτας, « ὀφιοβόρους » δὲ τοὺς Σπαρτιάτας, « ὀρεᾶνας » δὲ τοὺς ἄνδρας, « ὀρεμπότας » δὲ τοὺς ποταμούς· ἀφελὼν δὲ τῶν χρησμῶν ἔπη καὶ γλώσσας καὶ περιφράσεις καὶ ἀσάφειαν, οὕτω διαλέγεσθαι παρεσκεύασε τοῖς χρωμένοις ὡς νόμοι τε πόλεσι διαλέγονται καὶ βασιλεῖς F ἐντυγχάνουσι δήμοις καὶ μαθηταὶ διδασκάλων ἀκροῶνται, πρὸς τὸ συνετὸν καὶ πιθανὸν ἁρμοζόμενος.

25 « Εὖ γὰρ εἰδέναι χρὴ τὸν θεόν, ὥς φησι Σοφοκλῆς,

« σοφοῖς μὲν αἰνικτῆρα θεσφάτων ἀεί,
σκαιοῖς δὲ φαῦλον κἀν βραχεῖ διδάσκαλον. »

Μετὰ δὲ τῆς σαφηνείας καὶ ἡ πίστις οὕτως ἐστρέφετο συμμεταβάλλουσα τοῖς ἄλλοις πράγμασιν, ὥστε πάλαι μὲν 407 τὸ μὴ σύνηθες μηδὲ κοινὸν ἀλλὰ λοξὸν ἀτεχνῶς καὶ περιπεφρασμένον εἰς ὑπόνοιαν θειότητος ἀνάγοντας ἐκπλήττεσθαι καὶ σέβεσθαι τοὺς πολλούς, ὕστερον δὲ τὸ σαφῶς καὶ ῥᾳδίως ἕκαστα καὶ μὴ σὺν ὄγκῳ μηδὲ πλάσματι μανθάνειν ἀγαπῶντες ᾐτιῶντο τὴν περικειμένην τοῖς χρησμοῖς ποίησιν, οὐ μόνον ὡς ἀντιπράττουσαν τῇ νοήσει πρὸς τὸ ἀληθὲς ἀσάφειάν τε καὶ σκιὰν τῷ φραζομένῳ μιγνύουσαν, ἀλλ' ἤδη καὶ τὰς μεταφορὰς καὶ τὰ

406 E 1 τοῦ λόγου Leon. : τῷ λόγῳ ‖ 6 τὴν huc transp. Rei. : ante διὰ hab. codd. ‖ F 2 μαθηταὶ Leon. : καθηγηταὶ ‖ 407 A 2 ἀλλὰ λοξὸν Rei. : ἀλλ' ἄδοξον ‖ 3 θειότητος Wytt. : ὁσιότητος.

du dieu ; même l'on suspectait déjà les métaphores, les énigmes, les équivoques d'être pour la divination comme des échappatoires et des refuges ménagés pour permettre au devin de s'y retirer et de s'y cacher en cas d'erreur. On pouvait entendre dire à bien des gens que des versificateurs étaient établis auprès du sanctuaire prophétique, qui recueillaient les réponses, s'en emparaient et tressaient à l'instant même autour des oracles, pour les y enfermer comme en des vases, les mètres et les rythmes des vers. Quelle fut, en matière d'oracles, la responsabilité de ces Onomacritos, de ces Prodicos, de ces Kinaithon, accusés de leur avoir imposé un style tragique et emphatique dont ils n'avaient nul besoin, je le passerai sous silence et je n'examinerai pas ces griefs[1]. Mais, ce qui a le plus discrédité la poésie, c'est cette tourbe de charlatans et de bateleurs, de mendiants et de vagabonds qui avoisine les sanctuaires de la Mère des Dieux et de Sarapis ; les uns disent la bonne aventure instantanément, d'autres après avoir tiré au sort des tablettes, et ils s'adressent à un public de valets et de femmes du commun que séduisent particulièrement les vers et les expressions poétiques[2]. C'est surtout pour cela, en se montrant au service de n'importe qui, des fourbes, des imposteurs et des faux devins, que la poésie a perdu son caractère véridique et a été bannie du trépied.

26 « Je ne saurais m'étonner, certes, que l'on ait eu besoin parfois, dans l'ancien temps, de quelque ambiguïté, de détours et d'obscurité. Car, par Zeus ! ce n'était pas tel ou tel qui descendait consulter l'oracle sur l'achat d'un esclave ou sur quelque entreprise[3], mais des cités très puissantes, des rois, des tyrans aux vastes ambitions, qui s'adressaient au dieu pour des affaires d'importance : les fâcher, les irriter par des réponses contraires à leurs désirs n'était pas sans

3. Rapprocher ci-dessous, 408 C.

αἰνίγματα καὶ τὰς ἀμφιβολίας, ὥσπερ μυχοὺς καὶ κατα- B
φυγὰς ἐνδύεσθαι καὶ ἀναχωρεῖν τῷ πταίοντι πεποιημένας
τῆς μαντικῆς, ὑφεωρῶντο. Πολλῶν δ' ἦν ἀκούειν ὅτι
ποιητικοί τινες ἄνδρες ἐκδεχόμενοι τὰς φωνὰς καὶ ὑπολαμ-
βάνοντες ἐπικάθηνται περὶ τὸ χρηστήριον, ἔπη καὶ μέτρα
καὶ ῥυθμοὺς οἷον ἀγγεῖα τοῖς χρησμοῖς ἐκ τοῦ προστυ-
χόντος περιπλέκοντες. Ὀνομάκριτοι δ' ἐκεῖνοι καὶ Πρόδικοι
καὶ Κιναίθωνες ὅσην αἰτίαν ἠνέγκαντο τῶν χρησμῶν, ὡς
τραγῳδίαν αὐτοῖς καὶ ὄγκον οὐθὲν δεομένοις προσθέντες,
ἐῶ λέγειν οὐδὲ προσίεμαι τὰς διαβολάς. Πλείστης μέντοι
ποιητικὴν ἐνέπλησεν ἀδοξίας τὸ ἀγυρτικὸν καὶ ἀγοραῖον C
καὶ περὶ τὰ Μητρῷα καὶ Σαραπεῖα βωμολοχοῦν καὶ
πλανώμενον γένος, οἱ μὲν αὐτόθεν, οἱ δὲ κατὰ κλῆρον ἔκ
τινων γραμματείων χρησμοὺς περαίνοντες οἰκέταις καὶ
γυναίοις ὑπὸ τῶν μέτρων ἀγομένοις μάλιστα καὶ τοῦ
ποιητικοῦ τῶν ὀνομάτων· ὅθεν οὐχ ἥκιστα ποιητικὴ
δοκοῦσα κοινὴν ἐμπαρέχειν ἑαυτὴν ἀπατεῶσι καὶ γόησιν
ἀνθρώποις καὶ ψευδομάντεσιν ἐξέπεσε τῆς ἀληθείας καὶ
τοῦ τρίποδος.

26 « Οὐ τοίνυν θαυμάσαιμ' ἄν, εἰ διπλόης τινὸς ἔδει
καὶ περιαγωγῆς καὶ ἀσαφείας ἔστιν ὅτε τοῖς παλαιοῖς. D
Οὐ γὰρ ὁ δεῖνα μὰ Δία κατέβαινε περὶ ὠνῆς ἀνδραπόδου
χρησόμενος οὐδ' ὁ δεῖνα περὶ ἐργασίας, ἀλλὰ πόλεις
μέγα δυνάμεναι καὶ βασιλεῖς καὶ τύραννοι μέτριον οὐθὲν
φρονοῦντες ἐνετύγχανον τῷ θεῷ περὶ πραγμάτων ⟨οὐ
φαύλων⟩· οὓς ἀνιᾶν καὶ παροξύνειν ἀπεχθείᾳ πολλὰ τῶν
ἀβουλήτων ἀκούοντας οὐκ ἐλυσιτέλει τοῖς περὶ τὸ χρηστή-

407 B 2 πεποιημένας Mez. : —μένα ‖ 5 ἐπικάθηνται Emp. : ἔτι κάθηνται ‖ 7-8 Πρόδικοι καὶ Κιναίθωνες Botzon : προδόται καὶ κινέσωνες ‖ 10 προσίεμαι τὰς διαβολάς Wytt. : προσεῖναι τὰς μεταβολάς ‖ C 1 ποιητικὴν Turn. : —κῆς ‖ 4 γραμματείων Bern. : —τίων ‖ D 5-6 οὐ φαύλων nos add. ‖ 7-8 χρηστήριον Steph. : δικαστήριον.

inconvénient pour les ministres de l'oracle. Le dieu, en effet, n'obéit pas à cette loi que veut poser Euripide :

« Nul autre que Phoibos
Ne devrait rendre aux hommes les oracles »[1] ;

il se sert de mortels comme serviteurs et comme prophètes, et il lui convient donc de veiller sur eux et de prendre garde qu'en remplissant leur ministère ils ne périssent victimes d'hommes criminels. Pour cela, le dieu, sans consentir à cacher la vérité, la manifeste d'une manière détournée : en la mettant sous forme poétique, — comme l'on ferait d'un rayon lumineux en le réfléchissant et en le divisant plusieurs fois —, il lui enlève ce qu'elle a de blessant et de dur. Parmi les révélations faites aux peuples, il en était aussi qu'il importait de dissimuler à leurs tyrans et de ne pas dévoiler à leurs ennemis avant l'événement : aussi les entourait-il d'équivoques et de circonlocutions, qui dérobaient le sens de l'oracle aux autres sans échapper toutefois aux intéressés et sans les abuser, lorsqu'ils s'appliquaient à comprendre. Il est, par conséquent, absurde de blâmer le dieu et de le calomnier, si, maintenant que les circonstances sont devenues toutes différentes, il croit devoir employer pour nous venir en aide non plus la même méthode, mais une autre.

27 « Il y a plus : l'avantage le plus grand que la poésie confère à l'expression, c'est que, grâce aux mètres dans lesquels se trouve enfermée et enserrée la pensée, il est plus facile de faire entrer celle-ci dans l'esprit et de la retenir. Or, quelle puissante mémoire ne fallait-il pas aux hommes de ces temps-là ! Que d'indications leur étaient données sur les moyens d'identifier les lieux, sur les moments propices à leurs entreprises, sur les sacrifices à faire aux dieux d'outre-mer, sur les monuments des héros dont les emplacements étaient secrets et bien difficiles à trouver dans des régions si éloignées de la Grèce ! Car vous connaissez ce qui concerne Chios, Crétinès, Gnésiochos, Phalanthos, et

ριον. Οὐ πείθεται γὰρ ὁ θεὸς ὥσπερ νομοθετοῦντι τῷ Εὐριπίδῃ [καὶ] λέγοντι·

« Φοῖβον ἀνθρώποις μόνον
χρῆν θεσπιῳδεῖν »,

χρώμενος δὲ θνητοῖς ὑπηρέταις καὶ προφήταις, ὧν κήδεσθαι προσήκει καὶ φυλάττειν, ὅπως ὑπ' ἀνθρώπων E
οὐκ ἀπολοῦνται πονηρῶν θεῷ λατρεύοντες, ἀφανίζειν μὲν οὐ θέλων τὸ ἀληθές, παρατρέπων δὲ τὴν δήλωσιν αὐτοῦ καθάπερ αὐγὴν ἐν τῇ ποιητικῇ πολλὰς ἀνακλάσεις λαμβάνουσαν καὶ πολλαχοῦ περισχιζομένην, ἀφῄρει τὸ ἀντίτυπον αὐτοῦ καὶ σκληρόν. Ἦν δ' ἄρ' ἃ καὶ ⟨συνέφερε⟩ τυράννους ἀγνοῆσαι καὶ πολεμίους μὴ προαισθέσθαι· τούτοις οὖν περιέβαλεν ὑπονοίας καὶ ἀμφιλογίας, αἳ πρὸς ἑτέρους ἀποκρύπτουσαι τὸ φραζόμενον οὐ διέφευγον αὐτοὺς οὐδὲ παρεκρούοντο τοὺς δεομένους καὶ προσέχοντας. Ὅθεν εὐηθέστατός ἐστιν ὁ τῶν πραγμάτων ἑτέρων γεγονότων, εἰ μηκέτι τὸν αὐτὸν ἡμῖν τρόπον, ἀλλ' ἕτερον F
οἴεται δεῖν βοηθεῖν ὁ θεός, ἐγκαλῶν καὶ συκοφαντῶν.

27 « Ἔτι τοίνυν οὐθὲν ἀπὸ ποιητικῆς λόγῳ χρησιμώτερον ὑπάρχει τοῦ δεθέντα μέτροις τὰ φραζόμενα καὶ συμπλακέντα μᾶλλον μνημονεύεσθαι καὶ κρατεῖσθαι. Τοῖς μὲν οὖν τότε πολλὴν ἔδει μνήμην παρεῖναι· πολλὰ γὰρ ἐφράζετο καὶ τόπων σημεῖα, καὶ πράξεων καιροὶ καὶ θεῶν ἱερὰ διαποντίων καὶ ἡρώων ἀπόρρητοι θῆκαι καὶ δυσεξεύρετοι μακρὸν ἀπαίρουσι τῆς Ἑλλάδος. Ἴστε γὰρ τὸν Χῖον καὶ Κρητίνην καὶ Γνησίοχον καὶ Φάλανθον 408

407 D 8 νομοθετοῦντι τῷ Εὐριπίδῃ Rei. : τ- Εὐρ- νομ- ‖ 9 καὶ del. P. Maas ‖ 11 χρῆν codd. Eurip. : χρὴ ‖ E 3 θέλων Wil. : θέλει ‖ 6 ἄρ' ἃ Mad. : ἄρα ‖ συνέφερε add. Poh. (ἔδει Mad.) ‖ F 6 ἔδει Basil. : ἔτι ‖ 9 Ἴστε γὰρ τὸν Rei. : εἰς γὰρ τὸ ‖ 408 A 1 Κρητίνην Wil. : Κρήτινον ‖ καὶ Γνησίοχον Pat. : καὶ lac. 2 litt. νήσιχον ‖ Φάλανθον Basil. : Φάλαινθον.

beaucoup d'autres chefs d'expéditions[1] : de combien d'indices ils devaient faire état afin de trouver le lieu attribué et fixé à chacun d'eux pour y fonder sa colonie ! Quelques-uns même s'y trompèrent, comme Battos ; il crut s'être écarté du chemin, n'ayant pas trouvé l'cndroit vers lequel il était envoyé, et il revint implorer l'oracle. Le dieu lui fit entendre ainsi sa pensée :

« Si, sans y être allé, tu connais mieux que moi,
Qui la parcourus, la Lybie aux gras troupeaux,
J'admire ton génie ! »[2],

et il le renvoya de cette manière pour une seconde expédition. De même Lysandre se méprit complètement au sujet de la colline d'Orchalos, appelée aussi colline des Renards, du fleuve Hoplite,

« et du fils de la Terre,
Du dragon, qui survient en traître, par derrière »,

et ce fut dans ces lieux qu'il pcrit, vaincu au combat par Néochoros d'Haliarte, guerrier dont le bouclier avait pour emblème un serpent[3]. Parmi les oracles anciens, il y en a beaucoup d'autres du même genre, aussi difficiles à se graver dans l'esprit qu'à conserver dans la mémoire ; vous les connaissez, il est inutile que je vous les énumère.

Renaissance de Delphes

28 « Mais aujourd'hui, les affaires pour lesquelles on consulte le dieu dénotent une tranquillité dont, pour ma part, je me réjouis et me félicite ; car il règne une grande paix et un grand calme ; toute guerre a cessé ; on ne voit plus d'émigrations ni de révoltes, plus de tyrannies, plus de ces autres maladies et fléaux de la Grèce qui rcclamaient en quelque sorte l'action de remèdes nombreux et extraordinaires. Pour l'oracle, plus rien de compliqué, de secret, ni de redoutablc : les questions qu'on lui adresse, comme les sujets proposés à l'école, portent sur les petites préoccupations de chacun ; on lui demande si l'on doit se marier, faire

ἄλλους τε πολλοὺς ἡγεμόνας στόλων ὅσοις ἔδει τεκμηρίοις ἀνευρεῖν τὴν δεδομένην ἑκάστῳ καὶ προσήκουσαν ἵδρυσιν· ὧν ἔνιοι καὶ διημάρτανον, ὥσπερ Βάττος. Ἔδοξε γὰρ ἐκπεσεῖν οὐ καταλαβὼν ἐφ' ὃν ἐπέμφθη τόπον· εἶθ' ἧκε δεύτερον ποτνιώμενος· ὑπειπὼν οὖν ὁ θεός·

« αἰ τὺ ἐμεῦ Λιβύαν μαλοτρόφον οἶσθας ἄρειον,
μὴ ἐλθὼν ἐλθόντος, ἄγαν ἄγαμαι σοφίην σεῦ »,

οὕτω πάλιν αὐτὸν ἐξέπεμψε. Λύσανδρος δὲ καὶ παντάπασιν ἀγνοήσας τὸν Ὀρχαλίδην λόφον καὶ Ἀλώπεκον προσαγορευόμενον καὶ τὸν Ὁπλίτην ποταμὸν

« γῆς τε δράκονθ' υἱὸν δόλιον κατόπισθεν ἰόντα »,

μάχῃ κρατηθεὶς ἔπεσεν ἐν τοῖς τόποις ἐκείνοις ὑπὸ B Νεοχώρου Ἁλιαρτίου, ἀνδρὸς ἀσπίδα φοροῦντος ἐπίσημον ὄφιν ἔχουσαν. Ἄλλα δὲ τοιαῦτα πολλὰ δυσκάθεκτα καὶ δυσμνημόνευτα τῶν παλαιῶν διεξιέναι πρὸς ὑμᾶς εἰδότας οὐκ ἀναγκαῖόν ἐστι.

28 « Τὰ δὲ νῦν πράγματα καθεστῶτα, περὶ ὧν ἐρωτῶσι τὸν θεόν, ἀγαπῶ μὲν ἔγωγε καὶ ἀσπάζομαι· πολλὴ γὰρ εἰρήνη καὶ ἡσυχία, πέπαυται δὲ πόλεμος, καὶ πλάναι καὶ στάσεις οὐκ εἰσὶν οὐδὲ τυραννίδες, οὐδ' ἄλλα νοσήματα καὶ κακὰ τῆς Ἑλλάδος ὥσπερ πολυφαρμάκων δυνάμεων C χρῄζοντα καὶ περιττῶν. Ὅπου δὲ ποικίλον οὐδὲν οὐδ' ἀπόρρητον οὐδὲ δεινόν, ἀλλ' ἐπὶ πράγμασι μικροῖς καὶ δημοτικοῖς ἐρωτήσεις οἷον ἐν σχολῇ προτάσεις « εἰ γαμητέον », « εἰ πλευστέον », « εἰ δανειστέον », τὰ δὲ

408 A 2 ὅσοις Rei. : ὅσους || 4 ἔδοξε Rei. : ἔλεξε || 7 αἰ τὺ ἐμεῦ codd. Herod. 4, 157 : lac. 8 litt. με || μαλοτρόφον οἶσθας ἄρειον : μηλοτρόφον οἶδας ἄμεινον codd. Herod. || 10 Ὀρχαλίδην, Ἀλώπεκον Vita Lysandri, 29 : ἀρχελίδην, ἀλώπηκον || B 1-2 ὑπὸ Νεοχώρου Ἁλιαρτίου Rei. coll. Vita Lys. : ὑφ' ὧν ὁ χῶρος Ἁλιάρτου.

telle traversée, prêter de l'argent, et les consultations les plus importantes des cités ont trait à la récolte, à l'élevage, à la santé[1] : dès lors, ajuster des vers, façonner des périphrases, introduire des termes poétiques à propos de questions qui ne demandent qu'une réponse simple et courte, c'est le propre d'un pédant prétentieux qui enjolive un oracle[2] par gloriole ; mais la Pythie, pour sa part, a un noble caractère, et, lorsqu'elle descend là et qu'elle s'approche du dieu, ce n'est certes pas lui qui se préoccupe, plus qu'elle, de la gloriole, ni de la louange ou du blâme des hommes.

29 « Il nous faudrait sans doute avoir, nous aussi, le même état d'esprit. Mais non ! comme si nous étions tourmentés par la crainte de voir ce lieu perdre une gloire vieille de mille ans et certaines gens déserter l'oracle avec mépris comme l'on quitte l'école d'un sophiste, nous en faisons l'apologie, nous forgeons des arguments et des raisons en des matières que nous ne connaissons pas et qu'il ne nous appartient pas de connaître ; nous essayons d'apaiser et de convaincre le détracteur de l'oracle, au lieu de l'envoyer promener,

car « c'est à lui d'abord qu'il en cuira le plus[3] »,

s'il se forme une semblable opinion du dieu ; les inscriptions dues aux sages : « Connais-toi toi-même », « Rien de trop », il les approuve et les admire surtout à cause de leur concision, pour enfermer en si peu de mots un sens compact et dense, mais au contraire, si les oracles signifient tant de choses d'une manière courte, simple et directe, il leur en fait grief ! Or ces apophtegmes des sages ressemblent à des cours d'eau resserrés dans un lit étroit : ils ne sont pas diaphanes et transparents pour le sens, et, si tu examines ce qu'en ont dit et écrit les commentateurs désireux d'approfondir

1. Sur les questions posées à l'oracle du temps de Plutarque, cf. ci-dessus, 407 D ; *De E*, 386 C ; *De def.*, 413 B.

μέγιστα πόλεων μαντεύματα φορᾶς καρπῶν πέρι καὶ βοτῶν ἐπιγονῆς καὶ σωμάτων ὑγείας, ἐνταῦθα περιβάλλειν μέτρα καὶ πλάττειν περιφράσεις καὶ γλώσσας ἐπάγειν πύσμασιν ἁπλῆς καὶ συντόμου δεομένοις ἀποκρίσεως, ἔργον ἐστὶ φιλοτίμου σοφιστοῦ καλλωπίζοντος ἐπὶ δόξῃ χρηστήριον· ἡ δὲ Πυθία καὶ καθ' αὑτὴν μέν ἐστι γενναία τὸ ἦθος, ὅταν δ' ἐκεῖ κατέλθῃ καὶ γένηται παρὰ τῷ θεῷ, πλέον ⟨οὐδὲν αὐτῷ γ'⟩ ἢ ἐκείνῃ μέλει δόξης καὶ ἀνθρώπων ἐπαινούντων ἢ ψεγόντων.

29 « Ἔδει δ' ἴσως καὶ ἡμᾶς ἔχειν οὕτως· νῦν δ' ὥσπερ D ἀγωνιῶντες καὶ δεδιότες μὴ χιλίων ἐτῶν ἀποβάλῃ δόξαν ὁ τόπος καὶ τοῦ χρηστηρίου καθάπερ σοφιστοῦ διατριβῆς ἀποφοιτήσωσιν ἔνιοι καταφρονήσαντες, ἀπολογούμεθα καὶ πλάσσομεν αἰτίας καὶ λόγους ὑπὲρ ὧν οὔτ' ἴσμεν οὔτ' εἰδέναι προσῆκον ἡμῖν ἐστι, παραμυθούμενοι τὸν ἐγκαλοῦντα καὶ πείθοντες, οὐ χαίρειν ἐῶντες·

« αὐτῷ » γάρ « οἱ πρῶτον ἀνιηρέστερον ἔσται »

τοιαύτην ἔχοντι περὶ τοῦ θεοῦ δόξαν, ὥστε ταυτὶ μὲν τὰ προγεγραμμένα τῶν σοφῶν, τὸ « γνῶθι σαυτόν » καὶ τὸ E « μηδὲν ἄγαν », ἀποδέχεσθαι καὶ θαυμάζειν οὐχ ἥκιστα διὰ τὴν βραχυλογίαν ὡς πυκνὸν καὶ σφυρήλατον νοῦν ἐν ὀλίγῳ περιέχουσαν ὄγκῳ, τοὺς δὲ χρησμοὺς ὅτι συντόμως καὶ ἁπλῶς καὶ δι' εὐθείας τὰ πλεῖστα φράζουσιν αἰτιᾶσθαι· καὶ τὰ τοιαῦτα μὲν ἀποφθέγματα τῶν σοφῶν ταὐτὸν τοῖς εἰς στενὸν συνθλιβεῖσι πέπονθε ῥεύμασιν· οὐ γὰρ ἔχει τοῦ νοῦ δίοψιν οὐδὲ ⟨διαύγειαν⟩, ἀλλ' ἐὰν σκοπῇς τί γέγραπται καὶ λέλεκται περὶ αὐτῶν τοῖς ὅπως ἕκαστον

408 C 11 χρηστήριον : τὸ χρησ— Hartm. Wil. Bolk. || 13 οὐδὲν αὐτῷ γ' nos suppl. : lac. 23 litt. E || D 2 χιλίων nos (cf. 409 A : ἐν χιλίοις ἔτεσι) τρισχιλίων Leon. : τριχισμὸν || 8 ἀνιηρέστερον Hom. : —ρότερον || E 8 διαύγειαν suppl. Turn. : lac. 12 litt.

chacun d'eux, tu verras que leurs explications sont d'une longueur sans égale, tandis que le langage de la Pythie rappelle la définition que donnent de la ligne droite les mathématiciens : la plus courte qui soit entre deux points donnés ; ignorant les détours et les sinuosités du style, les équivoques et les ambiguïtés, il est orienté droit vers la vérité, et, bien qu'exposé à perdre son crédit puisqu'il est soumis à l'épreuve des faits, il n'a donné jusqu'à présent aucune occasion de le convaincre d'erreur ; et c'est lui qui a rempli d'offrandes et de présents, barbares et grecs, le sanctuaire prophétique, et qui l'a embelli des constructions et des aménagements amphictyoniques. Voyez plutôt de vos yeux combien de monuments se dressent qui n'existaient pas auparavant, et combien d'autres, ruinés et détruits, ont été restaurés ! Comme les arbres vigoureux font surgir de nouvelles floraisons, Delphes de même fait grandir et croître avec elle la Pylaia[1], qui, grâce aux ressources venues d'ici, s'orne d'édifices sacrés, de salles de réunion, de fontaines et prend un aspect et un développement qu'elle n'a jamais connus auparavant dans un espace de mille années. Ceux qui habitent près du Galaxion en Béotie[2] reconnurent la présence du dieu à une abondance extraordinaire de lait :

« De toutes les brebis jaillissaient bruyamment,
Comme des sources coule une eau délicieuse,
Des flots de lait ; en hâte on emplissait les jarres ;
Dans les maisons, plus d'outre ou d'amphore inutile ;
Les seaux de bois et les jarres, tout était plein »[3] ;

mais à nous, ce sont des signes plus magnifiques, plus forts et plus clairs que ceux-là qu'il prodigue, en créant, pour ainsi dire, d'un sol auparavant desséché, pauvre

1. La Pylaia, c'est le sanctuaire de Déméter près d'Anthéla, aux Thermopyles, patronné, comme celui d'Apollon à Delphes, par l'Amphictyonie *pylaeo-delphique* : cf. G. Daux, *Rev. Arch.*, 1930, 1, p. 3-18.

ἔχει βουλομένοις καταμαθεῖν, οὐ ῥᾳδίως τούτων λόγους F ἑτέρους εὑρήσεις μακροτέρους· ἡ δὲ τῆς Πυθίας διάλεκτος, ὥσπερ οἱ μαθηματικοὶ γραμμὴν εὐθεῖαν καλοῦσι τὴν ἐλαχίστην τῶν τὰ αὐτὰ πέρατα ἐχουσῶν, οὕτως οὐ ποιοῦσα καμπὴν οὐδὲ κύκλον οὐδὲ διπλόην οὐδ' ἀμφιβολίαν, ἀλλ' εὐθεῖα πρὸς τὴν ἀλήθειαν οὖσα, πρὸς δὲ πίστιν ἐπισφαλὴς καὶ ὑπεύθυνος οὐδένα καθ' αὑτῆς ἔλεγχον ἄχρι νῦν παραδέδωκεν, ἀναθημάτων δὲ καὶ δώρων ἐμπέπληκε βαρβαρικῶν καὶ ἑλληνικῶν τὸ χρηστήριον, οἰκοδομημάτων δὲ ⟨κατακεκόσμηκε⟩ κάλλεσι καὶ κατασκευαῖς 409 ἀμφικτυονικαῖς. Ὁρᾶτε δήπουθεν αὐτοὶ πολλὰ μὲν ἐπεκτισμένα τῶν πρότερον οὐκ ὄντων, πολλὰ δ' ἀνειλημμένα τῶν συγκεχυμένων καὶ διεφθαρμένων. Ὡς δὲ τοῖς εὐθαλέσι τῶν δένδρων ἕτερα παραβλαστάνει, καὶ τοῖς Δελφοῖς ἡ Πυλαία συνηβᾷ καὶ συναναβόσκεται, διὰ τὰς ἐντεῦθεν εὐπορίας σχῆμα λαμβάνουσα καὶ μορφὴν καὶ κόσμον ἱερῶν καὶ συνεδρίων καὶ ὑδάτων οἷον ἐν χιλίοις ἔτεσι τοῖς πρότερον οὐκ ἔλαβεν. Οἱ μὲν οὖν περὶ τὸ Γαλάξιον τῆς Βοιωτίας κατοικοῦντες ᾔσθοντο τοῦ θεοῦ τὴν ἐπιφάνειαν ἀφθονίᾳ καὶ περιουσίᾳ γάλακτος· B

«προβάτων γὰρ ἐκ πάντων κελάρυξεν,
ὡς ἀπὸ κρανᾶν φέρτατον ὕδωρ,
θήλεον γάλα· τοὶ δ' ἐπίμπλαν ἐσσύμενοι πίθους·
ἀσκὸς οὔτε τις ἀμφορεὺς ἐλίνυεν δόμοις,
πέλλαι δὲ ξύλιναι πίθοι ⟨τε⟩ πλῆσθεν ἅπαντες»·

ἡμῖν δὲ λαμπρότερα καὶ κρείττονα καὶ σαφέστερα σημεῖα τούτων ἀναδίδωσιν, ὥσπερ ἐξ αὐχμοῦ τῆς πρόσθεν ἐρημίας

408 F 6 οὖσα : ἰοῦσα Hartm. ‖ 409 A 1 κατακεκόσμηκε add. Schw. ‖ B 2 προβάτων Leon. : πρὸ πάντων ‖ 3 κρανᾶν Wil. : κρηνάων ‖ 4 θήλεον : θάλεον Schneidewin θηλᾶν Wil. ‖ δ' ἐπίμπλαν Schroeder (δ' ἐπίμπλεν Wil.) : δὲ ἐπίμπλων ‖ 5 ἀσκὸς Schr. : ἀσκὸς δὲ ‖ ἐλίνυεν Bergk : ἐλίννυε ‖ 6 ξύλιναι Wil. : —νοι ‖ τε add. Schw.

et désertique, l'abondance, la magnificence et la gloire. Sans doute je m'applaudis, pour ma part, d'avoir contribué avec zèle au succès de ces entreprises, en compagnie de Polycratès et de Pétraios, et j'applaudis celui qui a été notre guide dans la conduite de ces affaires, qui lui-même en médite et en prépare presque tous les détails, l'empereur Hadrien César[1]. Mais il n'est pas possible qu'un changement aussi grand, aussi complet ait eu lieu en si peu de temps par le soin des hommes seuls, sans la présence d'un dieu qui confère à l'oracle son autorité divine.

30 « Cependant, de même qu'autrefois l'on reprochait aux oracles leur ambiguïté et leur obscurité, voici que maintenant certaines gens dénoncent en eux une trop grande clarté ! C'est là un état d'esprit tout à fait puéril et sot : les enfants, en effet, en voyant des arcs-en-ciel, des halos, des comètes, éprouvent plus de plaisir et de joie qu'à voir la lune et le soleil, et ceux-là, de même, regrettent les énigmes, les allégories, les métaphores de l'oracle, qui n'étaient que des réfractions appropriées à la nature de nos esprits mortels et avides d'images ; puis, s'ils ne parviennent pas à connaître suffisamment la cause du changement, ils s'éloignent du dieu et s'en prennent à lui, au lieu de s'en prendre à nous et à eux-mêmes, comme étant incapables d'atteindre par le raisonnement la pensée du dieu. »

1. Pour cette restitution du nom d'Hadrien, voir mon article des *Comptes-Rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1971, p. 168-185 : Hadrien et Delphes, — spécialement p. 185 et note 3.

καὶ πενίας εὐπορίαν καὶ λαμπρότητα καὶ τιμὴν πεποιηκώς. Καίτοι φιλῶ μὲν ἐμαυτὸν ἐφ' οἷς ἐγενόμην εἰς τὰ πράγματα ταῦτα πρόθυμος καὶ χρήσιμος μετὰ Πολυκράτους καὶ Πετραίου, φιλῶ δὲ τὸν καθηγεμόνα ταύτης τῆς πολιτείας C γενόμενον ἡμῖν καὶ τὰ πλεῖστα τούτων ἐκφροντίζοντα καὶ παρασκευάζοντ' ⟨αὐτοκράτορ' Ἁδριανὸν Καίσαρα⟩· ἀλλ' οὐκ ἔστιν [ἄλλως ὅτι] τηλικαύτην καὶ τοσαύτην μεταβολὴν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ γενέσθαι δι' ἀνθρωπίνης ἐπιμελείας, μὴ θεοῦ παρόντος ἐνταῦθα καὶ συνεπιθειάζοντος τὸ χρηστήριον.

30 « Ἀλλ' ὥσπερ ἐν τοῖς τότε χρόνοις ἦσαν οἱ τὴν λοξότητα τῶν χρησμῶν καὶ ἀσάφειαν αἰτιώμενοι, καὶ νῦν εἰσὶν οἱ τὸ λίαν ἁπλοῦν συκοφαντοῦντες. Ὧν παιδικόν ἐστι κομιδῇ καὶ ἀβέλτερον τὸ πάθος· καὶ γὰρ οἱ παῖδες ἴριδας μᾶλλον καὶ ἅλως καὶ κομήτας ἢ σελήνην καὶ D ἥλιον ὁρῶντες γεγήθασι καὶ ἀγαπῶσι, καὶ οὗτοι τὰ αἰνίγματα καὶ τὰς ἀλληγορίας ⟨καὶ⟩ τὰς μεταφορὰς τῆς μαντικῆς, ἀνακλάσεις οὔσας πρὸς τὸ θνητὸν καὶ φανταστικόν, ἐπιποθοῦσι· κἂν τὴν αἰτίαν μὴ ἱκανῶς πύθωνται τῆς μεταβολῆς, ἀπίασι τοῦ θεοῦ καταγνόντες, οὐχ ἡμῶν οὐδ' αὑτῶν ὡς ἀδυνάτων ὄντων ἐξικνεῖσθαι τῷ λογισμῷ πρὸς τὴν τοῦ θεοῦ διάνοιαν. »

409 C 3 nos supplev. : lac. 25 litt. || 4 ἄλλως ὅτι del. Rei. || 10 παιδικὸν Wytt. : καὶ ἄδικον || D 3 καὶ τὰς μεταφορὰς Leon. : τῆς μεταφορᾶς.

26. SUR LA DISPARITION DES ORACLES

DE DEFECTV ORACVLORVM

(PLAN. 69)

NOTICE

A l'époque de Plutarque, et depuis longtemps déjà, la foi religieuse avait beaucoup baissé en Grèce, et, avec elle, la croyance aux oracles[1]. Pour les Épicuriens, tel Boéthos du *De Pyth. orac.*, si les dieux existent, ils ne s'intéressent pas aux hommes et ne peuvent donc se préoccuper de leur éclairer l'avenir. C'est ainsi que nombre d'oracles, faute de consultants, avaient été abandonnés et étaient devenus muets. Cette constatation, scandaleuse pour les esprits religieux, sert à Plutarque de point de départ dans le *De def.*, où il s'efforce de montrer que la décadence et la raréfaction des oracles ne doivent pas conduire à douter de la puissance des dieux ni de leur bonté à l'égard des hommes. Ce dialogue relève donc, comme le *De Pyth. orac.*, de l'apologétique.

Le *De def.* est le plus long des trois dialogues pythiques, ce qui a amené certains hellénistes à penser qu'il représente la somme des idées de Plutarque sur la divination et qu'il a été écrit après les deux autres[2]. Mais la longueur « ne fait rien à l'affaire ». Le *De def.* s'achève sur l'aveu d'une impuissance à conclure, les deux solutions envisagées (la démonologie et le *pneuma*) ne pouvant se concilier que de façon arbitraire et superficielle. En revanche, le *De Pyth. orac.* ne

1. Le mot latin *divinatio* montre à lui seul que, pour les Anciens, la divination était une part essentielle des *divina*.
2. R. del Re, *Il dialogo...*, p. 5-6 ; G. Soury, *Rev. Ét. Gr.* 55, 1942, p. 52.

marque, lui, aucun flottement, aucune hésitation en ce qui concerne la théorie de l'inspiration prophétique.

De même le problème posé par l'identification d'Apollon au soleil est soulevé dans le *De def.* en 433 D et 434 F, mais on le laisse de côté et l'examen en est remis à plus tard (438 D). Or ce même problème est abordé, traité et résolu dans le *De E* (393 C-D) et dans le *De Pyth. orac.* (400 D).

Je crois que le *De def.* représente le bilan des recherches de Plutarque sur la divination avant qu'il eût trouvé la solution capable de le satisfaire. On y relève des idées empruntées à toutes les écoles philosophiques de la Grèce, sauf à celle d'Épicure. Le *De Pyth. orac.*, et, sur un autre plan, le *De E* témoignent d'une conviction ferme et assurée. Ces deux dialogues sont plus nettement théologiques, bien que Plutarque n'y renie aucunement la philosophie. Il me semble que l'influence du sanctuaire pythique peut expliquer cette évolution. A mon avis, le *De def.* a certainement été écrit à une époque où Plutarque était déjà prêtre d'Apollon à Delphes[1], mais la composition a dû précéder sensiblement celle du *De E* et celle du *De Pyth. orac.*[2].

Le rôle de Lamprias, frère de Plutarque, est ici beaucoup plus développé que dans le *De E*[3]. Lamprias est le narrateur de ce dialogue, mais il n'est pas nommé avant le chapitre 8 (413 D), et jusque-là on pourrait croire que Plutarque s'exprime en son propre nom, d'autant plus que les premiers mots de l'ouvrage,

1. En 437 A, à propos de rites pratiqués par les ἱερεῖς et les ὅσιοι de Delphes, il écrit : πράττομεν. Il est vrai que c'est son frère Lamprias qui est censé parler à cet endroit, mais il arrive à Plutarque d'oublier, consciemment ou non, la fiction du dialogue et de faire s'exprimer un de ses personnages comme s'il était lui-même l'auteur : voir ci-dessus, p. 42-43.

2. Voir mon article : Plutarque et la Pythie, *Rev. Ét. Gr.* 46, 1943, p. 72-111.

3. Voir ci-dessus, p. 5, et note 2.

adressés à Terentius Priscus[1], semblent bien constituer une dédicace de l'auteur[2]. Mais il y a là un procédé littéraire, un *Kunstgriff* comme dit Wilamowitz, que nous avons déjà signalé à propos de Théon, personnage du *De Pyth. orac.*[3], Plutarque se substituant par moments lui-même à son personnage, comme par inadvertance et sans prévenir le lecteur.

Dans la longue (et assez fastidieuse) digression sur la pluralité des mondes (422 D sqq.), c'est Lamprias qui apporte à la discussion la contribution de beaucoup la plus étendue. Mais plus importante encore est l'intervention dans laquelle il expose la théorie de la faculté prophétique innée en toute âme humaine et excitée par le *pneuma*. Cette théorie « naturaliste » est inspirée surtout d'idées aristotéliciennes ; or Plutarque, dans les *Quaest. conv.*, 2, 2, 1, en 635 B, nous apprend justement que Lamprias « plus que le Jardin honorait la Promenade (περίπατος) et le Lycée ». Lamprias prend la parole à ce sujet en 431 D et la garde jusqu'à la fin du dialogue, tout au long de treize chapitres.

Le Lacédémonien Cléombrote était un grand voyageur, qui cherchait partout à s'instruire en philosophe préoccupé aussi de « théologie », celle-ci « étant, selon ses propres expressions, le couronnement de la philosophie » (410 A-B). Il fait preuve de peu d'esprit critique lorsqu'il semble admettre l'assertion des prêtres du sanctuaire d'Ammon au sujet de la consommation d'huile de la lampe placée dans le temple (410 B), et aussi lorsqu'il raconte sa visite à un barbare inspiré des bords de la mer Érythrée (421 A sqq.).

1. Ce personnage est sans doute l'ami et le protecteur de Martial : voir la *R.E.*, s.v. Terentius, n° 63 ; K. Ziegler, *Plutarchos v. Chair.* (tiré à part de la *R.E.*), col. 57 sq. ; C. P. Jones, *Plutarch and Rome*, p. 60.

2. Cependant R. Hirzel, *Der Dialog*, 2, p. 195-196, a soutenu que Terentius Priscus est la personne à qui Lamprias est censé rapporter tout l'entretien qui suit. Il jouerait ici le même rôle que Basiloclès au début du *De Pyth. orac.* Je crois plutôt que le vocatif ὦ Τερέντιε Πρῖσκε est comparable à ὦ φίλε Σαραπίων au début du *De E.*

3. Voir ci-dessus, p. 42-43, et aussi p. 86, note 1.

Plutarque lui prête donc une excessive crédulité, et il suggère que les qualités d'esprit de Cléombrote n'étaient pas à la hauteur de sa bonne volonté, de son désintéressement et de son ardeur pour l'étude. Au début du dialogue, il est qualifié, comme Démétrios, d'« homme divin » (ἱερός), mais l'entretien fait apparaître ses insuffisances, qui sont celles d'un amateur et d'un esprit superficiel, quelque peu obscurci par ses tendances mystiques. Mais naturellement le ton de Plutarque à son égard reste parfaitement courtois, si l'ironie est sous-jacente.

Le grammairien Démétrios de Tarse est, comme Cléombrote, un grand voyageur et un « homme divin ». Il se trouvait à Delphes au cours d'un voyage qui le ramenait de Grande-Bretagne dans sa patrie (410 A), et il nous apprend en 419 D qu'il avait visité une île voisine de la Grande-Bretagne où « il avait été envoyé par l'empereur en mission de reconnaissance et d'exploration »[1]. Ce grammairien devait donc être aussi géographe. H. Dessau[2] a cru pouvoir l'identifier à l'auteur de deux dédicaces trouvées à York (Eburacum) en l'honneur d'Océan et de Téthys, et des « dieux du prétoire du gouverneur »[3]. On a voulu aussi, mais de façon encore plus douteuse, reconnaître Démétrios dans l'« étranger » anonyme du *De facie*, 942 B-C[4].

1. πομπῇ τοῦ βασιλέως, mots que K. Ziegler, *Plut. v. Chair.*, col. 36, traduit, à la suite de H. Dessau, *Hermes* 46, 1911, 156-160 : « avec une escorte impériale », et qui signifient, je crois : « envoyé en mission par l'empereur. »

2. A l'endroit indiqué dans la note précédente, et sous le titre : Ein Freund Plutarchs in England.

3. Θεοῖς τοῖς τοῦ ἡγεμονικοῦ πραιτωρίου. A vrai dire aucune de ces deux plaques de bronze ne porte l'ethnique de Démétrios, qui est un nom fort répandu. — Ce gouverneur, selon H. Dessau, serait Agricola, qui occupa ce poste de 77 (sous Vespasien) à 84 sous Domitien) : voir L. Homo, *Hist. Rom.*, 3, p. 362-364 et 389-393. Selon F. Cumont, *La théol. solaire du pagan. rom.*, p. 475, note 3, « une exploration officielle des côtes de la Bretagne est très vraisemblable à cette époque ». Mais voir l'opinion de P. Roussel, *Rev. Ét. Gr.*, 26, 1913, p. 487.

4. F. Cumont, *La théol. sol...*, p. 475-476 ; G. Soury, *La démonol. de Plut.*, p. 43, note 2.

Démétrios, comme il convient à un grammairien, cite et commente fréquemment des poètes dans ce dialogue, et son rôle y est important. On devine à travers ses paroles une forte personnalité, pleine d'aisance et d'équilibre, celle d'un homme dont les mérites étaient reconnus par des charges officielles.

Le philosophe Ammonios, maître de Plutarque, tient ici une place moins prépondérante que dans le *De E*[1]. Cette place apparaît pourtant considérable, surtout si l'on remarque que les idées défendues ici par Ammonios en ce qui concerne l'inspiration prophétique sont celles qui triompheront dans le *De Pyth. orac.* C'est lui notamment qui présente en 434 F sqq. une objection considérable à la théorie naturaliste de Lamprias : dans cette hypothèse, le rôle des dieux semble s'amenuiser jusqu'à devenir presque nul. Tous les assistants sont troublés et Lamprias lui-même avoue qu'il est bouleversé (435 E).

Lamprias et Ammonios sont seuls d'abord à accueillir et à entretenir les deux illustres étrangers que sont Démétrios et Cléombrote, mais, arrivés tout en haut du sanctuaire à la Leschè de Cnide[2], ils retrouvent des amis à qui ils avaient donné rendez-vous (412 D), et qui dès lors feront figure de comparses.

Le philosophe Cynique Didyme, surnommé Planétiade (le Vagabond), n'était sans doute pas de ces amis et devait, lui, se trouver là par hasard. Il se déchaîne en une de ces violentes diatribes dont les Cyniques, ces « capucins de l'antiquité »[3], étaient coutumicrs (412 F sqq.). Il invoque Héraclès (413 A), dont les Cyniques avaient fait leur patron, en raison du caractère ascétique de ses travaux. Puis, devant la réprobation unanime que suscite sa tirade, il quitte brusquement la place.

1. Voir ci-dessus, p. 5.

2. Sur cette Leschè, voir J. Pouilloux, *Fouilles de Delphes*, 2, La région nord du sanctuaire, p. 120-139. Sur le plan du sanctuaire d'Apollon qui figure ci-dessous en fin de volume, la Leschè porte le n° 45.

3. Zeller, *apud* L. Robin, *La pensée grecque*, p. 201. Voir M. Caster, *Lucien et la pensée rel. de son temps*, p. 65-68 et 72-73.

Cet épisode extrêmement vivant constitue dans l'économie du dialogue un intermède marqué par une rupture de ton ; le perturbateur ridicule et grossier s'élimine enfin de lui-même pour que la conversation se poursuive avec la dignité, la courtoisie et la sérénité requises.

Héracléon de Mégare, dont la première intervention se situe en 412 E, est un jeune homme (418 E : ὁ νεανίας), dont le caractère est vif, enjoué et plaisant, comme dans le *De soll. anim.*, 975 C, où il apparaît également. Non moins que le Diogénianos du *De Pyth. orac.*, il s'apparente aux jeunes gens des dialogues de Platon.

Philippe l'historien (ὁ συγγραφεύς), peut-être identique au Stoïcien Philippe de Pruse des *Quaest. conv.*, 7, 7-8 (710 B sqq.)[1], apparaît ici d'abord en 418 A. C'est lui qui raconte en 419 B sqq. l'histoire de la mort du grand Pan. Cette histoire est rapportée au règne de Tibère, et Philippe est certainement un homme âgé, puisqu'il dit avoir eu pour professeur Épithersès, dont le fils, le rhéteur Émilien, a été le maître de certains des interlocuteurs du dialogue.

A la question : « Quelle est la cause de la décadence des oracles ? » quatre réponses sont successivement données.

Pour le Cynique Didyme, il n'y a pas de problème : la perversion morale des hommes est devenue telle que les dieux ne veulent plus répondre à leurs questions « honteuses et impies » (412 F sqq.).

Ammonios soutient que la dépopulation de la Grèce, dont il trace un tableau saisissant, suffit à rendre compte de la raréfaction des oracles : les consultants, devenus beaucoup moins nombreux, n'ont plus besoin de tant d'instituts mantiques (413 D - 414 C).

1. Cf. K. Ziegler, *Plut. v. Chair.*, col. 46, et D. Babut, *Plut. et le Stoïc.*, p. 254-260. Philippe est compatriote d'Épithersès (419 B) ; or le fils de celui-ci, le rhéteur Émilien, est identifié à l'auteur d'épigrammes Émilien de Nicée (cf. *R.E.*, s.v., n° 23), et Nicée, comme Pruse, se trouve en Bithynie.

Mais les deux tentatives d'explication le plus longuement développées sont celles qui font intervenir la démonologie et le *pneuma*.

Cléombrote expose la théorie des démons, ces êtres intermédiaires entre l'humanité et la divinité, qui vivent beaucoup plus longtemps que les hommes, sans être pour autant, comme les dieux, immortels. Si l'on admet que les démons président aux oracles, on comprend que ceux-ci puissent cesser lorsque les démons qui en assuraient le fonctionnement viennent à mourir ou à émigrer dans un autre monde (414 E - 431 B).

Enfin, pour Lamprias, tout homme possède une aptitude naturelle à la divination qui se trouve excitée ou actualisée par un fluide d'origine tellurique, le *pneuma*. Si ce fluide, sorti des entrailles de la terre, est intercepté ou tari par un phénomène géologique tel que les séismes, le prophète ou la prophétesse ne reçoit plus l'inspiration, et l'oracle se tait (431 B - 438 B).

La démonologie exposée par Cléombrote a d'abord des sources religieuses : en Perse, dans la doctrine des mages iraniens, en Thrace dans la légende d'Orphée, et aussi partout où l'on voit « les manifestations du deuil tenir une grande place dans les cérémonies et les drames sacrés », notamment en Égypte et en Phrygie, ce sont évidemment des démons dont on déplore la mort, puisque les dieux sont immortels (415 A). Il importe de rapprocher de ce passage le *De Is. et Osir.*[1].

D'ailleurs plusieurs philosophes ont admis l'existence des démons. En 419 A sont cités Empédocle, Platon[2], Xénocrate[3], Chrysippe et Démocrite, et, dans le *De*

1. Voir G. Soury, *La démonologie de Plutarque*, *passim*.
2. Le passage essentiel de Platon se lit dans le *Banquet*, 202 e : « La vertu de ce qui est démonique est de donner l'essor, aussi bien à la divination tout entière qu'à l'art des prêtres pour ce qui concerne sacrifices et initiations, tout comme incantations, vaticinations en général et magie » (trad. L. Robin).
3. Voir R. Heinze, *Xenokrates*, p. 81 sqq.

Is. et Osir., 360 D, Plutarque ajoute à cette liste Pythagore[1].

C'est à propos de la démonologie que sont introduits deux récits, relatifs l'un à l'annonce de la mort du grand Pan, l'autre à un barbare inspiré des côtes de la mer Érythrée.

L'annonce de la mort du grand Pan est racontée en une page célèbre avec tous les caractères d'une indiscutable authenticité (419 A-E). Philippe tient ce récit d'Épithersès, témoin oculaire, et le fait a eu lieu, non pas dans une région lointaine et mal connue, mais dans la mer Ionienne, au cours d'un voyage entre la Grèce et l'Italie, trajet que Plutarque lui-même avait fait plusieurs fois. Puis « Tibère ajouta foi à ce récit » et demanda aux philologues de son entourage de faire des recherches au sujet de ce Pan ; or ce que Suétone nous apprend de Tibère, de sa crédutilité superstitieuse et du groupe de grammairiens grecs qu'il entretenait auprès de lui s'accorde parfaitement avec cette assertion[2]. Enfin « Philippe vit son récit confirmé par plusieurs des assistants, qui l'avaient entendu raconter à Émilien (fils d'Épithersès) dans sa vieillesse ».

Un tel récit est bien fait pour piquer la curiosité du lecteur. Eusèbe le reproduit dans sa *Préparation Évangélique*, 5, 17 ; pour lui, la mort de Pan sous Tibère signifie la fin du paganisme antique, vaincu par le Christ, qui, dans l'Évangile, apparaît à plusieurs reprises chassant des démons, — ces démons que les Pères de l'Église identifiaient aux dieux des païens. Le « grand » Pan dont il s'agit serait alors, non pas le dieu des bergers arcadiens, le compagnon velu des Satyres, des Silènes et des Nymphes, mais cette divinité suprême de la Nature que les Stoïciens identifiaient à Zeus-Cosmos[3].

1. Voir M. Détienne, *La notion de daïmôn dans le pythagorisme ancien*, et, dans la *Rev. Ét. Anc.*, 60, 1958, p. 271-279 : *Xénocrate et la démonologie pythagoricienne.*

2. Suétone, *Tib.*, 56, 70 ; cf. Pline, *N.H.*, 9, 9.

3. Cf. P. Decharme, *La critique des trad. relig.*, p. 317 ; J. Sirinelli, *Les vues histor. d'Eusèbe de Césarée*, p. 201 sqq.

Rabelais, *Pantagruel*, 4, 28, identifie Pan au Christ lui-même : « car à bon droit peut-il être en langage grégeois dit Pan, vu qu'il est notre tout... C'est le bon Pan, le grand Pasteur... à la mort duquel furent plaintes, soupirs, effrois et lamentations en toute la machine de l'univers, cieux, terre, mer, enfers. Car cestui très bon, très grand Pan, notre unique Servateur, mourut lès Hiérusalem, régnant en Romc Tibère César. »

Ces interprétations d'Eusèbe et de Rabelais ont ceci de commun qu'elles attribuent à l'annonce de la mort du grand Pan une valeur de révélation surnaturelle en liaison avec l'apparition du christianisme. Je les comparerais volontiers aux commentaires de la IVe Églogue de Virgile, qui y discernent des pressentiments de la religion chrétienne[1].

La voix mystérieuse qui appelle Thamous ne constitue pas un phénomène unique. Chez Plutarque lui-même, on peut rapprocher la voix qui, à la naissance d'Osiris, ordonne à un certain Pamylès de crier de toutes ses forces : « Le grand Roi, le bienfaisant Osiris vient de naître »[2], — et celle qui s'adresse à Timarque dans le mythe du *De gen. Socr.*, 591 A sqq. Plusieurs contes germaniques présentent des traits analogues[3], et J. G. Frazer cite des récits arabes où l'on crie : « Le grand Roi des Djinns est mort. »[4].

Plusieurs explications ont été tentées. Lcs plus ingénieuses sont celles de Roscher et de Sal. Reinach.

Pour Roscher, Πὰν μέγας désignerait le bouc sacré adoré en Égypte, à Mendès et ailleurs, dont la mort était accompagnée de lamentations et de clameurs rituelles ; le pilote égyptien Thamous, sans doute affilié au culte du dieu de Mendès, lorsqu'il entendit

1. Virgile était mort avant l'ère chrétienne, et Plutarque a vécu de 45 à 126 environ après J.-C., mais rien dans ses écrits conservés ne permet de croire qu'il ait connu l'existence du christianisme.

2. Plut., *De Is. et Osir.*, 355 E.

3. Mannhardt, *Wald- und Feldculte*, p. 133 ; 148-149.

4. J.-G. Frazer, *Le Dieu qui meurt* (trad. fr., 1931), p. 5.

ces cris, comprit qu'il s'agissait du bouc, pleuré sous le nom de Πὰν θεὸς μέγιστος[1].

Sal. Reinach a suggéré que, dans les paroles proférées par la voix mystérieuse, le nom de Thamous a été pris à tort pour un vocatif, et que c'était en réalité un nominatif : « Thamous le très grand est mort », Θαμοῦς πανμέγας τέθνηκε, le mot πανμέγας devenant une épithète de Θαμοῦς. Or Thamous ou Tammouz est le nom syrien du dieu Adonis, dont les fidèles, répandus à cette époque en de nombreux points des bords de la Méditerranée, célébraient la mort rituelle avec des cris et des lamentations. Ce serait donc à tort que le pilote égyptien, qui, par une simple coïncidence, portait ce nom de Thamous, crut qu'on l'appelait[2].

Le récit de Cléombrote relatif à un barbare inspiré des bords de la mer Érythrée (421 A - 422 C) n'est pas présenté avec les mêmes garanties d'authenticité, mais plutôt à la façon d'un μῦθος, comme semble bien le reconnaître Cléombrote lui-même au moment où il s'apprête à relater la rencontre qu'il dit avoir faite, en parlant de « ce grand vase plein de fables et de vérités mélangées ». Et d'autre part, nous avons remarqué plus haut que l'esprit critique de Cléombrote ne semble pas avoir été au niveau de son zèle[3]. A cette époque les barbares étaient à la mode, et on leur attribuait volontiers la vertu et la science infuses[4]. Ce barbare possède les traits dont l'imagination populaire ornait les êtres surnaturels, prophètes ou thaumaturges, et notamment la bonne odeur (εὐωδία) de l'haleine. Il est d'ailleurs démasqué par Lamprias en 422 D, comme

1. Roscher, *Jahrb. f. klass. Philol.*, 145, 1892, 465-477, et *Lexicon der Gr. und Röm. Mythol.*, s.v. *Pan*, col. 1374. Cf. Hérodote, 2, 46.

2. Sal. Reinach, *B.C.H.*, 31, 1907, p. 5-19 ; *Cultes, mythes et rel.*, 3, p. 1-15. — Je laisse de côté les hypothèses de G. A. Gerhard, *Sitz. Ber. Heidelb.*, 1915, 5. Abhand. ; *Wien. Stud.*, 37, 1915, p. 323-352 et 38, 1916, p. 343-376, — de Cook, *Zeus*, 2, p. 347-349, — et de A. D. Nock, *Class. Rev.*, 37, 1923, p. 164-165.

3. Voir ci-dessus, p. 87-88.

4. Voir J.-P. Cèbe, Varron, *Satires Ménippées*, p. 4-9.

étant non pas un barbare, mais un Grec tout plein de savoir hellénique et qui a parcouru la littérature en tous sens (comme Plutarque lui-même !), puisque le nombre des mondes qu'il indique est emprunté à Pétron d'Himère, un Pythagoricien.

Ce récit précède la longue digression sur la pluralité des mondes qui, allant de 422 C à 431 A, occupe plus du quart de l'ouvrage[1]. Au dire du prétendu barbare, les mondes seraient au nombre de cent quatre-vingt-trois, et ils graviteraient autour d'un foyer commun appelé le Champ de vérité[2]. On pense au mythe eschatologique du *Phèdre* de Platon où se trouve mentionné en 248 b ce πεδίον ἀληθείας. Dans le *Timée*, 55 c, Platon écarte l'hypothèse d'un nombre infini de mondes et hésite finalement entre cinq univers et un seul ; il préfère n'en admettre qu'un, mais reconnaît qu'il ne peut exclure l'autre éventualité. Dans le *De E*, 389 F, Plutarque s'était inspiré de ce passage pour montrer l'importance cosmique du nombre cinq. Ici la discussion est poussée plus loin. Lamprias, en dépit de ses tendances péripatéticiennes, n'hésite pas, en 424 B, à contredire Aristote, qui dans le *De Caelo*, 1, chapitre 8, avait prétendu écarter la possibilité de toute pluralité des mondes. Il s'oppose également aux arguments de Chrysippe et des autres Stoïciens en faveur de l'unicité de l'univers (425 D - 426 B). Puis il prend appui sur les idées de Théodore de Soles, commentateur des idées mathématiques de Platon (427 A), et il invoque le passage du *Sophiste* de Platon, 254 b - 256 d, où sont distinguées cinq catégories fondamentales, dont chacune est mise en relation avec un volume élémentaire.

Si Plutarque a introduit ces considérations, parfois aberrantes, dans le *De def.* où elles n'ont qu'un mince

1. Voir Ch. Mugler, Deux thèmes de la cosmologie grecque : devenir cyclique et pluralité des mondes (Klincksieck, 1953).

2. P. Maury, *Lettres d'humanité*, 3, p. 118, suggère que ce nombre 183 règle le cycle annuel des jours, étant la moitié de 366.

rapport avec la question centrale[1], c'est tout simplement, je crois, parce qu'il avait des idées personnelles sur le sujet. Ce problème, à cause des hésitations marquées par Platon dans le *Timée*, devait faire l'objet de nombreux commentaires à l'Académie depuis plusieurs siècles, et il est vraisemblable que l'exégèse de Théodore n'était pas la seule. C'était une question libre, puisque le maître ne l'avait pas tranchée, encore qu'il eût exprimé nettement ses préférences en faveur de l'existence d'un seul univers.

Dans son exposé sur la faculté prophétique qui existe en tout homme et sur le *pneuma*, qui excite et actualise cette faculté (431 B - 438 B), Lamprias revient à Aristote (434 B), pour qui le phénomène de l'inspiration trouve sa cause dans un échauffement du tempérament qui se produit sous l'effet d'un *pneuma* sorti de la terre[2]. Aristote, pour expliquer le phénomène de l'« enthousiasme », a reculé devant l'hypothèse des démons, et c'est la nature elle-même qu'il charge des fonctions de ceux-ci, mais il entend conserver à la nature un caractère divin, comme le fait Lamprias : il ne faut pas, en effet, « méconnaître ce que garde de religieux la physique d'Aristote »[3], et l'on peut sans doute en dire autant de la physique stoïcienne.

Les Stoïciens, eux aussi, avaient fait état d'un *pneuma*, principe vital d'essence matérielle (air et feu) qui, selon eux, parcourt l'univers pour le pénétrer et l'animer partout, et dont l'âme humaine est elle-même une participation : le *pneuma* cosmique peut donc aisément se mêler au *pneuma* de l'âme, avec lequel il se trouve en affinité préétablie. Lamprias emploie le vocabulaire stoïcien même le plus technique :

1. Il s'agit de montrer que les démons préposés aux oracles peuvent émigrer dans un autre monde et faire ainsi cesser l'activité prophétique, mais, comme cette cessation peut aussi s'expliquer par leur mort, il n'était pas nécessaire de traiter si longuement ce point.

2. Voir Jeanne Croissant, *Aristote et les mystères*, p. 35-36, et P. Boyancé, *Le culte des Muses...*, p. 190-194.

3. P. Boyancé, *loc. cit.*, p. 194.

περίψυξις, πύκνωσις, στόμωσις, ἀναθυμίασις (433 A), κρᾶσις, διάθεσις, διάχυσις (432 D-E), ἀνάμιξις, σύγχυσις (432 A), σύγκρασις, σύμπηξις (433 D). Puis, lorsque Lamprias veut montrer que l'opinion qui attribue l'oracle de Delphes à Apollon et à la Terre se justifie par le fait que le soleil (identifié à Apollon) permet à la Terre d'exhaler les vapeurs prophétiques (433 E), nous avons là un exemple caractéristique des interprétations naturalistes que le stoïcisme avait coutume de donner des traditions religieuses[1]. Il est possible qu'en 432 E, à propos des « pores qui donnent entrée aux images de l'avenir » on doive relever une influence de Démocrite[2], mais ce qui est dit de l'échauffement qui favorise l'état prophétique dérive certainement d'Héraclite, philosophe à qui les Stoïciens devaient beaucoup d'éléments de leur physique, et que Lamprias cite expressément en 432 F.

Pour confirmer la croyance au *pneuma* qui sortait des entrailles de la terre au-dessous du trépied sur lequel s'asseyait la Pythie dans l'*adyton*, Lamprias raconte comment une prophétesse mourut « tout récemment » (438 A-C). Ce récit dramatique n'est-il qu'une « pieuse historiette », comme le pense E. Will[3] ? On a peine à le croire quand on constate que « le prophète Nicandre et les autres ministres du culte qui se trouvaient là » furent témoins de l'événement et sont cités évidemment comme garants de son authenticité. D'ailleurs Plutarque, lui-même prêtre d'Apollon Pythien, était bien placé pour savoir ce qui s'était passé et pour faire au besoin une enquête.

Cependant l'objection d'Ammonios, selon qui l'explication par les démons et aussi celle qui fait du *pneuma* le principal agent de la divination enlèvent également

1. Il est possible que Posidonios d'Apamée soit pour quelque chose dans l'élaboration de cette théorie, mais von Arnim, *Plut. über Dämonen und Mantik* (Amsterdam, 1921), p. 16, me paraît exagérer son influence.
2. Voir A. Delatte, *L'Ant. Class.*, 1934, p. 56.
3. E. Will, *Bull. Corr. Hell.*, 66-67, 1942-1943, p. 169. Voir J. Bayet, *Mél. F. Grat.* 1 (1946), p. 53-76 : La mort de la Pythie.

au dieu lui-même l'origine des oracles (434 F - 435 D), émeut et même bouleverse Lamprias (435 E). Il a beau essayer d'y répondre par la distinction platonicienne des deux ordres de causes (435 D - 437 A), il sent bien qu'il ne réussit pas à écarter complètement l'objection, et c'est pourquoi il conclut en 438 D en reconnaissant que la question a besoin d'être réexaminée. C'est le *De Pyth. orac.* qui expose la solution à laquelle Plutarque aboutira après de nouvelles réflexions et qui ne pourra se heurter à une objection semblable à celle qu'Ammonios a faite aux démons et au *pneuma*.

SUR LA DISPARITION DES ORACLES

Préambule 1 D'après une tradition mythologique, ô Terentius Priscus[1], des aigles ou des cygnes, partis des extrémités de la terre pour en atteindre le centre, se rencontrèrent à Pythô, auprès de ce qu'on appelle l'omphalos[2]. (Dans la suite des temps, Épiménide de Phæstos s'informa, dit-on, de l'exactitude de ce récit auprès du dieu et, n'obtenant qu'un oracle obscur et ambigu, il dit :

« Sur la terre ou la mer, point de nombril central,
A moins qu'il soit connu des dieux seuls, non des
[hommes »[3].

Le dieu l'avait écarté avec raison, lui qui prétendait examiner une antique tradition comme l'on fait d'une peinture, en la touchant du doigt.)

2 Or, peu de temps avant les jeux pythiques qui furent célébrés de nos jours sous Callistrate[4], deux hommes divins, venus des extrémités opposées de la terre, se rencontrèrent par hasard à Delphes : c'étaient Démétrios, le grammairien, qui rentrait de Grande-Bretagne à Tarse, sa patrie[5], et le Lacédémonien Cléombrote. Celui-ci avait voyagé longtemps en Égypte et au pays des Troglodytes, puis navigué très avant dans la mer Érythrée, non pour faire du commerce, mais en curieux et pour s'instruire. Il avait d'ailleurs une

1. Voir ci-dessus la Notice, p. 87, notes 1 et 2.

5. Cf. ci-dessous, 419 E.

ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΕΚΛΕΛΟΙΠΟΤΩΝ ΧΡΗΣΤΗΡΙΩΝ

1 Ἀετούς τινας ἢ κύκνους, ὦ Τερέντιε Πρῖσκε, 409
μυθολογοῦσιν ἀπὸ τῶν ἄκρων τῆς γῆς ἐπὶ τὸ μέσον E
φερομένους εἰς ταὐτὸ συμπεσεῖν Πυθοῖ περὶ τὸν καλούμε-
νον ὀμφαλόν· ὕστερον δὲ χρόνῳ τὸν Φαίστιον Ἐπιμενίδην
ἐλέγχοντα τὸν μῦθον ἐπὶ τοῦ θεοῦ καὶ λαβόντα χρησμὸν F
ἀσαφῆ καὶ ἀμφίβολον εἰπεῖν·

« Οὔτε γὰρ ἦν γαίης μέσος ὀμφαλὸς οὔτε θαλάσσης·
εἰ δέ τις ἔστι, θεοῖς δῆλος θνητοῖσι δ' ἄφαντος ».

Ἐκεῖνον μὲν οὖν εἰκότως ὁ θεὸς ἠμύνατο μύθου παλαιοῦ
καθάπερ ζωγραφήματος ἁφῇ ἀποπειρώμενον. 410

2 Ὀλίγον δὲ πρὸ Πυθίων τῶν ἐπὶ Καλλιστράτου καθ' ἡμᾶς ἀπὸ τῶν ἐναντίων τῆς οἰκουμένης περάτων ἔτυχον ἄνδρες ἱεροὶ δύο συνδραμόντες εἰς Δελφούς, Δημήτριος μὲν ὁ γραμματικὸς ἐκ Βρεττανίας εἰς Ταρσὸν ἀνακομιζόμενος οἴκαδε, Κλεόμβροτος δ' ὁ Λακεδαιμόνιος, πολλὰ μὲν ἐν Αἰγύπτῳ καὶ περὶ τὴν Τρωγλοδυτικὴν πεπλανημένος, πόρρω δὲ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης ἀναπεπλευκὼς οὐ κατ' ἐμπορίαν, ἀλλ' ἀνὴρ φιλοθεάμων καὶ

409 F 3 Οὔτε γὰρ ἦν : οὐκ ἄρ' ἔην Schw. || γαίης Xyl. : γῆς || οὔτε E : οὐδὲ || 410 A 1 ἀποπειρώμενον υFΠ : πειρ— G (δια s. s. G^4) || 2 ὀλίγον : —γων X^1DE || 3 καθ' : πρὸς D || 7 Τρωγλ— γῆν υFΠ.

fortune assez considérable, et, jugeant peu digne d'intérêt d'amasser des biens au-delà de ce qui lui suffisait, il employait ainsi ses loisirs à l'étude de l'histoire[1] dans la pensée que celle-ci fournit des matériaux à la philosophie, dont le couronnement, selon ses propres expressions, est la théologie[2].

La lampe du sanctuaire d'Ammon

Il était allé récemment au sanctuaire d'Ammon[3] et, visiblement il n'y avait pas trouvé grand chose de bien remarquable, mais il rapportait au sujet de la lampe au feu perpétuel un propos digne d'intérêt, qu'il tenait des prêtres. Ceux-ci assuraient que la consommation d'huile diminuait constamment d'un an à l'autre, et ils en concluaient que les années sont inégales, chacune ayant une durée plus courte que la précédente, puisqu'il est naturel que la dépense d'huile soit moindre en un temps moindre.

3 Les assistants manifestèrent leur étonnement, et Démétrios déclara qu'il était ridicule de partir de faits aussi menus pour chercher la vérité en des questions d'une telle importance. Ce ne serait pas, selon lui, « peindre le lion à partir de sa griffe » comme disait Alcée[4] ; ce serait vouloir, pour une mèche de lampe, bouleverser le ciel et tout l'univers et détruire de fond en comble les mathématiques. Cléombrote répliqua : « Rien de tout cela ne troublera ces prêtres. Ils ne reconnaîtront pas que les mathématiciens les surpassent en exactitude : ils prétendront que ceux-ci sont plus exposés à se tromper dans le calcul du temps, dont les révolutions et les périodes embrassent de si longs intervalles, qu'ils ne le sont eux-mêmes dans la mesure de l'huile, d'autant qu'en raison de l'étrangeté du fait ils observent et surveillent constamment ce phénomène extraordinaire.

Quant au refus d'admettre que de menus faits puissent être le signe de vérités importantes, il serait de nature, Démétrios, à entraver la recherche en bien

φιλομαθής, οὐσίαν δ' ἔχων ἱκανὴν καὶ τὸ πλείονα τῶν
ἱκανῶν ἔχειν οὐκ ἄξιον πολλοῦ ποιούμενος, ἐχρῆτο τῇ B
σχολῇ πρὸς τὰ τοιαῦτα καὶ συνῆγεν ἱστορίαν οἷον ὕλην
φιλοσοφίας θεολογίαν ὥσπερ αὐτὸς ἐκάλει τέλος ἐχούσης.

Νεωστὶ δὲ γεγονὼς παρ' Ἄμμωνα τὰ μὲν ἄλλα τῶν ἐκεῖ δῆλος ἦν μὴ πάνυ τεθαυμακώς, περὶ δὲ τοῦ λύχνου τοῦ ἀσβέστου διηγεῖτο λόγον ἄξιον σπουδῆς λεγόμενον ὑπὸ τῶν ἱερέων. Ἀεὶ γὰρ ἔλαττον ἀναλίσκειν ἔλαιον ἔτους ἑκάστου, καὶ τοῦτο ποιεῖσθαι τεκμήριον ἐκείνους τῆς τῶν ἐνιαυτῶν ἀνωμαλίας τὸν ὕστερον τοῦ προάγοντος ἀεὶ τῷ χρόνῳ βραχύτερον ποιούσης· εἰκὸς γὰρ ἐν ἐλάττονι χρόνῳ τὸ δαπανώμενον ἔλαττον εἶναι.

3 Θαυμασάντων δὲ τῶν παρόντων, τοῦ δὲ Δημητρίου
καὶ γελοῖον φήσαντος εἶναι ἀπὸ μικρῶν πραγμάτων οὕτω C
μεγάλα θηρᾶν, οὐ κατ' Ἀλκαῖον « ἐξ ὄνυχος τὸν λέοντα »
γράφοντας, ἀλλὰ θρυαλλίδι καὶ λύχνῳ τὸν οὐρανὸν ὁμοῦ
καὶ τὰ σύμπαντα μεθιστάντας καὶ τὴν μαθηματικὴν ἄρδην
ἀναιροῦντας, ὁ Κλεόμβροτος « οὐδέτερον » ἔφη « τούτων
διαταράξει τοὺς ἄνδρας· ἀλλὰ τοῖς μαθηματικοῖς οὐχ
ὑφήσονται τῆς ἀκριβείας, ὡς μᾶλλον ἂν ἐκείνους διαφυ-
γόντα τὸν χρόνον ἐν κινήσεσι καὶ περιόδοις οὕτω μακρὰν
ἀφεστώσαις, ἢ τὸ μέτρον αὐτοὺς τοῦ ἐλαίου προσέχοντας
ἀεὶ διὰ τὴν ἀτοπίαν τῷ παραλόγῳ καὶ παραφυλάττοντας.

Τὸ δὲ μικρὰ μὴ διδόναι σημεῖα γίγνεσθαι μεγάλων, ὦ D
Δημήτριε, πολλαῖς ἔσται τέχναις ἐμποδών, ἐπεὶ καὶ

410 A 10 φιλομαθὴς BF : φιλοφανὴς ‖ B 9 ὕστερον Turn. : ἕτερον ‖ 10 ἐν E : om. cet. ‖ C 1 φήσαντος : ἀφέντος υFα φάντος A¹E ‖ 2 μεγάλα θηρᾶν : μέγα φυρᾶν υ ‖ 4 καὶ τὰ υFΠ : τι cet. ‖ 5 οὐδέτερον GXDJ : οὐδὲν ‖ 9 αὐτοὺς Jx : ἑαυτοὺς ‖ D 2 ἔσται X³ : ἐστι.

des domaines, puisqu'il aboutirait à supprimer toute démonstration en de nombreux cas et, en beaucoup d'autres, toute prévision. Et pourtant vous autres[1], vous démontrez l'existence d'un usage qui n'est pas sans importance, à savoir que les héros se servaient du rasoir pour avoir la peau lisse, parce que vous rencontrez ce mot « rasoir » chez Homère[2]. Vous nous prouvez aussi que ces mêmes héros prêtaient à intérêt, parce que le poète dit quelque part : « Une somme est due, et ce n'est pas d'hier et elle « n'est pas petite » et que, d'après vous, au lieu de « est due », il faut comprendre « s'accroît »[3]. Puis, comme il parle de la nuit « aiguë », vous vous attachez avec satisfaction à ce mot et vous prétendez qu'il veut dire que l'ombre de la terre est conique, parce qu'elle est celle d'un corps sphérique[4]. Et les médecins, à leur tour, qui prévoient que l'été apportera des épidémies d'après l'abondance des araignées et d'après l'aspect des feuilles de figuier au printemps, quand elles ressemblent aux pattes de la corneille[5], ne se heurteront-ils pas à l'opposition de ceux pour qui les menus faits ne sauraient être le signe de choses importantes? Et ceux-ci supporteront-ils qu'un conge et une cotyle d'eau servent à calculer la grandeur du soleil[6]? Ou bien que l'angle aigu que forme par son inclinaison sur le sol, cette brique qui est là, soit dit mesurer l'élévation au-dessus de l'horizon de celui des pôles qui est toujours visible[7]?

Car voilà ce que nous avons entendu dire aux prophètes de là-bas. Il faut donc trouver autre chose à leur répondre, si l'on veut que le soleil conserve immuable, selon la tradition reçue, sa marche accoutumée. »

4 Alors le philosophe Ammonios, qui était présent, s'exclama : « Ne dis pas seulement « le soleil », mais « le ciel tout entier » ! Car il faudra que la route parcourue par cet astre d'un solstice à l'autre se rétrécisse et que la portion de l'horizon correspondant à cette route cesse d'être aussi grande que le disent les mathé-

πολλῶν μὲν ἀποδείξεις παραιρεῖσθαι συμβήσεται, πολλῶν
δὲ προαγορεύσεις. Καίτοι καὶ ὑμεῖς οὐ μικρὸν ἀποδείκνυτε
πρᾶγμα, λεαίνεσθαι ξυρῷ τὰ σώματα τοὺς ἥρωας, ἐντυ-
χόντες [γὰρ] Ὁμήρῳ ξυρὸν ὀνομάσαντι, καὶ δανείζειν
ἐπὶ τόκοις, ὅτι που « χρέος ὀφέλλεσθαι » φησίν « οὔτι
νέον οὐδ' ὀλίγον », ὡς τοῦ ὀφέλλεσθαι τὸ αὔξεσθαι
δηλοῦντος. Αὖθις δὲ τὴν νύκτα « θοήν » εἰπόντος, ἀγαπη-
τῶς ἐμφύεσθε τῷ ῥήματι καὶ τοῦτ' ἐκεῖνό φατε φράζεσθαι
τὴν σκιὰν τῆς γῆς ὑπ' αὐτοῦ κωνικήν, οὖσαν ἀπὸ σφαι-
ροειδοῦς. Ἰατρικὴν δὲ λοιμῶδες θέρος ἀραχνίων πλήθει E
προδηλοῦν καὶ θρίοις ἐαρινοῖς ὅταν κορώνης ποσὶν εἴκελα
γένηται τίς ἐάσει τῶν ἀξιούντων μικρὰ σημεῖα μὴ γίγνεσθαι
τῶν μεγάλων ; Τίς δ' ἀνέξεται πρὸς χοῦν καὶ κοτύλην
ὕδατος τὸ τοῦ ἡλίου μέγεθος μετρούμενον, ἢ τῆς ἐνταῦθα
πλινθίδος ἣν ποιεῖ γωνίαν ὀξεῖαν κεκλιμένη πρὸς τὸ
ἐπίπεδον, μέτρον εἶναι λεγομένην τοῦ ἐξάρματος ὃ ἐξῆρται
τῶν πόλων ὁ ἀεὶ φανερὸς ἀπὸ τοῦ ὁρίζοντος ;

Ταῦτα γὰρ ἦν ἀκούειν τῶν ἐκεῖ προφητῶν. Ὥστ' ἄλλο
τι λεκτέον πρὸς αὐτοὺς εἰ βουλόμεθα τῷ ἡλίῳ κατὰ τὰ
πάτρια τὴν νενομισμένην τάξιν ἀπαράβατον ποιῆσαι. » F

4 Παρὼν οὖν ἀνεφώνησεν Ἀμμώνιος ὁ φιλόσοφος.
« Οὐ τῷ ἡλίῳ μόνον εἰπέ, ἀλλὰ τῷ οὐρανῷ παντί.
Συστέλλεσθαι γὰρ ἀνάγκη τὴν ἀπὸ τροπῶν ἐπὶ τροπὰς
πάροδον αὐτοῦ καὶ μὴ διαμένειν τηλικοῦτο μέρος οὖσαν
τοῦ ὁρίζοντος ἡλίκον οἱ μαθηματικοὶ λέγουσιν, ἀλλ' 411

410 D 4 ὑμεῖς Mez. : ἡμῖν ‖ ἀποδείκνυτε Mez. : —νυται ‖ 6 γὰρ del. Mez. ‖ 7-8 ὀφέλλεσθαι... ὀφέλλεσθαι Turn. : συμβάλλεσθαι... ὠφελεῖσθαι ‖ 8 τὸ αὔξεσθαι XυEB : τὸ αὐξάν— G τοῦ αὔξ— cet. ‖ 10 ἐμφύεσθε G corr. X[3] : —σθαι ‖ E 2 ποσὶν Stegm. ex Hippocr. *Epid.* VI (V 342 Littré) : ποδὶ ‖ 3 μικρὰ σημεῖα μὴ γίγνεσθαι F[2]JΠx : μικρὰς ὁμιλίας γενέσθαι ‖ 6 ἣν ποιεῖ Γ : ἐμποιεῖ J ἢ ποιεῖ cet. ‖ κεκλιμένη Pat. : —νην ‖ 7 ὃ ἐξῆρται : ᾧ ἐξ— G[2] ὃς ἐξ— J ‖ 10 λεκτέον nos : λεγόντων ‖ F 1 ποιῆσαι GJE : ποιοῦσι ‖ 3 εἰπέ Mad. : εἰπεῖν.

maticiens et devienne plus petite, par un rapprochement progressif de l'extrémité méridionale vers l'extrémité septentrionale. Il faudra aussi que nous ayons un été plus court et une température plus froide, si le soleil tourne dans des limites plus étroites et atteint aux points des solstices des parallèles moins élevés. Il faudra enfin que les aiguilles des cadrans solaires de Syène cessent de ne projeter aucune ombre au solstice d'été[1], que plusieurs des étoiles fixes disparaissent sous l'horizon et que certaines se touchent et se confondent, l'intervalle entre elles venant à faire défaut. Ils rétorqueront peut-être que les autres astres ne seraient pas affectés par les mouvements déréglés du soleil, mais ils ne sauront dire pourquoi celui-ci, entre tant de corps célestes, serait le seul à accélérer sa marche, et c'est bien la plupart des phénomènes qu'ils bouleverseront, surtout ceux qui concernent la lune, en sorte qu'il ne serait nullement besoin des mesures de l'huile pour faire apparaître l'anomalie en question. Les éclipses y suffiraient bien, celles du soleil, qui se trouverait plus souvent en conjonction avec la lune, et celles de la lune, plus souvent offusquée par l'ombre de la terre[2]. Les autres phénomènes seraient aussi clairs, et il n'est pas besoin de plus longs développements pour montrer que ces propos ne sont que hâbleries.

— Cependant, dit Cléombrote, moi aussi j'ai vu de mes yeux ces mesures d'huile, car ils m'en ont montré un grand nombre, et celle de la dernière année était beaucoup plus petite que celles des temps anciens. »

Ammonios reprit la parole : « Ainsi, dit-il, ce fait aurait échappé à tous les autres hommes chez qui des feux perpétuels sont entretenus et conservés pour ainsi dire indéfiniment ? Si l'on veut admettre cette constatation comme exacte, ne vaut-il pas mieux attribuer la cause du phénomène à un état de refroidissement ou d'hydratation de l'air qui rendrait le feu languissant, en sorte que, par une conséquence naturelle, il ne prendrait ni n'exigerait beaucoup d'aliment ? Ou ne devrions-nous pas en attribuer la cause, au contraire,

ἐλάττονα γίγνεσθαι, ἀεὶ πρὸς τὰ βόρεια τῶν νοτίων
συναγωγὴν λαμβανόντων, καὶ τὸ θέρος ἡμῖν βραχύτερον
καὶ ψυχροτέραν εἶναι τὴν κρᾶσιν, ἐνδοτέρω κάμπτοντος
αὐτοῦ καὶ μειόνων παραλλήλων ἐφαπτομένου τοῖς τροπι-
κοῖς σημείοις· ἔτι δὲ τοὺς μὲν ἐν Συήνῃ γνώμονας ἀσκίους
μηκέτι φαίνεσθαι περὶ τροπὰς θερινάς, πολλοὺς δὲ ὑποδε-
δραμηκέναι τῶν ἀπλανῶν ἀστέρων, ἐνίους δὲ ψαύειν καὶ
συγκεχύσθαι πρὸς ἀλλήλους τοῦ διαστήματος ἐκλελοι- B
πότος. Εἰ δ' αὖ φήσουσι τῶν ἄλλων ὁμοίως ἐχόντων
ἀτακτεῖν ταῖς κινήσεσι τὸν ἥλιον, οὔτε τὴν μόνον τοῦτον
ἐκ τοσούτων ἐπιταχύνουσαν αἰτίαν εἰπεῖν ἕξουσι καὶ τὰ
πολλὰ τῶν φαινομένων συνταράξουσι, τὰ δὲ πρὸς σελήνην
καὶ παντάπασιν, ὥστε μὴ δεῖσθαι μέτρων ἐλαίου τὴν
διαφορὰν ἐλεγχόντων. Αἱ γὰρ ἐκλείψεις ἐλέγξουσιν αὐτοῦ
τε τῇ σελήνῃ πλεονάκις ἐπιβάλλοντος καὶ τῆς σελήνης
τῇ ⟨τῆς γῆς⟩ σκιᾷ, τὰ δ' ἄλλα δῆλα καὶ οὐδὲν δεῖ περαι-
τέρω τὴν ἀλαζονείαν τοῦ λόγου διελίττειν ».

« Ἀλλὰ μὴν » ὁ Κλεόμβροτος ἔφη « καὶ τὸ μέτρον
αὐτὸς εἶδον· πολλὰ γὰρ ἐδείκνυσαν· τὸ δ' ἐπέτειον
ἀπέδει τῶν παλαιοτάτων οὐκ ὀλίγον. »

Ὑπολαβὼν δ' αὖθις ὁ Ἀμμώνιος « εἶτα τοὺς ἄλλους C
ἀνθρώπους » εἶπεν « ἔλαθε παρ' οἷς ἄσβεστα θεραπεύεται
πυρὰ καὶ σῴζεται χρόνον ἐτῶν ὡς ἔπος εἰπεῖν ἄπειρον ;
Εἰ δ' οὖν ὑποθεῖτό τις ἀληθὲς εἶναι τὸ λεγόμενον, οὐ
βέλτιόν ἐστι ψυχρότητας αἰτιᾶσθαί τινας καὶ ὑγρότητας
ἀέρων, ὑφ' ὧν τὸ πῦρ μαραινόμενον εἰκός ἐστι μὴ κρατεῖν
πολλῆς μηδὲ δεῖσθαι τροφῆς, ἢ τοὐναντίον ξηρότητας

411 A 4 ψυχροτέραν : —ότερον G ‖ 5 μειόνων Bab. : μειζόνων ‖ B 3 μόνον Turn. : —νην ‖ 4 τοσούτων : τούτων GX^{1}J ‖ 6 μέτρων G^{2}Π^{2}X^2 : —τρον ‖ 9 τῆς γῆς add. Xyl., Rei. ‖ τὰ δ' ἄλλα δῆλα Wytt. : τὰ δ' ἄλληλα (τὰ δ' ἄλλα E) ‖ οὐδὲν : οὐ υF^1 ‖ 12 αὐτὸς : —τῆς υ —τοῖς GXF^{1}DJ ‖ C 2 ἄσβεστα om. υFΠ ‖ 3 ἐτῶν om. JE.

à un état de déshydratation ou d'échauffement de l'air? En effet, au sujet du feu, j'ai déjà entendu dire à certaines gens qu'il brûle mieux en hiver, parce que le froid le contracte et le resserre de force en lui-même, tandis que, pendant les chaleurs, il s'affaiblit, perdant sa consistance et sa vigueur ; il paraît que, lorsqu'il brûle au soleil, son activité se relâchant, il ne saisit que languissamment le combustible et le consume plus lentement.

Mais c'est bien plutôt à l'huile elle-même qu'il faut rapporter la cause du phénomène. Il n'est pas invraisemblable, en effet, qu'anciennement, provenant d'un jeune plant d'olivier, elle ait été fluide et peu nourrissante et que, par la suite, quand les arbres furent parvenus à maturité, elle se soit élaborée de manière à prendre plus de force et de consistance et à mieux nourrir le feu à quantité égale. Tel est le moyen de sauvegarder, si l'on y tient, l'assertion des gens du sanctuaire d'Ammon, encore qu'elle soit bien étrange et extraordinaire. »

La décadence des oracles

5 Ammonios ayant terminé, je dis alors : « Cléombrote, parle-nous plutôt de l'oracle, car la renommée du dieu de là-bas fut grande jadis, mais elle semble aujourd'hui plutôt flétrie »[1].

Comme Cléombrote gardait le silence et tenait les yeux baissés, Démétrios prit la parole : « Il ne convient nullement, dit-il, de nous informer et de discuter sur les oracles de là-bas, quand nous voyons que ceux d'ici ont tellement perdu de leur éclat, ou plutôt que, sauf un ou deux, ils ont tous disparu ; ce qu'il faut rechercher, c'est la cause d'une telle défaillance. A quoi bon les énumérer tous? Ceux de Béotie, qui, dans les temps anciens, faisaient retenir ce pays de leurs nombreuses voix[2], ont maintenant tout à fait cessé, comme des rivières taries, et la divination est frappée dans cette région d'une profonde stérilité. Car, en dehors de Lébadée[3], la Béotie n'offre plus aucune source

καὶ θερμότητας ; Ἤδη γὰρ ἀκήκοα λεγόντων τινῶν περὶ τοῦ πυρός, ὡς ἐν χειμῶνι καίεται βέλτιον ὑπὸ ῥώμης εἰς αὑτὸ συστελλόμενον τῇ ψυχρότητι καὶ πυκνούμενον, ἐν δὲ τοῖς αὐχμοῖς ἐξασθενεῖ καὶ γίγνεται μανὸν καὶ ἄτονον, κἂν ἐν ἡλίῳ καίηται, χεῖρον ἐργάζεται καὶ τῆς ὕλης ἅπτεται μαλακῶς καὶ καταναλίσκει βράδιον. D

Μάλιστα δ' ἄν τις εἰς αὐτὸ τὴν αἰτίαν ἐπανάγοι τοὔλαιον · οὐ γὰρ ἀπεικός ἐστι πάλαι μὲν ἄτροφον καὶ ὑδατῶδες εἶναι γεννώμενον ἐκ φυτάδος νέας, ὕστερον δὲ πεττόμενον ἐν τελείοις καὶ συνιστάμενον ἀπὸ πλήθους ἴσου μᾶλλον ἰσχύειν καὶ τρέφειν βέλτιον, εἰ δεῖ τοῖς Ἀμμωνίοις ἀνασῴζειν καίπερ ἄτοπον καὶ ἀλλόκοτον οὖσαν τὴν ὑπόθεσιν. »

5 Παυσαμένου δὲ τοῦ Ἀμμωνίου, « μᾶλλον » ἔφην ἐγώ « περὶ τοῦ μαντείου δίελθ' ἡμῖν, ὦ Κλεόμβροτε · μεγάλη γὰρ ἡ παλαιὰ δόξα τῆς ἐκεῖ θειότητος, τὰ δὲ νῦν ἔοικεν ὑπομαραίνεσθαι. »

Τοῦ δὲ Κλεομβρότου σιωπῶντος καὶ κάτω βλέποντος, E ὁ Δημήτριος « οὐδὲν » ἔφη « δεῖ περὶ τῶν ἐκεῖ πυνθάνεσθαι καὶ διαπορεῖν, τὴν ἐνταῦθα τῶν χρηστηρίων ἀμαύρωσιν, μᾶλλον δὲ πλὴν ἑνὸς ἢ δυεῖν ἁπάντων ἔκλειψιν ὁρῶντας, ἀλλ' ἐκεῖνο σκοπεῖν, δι' ἣν αἰτίαν οὕτως ἐξησθένηκε. Τὰ γὰρ ἄλλα τί δεῖ λέγειν, ὅπου γε τὴν Βοιωτίαν ἕνεκα χρηστηρίων πολύφωνον οὖσαν ἐν τοῖς πρότερον χρόνοις νῦν ἐπιλέλοιπε κομιδῇ καθάπερ νάματα, καὶ πολὺς ἐπέσχηκε μαντικῆς αὐχμὸς τὴν χώραν ; Οὐδαμοῦ γὰρ ἀλλαχόθι νῦν ἢ περὶ Λεβάδειαν ἡ Βοιωτία παρέχει τοῖς F

411 C 10 συστελλόμενον : στελλ— X^1FDJ ‖ ψυχρότητι : στερρότητι υF^1 ‖ 11 μανὸν : μακρὸν υF^1 ‖ D 2 ἐπανάγοι X^3 : —άγοιτο ‖ 6 εἰ δεῖ Mez. : ἔδει ‖ 11 ὑπομαραίνεσθαι : ἀπομ— υ Eus. *Praep. Evang.* 5, 16 Theod. *Graec. aff. cur.*, 10, 10 ‖ E 5 ἀλλ' ἐκεῖνο : ἀλλὰ κοινῇ Eus. ibid. ‖ 6 γε habet solus Eus. ibid. ‖ F 1 ἢ περὶ Λεβάδειαν ἡ Βοιωτία Eus. : ἢ Λεβαδία (—δεία G) ἢ B— ‖ παρέχει : —έχεται J.

de prédiction à ceux qui désirent y puiser ; dans tous les autres sanctuaires règne soit le silence, soit même la solitude complète.

Et pourtant, à l'époque des guerres médiques, beaucoup de ces oracles avaient atteint une haute réputation, notamment celui du Ptoïon, non moins que celui d'Amphiaraos[1]. L'un et l'autre furent mis à l'épreuve, à ce qu'il paraît, par Mardonios, qui envoya un Lydien à l'Amphiaraïon et un Carien au Ptoïon[2]. Le prophète de ce dernier oracle, qui employait auparavant le dialecte éolien, en cette occasion rendit sa réponse dans la langue des barbares, de façon à n'être compris que de celui qui le consultait, à l'exclusion de tous ceux de ses concitoyens qui étaient présents[3] ; il montrait ainsi, dans son délire inspiré, qu'il est impossible aux barbares d'obtenir que la langue grecque se mette jamais à leur service et réponde à leurs injonctions[4]. Quant au Lydien envoyé au sanctuaire d'Amphiaraos, il crut voir en songe un ministre du dieu, qui d'abord le chassait de la voix en lui disant que le dieu n'y était pas, puis le poussait avec les mains et enfin, comme il ne s'en allait pas, prenait une pierre d'une bonne grosseur et la lui lançait à la tête. Tout cela était en quelque sorte figuratif de ce qui devait se produire, car Mardonios fut vaincu dans une bataille où le chef des Grecs n'était pas un roi, mais le tuteur et le serviteur d'un roi, et il tomba frappé d'un coup de pierre[5], semblable à celui que le Lydien avait cru recevoir en songe.

En ce temps-là florissait aussi l'oracle de Tégyres, où l'on raconte même que le dieu est né et où passent deux cours d'eau que certains appellent, aujourd'hui

1. Amphiaraos est un héros, mais que l'on honorait comme un dieu ; cf. *Syll.*[3], 747, l. 45 : τῷ θεῷ Ἀμφιαράῳ. Dans son sanctuaire, on consultait l'oracle en passant la nuit sous un portique dans l'attente d'un songe révélateur (comme à l'Asclépiéion d'Épidaure).

5. Pausanias, qui commandait à Platées, était le tuteur du jeune roi de Sparte Pleistarchos. Hérodote, 9, 63, mentionne la mort de Mardonios sans dire qu'il fut tué d'un coup de pierre.

χρῄζουσιν ἀρύσασθαι μαντικῆς, τῶν δ' ἄλλων τὰ μὲν σιγή, τὰ δὲ παντελὴς ἐρημία κατέσχηκε.

Καίτοι γε περὶ τὰ Μηδικὰ ⟨πολλὰ⟩ μὲν εὐδοκίμησεν, ⟨τὸ δὲ Πτῷον⟩ οὐχ ἧττον ἢ τὸ τοῦ Ἀμφιάρεω, ⟨καὶ⟩ ἀπεπειράθη μὲν ὡς ἔοικεν ἀμφοτέρων [ὡς] Μαρδόνιος, 412
⟨ἄνδρα Λυδὸν πέμψας ἐνταῦθα, Κᾶρα δ' ἕτερον εἰς τὸ Πτῷον⟩. Ὁ μὲν οὖν ⟨τούτου⟩ τοῦ μαντείου προφήτης φωνῇ Αἰολίδι χρώμενος τὸ πρὸ τοῦ, ⟨τότε τῇ⟩ τῶν βαρβάρων χρησμὸν ἐξήνεγκεν, ὥστε μηδένα ξυνεῖναι ἁπάντων τῶν παρόντων ⟨ἀλλὰ μόν⟩ον ἐκεῖνον, ὡς ⟨δῆλον ὂν ἐκ⟩ τοῦ ἐνθουσιασμοῦ ⟨τοῦ προφήτου ὅ⟩τι τοῖς βαρβάροις οὐκ ἔστιν οὐδέποτε φωνὴν Ἑλληνίδα λαβεῖν τὸ προσταττόμενον ὑπηρετοῦσαν. Ὁ δὲ πεμφθεὶς εἰς Ἀμφιάρεω Λυδὸς ἔδοξε κατὰ τοὺς ὕπνους ὑπηρέτην τοῦ θεοῦ φανέντα πρῶτον μὲν ἀπὸ φωνῆς ἐκβάλλειν αὐτόν, ὡς τοῦ θεοῦ μὴ παρόντος, ἔπειτα ταῖς χερσὶν ὠθεῖν, ἐπιμένοντος δὲ λίθον εὐμεγέθη λαβόντα τὴν κεφαλὴν πατάξαι. Ταῦτα δ' ἦν ὥσπερ ἀντίφωνα τῶν γενησομένων· B
ἡττήθη γὰρ ὁ Μαρδόνιος, οὐ βασιλέως ἀλλ' ἐπιτρόπου καὶ διακόνου βασιλέως ἡγουμένου τῶν Ἑλλήνων, καὶ λίθῳ πληγεὶς ἔπεσεν, ὥσπερ ὁ Λυδὸς ἔδοξε πληγῆναι κατὰ τοὺς ὕπνους.

Ἤκμαζε δὲ τότε καὶ τὸ περὶ τὰς Τεγύρας χρηστήριον, ὅπου καὶ γενέσθαι τὸν θεὸν ἱστοροῦσι, καὶ ναμάτων δυεῖν

411 F 4 πολλὰ suppl. Bab. : lac. 6 litt. XB ‖ 5 τὸ δὲ Πτῷον suppl. Schw. (τὸ Πτ— Wytt.) : lac. 10 litt. XB ‖ Ἀμφιάρεω Wytt. : —ρεως ‖ καὶ add. Wytt. ‖ 412 A 1 ὡς nos delev. : ὡς <ἀξιολόγων ὄντων> Schw. ‖ 2-3 ἄνδρα Λυδὸν... τὸ Πτῷον nos add. e Vita Arist. 19, 2 ‖ 3 τούτου add. Klaffenbach ‖ 4 post χρώμενος lac. 14 litt. G 8 X 45 J 14 B ‖ τὸ πρὸ τοῦ Wytt. : τὸ πρὸς τοὺς ‖ τότε τῇ add. Mad. ‖ 5 χρησμὸν Basil. : χρήσιμον ‖ 6 ἁπάντων Klaffenbach ἀστῶν Wytt. : ἁγίων ‖ ἀλλὰ μόνον Schw. : — lac. —ον ‖ 6-7 δῆλον ὂν ἐκ suppl. lac. Bab. ‖ 7 τοῦ προφήτου ὅτι suppl. Bab. : — lac. —τι ‖ 8 οὐδέποτε Schw. : οὐ δέδοται ‖ 10 Λυδὸς Wytt. : δοῦλος ‖ 12 παρόντος : φανέντος Π[s].

encore, l'un, le Palmier, et l'autre, l'Olivier[1]. Lors des guerres médiques, le dieu y prédit aux Grecs, par la voix du prophète Échécrate, qu'ils seraient vainqueurs et l'emporteraient dans ce conflit. Puis, lors de la guerre du Péloponnèse, les Déliens chassés de leur île[2] reçurent de Delphes, dit-on, un oracle qui leur enjoignait de découvrir le lieu de naissance d'Apollon et d'y célébrer certains sacrifices. Comme ils étaient stupéfaits et se demandaient comment le dieu avait pu naître ailleurs que chez eux, la Pythie leur prédit en outre qu'une corneille leur indiquerait l'endroit. Or, s'en étant allés et se trouvant à Chéronée, ils entendirent leur hôtelière s'entretenir de l'oracle de Tégyres avec des étrangers qui s'y rendaient ; ceux-ci, en partant, saluèrent cette femme en l'appelant par son nom, qui se trouvait être Corneille. Les Déliens comprirent alors le sens de la prédiction et, après avoir sacrifié à Tégyres, ils réussirent peu de temps après à rentrer dans leur pays.

Ces oracles ont aussi donné signe de vie à des époques plus récentes que celles-là, mais ils ont maintenant disparu. Il convient donc, nous trouvant auprès du Pythien, de nous demander quelle est la cause du changement survenu. »

Arrivée des personnages à la Lesché de Cnide

6 Déjà, en avançant ainsi depuis le temple, nous étions parvenus à la porte de la Lesché des Cnidiens[3]. En y entrant, nous aperçumes les amis que nous étions venus trouver ; ils étaient assis et nous attendaient. Le calme y régnait, les autres, en raison de l'heure qu'il était, étant occupés ailleurs à s'entraîner ou à regarder les athlètes[4]. Démétrios s'écria en souriant : « Est-ce erreur de ma part? Est-ce la vérité? »[5] Vous me paraissez n'avoir entre les mains aucun sujet de discussion bien intéressant, car je vous vois assis là comme désœuvrés et le visage détendu. »

Ce fut Héracléon de Mégare qui prit la parole pour

παραρρεόντων τὸ μὲν Φοίνικα θάτερον δ' Ἐλαίαν ἄχρι νῦν ἔνιοι λέγουσιν. Ἐν μὲν οὖν τοῖς Μηδικοῖς Ἐχεκράτους προφητεύοντος ἀνεῖλε νίκην καὶ κράτος πολέμου τοῖς Ἕλλησιν ὁ θεός· ἐν δὲ τῷ Πελοποννησιακῷ πολέμῳ Δηλίοις ἐκπεσοῦσι τῆς νήσου φασὶ χρησμὸν ἐκ Δελφῶν C
κομισθῆναι προστάττοντα τὸν τόπον ἀνευρεῖν ἐν ᾧ γέγονεν ὁ Ἀπόλλων, καὶ θυσίας τινὰς ἐκεῖ τελέσαι. Θαυμαζόντων δὲ καὶ διαπορούντων εἰ μὴ παρ' αὐτοῖς ὁ θεὸς ἀλλ' ἑτέρωθι γεγόνοι, τὴν Πυθίαν προσανελεῖν ὅτι κορώνη φράσει τὸ χωρίον αὐτοῖς. Ἀπιόντας οὖν ἐν Χαιρωνείᾳ γενέσθαι καὶ τῆς πανδοκευτρίας ἀκοῦσαι πρός τινας ξένους βαδίζοντας εἰς Τεγύρας περὶ τοῦ χρηστηρίου διαλεγομένης· τῶν δὲ ξένων, ὡς ἀπῄεσαν, ἀσπαζομένων καὶ προσαγορευόντων τὴν ἄνθρωπον, ὅπερ ὠνομάζετο, Κορώνην, συνεῖναι τὸ λόγιον καὶ θύσαντας ἐν ταῖς Τεγύραις τυχεῖν καθόδου μετ' ὀλίγον χρόνον. D

Γεγόνασι δὲ καὶ νεώτεραι τούτων ἐπιφάνειαι περὶ τὰ μαντεῖα ταῦτα, νῦν δ' ἐκλέλοιπεν· ὥστε τὴν αἰτίαν ἄξιον εἶναι παρὰ τῷ Πυθίῳ διαπορῆσαι τῆς μεταβολῆς. »

6 Ἤδη δέ πως ἀπὸ τοῦ νεὼ προϊόντες ἐπὶ ταῖς θύραις τῆς Κνιδίων λέσχης ἐγεγόνειμεν· παρελθόντες οὖν εἴσω τοὺς φίλους πρὸς οὓς ἐβαδίζομεν ἑωρῶμεν καθημένους καὶ περιμένοντας ἡμᾶς· ἦν δὲ τῶν ἄλλων ἡσυχία διὰ τὴν ὥραν ἀλειφομένων ἢ θεωμένων τοὺς ἀθλητάς. Καὶ ὁ Δημήτριος διαμειδιάσας « ψεύσομαι » εἶπεν « ἢ ἔτυμον ἐρέω ; » Δοκεῖτέ μοι μηδὲν ἄξιον σκέμμα διὰ χειρῶν ἔχειν· ὁρῶ γὰρ ὑμᾶς ἀνειμένως σφόδρα καθημένους καὶ E
διακεχυμένους τοῖς προσώποις. »

Ὑπολαβὼν οὖν ὁ Μεγαρεὺς Ἡρακλέων « οὐ γὰρ

412 B 9 ἔνιοι J : om. B ὡς ἔνιοι cet. Ὀρχομένιοι Pat. || C 5 γεγόνοι : —νει υα^{2}AEB || D 10 διαμειδιάσας : μειδ— GJ.

répondre : « En effet, nous ne recherchons pas lequel des deux *lambda* du verbe *ballô* disparaît au futur, ni de quels mots simples dérivent les formes *cheîrôn*, *beltiôn*, *cheîristos* et *beltistos*, car de telles questions sont sans doute de nature à tendre et à contracter le visage[1] ! Mais il en est d'autres sur lesquelles on peut philosopher et conduire des recherches tout paisiblement, sans bouger les sourcils, sans lancer des regards sombres, sans se fâcher les uns contre les autres[2].

— Veuillez donc nous accueillir, répliqua Démétrios, et accueillir avec nous le sujet d'entretien qui nous était venu à l'esprit, sujet très approprié à l'endroit où nous sommes et qui nous concerne tous à cause du dieu. Et tâchez, ce faisant, de ne pas froncer les sourcils ! »

Intermède : sortie de Didyme le Cynique

7 Donc nous nous mêlâmes à eux en prenant des sièges et, aussitôt que Démétrios eut proposé le sujet en question, Didyme le Cynique, surnommé Planétiade[3], se leva d'un bond et s'écria, en frappant le sol de son bâton deux ou trois fois : « Oh ! oh ! c'est vraiment une affaire difficile à trancher et réclamant un long examen que vous êtes venus nous apporter là ! Car est-il étonnant que, devant un tel débordement de vices, ce ne soient pas seulement Conscience et Pudeur, comme l'a annoncé Hésiode, qui abandonnent le séjour des hommes[4], mais encore la Providence divine qui se retire de partout en emportant les oracles dans ses bagages ! Quant à moi, tout au rebours, je vous propose de vous demander comment il se fait qu'elle n'ait pas abandonné aussi ce sanctuaire et qu'Héraclès, une seconde fois, ou quelque autre dieu n'ait pas enlevé le trépied[5], tout souillé par tant de questions honteuses et impies que l'on pose à Apollon, les uns le mettant à l'épreuve comme un sophiste, les autres l'interrogeant sur des dépôts d'argent, sur des héritages, sur des unions illégitimes[6]. C'est au point de contraindre Pythagore à reconnaître qu'il se trompait lorsqu'il disait que

ζητοῦμεν » ἔφη « τὸ βάλλω ῥῆμα πότερον τῶν δύο [τὸ ἓν] λάμβδα κατὰ τὸν μέλλοντα χρόνον ἀπόλλυσιν, οὐδ' ἀπὸ τίνων ἁπλῶν ὀνομάτων τὸ χεῖρον καὶ τὸ βέλτιον καὶ τὸ χείριστον καὶ τὸ βέλτιστον ἐσχημάτισται. Ταῦτα γὰρ ἴσως καὶ τὰ τοιαῦτα συντείνει καὶ συνίστησι τὸ πρόσωπον· τὰ δ' ἄλλ' ἔξεστι τὰς ὀφρῦς κατὰ χώραν ἔχοντας φιλοσοφεῖν καὶ ζητεῖν ἀτρέμα μὴ δεινὸν βλέποντας μηδὲ χαλεπαίνοντας τοῖς παροῦσιν. »

« Δέξασθ' οὖν » ὁ Δημήτριος « ἡμᾶς » ἔφη « καὶ
μεθ' ἡμῶν λόγον, ὅς δὴ προσπέπτωκεν ἡμῖν οἰκεῖος ὢν F
τοῦ τόπου καὶ διὰ τὸν θεὸν ἅπασι προσήκων· καὶ ὅπως οὐ συνάξετε τὰς ὀφρῦς ἐπιχειροῦντες. »

7 Ὡς οὖν ἀνεμίχθημεν διακαθεζόμενοι καὶ προὔβαλεν
εἰς μέσον ὁ Δημήτριος τὸν λόγον, εὐθὺς ἀναπηδήσας ὁ 413
κυνικὸς Δίδυμος, ἐπίκλησιν Πλανητιάδης, καὶ τῇ βακτηρίᾳ δὶς ἢ τρὶς πατάξας ἀνεβόησεν « ἰοὺ ἰού, δύσκριτον πρᾶγμα καὶ ζητήσεως δεόμενον πολλῆς ἥκετε κομίζοντες ἡμῖν. Θαυμαστὸν γάρ ἐστιν, εἰ τοσαύτης κακίας ὑποκεχυμένης μὴ μόνον, ὡς προεῖπεν Ἡσίοδος, Αἰδὼς καὶ Νέμεσις τὸν ἀνθρώπινον βίον ἀπολελοίπασιν, ἀλλὰ καὶ Πρόνοια θεῶν συσκευασαμένη τὰ χρηστήρια πανταχόθεν οἴχεται; τοὐναντίον δ' ὑμῖν ἐγὼ προβάλλω διαπορῆσαι πῶς οὐχὶ καὶ τόδ' ἀπείρηκεν οὐδ' Ἡρακλῆς αὖθις ἤ τις ἄλλος θεῶν
ὑπέσπακε τὸν τρίποδα καταπιμπλάμενον αἰσχρῶν καὶ B
ἀθέων ἐρωτημάτων ἃ τῷ θεῷ προβάλλουσιν οἱ μὲν ὡς σοφιστοῦ διάπειραν λαμβάνοντες, οἱ δὲ περὶ θησαυρῶν ἢ κληρονομιῶν ἢ γάμων παρανόμων διερωτῶντες· ὥστε κατὰ κράτος ἐξελέγχεσθαι τὸν Πυθαγόραν εἰπόντα « βελτίστους ἑαυτῶν γίγνεσθαι τοὺς ἀνθρώπους ὅταν πρὸς τοὺς

412 E 4-5 τὸ ἓν del. Schw. ‖ F 3 ἐπιχειροῦντες σκοπεῖτε Jx ‖ 413 A 5 θαυμαστὸν : οὐ θαυμ— E ‖ 9 δ' F[3]JΠx : om. cet. ‖ προβάλλω : προσβ— υFΠ ‖ 10 τόδ' Mad. : τότε (νῦν ὡς G[3]) ‖ B 5-6 βελτίστους : —τίους G[1]J.

« les hommes atteignent leur plus haut degré de vertu chaque fois qu'ils se rendent auprès des dieux »[1]. Bien au contraire, les maladies de l'âme et les passions qu'il est séant de déguiser et de cacher en présence d'un hommc que l'on respecte, on vient les étaler, découvertes et nues, devant le dieu ! »

Il voulait continuer à parler, mais Héracléon le tira par son manteau, et moi, qui étais à peu près, de tous les assistants, le plus lié avec lui, je lui dis : « Cesse donc, mon cher Planétiade, de chercher à provoquer la colère du dieu, car il est doux et indulgent, et

« Il fut jugé le plus aimable pour les hommes »,

selon les mots de Pindare[2]. Qu'il soit le soleil ou bien, au-delà des limites de l'univers visible, le maître et le père du soleil[3], il n'est pas vraisemblable que les hommes d'aujourd'hui lui paraissent indignes de recevoir sa parole, à lui qui est le principe de leur naissance, de leur nourriture, de leur être et de leur pensée ; il n'est pas vraisemblable non plus que la Providence, qui, telle une mère bonne et dévouée, crée et conserve toutcs choses en notre faveur, ne se montre rancunière que lorsqu'il s'agit de la divination et nous en prive après nous l'avoir donnée au début. Comme si, d'ailleurs, les méchants n'avaient pas été déjà en plus grand nombre, parmi une population plus nombreuse, à l'époque où les oracles étaient établis de toute part sur la terre ! Viens donc te rasseoir ici, observe à l'égard du vice, que tu as coutume de châtier sans cesse en paroles, la trêve pythique[4], cherche avec nous une autre cause à cette décadence des oracles qui est en question, et ménage la bienveillance et la longanimité du dieu. »

Mais tout le résultat que j'obtins en parlant ainsi, ce fut que Planétiade gagna la porte et sortit sans mot dire.

1. Cf. *De superst.*, 169 E. Les Cyniques vénéraient particulièrement Pythagore.
2. Cf. *De E*, 394 B, et la note à cet endroit.

θεοὺς βαδίζωσιν »· οὕτως ἄρ' ἃ καλῶς εἶχεν ἀνθρώπου
πρεσβυτέρου παρόντος ἀρνεῖσθαι καὶ ἀποκρύπτειν νοσή-
ματα τῆς ψυχῆς καὶ πάθη, ταῦτα γυμνὰ καὶ περιφανῆ
κομίζουσιν ἐπὶ τὸν θεόν. »

Ἔτι δ' αὐτοῦ βουλομένου λέγειν, ὅ θ' Ἡρακλέων
ἐπελάβετο τοῦ τρίβωνος, κἀγὼ σχεδὸν ἁπάντων αὐτῷ
συνηθέστατος ὢν « παῦ' » ἔφην « ὦ φίλε Πλανητιάδη, C
παροξύνων τὸν θεόν· εὐόργητος γάρ ἐστι καὶ πρᾷος,

« κατεκρίθη δὲ θνατοῖς ἀγανώτατος ἔμμεν »

ὥς φησιν ὁ Πίνδαρος. Καὶ εἴθ' ἥλιός ἐστιν εἴτε κύριος
ἡλίου καὶ πατὴρ καὶ ἐπέκεινα τοῦ ὁρατοῦ παντός, οὐκ
εἰκὸς ἀπαξιοῦν φωνῆς τοὺς νῦν ἀνθρώπους οἷς αἴτιός
ἐστι γενέσεως καὶ τροφῆς καὶ τοῦ εἶναι καὶ φρονεῖν·
οὐδ' ἅμα τὴν Πρόνοιαν ὥσπερ εὐγνώμονα μητέρα καὶ
χρηστὴν πάντα ποιοῦσαν ἡμῖν καὶ φυλάττουσαν ἐν μόνῃ
μνησίκακον εἶναι τῇ μαντικῇ καὶ ταύτην ἀφαιρεῖσθαι
δοῦσαν ἐξ ἀρχῆς· ὥσπερ οὐχὶ καὶ τότε πλειόνων ὄντων
ἐν πλείοσιν ἀνθρώπων πονηρῶν, ὅτε πολλαχόθι τῆς
οἰκουμένης χρηστήρια καθειστήκει. Δεῦρο δὴ πάλιν
καθίσας καὶ πρὸς τὴν κακίαν, ἣν εἴωθας ἀεὶ τῷ λόγῳ D
κολάζειν, Πυθικὰς ἐκεχειρίας σπεισάμενος, ἑτέραν τινὰ
μεθ' ἡμῶν αἰτίαν ζήτει τῆς λεγομένης ἐκλείψεως τῶν
χρηστηρίων, τὸν δὲ θεὸν εὐμενῆ φύλαττε καὶ ἀμήνιτον. »

Ἐγὼ μὲν οὖν ταῦτ' εἰπὼν τοσοῦτο διεπραξάμην ὅσον
ἀπελθεῖν διὰ θυρῶν σιωπῇ τὸν Πλανητιάδην.

413 B 7 ἄρ' ἃ G[4] : ἃ Π[3] ἄρα cet. ‖ C 2 πρᾷος : οὐ πρ— JΠx ‖ 12 ὅτε : ὅτι G ‖ πολλαχόθι Bases : —χόθεν ‖ D 5 τοσοῦτο : —τον GυFB.

La décadence des oracles expliquée par la dépopulation

8 Nous restâmes silencieux un petit moment. Puis Ammonios m'adressa la parole : « Prends garde à ce que nous faisons, Lamprias, dit-il, et veille aux paroles que nous prononçons, de peur que nous ne réduisions à rien le rôle du dieu ! Car, en attribuant la disparition des oracles qui se sont tus à un motif autre que la volonté du dieu, on peut être soupçonné de penser que ces oracles ne doivent pas leur origine et leur existence au dieu, mais à quelque autre cause. En effet, il n'existe aucune autre puissance assez grande et assez forte pour pouvoir détruire et supprimer la divination, si elle est l'œuvre d'un dieu.

Sans doute n'ai-je guère goûté les propos de Planétiade, pour plusieurs raisons et notamment à cause de l'inconséquence qu'il prête au dieu, en supposant que celui-ci se détourne du vice et le repousse en certains endroits, tandis qu'en d'autres au contraire il consent à l'accueillir ; il ressemblerait alors à un roi ou à un tyran qui, tout en condamnant aux méchants certaines portes de son palais, les ferait entrer par d'autres pour leur donner audience.

Les œuvres accomplies par les dieux ont pour caractère d'être à la fois mesurées et complètes, d'exclure toute superfluité et de se suffire parfaitement à elles-mêmes. Or, si l'on part de ce principe, voici ce que l'on peut dire. La dépopulation générale, produite sur toute l'étendue de la terre habitée par les guerres civiles et étrangères des époques antérieures à la nôtre, a frappé la Grèce plus qu'aucune autre région, et c'est à peine si le pays entier pourrait fournir aujourd'hui trois mille hoplites, ce qui est le contingent envoyé autrefois à Platées par la seule ville de Mégare[1]. Dans ces conditions, le fait de laisser subsister un grand nombre d'oracles équivalait pour le dieu à accuser l'état désertique dans lequel était tombée la Grèce. Parler ainsi, c'est, je crois, montrer une certaine aptitude à raisonner juste. En effet, qui trouverait

8 Ἡσυχίας δὲ γενομένης ἐπ' ὀλίγον, ὁ Ἀμμώνιος ἐμὲ
προσαγορεύσας «ὅρα τί ποιοῦμεν» εἶπεν «ὦ Λαμπρία,
καὶ πρόσεχε τῷ λόγῳ τὴν διάνοιαν, ὅπως μὴ τὸν θεὸν
ἀναίτιον ποιῶμεν. Ὁ γὰρ ἄλλῳ τινὶ καὶ μὴ θεοῦ γνώμῃ τὰ
παυσάμενα τῶν χρηστηρίων ἐκλιπεῖν ἡγούμενος ὑπόνοιαν E
δίδωσι τοῦ μὴ γίνεσθαι μηδ' εἶναι διὰ τὸν θεὸν ἀλλ' ἑτέρῳ
τινὶ τρόπῳ νομίζειν. Οὐ γὰρ ἄλλη γέ τις ἔστι μείζων οὐδὲ
κρείττων δύναμις ὥστ' ἀναιρεῖν καὶ ἀφανίζειν ἔργον θεοῦ
τὴν μαντικὴν οὖσαν.

Ὁ μὲν οὖν Πλανητιάδου λόγος οὐκ ἀρεστὸς ἐμοὶ διά
τε τἄλλα καὶ τὴν ἀνωμαλίαν ἣν περὶ τὸν θεὸν ποιεῖ, πῇ μὲν
ἀποστρεφόμενον καὶ ἀπαξιοῦντα τὴν κακίαν, πῇ δὲ πάλιν
αὖ προσιέμενον· ὥσπερ εἰ βασιλεύς τις ἢ τύραννος ἑτέραις
ἀποκλείων θύραις τοὺς πονηροὺς καθ' ἑτέρας εἰσδέχοιτο
καὶ χρηματίζοι.

Τοῦ δὲ μετρίου καὶ ἱκανοῦ καὶ μηδαμῆ περιττοῦ πανταχῆ
δ' αὐτάρκους μάλιστα τοῖς θείοις πρέποντος ἔργοις, εἰ F
ταύτην λαβὼν ἀρχὴν φαίη τις ὅτι τῆς κοινῆς ὀλιγανδρίας,
ἣν αἱ πρότεραι στάσεις καὶ οἱ πόλεμοι περὶ πᾶσαν ὁμοῦ
τι τὴν οἰκουμένην ἀπειργάσαντο, πλεῖστον μέρος ἡ
Ἑλλὰς μετέσχηκε, καὶ μόλις ἂν ὅλη παράσχοι τρισχιλίους 414
ὁπλίτας, ὅσους ἡ Μεγαρέων μία πόλις ἐξέπεμψεν εἰς
Πλαταίας (οὐδὲν οὖν ἕτερον ἦν τὸ πολλὰ καταλιπεῖν
χρηστήρια τὸν θεὸν ἢ τῆς Ἑλλάδος ἐλέγχειν τὴν ἐρημίαν),
† ἀκριβοῦς ἂν αὐτῷ ὑπάρχοι τι τῆς εὑρησιλογίας. Τίνος

413 E 12 μετρίου Emp. : μεγίστου ‖ μηδαμῆ GXJ^1B : —μοῦ ‖ F 1 θείοις Bern. : θεοῖς ‖ ἔργοις : ἔργου F^3Πx ‖ 414 A 5 ἀκριβοῦς Pat. : —βῶς ‖ ὑπάρχοι τι nos dub. : παράσχοιμι.

profit à ce que l'oracle de Tégyres et celui du Ptoïon existent comme autrefois, alors que l'on peut parcourir pendant plusieurs heures les régions où ils se trouvaient en ne rencontrant qu'un berger ?

De même l'oracle d'ici, qui occupe le premier rang à la fois pour l'ancienneté et pour la renommée, fut rendu longtemps, dit-on, désert et inabordable par un farouche dragon femelle[1]. Or ceux qui racontent cette histoire se trompent en prenant l'effet pour la cause, car c'est la solitude qui avait attiré la bête, et non pas la bête qui avait créé la solitude. Puis lorsque, par la volonté du dieu, la Grèce, devenue forte, se fut couverte de villes et que ce pays eut acquis une population abondante, on employait deux prophétesses qui descendaient[2] à tour de rôle, sans parler d'une troisième qui était désignée comme suppléante. Il n'y en a plus aujourd'hui qu'une seule, et nous n'y trouvons pas à redire, car elle suffit aux demandes. Il ne faut donc nullement incriminer le dieu, puisque ce qui existe et subsiste en fait de divination est suffisant pour tous les consultants et que tous s'en retournent nantis de ce qu'ils venaient chercher.

Agamemnon, avec neuf hérauts sous ses ordres, parvenait à peine à contenir l'assemblée, tant elle était nombreuse[3], tandis qu'ici, dans quelques jours, au théâtre, vous constaterez que la voix d'un seul homme parvient aux oreilles de tous : de même, alors que la divination employait jadis des voix plus nombreuses pour parler à des auditeurs plus nombreux, il faudrait s'étonner maintenant, au contraire, si le dieu laissait avec indifférence ses prédictions se répandre inutilement comme de l'eau ou ne faire écho, comme les rochers dans les dieux désertiques, qu'aux cris des bergers et de leurs troupeaux. »

9 Telles furent les paroles d'Ammonios. Comme je gardais le silence, Cléombrote dit, s'adressant à moi : « Considères-tu maintenant comme admis que la suppression de ces oracles, de même que leur création, a le dieu pour auteur ? — Nullement, répondis-je ; j'affirme

γὰρ ἦν ἀγαθὸν ἐν Τεγύραις ὡς πρότερον εἶναι μαντεῖον
ἢ περὶ τὸ Πτῷον ὅπου μέρος ἡμέρας ἐντυχεῖν ἔστιν ἀνθρώπῳ
νέμοντι ;

Καὶ γὰρ τοῦτο δὴ τοὐνταῦθα πρεσβύτατον ὂν χρόνῳ τε
καὶ δόξῃ κλεινότατον ὑπὸ θηρίου χαλεποῦ δρακαίνης
πολὺν χρόνον ἔρημον γενέσθαι καὶ ἀπροσπέλαστον B
ἱστοροῦσιν, οὐκ ὀρθῶς τὴν αἰτίαν, ἀλλ' ἀνάπαλιν λαμβά-
νοντες · ἡ γὰρ ἐρημία τὸ θηρίον ἐπηγάγετο μᾶλλον ἢ τὸ
θηρίον ἐποίησε τὴν ἐρημίαν. Ἐπεὶ δὲ τῷ θεῷ δόξαν οὕτως
ἥ θ' Ἑλλὰς ἐρρώσθη πόλεσι καὶ τὸ χωρίον ἀνθρώποις
ἐπλήθυνε, δυσὶν ἐχρῶντο προφήτισιν ἐν μέρει καθιεμέναις,
καὶ τρίτη δ' ἔφεδρος ἦν ἀποδεδειγμένη. Νῦν δ' ἔστι μία
προφῆτις, καὶ οὐκ ἐγκαλοῦμεν · ἐξαρκεῖ γὰρ αὕτη τοῖς
δεομένοις. Οὐ τοίνυν αἰτιατέον οὐδὲν τὸν θεόν · ἡ γὰρ
οὖσα μαντικὴ καὶ διαμένουσα πᾶσίν ἐστιν ἱκανὴ καὶ πάντας
ἀποπέμπει τυγχάνοντας ὧν χρῄζουσιν.

Ὥσπερ οὖν ἐννέα κήρυξιν ὁ Ἀγαμέμνων ἐχρῆτο καὶ
μόλις κατεῖχε τὴν ἐκκλησίαν διὰ πλῆθος, ἐνταῦθα δ' ὄψεσθε
μεθ' ἡμέρας ὀλίγας ἐν τῷ θεάτρῳ μίαν φωνὴν ἐξικνουμένην C
εἰς πάντας, οὕτω τότε πλείοσιν ἐχρῆτο φωναῖς πρὸς
πλείονας ἡ μαντική, νῦν δὲ τοὐναντίον ἔδει θαυμάζειν τὸν
θεόν, εἰ περιεώρα τὴν μαντικὴν ἀχρήστως δίκην ὕδατος
ἀπορρέουσαν ἢ καθάπερ αἱ πέτραι ποιμένων ἐν ἐρημίᾳ
καὶ βοσκημάτων φωναῖς ἀντηχοῦσαν. »

9 Εἰπόντος δὲ ταῦτα τοῦ Ἀμμωνίου κἀμοῦ σιωπῶντος,
ὁ Κλεόμβροτος ἐμὲ προσαγορεύσας, « ἤδη σὺ τοῦτο
δέδωκας » ἔφη « τὸ καὶ ποιεῖν ταυτὶ τὰ μαντεῖα καὶ
ἀναιρεῖν τὸν θεόν ; — Οὐκ ἔγωγ' » εἶπον · « ἀναιρεῖσθαι

414 A 6 εἶναι Bryan : ἦν || 9 δὴ τοὐνταῦθα Haupt : δήπου ἐνταῦθα || χρόνῳ τε καὶ δόξῃ : χρ— τε δο— τε Γ || B 2 αἰτίαν Mez. : ἐρημίαν $G^{2}A^{2}$ ἀργίαν cet. || 5 χωρίον : θηρίον Γ || 6 καθιεμέναις : καθημέναις Xyl. || 9 οὐδὲν Kronenberg : οὐδὲ || C 8 τοῦτο : τούτῳ Γ || 10 εἶπον $F^{2}\Pi^{2}$: —πεν.

au contraire qu'aucun oracle, aucun sanctuaire prophétique ne disparaît par le fait du dieu. Mais, parmi tant de biens que la divinité crée pour nous et met à notre disposition, il en est dont la nature nous prive en les amenant à se corrompre, — ou plutôt, c'est la matière elle-même qui, étant essentiellement privation, fréquemment retourne en arrière en décomposant ce qui doit son origine à une cause supérieure ; ainsi, à mon avis, l'obscurcissement des forces prophétiques et leur disparition ont une autre cause, car le dieu comble les hommes de ses dons, mais aucun de ces dons n'est immortel, de sorte que selon Sophocle :

« La mort, qui n'atteint pas les dieux, frappe leurs œuvres »[1].

La substance et l'essence de ces choses, c'est dans la nature et le domaine de la matière qu'il convient de les chercher, à ce que disent les sages, tout en maintenant, comme il est juste, que la cause première en est le dieu. Car il est tout à fait naïf et puéril de croire que le dieu lui-même, comme dans le cas des ventriloques appelés jadis des « Euryclès » et maintenant des « Pythons », se glisse dans le corps des prophètes pour se faire entendre en se servant de leur bouche et de leur voix en guise d'instruments[2]. En effet, mêler la divinité aux fonctions propres à l'homme, c'est porter atteinte à sa majesté et compromettre la dignité et l'excellence de sa nature. »

Les démons

10 « Tu as raison, dit alors Cléombrote ; mais, comme il est difficile de savoir et de déterminer comment et jusqu'à quel point il faut faire intervenir la Providence, les uns réduisent absolument à rien le rôle de la divinité, tandis que les autres voient en elle la cause de toutes choses sans exception ; or ces deux opinions s'écartent également de la juste et exacte mesure. Sans doute sont-ils dans le vrai, ceux qui disent que Platon, en imaginant un élément sous-jacent aux qualités apparentes des corps (élément qu'on appelle maintenant

μὲν γὰρ οὐδὲν αἰτίᾳ θεοῦ φημι μαντεῖον οὐδὲ χρηστήριον· D
ἀλλ' ὥσπερ ἄλλα πολλὰ ποιοῦντος ἡμῖν ἐκείνου καὶ
παρασκευάζοντος ἐπάγει φθορὰν ἐνίοις καὶ στέρησιν ἡ
φύσις, μᾶλλον δ' ἡ ὕλη στέρησις οὖσα ἀναφεύγει πολλάκις
καὶ ἀναλύει τὸ γιγνόμενον ὑπὸ τῆς κρείττονος αἰτίας,
οὕτω μαντικῶν οἶμαι δυνάμεων σκοτώσεις 〈ὑπ' αἰτίας〉
ἑτέρας καὶ ἀναιρέσεις εἶναι, πολλὰ καλὰ τοῦ θεοῦ διδόντος
ἀνθρώποις, ἀθάνατον δὲ μηδέν· ὥστε « θνῄσκειν καὶ τὰ
θεῶν, θεοὺς δ' οὔ » κατὰ τὸν Σοφοκλέα.

Τὴν δ' οὐσίαν αὐτῶν καὶ δύναμιν ἐν τῇ φύσει καὶ
τῇ ὕλῃ φασὶ δεῖν οἱ σοφοὶ ζητεῖν, τῷ θεῷ τῆς ἀρχῆς
ὥσπερ ἐστὶ δίκαιον φυλαττομένης. Εὔηθες γάρ ἐστι καὶ E
παιδικὸν κομιδῇ τὸ οἴεσθαι τὸν θεὸν αὐτὸν ὥσπερ τοὺς
ἐγγαστριμύθους Εὐρυκλέας πάλαι, νυνὶ δὲ Πύθωνας
προσαγορευομένους ἐνδυόμενον εἰς τὰ σώματα τῶν
προφητῶν ὑποφθέγγεσθαι τοῖς ἐκείνων στόμασι καὶ
φωναῖς χρώμενον ὀργάνοις· 〈ὁ γὰρ θεὸν ἐγ〉καταμιγνὺς
ἀνθρωπίναις χρείαις οὐ φείδεται τῆς σεμνότητος οὐδὲ
τηρεῖ τὸ ἀξίωμα καὶ τὸ μέγεθος αὐτῷ τῆς ἀρετῆς. »

10 Καὶ ὁ Κλεόμβροτος· « ὀρθῶς λέγεις· ἀλλ' ἐπεὶ τὸ
λαβεῖν καὶ διορίσαι πῶς χρηστέον καὶ μέχρι τίνων τῇ
Προνοίᾳ, χαλεπόν, οἱ μὲν οὐδενὸς ἁπλῶς τὸν θεόν, οἱ F
δ' ὁμοῦ τι πάντων αἴτιον ποιοῦντες ἀστοχοῦσι τοῦ μετρίου
καὶ πρέποντος. Εὖ μὲν οὖν λέγουσι καὶ οἱ λέγοντες ὅτι
Πλάτων τὸ ταῖς γεννωμέναις ποιότησιν ὑποκείμενον
στοιχεῖον ἐξευρών, ὃ νῦν ὕλην καὶ φύσιν καλοῦσιν, πολλῶν

414 D 6 ὑπ' αἰτίας add. Rei. || 10 δύναμιν : τὴν δύν— G || ἐν Γ : τοὺς ἐν || 11 δεῖν οἱ σοφοὶ Pat. : δεῖν οἷς ὀφείλειν Γ δεινοὺς ὀφείλειν (—λει JB) || E 6 ὁ γὰρ θεὸν ἐγ suppl. Turn : lac. 23-95 litt. || F 2 μετρίου : —τρου ΓJ || 5 ὃ νῦν : ἣν Eus. || καὶ φύσιν om. Eus.

matière ou nature[1]), a délivré les philosophes de nombreuses et graves difficultés ; mais des difficultés encore plus nombreuses et plus graves me paraissent avoir été résolues par ceux qui ont imaginé la race des démons, intermédiaire entre les dieux et les hommes, pour servir en quelque sorte de point de jonction ou de lien dans nos relations avec la divinité[2]. Peu importe que cette doctrine appartienne aux mages et à Zoroastre[3], ou qu'elle vienne de Thrace et ait Orphée pour auteur, ou qu'elle soit d'origine égyptienne ou phrygienne, comme nous le conjecturons d'après les rites religieux de chacun de ces pays, où nous voyons la mort et les manifestations de deuil tenir une grande place dans les cérémonies et les drames sacrés[4].

Parmi les Grecs, on constate qu'Homère, employant encore indifféremment l'un et l'autre termes, donne quelquefois aux dieux le nom de démons[5]. Mais Hésiode, le premier, divisa d'une manière nette et précise les êtres doués de raison en quatre espèces, à savoir celles des dieux, des démons, des héros et enfin des hommes, et il semble avoir mis à part et fait passer des hommes, pris dans la race d'or, parmi les nombreux bons démons, comme certains des demi-dieux parmi les héros[6].

D'autres auteurs admettent le passage d'un état à l'autre pour les âmes aussi bien que pour les éléments corporels. Ainsi, de même que l'on voit sortir l'eau de la terre, l'air, de l'eau et le feu, de l'air, par un mouvement d'ascension propre à la matière, de même les âmes les meilleures passent du rang des hommes à celui des héros et du rang des héros à celui des démons, mais quelques-unes d'entre elles seulement, en un long espace de temps, se sont encore purifiées par l'exercice de la vertu au point de s'élever au-dessus des démons pour participer pleinement à l'essence divine; il arriverait aussi, d'ailleurs, que certaines âmes, n'étant pas maîtresses d'elles-mêmes, soient

1. Peut-être Plutarque fait-il allusion au *Timée*, 48 e - 51 b. Voir G. Soury, *La démonologie de Plutarque*, 104.

ἀπήλλαξε καὶ μεγάλων ἀποριῶν τοὺς φιλοσόφους· ἐμοὶ
δὲ δοκοῦσι πλείονας λῦσαι καὶ μείζονας ἀπορίας οἱ τὸ 415
τῶν δαιμόνων γένος ἐν μέσῳ θεῶν καὶ ἀνθρώπων τρόπον
τινὰ τὴν κοινωνίαν ἡμῶν ⟨κἀκείνων⟩ συνάγον εἰς ταὐτὸ
καὶ συνάπτον ἐξευρόντες, εἴτε μάγων τῶν περὶ Ζωροάστρην
ὁ λόγος οὗτός ἐστιν, εἴτε Θρᾴκιος ἀπ᾽ Ὀρφέως, εἴτ᾽
Αἰγύπτιος ἢ Φρύγιος, ὡς τεκμαιρόμεθα ταῖς ἑκατέρωθι
τελεταῖς ἀναμεμιγμένα πολλὰ θνητὰ καὶ πένθιμα τῶν
ὀργιαζομένων καὶ δρωμένων ἱερῶν ὁρῶντες.

Ἑλλήνων δ᾽ Ὅμηρος μὲν ἔτι φαίνεται κοινῶς ἀμφοτέροις
χρώμενος τοῖς ὀνόμασι, καὶ τοὺς θεοὺς ἔστιν ὅτε δαίμονας B
προσαγορεύων· Ἡσίοδος δὲ καθαρῶς καὶ διωρισμένως
πρῶτος ἐξέθηκε τῶν λογικῶν τέσσαρα γένη, θεοὺς εἶτα
δαίμονας εἶθ᾽ ἥρωας τὸ δ᾽ ἐπὶ πᾶσιν ἀνθρώπους, ἐξ ὧν
ἔοικε ποιεῖν τὴν μεταβολὴν τοῦ μὲν χρυσοῦ γένους εἰς
δαίμονας πολλοὺς κἀγαθούς, τῶν δ᾽ ἡμιθέων εἰς ἥρωας
ἀποκριθέντων.

Ἕτεροι δὲ μεταβολὴν τοῖς τε σώμασιν ὁμοίως ποιοῦσι
καὶ ταῖς ψυχαῖς· ὥσπερ ⟨γὰρ⟩ ἐκ γῆς ὕδωρ, ἐκ δ᾽ ὕδατος
ἀήρ, ἐκ δ᾽ ἀέρος πῦρ γεννώμενον ὁρᾶται τῆς οὐσίας ἄνω
φερομένης, οὕτως ἐκ μὲν ἀνθρώπων εἰς ἥρωας, ἐκ δ᾽ ἡρώων
εἰς δαίμονας αἱ βελτίονες ψυχαὶ τὴν μεταβολὴν λαμβά-
νουσιν, ἐκ δὲ δαιμόνων ὀλίγαι μὲν ἐν χρόνῳ πολλῷ
δι᾽ ἀρετῆς καθαρθεῖσαι παντάπασι θειότητος μετέσχον.
Ἐνίαις δὲ συμβαίνει μὴ κρατεῖν ἑαυτῶν, ἀλλ᾽ ὑφιεμέναις C

415 A 2 μέσῳ θεῶν : μ— θέντες θ— Eus. ‖ τρόπον J : καὶ τρ— ‖ 3 κἀκείνων add. Sie. ‖ 4 τῶν περὶ : τ— τε π— FΠ[1] τ— γε π— Π[2]B ‖ 7 πολλὰ Eus. : πρὸς τὰ ‖ πένθιμα Γ : π— τινα ‖ 9 ἔτι φαίνεται : ἐπιφαίνεται Eus. φαίν— FΠ ‖ B 4-6 εἶθ᾽ ἥρωας... εἰς δαίμονας Eus. : desunt in omn. codd. Plut. ‖ 6 πολλοὺς κἀγαθούς, τῶν δ᾽ ἡμιθέων Γ Eus. : εἶτα ἥρωας εἶτα πολλοὺς ἀνθρώπους κἀγ— τ— δ᾽ ἡ— J π— κἀγ— εἶτα ἥρωας εἶτα ἀνθρώπους τῶν ἡ— cet. ‖ 9 γὰρ add. Bern. ‖ γῆς : πηγῆς G ‖ 10-11 ἄνω φερομένης : ἀναφερ— ΓJ ‖ 13 ἐν Rei. : ἔτι ‖ 14 ἀρετῆς : —τὴν ΓJ.

rabaissées et introduites à nouveau dans des corps mortels pour y mener une existence sans éclat et indistincte comme une brume[1].

11 Hésiode pense aussi que les démons subissent la mort au bout de certaines périodes de temps, car c'est à la durée de leur vie que font allusion ces mots qu'il place dans la bouche d'une Naïade :

« La corneille criarde atteint neuf âges d'hommes
Vigoureux, et le cerf vit quatre fois plus qu'elle ;
Le corbeau, trois fois plus que le cerf ; le phénix
Autant que neuf corbeaux ; et nous, nymphes bouclées
Nées de Zeus porte-égide, autant que dix phénix. »[2]

On obtient, pour cette période, un nombre total qui est vraiment énorme, si l'on ne prend pas le mot « âge d'homme » dans son vrai sens. Il désigne en effet la durée d'une année, en sorte que les démons vivent en tout neuf mille sept cent vingt ans ; leur existence est donc plus courte que ne le croient la plupart des mathématiciens, mais plus longue que Pindare ne le prétendait lorsqu'il disait que les Nymphes

« Ont reçu du destin même terme de vie
Que les arbres »,

et que c'est la raison pour laquelle elles s'appellent des « Hamadryades »[3].

Comme il parlait encore, Démétrios l'interrompit pour dire : « Comment peux-tu prétendre, Cléombrote, que l'année soit appelée « âge d'homme » ? Car la vie des hommes, qu'ils soient « vigoureux » ou — comme certains lisent ce passage — « vieillissants », n'a jamais une durée aussi courte. Ceux qui lisent « vigoureux » entendent par « âge d'homme », avec Héraclite, une durée de trente ans, au bout de laquelle un père voit son fils en état d'engendrer à son tour ; quant à ceux qui écrivent « vieillissants » au lieu de « vigoureux », ils attribuent à « l'âge d'homme » une durée de cent

καὶ ἐνδυομέναις πάλιν σώμασι θνητοῖς ἀλαμπῆ καὶ ἀμυδρὰν ζωὴν ὥσπερ ἀναθυμίασιν ἴσχειν.

11 Ὁ δ' Ἡσίοδος οἴεται καὶ περιόδοις τισὶ χρόνων γίγνεσθαι τοῖς δαίμοσι τὰς τελευτάς· λέγει γὰρ ἐν τῷ τῆς Ναΐδος προσώπῳ [καὶ] τὸν χρόνον αἰνιττόμενος·

« Ἐννέα τοι ζώει γενεὰς λακέρυζα κορώνη
ἀνδρῶν ἡβώντων· ἔλαφος δέ τε τετρακόρωνος·
τρεῖς δ' ἐλάφους ὁ κόραξ γηράσκεται· αὐτὰρ ὁ φοῖνιξ
ἐννέα τοὺς κόρακας· δέκα δ' ἡμεῖς τοὺς φοίνικας
νύμφαι ἐυπλόκαμοι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο. » D

Τοῦτον τὸν χρόνον εἰς πολὺ πλῆθος ἀριθμοῦ συνάγουσιν οἱ μὴ καλῶς δεχόμενοι τὴν γενεάν. Ἔστι γὰρ ἐνιαυτός· ὥστε γίγνεσθαι τὸ σύμπαν ἐννακισχίλια ἔτη καὶ ἑπτακόσια καὶ εἴκοσι τῆς τῶν δαιμόνων ζωῆς, ἔλαττον μὲν οὗ νομίζουσιν οἱ πολλοὶ τῶν μαθηματικῶν, πλέον δ' οὗ Πίνδαρος εἴρηκεν εἰπὼν τὰς νύμφας ζῆν « ἰσοδένδρου τέκμαρ αἰῶνος λαχοίσας », διὸ καὶ καλεῖν αὐτὰς ἁμαδρυάδας. »

Ἔτι δ' αὐτοῦ λέγοντος Δημήτριος ὑπολαβών, « πῶς » ἔφη « λέγεις », ὦ Κλεόμβροτε, γενεὰν ἀνδρὸς εἰρῆσθαι τὸν ἐνιαυτόν; Οὔτε γάρ « ἡβῶντος » οὔτε « γηρῶντος », ὡς E
ἀναγιγνώσκουσιν ἔνιοι, χρόνος ἀνθρωπίνου βίου τοσοῦτός ἐστιν. Ἀλλ' οἱ μὲν « ἡβώντων » ἀναγιγνώσκοντες ἔτη τριάκοντα ποιοῦσι τὴν γενεὰν καθ' Ἡράκλειτον, ἐν ᾧ χρόνῳ γεννῶντα παρέχει τὸν ἐξ αὐτοῦ γεγεννημένον ὁ γεννήσας, οἱ δέ « γηρώντων » πάλιν, οὐχ « ἡβώντων »

415 C 2 ἐνδυομέναις Turn. : ἀναδ— E ἀναλυομέναις ‖ 6 καὶ del. Hartm. ‖ 10 ἡμεῖς GXυ : ὑμ— cet. δέκα φοίνικας δέ τοι ἡμεῖς ed. Rzach ‖ D 5-6 οὗ... οὗ Wil. : οὗν... οὗν X¹F¹ οὗν ... οὐ ‖ 6 Πίνδαρος GX¹J : Πίνδὲ ‖ 7 τέκμαρ Turn. : —μωρ ‖ 8 λαχοίσας Heyne : —χούσας ‖ 9 ὑπολαβών : ἐπιβαλών G⁴X¹υ ‖ E 3 ἡβώντων E : ἡβῶντος.

huit ans ; en effet le milieu de la vie humaine est marqué, pensent-ils, par l'âge de cinquante-quatre ans, qui est formé par l'addition de l'unité avec les deux premiers nombres plans, leurs deux premiers carrés et leurs deux premiers cubes[1] ; ce sont les nombres que Platon déjà employait à propos de la création de l'âme[2]. Il semble alors que, dans tout ce passage, Hésiode ait voulu faire une allusion énigmatique à l'embrasement de l'univers, qui, vraisemblablement, lorsqu'il se produira, anéantira en même temps que les substances liquides ces Nymphes

« qui hantent les beaux bois,
Les sources des cours d'eau, le gazon des prairies »[3].

12 Cléombrote reprit : « J'entends beaucoup de gens tenir ces propos et je vois que l'embrasement universel des Stoïciens, qui avait déjà fait sa proie des vers d'Héraclite et d'Orphée, consume aussi maintenant ceux d'Hésiode. Mais, d'une part, je n'admets pas cette prétendue destruction du monde, et, d'autre part, il est facile de se débarrasser des impossibilités et des nombres excessifs que tu viens de mentionner pour les âges, surtout ce qui concerne la corneille et le cerf[4]. En effet, l'année qui embrasse en elle-même le début et la fin de « tout ce que produisent les saisons et que la terre fait croître[5] », ce n'est pas à tort non plus qu'elle est appelée « âge d'homme ». Car vous reconnaissez vous-même sans doute qu'Hésiode désigne par ce mot « âge » la vie humaine. En êtes-vous d'accord ? » Démétrios répondit par l'affirmative. « Eh bien, continua Cléombrote, il est également évident que l'on appelle souvent du même mot ce qui mesure et ce qui est mesuré, par exemple une cotyle, une chénix, une amphore, un médimne. De la même manière, donc, que nous appelons « nombre »

1. Les deux premiers nombres « plans » sont 2 et 3 : cf. *De E*, 390 D. On a donc : $1+2+3+4+9+8+27 = 54$.
2. Platon, *Timée*, 35 a-c.
3. *Iliade*, 20, 8-9.

γράφοντες ὀκτὼ καὶ ἑκατὸν ἔτη νέμουσι τῇ γενεᾷ· τὰ
γὰρ πεντήκοντα καὶ τέσσαρα μεσούσης ὅρον ἀνθρωπίνης
ζωῆς εἶναι, συγκείμενον ἔκ τε τῆς ἀρχῆς καὶ τῶν πρώτων
δυεῖν ἐπιπέδων καὶ δυεῖν τετραγώνων καὶ δυεῖν κύβων, οὓς
καὶ Πλάτων ἀριθμοὺς ἔλαβεν ἐν τῇ ψυχογονίᾳ. Καὶ ὁ λόγος
ὅλος ᾐνίχθαι δοκεῖ τῷ Ἡσιόδῳ πρὸς τὴν ἐκπύρωσιν, F
ὁπηνίκα συνεκλείπειν τοῖς ὑγροῖς εἰκός ἐστι τὰς Νύμφας,

« αἵ τ' ἄλσεα καλὰ νέμονται
καὶ πηγὰς ποταμῶν καὶ πίσεα ποιήεντα. »

12 Καὶ ὁ Κλεόμβροτος « ἀκούω ταῦτ' » ἔφη « πολλῶν
καὶ ὁρῶ τὴν Στωικὴν ἐκπύρωσιν ὥσπερ τὰ Ἡρακλείτου
καὶ τὰ Ὀρφέως ἐπινεμομένην ἔπη οὕτω καὶ τὰ Ἡσιόδου
καὶ συνεξάπτουσαν· ἀλλ' οὔτε τοῦ κόσμου τὴν φθορὰν
ἀνέχομαι λεγομένην, τά τ' ἀμήχανα † καὶ ὧν ὑπέμνησας 416
[τῶν] αἰώνων μάλιστα περὶ τὴν κορώνην καὶ τὴν ἔλαφον
ἐκδύεσθαι ⟨ῥᾴδιόν⟩ ἐστι τοὺς ὑπερβάλλοντας ⟨ἀριθμούς⟩.
Ὁ γὰρ ἐνιαυτὸς ἀρχὴν ἐν αὐτῷ καὶ τελευτὴν ὁμοῦ τι
« πάντων ὧν φέρουσιν ὧραι, γῆ δὲ φύει » περιέχων
οὐδ' ἀνθρώπων ἀπὸ τρόπου γενεὰ κέκληται. Καὶ γὰρ
ὑμεῖς ὁμολογεῖτε δήπου τὸν Ἡσιόδον ἀνθρωπίνην ζωὴν
τὴν γενεὰν λέγειν. Ἦ γὰρ οὐχ οὕτως ; » Συνέφησεν ὁ
Δημήτριος. « Ἀλλὰ μὴν κἀκεῖνο δῆλον » ὁ Κλεόμβροτος
εἶπε « τὸ πολλάκις τὸ μετροῦν καὶ τὰ μετρούμενα τοῖς
αὐτοῖς ὀνόμασι προσαγορεύεσθαι, κοτύλην καὶ χοίνικα
καὶ ἀμφορέα καὶ μέδιμνον. Ὃν τρόπον οὖν τοῦ παντὸς B

415 E 9 ἀρχῆς : μονάδος F^2Π ‖ F 1 ὅλος : ὅλως FΠB ‖ 7 τὰ : τοῦ GJ ‖ 8 συνεξάπτουσαν Wytt. : συνεξαπατοῦσαν υ F —ῶσαν ‖ 416 A 1-2 ὑπέμνησας αἰώνων ... ῥᾴδιόν ἐστι τοὺς ὑπερβάλλοντας ἀριθμοὺς M. Adler, *Mnemos.*, 1940-41, 177 : ὑπόμνησις τῶν φωνῶν ... ἐπὶ τοὺς ὑπερβάλλοντας ‖ 4 Ὁ γὰρ M. Adler : Οὐκ ‖ 5 περιέχων Xyl. : περιεχῶς (προσεχῶς Jx) ‖ 7 δήπου Turn. : μήπου.

par excellence l'unité, qui est la plus petite mesure et le principe de tous les nombres, de même l'année, qui est la mesure de base de la vie humaine, a été appelée « âge » par Hésiode, du nom de ce qui est mesuré par elle.

D'ailleurs les nombres qu'obtiennent ces gens-là, n'ont aucune des propriétés que l'on considère, en arithmétique, comme notables et remarquables. Le nombre neuf mille sept cent vingt, au contraire, tire son origine, soit de l'addition des quatre premiers nombres, à partir de l'unité, multipliés par quatre[1], soit de la multiplication de dix par quatre, car, dans les deux cas, on obtient comme résultat quarante, qui, multiplié par trois à cinq reprises, produit le nombre en question[2].

Du reste il n'est pas nécessaire que nous discutions ce point avec Démétrios. En effet, peu importe que soit plus long ou plus court, peu importe que soit fixé ou non le temps au bout duquel s'achève la vie d'un démon ou celle d'un héros ; même en lui concédant ce qu'il veut, il n'en sera pas moins prouvé par des témoignages clairs et anciens qu'il existe certains êtres, situés dans une zone limitrophe pour ainsi dire entre les dieux et les hommes, qui sont soumis aux passions des mortels et aux vicissitudes de la fatalité, et qu'il est juste, suivant la coutume de nos pères, que nous considérions comme des démons, en les appelant de ce nom et en les vénérant comme tels.

13 Pour illustrer cette doctrine, Xénocrate, l'ami de Platon, proposait l'exemple des triangles : il assimilait la divinité au triangle équilatéral, l'humanité au triangle scalène et les démons au triangle isocèle ; en effet le premier a tous ses côtés égaux, le second les a tous inégaux et le troisième les a en partie égaux et en partie inégaux, de même que la nature des démons participe à la fois à la passibilité des mortels et à la puissance de la divinité.

Mais l'univers lui-même a placé sous nos yeux des images sensibles et des symboles : les dieux sont

ἀριθμοῦ τὴν μονάδα μέτρον οὖσαν ἐλάχιστον καὶ ἀρχὴν ἀριθμὸν καλοῦμεν, οὕτω τὸν ἐνιαυτόν, ᾧ πρώτῳ μετροῦμεν ἀνθρώπου βίον, ὁμωνύμως τῷ μετρουμένῳ γενεὰν ὠνόμασε.

Καὶ γὰρ οὓς μὲν ἐκεῖνοι ποιοῦσιν ἀριθμοὺς οὐδὲν ἔχουσι τῶν νενομισμένων ἐπιφανῶν καὶ λαμπρῶν ὡς ἐν ἀριθμοῖς· ὁ δὲ τῶν ἐννακισχιλίων ἑπτακοσίων εἴκοσι τὴν γένεσιν ἔσχηκε συνθέσει μὲν ἐκ τῶν ἀπὸ μονάδος τεσσάρων ἐφεξῆς τετράκις γενομένων ⟨πολλαπλασιασμῷ δ' ἐκ τῶν δεκάκις γενομένων⟩ τεσσάρων· τεσσαράκοντα γὰρ ἑκατέρως γίγνεται· ταῦτα δὲ πεντάκις τριγωνισθέντα τὸν ἐκκείμενον ἀριθμὸν παρέσχεν.

Ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων οὐκ ἀναγκαῖον ἡμᾶς Δημητρίῳ C
διαφέρεσθαι. Καὶ γὰρ κἂν πλείων ὁ χρόνος ᾖ κἂν ἐλάττων κἂν τεταγμένος κἂν ἄτακτος, ἐν ᾧ μεταλλάττει δαίμονος ψυχὴ καὶ ἥρωος ⟨τὸν⟩ βίον, οὐδὲν ἧττον ἐφ' ᾧ βούλεται δεδείξεται μετὰ μαρτύρων σαφῶν καὶ παλαιῶν, ὅτι φύσεις τινές εἰσιν ὥσπερ ἐν μεθορίῳ θεῶν καὶ ἀνθρώπων δεχόμεναι πάθη θνητὰ καὶ μεταβολὰς ἀναγκαίας, οὓς δαίμονας ὀρθῶς ἔχει κατὰ νόμον πατέρων ἡγουμένους καὶ ὀνομάζοντας σέβεσθαι.

13 Παράδειγμα δὲ τῷ λόγῳ Ξενοκράτης μὲν ὁ Πλάτωνος ἑταῖρος ἐποιήσατο τὸ τῶν τριγώνων, θείῳ μὲν
ἀπεικάσας τὸ ἰσόπλευρον, θνητῷ δὲ τὸ σκαληνόν, τὸ D
δ' ἰσοσκελὲς δαιμονίῳ· τὸ μὲν γὰρ ἴσον πάντῃ, τὸ δ' ἄνισον πάντῃ, τὸ δὲ πῇ μὲν ἴσον πῇ δ' ἄνισον, ὥσπερ ἡ δαιμόνων φύσις ἔχουσα καὶ πάθος θνητοῦ καὶ θεοῦ δύναμιν.

Ἡ δὲ φύσις αἰσθητὰς εἰκόνας ἐξέθηκε καὶ ὁμοιότητας

416 B 2-3 ἀρχὴν ἀριθμὸν : ἀρχ— καὶ ἀρ— G ‖ 3 πρώτῳ : πρῶτον GX^{1}υ ‖ 9-10 nos supplev. (πολλαπλασιασμῷ δ' Pat., ἢ δεκάκις Mez., γενομένων Bab.) lac. 70 fere litt. ‖ 11 ἑκατέρως : ἑκάτερος X^{1}JB ‖ C 2 κἂν (post γὰρ) Eus. : ἂν ‖ 4 ψυχὴ Eus. G^3 : —χὴν ‖ τὸν add. Wil. ‖ βίον : βίος G^3 Eus. ‖ ᾧ (οἷς J) : ὃ codd. AJ Eus. ‖ 5 σαφῶν : σο— JΠ^{2}B ‖ 6 τινές εἰσιν GυJ : εἰσί τινες.

figurés par le soleil et les astres, les mortels par les météores, les comètes et les étoiles filantes, suivant la comparaison employée par Euripide lorsqu'il dit :

« Naguère florissant, comme un astre tombé
Du ciel il s'est éteint, en exhalant son souffle. »[1]

Quant à la ressemblance de l'être mixte des démons, elle nous est fournie en fait par la lune, dont le comportement s'accorde avec le leur, puisqu'elle offre aux yeux des déclins, des accroissements et des changements qui la font appeler par les uns « l'astre terrestre », par d'autres « la terre olympienne »[2], par d'autres enfin « le domaine de la déesse à la fois souterraine et céleste, Hécate ».

De même donc, que, si l'on pouvait retirer et supprimer l'air qui se trouve entre la terre et la lune, l'on détruirait du même coup la cohésion et l'assemblage de l'univers à cause de l'espace vide et sans liaison qui s'étendrait alors dans l'intervalle, de même ceux qui ne laissent pas subsister la race des démons font disparaître tout contact et toute relation entre le monde des dieux et celui des hommes, en supprimant cette catégorie d'interprètes, comme l'appelait Platon[3], et de serviteurs ; ou bien ils nous contraignent à porter en toutes choses la confusion et le trouble, en introduisant la divinité dans les vicissitudes et les affaires humaines et en la faisant descendre pour répondre à nos besoins, comme les Thessaliennes, dit-on, font descendre la lune (le pouvoir de ces magiciennes trouva créance parmi les femmes depuis qu'Aglaonicè, fille d'Hégétor, qui était savante en astronomie, à ce que l'on raconte, faisait semblant, chaque fois que se produisait une éclipse de lune, d'attirer cet astre vers le bas par ses sorcelleries)[4].

Rôle des démons dans la divination, et en général dans la religion

Pour nous, n'écoutons pas ceux qui prétendent qu'il y a des oracles dépourvus de toute inspiration divine ou que les cérémonies religieuses et initiatiques laissent les dieux indifférents.

δρωμένας, θεῶν μὲν ἥλιον καὶ ἄστρα, θνητῶν δὲ σέλα καὶ κομήτας καὶ διᾴττοντας, ὡς Εὐριπίδης εἴκασεν ἐν οἷς εἶπεν·

« Ὁ δ' ἄρτι θάλλων σάρκα διοπετὴς ὅπως
ἀστὴρ ἀπέσβη, πνεῦμ' ἀφεὶς ἐς αἰθέρα, »

μικτὸν δὲ σῶμα καὶ μίμημα δαιμόνιον ὄντως τὴν σελήνην, E
τῷ τῇ τούτου τοῦ γένους συνᾴδειν περιφορᾷ φθίσεις φαινομένας δεχομένην καὶ αὐξήσεις καὶ μεταβολὰς ⟨ἃς⟩ ὁρῶντες οἱ μὲν ἄστρον γεῶδες, οἱ δ' ὀλυμπίαν γῆν, οἱ δὲ χθονίας ὁμοῦ καὶ οὐρανίας κλῆρον Ἑκάτης προσεῖπον.

Ὥσπερ οὖν εἰ τὸν ἀέρα τις ἀνέλοι καὶ ὑποσπάσειε τὸν μεταξὺ γῆς καὶ σελήνης, τὴν ἑνότητα διαλύσει καὶ τὴν κοινωνίαν τοῦ παντὸς ἐν μέσῳ κενῆς καὶ ἀσυνδέτου χώρας γενομένης, οὕτως οἱ δαιμόνων γένος μὴ ἀπολείποντες ἀνεπίμικτα τὰ τῶν θεῶν καὶ ἀνθρώπων ποιοῦσι καὶ ἀσυνάλ- F
λακτα τὴν ἑρμηνευτικήν ὡς Πλάτων ἔλεγεν καὶ διακονικὴν ἀναιροῦντες φύσιν, ἢ πάντα φύρειν ἅμα καὶ ταράττειν ἀναγκάζουσιν ἡμᾶς τοῖς ἀνθρωπίνοις πάθεσι καὶ πράγμασι τὸν θεὸν ἐμβιβάζοντας καὶ κατασπῶντας ἐπὶ τὰς χρείας, ὥσπερ αἱ Θετταλαὶ λέγονται τὴν σελήνην. Ἀλλ' ἐκείνων μὲν ἐν γυναιξὶ τὸ πανοῦργον ἔσχε πίστιν, Ἀγλαονίκης 417
τῆς Ἡγήτορος, ὥς φασιν, ἀστρολογικῆς γυναικός, ἐν ἐκλείψει σελήνης ἀεὶ προσποιουμένης γοητεύειν καὶ καθαιρεῖν αὐτήν.

416 D 6 δρωμένας, θεῶν μὲν Turn. : δρωμένων θεῶν ὡς ‖ 10 ἐς Nauck : εἰς ‖ E 1 μικτὸν Turn. : μικρὸν ‖ 2 τῷ τῇ τούτου : τουτὶ Gu ‖ συνᾴδειν : ἐνάδην Gu ‖ 3 ἃς nos add. ‖ 6-7 τὸν μεταξὺ : τὸ μετ— Γ ‖ 417 A 2 ὥς φασιν : ὧν φησι Γ.

Mais, d'autre part, n'allons pas croire non plus que la divinité y intervienne directement par sa présence et son activité. Attribuons plutôt cette fonction à ceux à qui elle revient légitimement, à des ministres des dieux qui sont comme leurs serviteurs ou leurs secrétaires, et comprenons que des démons parcourent sans cesse le monde, les uns inspectant les sacrifices offerts aux dieux et participant à la célébration des mystères, d'autres punissant l'orgueil et les grands crimes des hommes[1]. Il en est aussi qu'Hésiode désigne avec beaucoup de solennité comme

« les dispensateurs sacrés de la richesse,
A qui fut départi ce royal privilège. »[2]

(Il pensait donc que la bienfaisance est le propre des rois). Il y a en effet entre les démons, comme entre les hommes, des différences de valeur[3] : chez les uns, la nature affective et irrationnelle n'a laissé comme résidu que des traces faibles et indistinctes, tandis que d'autres en conservent un reste important et qui disparaît difficilement. Des vestiges et des indices de cet état de choses subsistent et se retrouvent dispersés en maint endroit dans le rituel des sacrifices et des cérémonies religieuses ainsi que dans les récits mythologiques.

14 En ce qui concerne les mystères, dans lesquels il est possible de découvrir les principaux indices qui font apparaître et transparaître la vérité relativement aux démons, « que ma bouche se taise ! », comme dit Hérodote[4]. Mais parlons des fêtes religieuses et des sacrifices, comme des jours néfastes et lugubres au cours desquels on déchire les victimes, on mange de la viande crue, ou bien l'on jeûne et l'on se frappe la poitrine, tandis qu'en maint endroit aussi les sanctuaires retentissent de propos honteux[5],

« de clameurs délirantes
Qu'on pousse en rejetant en arrière la nuque. »[6]

Ἡμεῖς δὲ μήτε μαντείας τινὰς ἀθειάστους εἶναι λεγόντων ἢ τελετὰς καὶ ὀργιασμοὺς ἀμελουμένους ὑπὸ θεῶν ἀκούωμεν, μήτ' αὖ πάλιν τὸν θεὸν ἐν τούτοις ἀναστρέφεσθαι καὶ παρεῖναι καὶ συμπραγματεύεσθαι δοξάζωμεν, ἀλλ' οἷς δίκαιόν ἐστι ταῦτα λειτουργοῖς θεῶν ἀνατιθέντες ὥσπερ ὑπηρέταις καὶ γραμματεῦσι δαίμονας νομίζωμεν ἐπισκόπους θείων ἱερῶν καὶ μυστηρίων ὀργιαστάς, ἄλλους δὲ τῶν ὑπερηφάνων καὶ μεγάλων τιμωροὺς ἀδικιῶν περιπολεῖν. Τοὺς δὲ πάνυ σεμνῶς ὁ Ἡσίοδος « ἁγνοὺς » B προσεῖπε « πλουτοδότας, καὶ τοῦτο γέρας βασιλήιον ἔχοντας », ὡς βασιλικοῦ τοῦ εὖ ποιεῖν ὄντος. Εἰσὶ γάρ, ὡς ἐν ἀνθρώποις, καὶ δαίμοσιν ἀρετῆς διαφοραὶ καὶ τοῦ παθητικοῦ καὶ ἀλόγου τοῖς μὲν ἀσθενὲς καὶ ἀμαυρὸν ἔτι λείψανον ὥσπερ περίττωμα, τοῖς δὲ πολὺ καὶ δυσκατάσβεστον ἔνεστιν, ὧν ἴχνη καὶ σύμβολα πολλαχοῦ θυσίαι καὶ τελεταὶ καὶ μυθολογίαι σῴζουσι καὶ διαφυλάττουσιν ἐνδιεσπαρμένα.

14 Περὶ μὲν οὖν τῶν μυστικῶν, ἐν οἷς τὰς μεγίστας ἐμφάσεις καὶ διαφάσεις λαβεῖν ἔστι τῆς περὶ δαιμόνων C ἀληθείας, « εὔστομά μοι κείσθω » καθ' Ἡρόδοτον· ἑορτὰς δὲ καὶ θυσίας, ὥσπερ ἡμέρας ἀποφράδας καὶ σκυθρωπάς, ἐν αἷς ὠμοφαγίαι καὶ διασπασμοὶ νηστεῖαί τε καὶ κοπετοί, πολλαχοῦ δὲ πάλιν αἰσχρολογίαι πρὸς ἱεροῖς,

« μανίαι τ' ἀλαλαί τ' ὀρινομένων ῥιψαύχενι σὺν κλόνῳ »,

417 A 5 τινάς: τινῶν J ‖ λεγόντων JF¹Π¹ : λέγοντες Γ ‖ 11 θείων Rei. : θεῶν (del. Pat.) ‖ B 8 τελεταὶ καὶ : δαιμονικαὶ J ‖ C 6 ἀλαλαί τ' *Mor.* 706 E : ἄλλα τε ΓJ ἄλλαι cet. ‖ ὀρινομένων *Mor.* 623 B Theod. : ὀρινόμενον υ —μεναι cet.

Je crois pouvoir dire que de telles pratiques ne s'adressent à aucun des dieux, mais à de mauvais démons, qu'il s'agit d'écarter, de fléchir et d'apaiser.

De même, les sacrifices humains qui se célébraient autrefois, d'une part il n'est pas croyable que les dieux les aient exigés ou acceptés ; et, d'autre part, ce n'est pas sans raison que des rois et des généraux auraient supporté de livrer leurs propres enfants à l'immolation, à l'égorgement, voulant ainsi détourner et assouvir par une expiation la colère et le ressentiment de démons vengeurs au caractère féroce et intraitable, ou bien les folles et tyranniques amours de certains d'entre eux ; les démons ne peuvent ni ne veulent s'unir à des corps et par des corps[1], mais, de même qu'Héraclès assiégea Œchalie à cause d'une jeune fille[2], souvent des démons pleins d'ardeur et de violence réclament une âme humaine enfermée dans un corps ; ils envoient alors aux cités des épidémies et ils frappent leur sol de stérilité, ils suscitent des guerres et des séditions jusqu'à ce qu'ils aient obtenu et reçu l'objet de leur amour.

Certains éprouvent un sort contraire. C'est ainsi qu'en Crète, où j'ai longtemps séjourné, j'ai vu célébrer une fête bizarre, au cours de laquelle on montre l'effigie d'un homme sans tête, en disant qu'il s'agit de Molos, père de Mérion[3], qui, après avoir violé une Nymphe, avait été trouvé ainsi décapité.

15 Tout ce qui est raconté et chanté dans les mythes et dans les hymnes, d'une part les rapts commis par les dieux, d'autre part leurs courses errantes et cachées, leurs séjours en exil et en servitude[4], tout cela n'est pas le fait des dieux ; ce sont des épreuves et des aventures arrivées aux démons, et dont on garde la mémoire en raison de la qualité et de la puissance de ceux qui les subirent. Et c'est à tort qu'Eschyle a dit :

« Apollon, le dieu saint qui fut banni du ciel »[5],

1. Cf. *Numa*, 4, 3-8 ; *De facie*, 945 A-B ; *De sera*, 565 D-E.

θεῶν μὲν οὐδενί, δαιμόνων δὲ φαύλων ἀποτροπῆς ἕνεκα φήσαιμ' ἂν τελεῖσθαι μειλίχια καὶ παραμύθια.

Καὶ τὰς πάλαι ποιουμένας ἀνθρωποθυσίας οὔτε θεοὺς
ἀπαιτεῖν ἢ προσδέχεσθαι πιθανόν ἐστιν, οὔτε μάτην ἂν D
ἠνέσχοντο βασιλεῖς καὶ στρατηγοὶ παῖδας αὐτῶν ἐπιδιδόντες καὶ καταρχόμενοι καὶ σφάττοντες, ἀλλὰ χαλεπῶν καὶ δυστρόπων ὀργὰς καὶ βαρυθυμίας ἀφοσιούμενοι καὶ ἀποπιμπλάντες ἀλαστόρων, ἐνίων δὲ μανικοὺς καὶ τυραννικοὺς ἔρωτας, οὐ δυναμένων οὐδὲ βουλομένων σώμασι καὶ διὰ σωμάτων ὁμιλεῖν, ἀλλ' ὥσπερ Ἡρακλῆς Οἰχαλίαν ἐπολιόρκει διὰ παρθένον, οὕτω πολλάκις ἰσχυροὶ καὶ βίαιοι δαίμονες ἐξαιτούμενοι ψυχὴν ἀνθρωπίνην περιεχομένην σώματι λοιμούς τε πόλεσι καὶ γῆς ἀφορίας ἐπάγουσι καὶ πολέμους καὶ στάσεις ταράττουσιν, ἄχρι οὗ λάβωσι καὶ τύχωσιν οὗ ἐρῶσιν.

Ἔνιοι δὲ τοὐναντίον ⟨πάσχουσιν⟩, ὥσπερ ἐν Κρήτῃ E
χρόνον συχνὸν διάγων ἔγνων ἄτοπόν τινα τελουμένην ἑορτήν, ἐν ᾗ καὶ εἴδωλον ἀνδρὸς ἀκέφαλον ἀναδεικνύουσι καὶ λέγουσιν ὡς οὗτος ἦν Μόλος ὁ Μηριόνου πατήρ, νύμφῃ δὲ πρὸς βίαν συγγενόμενος ἀκέφαλος εὑρεθείη.

15 Καὶ μὴν ὅσας ἔν τε μύθοις καὶ ὕμνοις λέγουσι καὶ ᾄδουσι τοῦτο μὲν ἁρπαγὰς τοῦτο δὲ πλάνας θεῶν κρύψεις τε καὶ φυγὰς καὶ λατρείας, οὐ θεῶν εἰσιν, ἀλλὰ δαιμόνων παθήματα καὶ τύχαι μνημονευόμεναι δι' ἀρετὴν καὶ δύναμιν αὐτῶν, καὶ οὔτ' Αἰσχύλος εἶπεν ⟨ὀρθῶς⟩

« ἁγνόν τ' Ἀπόλλω φυγάδ' ἀπ' οὐρανοῦ θεόν »,

417 C 7 θεῶν : θεῷ ΓJ || 8 τελεῖσθαι Eus. (ἐπιτε— Theod.) : τελεῖν (λυσιτελεῖν G) || 9 ποιουμένας : τελουμένας X || D 1 μάτην GJ : μάχην || 1-2 ἂν ἠνέσχοντο Sie. : ἂν ἐδέχοντο Eus. ἀνέχονται codd. || 3 καταρχόμενοι Eus. : ἀρχ— || σφάττοντες Eus. : φυλάττοντες || 4 ἀφοσιούμενοι Eus. : ἀποσειόμενοι || 5 ἐνίων : ἐνίους Γ || 10 σώματι (—σι X) G Eus. : σ— καὶ διὰ σωμάτων ὁμιλεῖν || E 1 πάσχουσιν nos add. (ἔπαθον Stegmann) || 10 ὀρθῶς add. Xyl.

et de même, l'Admète de Sophocle :

« Et mon coq l'envoyait en personne à la meule »[1].

Mais ceux qui s'écartent le plus de la vérité, ce sont les théologues de Delphes, lorsqu'ils pensent qu'autrefois le dieu livra bataille ici à un serpent[2] pour la possession de l'oracle et lorsqu'ils laissent raconter ces fables aux poètes et aux rhéteurs qui concourent entre eux dans les théâtres, et semblent ainsi témoigner de propos délibéré à l'encontre des rites que célèbrent les Delphiens dans leurs cérémonies les plus saintes. »

Comme Philippe l'historien, qui était présent, s'étonnait et demandait contre quelles cérémonies, dans sa pensée, témoignaient ces poètes et ces rhéteurs : « Il s'agit, répondit-il, de celles qui concernent l'oracle et auxquelles cette cité a récemment initié tous les Grecs qui habitent au-delà des Thermopyles en poussant jusqu'à Tempé[3]. Car la cabane que l'on dresse ici sur l'aire[4] tous les neuf ans[5] n'est pas le repaire ou la tanière d'un dragon, mais elle figure la demeure d'un tyran ou d'un roi[6]. En outre, l'irruption silencieuse vers cette cabane à travers ce qu'on appelle la Dolonie[7] (par où des Æolades[8] amènent, à la lueur des torches, un jeune garçon dont les parents sont vivants[9], puis mettent le feu à la cabane, renversent la table et s'enfuient sans retourner la tête par la porte du sanctuaire), — et enfin la course errante de cet enfant, la servitude qu'il subit et les purifications qui se font à Tempé, tout cela fait soupçonner qu'il s'agit de quelque grand et audacieux sacrilège. Car il est tout à fait ridicule, mon ami, de penser qu'Apollon, pour avoir tué une bête féroce, a dû s'enfuir aux extrémités de la Grèce par besoin de se purifier, puis qu'il a fait là-bas certaines libations et y a accompli les mêmes rites que les hommes qui cherchent, par une expiation, à détourner et à calmer la colère des démons, — de

1. Sophocle, *Tr. Gr. Fr.*, Nauck, fr. 767.

οὔθ' ὁ Σοφοκλέους Ἄδμητος F

«οὑμὸς δ' ἀλέκτωρ αὐτὸν ἦγε πρὸς μύλην»·

πλεῖστον δὲ τῆς ἀληθείας διαμαρτάνουσιν οἱ Δελφῶν θεολόγοι νομίζοντες ἐνταῦθά ποτε πρὸς ὄφιν τῷ θεῷ περὶ τοῦ χρηστηρίου μάχην γενέσθαι καὶ ταῦτα ποιητὰς καὶ λογογράφους ἐν θεάτροις ἀγωνιζομένους λέγειν ἐῶντες, ὥσπερ ἐπίτηδες ἀντιμαρτυροῦντας ὧν δρῶσιν ἱεροῖς τοῖς 418
ἁγιωτάτοις.»

Θαυμάσαντος δὲ τοῦ Φιλίππου (παρῆν ⟨γὰρ⟩ ὁ συγγραφεύς) καὶ πυθομένου τίσιν ἀντιμαρτυρεῖν ἱεροῖς οἴεται τοὺς ἀ[ντα]γωνιζομένους· «τούτοις» ἔφη «τοῖς περὶ τὸ χρηστήριον, οἷς ἄρτι τοὺς ἔξω Πυλῶν πάντας Ἕλληνας ἡ πόλις κατοργιάζουσα μέχρι Τεμπῶν ἐλήλακεν. Ἥ τε γὰρ ἱσταμένη καλιὰς ἐνταῦθα περὶ τὴν ἅλω δι' ἐννέα ἐτῶν οὐ φωλεώδης τοῦ δράκοντος χειά, ἀλλὰ μίμημα τυραννικῆς ἢ βασιλικῆς ἐστιν οἰκήσεως· ἥ τε μετὰ σιγῆς ἐπ' αὐτὴν διὰ τῆς ὀνομαζομένης Δολωνίας ἔφοδος, ᾗ Αἰολάδαι τὸν ἀμφιθαλῆ κόρον ἡμμέναις δᾳσὶν ἄγουσι καὶ προσβαλόντες B
τὸ πῦρ τῇ καλιάδι καὶ τὴν τράπεζαν ἀνατρέψαντες ἀνεπιστρεπτὶ φεύγουσι διὰ τῶν θυρῶν τοῦ ἱεροῦ· καὶ τελευταῖον αἵ τε πλάναι καὶ ἡ λατρεία τοῦ παιδὸς οἵ τε γιγνόμενοι περὶ τὰ Τέμπη καθαρμοὶ μεγάλου τινὸς ἄγους καὶ τολμήματος ὑποψίαν ἔχουσι. Παγγέλοιον γάρ ἐστιν, ὦ ἑταῖρε, τὸν Ἀπόλλωνα κτείναντα θηρίον φεύγειν ἐπὶ πέρατα τῆς Ἑλλάδος ἁγνισμοῦ δεόμενον, εἶτ' ἐκεῖ χοάς τινας χεῖσθαι καὶ δρᾶν ἃ δρῶσιν ἄνθρωποι μηνίματα δαιμόνων ἀφοσιούμενοι καὶ πραΰνοντες, οὓς ἀλάστορας

417 F 4 ἐνταῦθα : ἔνθα ΓJ ‖ τῷ om. GυDJ ‖ 418 A 3 γὰρ add. Turn. ‖ 4 ἱεροῖς Sie. : θεοῖς ‖ 5 ἀγωνιζομένους Herw. : ἀνταγ— ‖ 10 ἥ τε : εἴ τι Γ ‖ 11 ᾗ Αἰολάδαι Xyl. (ᾗ Λαβυάδαι Pomtow) : μὴ αἰόλα δὲ ‖ B 1 προσβαλόντες GυJ : —βάλλοντες ‖ 3 διὰ τῶν JF[2]ΠXB : διὲκ G ‖ 7 Ἀπόλλωνα : Ἀπόλλω ΓJ.

ces démons que l'on appelle « Justiciers implacables » *(Alastores)* et « Vengeurs du sang répandu » *(Palamnéens)*, parce qu'ils poursuivent le souvenir de certains crimes anciens *(palæôn miasmatôn)* et non oubliés *(alestôn)*[1]. Ce que j'ai entendu dire naguère de cette fuite et de cet exil est extrêmement bizarre et surprenant[2] ; s'il s'y trouve pourtant une part de vérité, nous devons croire que les actes commis à cette époque auprès de l'oracle ne furent pas ordinaires ni d'une mince importance.

Mais il ne faut pas que je paraisse faire ce que dit Empédocle, à savoir :

« Toucher tous les sujets de haut l'un après l'autre,
« Sans jamais suivre un seul chemin jusqu'à son terme.»[3]

Permettez-moi donc de terminer ces premières considérations par la conclusion qui leur convient, car nous y sommes enfin arrivés : osons dire à notre tour, après beaucoup d'autres, que, lorsque les démons préposés à la divination et aux oracles disparaissent complètement, ces oracles disparaissent avec eux, et que, lorsque les démons sont exilés ou émigrent, les oracles perdent leur force, pour se faire entendre à nouveau quand les démons y reviennent même après un long laps de temps, comme des instruments de musique lorsque ceux qui en jouent sont auprès d'eux pour s'en servir. »

16 Comme Cléombrote parlait ainsi, Héracléon intervint : « Sans doute, dit-il, n'y a-t-il parmi nous aucun profane, aucun de ces non-initiés qui ont sur les dieux des opinions incompatibles avec les nôtres ; pourtant prenons garde, Philippe, et n'allons pas à notre insu fonder notre propos sur des hypothèses étranges et excessives. »

« Tu as raison, dit Philippe, mais qu'est-ce qui te choque surtout dans les idées émises par Cléombrote ? »

Héracléon répondit : « Penser que les oracles sont dirigés, non par les dieux, à qui il convient en effet de se tenir à l'écart des choses de la terre, mais par

καὶ παλαμναίους ὀνομάζουσιν, ὡς ἀλήστων τινῶν καὶ παλαιῶν μιασμάτων μνήμαις ἐπεξιόντας. Ὃν δ' ἤκουσα λόγον ἤδη περὶ τῆς φυγῆς ταύτης καὶ τῆς μεταστάσεως, ἄτοπος μέν ἐστι δεινῶς καὶ παράδοξος· εἰ δ' ἀληθείας τι μετέχει, μὴ μικρὸν οἰώμεθα μηδὲ κοινὸν εἶναι τὸ πραχθὲν ἐν τοῖς τότε χρόνοις περὶ τὸ χρηστήριον. C

Ἀλλ' ἵνα μὴ τὸ Ἐμπεδόκλειον ποιεῖν δόξω

« κορυφὰς ἑτέρας ἑτέρῃσι προσάπτων
μύθων, μὴ τελέειν ἀτραπὸν μίαν »,

ἐάσατέ με τοῖς πρώτοις τὸ προσῆκον ἐπιθεῖναι τέλος· ἤδη γὰρ ἐπ' αὐτῷ γεγόναμεν· καὶ τετολμήσθω μετὰ πολλοὺς εἰρῆσθαι καὶ ἡμῖν ὅτι τοῖς περὶ τὰ μαντεῖα καὶ χρηστήρια τεταγμένοις δαιμονίοις ἐκλείπουσί τε κομιδῇ συνεκλείπει D ταῦτ' αὐτά, καὶ φυγόντων ἢ μεταστάντων ἀποβάλλει τὴν δύναμιν, εἶτα παρόντων αὖθις διὰ χρόνου πολλοῦ καθάπερ ὄργανα φθέγγεται τῶν χρωμένων ἐπιστάντων καὶ παρόντων. »

16 Ταῦτα τοῦ Κλεομβρότου διελθόντος ὁ Ἡρακλέων « οὐδεὶς μὲν » ἔφη « τῶν βεβήλων καὶ ἀμυήτων καὶ περὶ θεῶν δόξας ἀσυγκράτους ἡμῖν ἐχόντων πάρεστιν· αὐτοὶ δὲ παραφυλάττωμεν αὑτούς, ὦ Φίλιππε, μὴ λάθωμεν ἀτόπους ὑποθέσεις καὶ μεγάλας τῷ λόγῳ διδόντες ».

« Εὖ λέγεις » ὁ Φίλιππος εἶπεν· « ἀλλὰ τί μάλιστά σε δυσωπεῖ τῶν ὑπὸ Κλεομβρότου τιθεμένων ; »

Καὶ ὁ Ἡρακλέων « τὸ μὲν ἐφεστάναι τοῖς χρηστηρίοις » E εἶπε « μὴ θεοὺς οἷς ἀπηλλάχθαι τῶν περὶ γῆν προσῆκόν

418 C 1 ὡς ἀλήστων : ὅσα ληστῶν Γ || 2 ἐπεξιόντας E : —τες || 7 ποιεῖν Emp. : εἰπεῖν || 8 ἑτέρῃσι Scaliger : —ραις (—ραισι υ) || 9 μὴ τελέειν Knatz : μήτε λέγειν || D 2 ταῦτ' αὐτὰ Bab. : τὰ τοιαῦτα || 3 αὖθις Wil. : αὐτῶν || 4-5 παρόντων : πειρώντων Ziegler.

des démons, serviteurs des dieux, ce n'est pas cela qui me paraît être une opinion fausse. Mais attribuer à ces démons, en ramassant à pleines poignées dans les vers d'Empédocle[1], des crimes, des malheurs et des courses errantes imposées par la divinité, et même, finalement, admettre qu'ils meurent comme les hommes, voilà qui me semble plus aventureux et plus étrange. »

Alors Cléombrote demanda à Philippe qui était ce jeune homme et d'où il venait. Puis, ayant appris son nom et sa patrie, il dit : « Il ne nous échappe pas à nous non plus, Héracléon, que nous nous sommes engagés en des propos insolites. Mais il est impossible, quand on traite de questions graves, de ne pas faire intervenir aussi de graves prémisses pour atteindre l'opinion la plus vraisemblable. Et toi-même, tu supprimes sans t'en apercevoir la concession que tu viens de faire ; car tu reconnais bien l'existence des démons, mais, en prétendant qu'ils ne sont ni imparfaits ni mortels, tu ne les laisses plus subsister ; car en quoi diffèrent-ils des dieux, s'ils sont par essence impérissables et moralement exempts de passions et de fautes ? »

17 A ces mots Héracléon garda le silence et se mit à réfléchir en lui-même. Philippe dit alors : « Mais, Héracléon, ce n'est pas seulement Empédocle qui a laissé subsister de mauvais démons ; c'est aussi Platon, Xénocrate, Chrysippe, et Démocrite[2] également lorsqu'il faisait cette prière de ne rencontrer que « d'heureuses apparitions », car il rendait clair ainsi qu'il en connaissait d'autres, qui sont funestes et douées d'intentions et de tendances perverses.

La mort du grand Pan

Quant à la mort des êtres de cette sorte, voici ce que j'ai entendu dire à un homme qui n'était ni un sot ni un hâbleur. Le rhéteur Émilien[3], dont certains d'entre vous ont suivi les leçons, avait pour père Épithersès, mon compatriote et mon professeur de lettres. Celui-ci racontait qu'un jour,

ἐστιν, ἀλλὰ δαίμονας ὑπηρέτας θεῶν, οὐ δοκεῖ μοι κακῶς
ἀξιοῦσθαι· τὸ δὲ τοῖς δαίμοσι τούτοις μονονουχὶ δράγδην
λαμβάνοντας ἐκ τῶν ἐπῶν τῶν Ἐμπεδοκλέους ἁμαρτίας
καὶ ἄτας καὶ πλάνας θεηλάτους ἐπιφέρειν, τελευτῶντας
δὲ καὶ θανάτους ὥσπερ ἀνθρώπων ὑποτίθεσθαι, θρασύτερον
ἡγοῦμαι καὶ βαρβαρικώτερον. »

Ἠρώτησεν οὖν ὁ Κλεόμβροτος τὸν Φίλιππον ὅστις εἴη
καὶ ὁπόθεν ὁ νεανίας· πυθόμενος δὲ τοὔνομα καὶ τὴν πόλιν,
« οὐδ' ἡμᾶς αὐτοὺς » ἔφη « λανθάνομεν, ὦ Ἡρακλέων,
ἐν λόγοις ἀτόποις γεγονότες· ἀλλ' οὐκ ἔστι περὶ πραγμά- F
των μεγάλων μὴ μεγάλαις προσχρησάμενον ἀρχαῖς ἐπὶ τὸ
εἰκὸς τῇ δόξῃ προελθεῖν. Σὺ δὲ σεαυτὸν λέληθας ὃ δίδως
ἀφαιρούμενος· ὁμολογεῖς γὰρ εἶναι δαίμονας, τῷ δὲ μὴ
φαύλους ἀξιοῦν εἶναι μηδὲ θνητοὺς οὐκέτι δαίμονας
φυλάττεις· τίνι γὰρ τῶν θεῶν διαφέρουσιν, εἰ καὶ κατ' 419
οὐσίαν τὸ ἄφθαρτον καὶ κατ' ἀρετὴν τὸ ἀπαθὲς καὶ ἀνα-
μάρτητον ἔχουσι ; »

17 Πρὸς ταῦτα τοῦ Ἡρακλέωνος σιωπῇ διανοουμένου
τι πρὸς αὐτόν, ὁ Φίλιππος « ἀλλὰ φαύλους μὲν » ἔφη
« δαίμονας οὐκ Ἐμπεδοκλῆς μόνον, ὦ Ἡρακλέων, ἀπέ-
λιπεν, ἀλλὰ καὶ Πλάτων καὶ Ξενοκράτης καὶ Χρύσιππος,
ἔτι δὲ Δημόκριτος εὐχόμενος « εὐλόγχων εἰδώλων »
τυγχάνειν, ᾗ δῆλος ἦν ἕτερα δυστράπελα καὶ μοχθηρὰς
γιγνώσκων ἔχοντα προαιρέσεις τινὰς καὶ ὁρμάς.

Περὶ δὲ θανάτου τῶν τοιούτων ἀκήκοα λόγον ἀνδρὸς
οὐκ ἄφρονος οὐδ' ἀλαζόνος. Αἰμιλιανοῦ γὰρ τοῦ ῥήτορος, B
οὗ καὶ ὑμῶν ἔνιοι διακηκόασιν, Ἐπιθέρσης ἦν πατήρ,
ἐμὸς πολίτης καὶ διδάσκαλος γραμματικῶν. Οὗτος ἔφη

418 E 4 δράγδην Wytt. : ῥάγδην codd. δραχμὴν Eus. Theod. || 11 ἡμᾶς αὐτούς G : αὐ— ἡμ— || 419 A 5 ὁ Φίλιππος Eus. : om. codd. || 9 ᾗ G : ἣ || μοχθηρὰς F^{2}a^{1}x : —ρὰ || 11 θανάτου : τοῦ θ— Eus.

se rendant en Italie par mer, il s'était embarqué sur un navire qui transportait des marchandises et de nombreux passagers. Le soir, comme on se trouvait déjà près des îles Échinades, le vent soudain tomba et le navire fut entraîné par les flots dans les parages de Paxos. La plupart des gens à bord étaient éveillés et beaucoup continuaient à boire après le repas. Soudain, une voix se fit entendre qui, de l'île de Paxos, appelait à grands cris Thamous. On s'étonna. Ce Thamous était un pilote égyptien et peu de passagers le connaissaient par son nom. Il s'entendit nommer ainsi deux fois sans rien dire, puis, la troisième fois, il répondit à celui qui l'appelait, et celui-ci, alors, enflant la voix, lui dit : « Quand tu seras à la hauteur de Palodès[1], annonce que le grand Pan est mort. »

« En entendant cela, continuait Épithersès, tous furent glacés d'effroi. Comme ils se consultaient entre eux pour savoir s'il valait mieux obéir à cet ordre ou ne pas s'en inquiéter et le négliger, Thamous décida que, si le vent soufflait, il passerait le long du rivage sans rien dire, mais que, s'il n'y avait pas de vent et si le calme régnait à l'endroit indiqué, il répéterait ce qu'il avait entendu. Or, lorsqu'on arriva à la hauteur de Palodès, il n'y avait pas un souffle d'air, pas une vague. Alors Thamous, placé à la poupe et tourné vers la terre, dit, suivant les paroles entendues : « Le grand Pan est mort. » A peine avait-il fini qu'un grand sanglot s'éleva, poussé non pas par une, mais par beaucoup de personnes, et mêlé de cris de surprise.

Comme cette scène avait eu un grand nombre de témoins, le bruit s'en répandit bientôt à Rome, et Thamous fut mandé par Tibère César. Tibère ajouta foi à son récit, au point de s'informer et de faire des

1. Le Palodès ou Pélodès limèn, port de Buthrote en Épire est aujourd'hui le lac Butrinto ou Livari.

ποτὲ πλέων εἰς Ἰταλίαν ἐπιβῆναι νεὼς ἐμπορικὰ χρήματα
καὶ συχνοὺς ἐπιβάτας ἀγούσης· ἑσπέρας δ' ἤδη περὶ τὰς
Ἐχινάδας νήσους ἀποσβῆναι τὸ πνεῦμα, καὶ τὴν ναῦν
διαφερομένην πλησίον γενέσθαι Παξῶν· ἐγρηγορέναι δὲ
τοὺς πλείστους, πολλοὺς δὲ καὶ πίνειν ἔτι δεδειπνηκότας·
ἐξαίφνης δὲ φωνὴν ἀπὸ τῆς νήσου τῶν Παξῶν ἀκουσθῆναι,
Θαμοῦν τινος βοῇ καλοῦντος, ὥστε θαυμάζειν. Ὁ δὲ
Θαμοῦς Αἰγύπτιος ἦν κυβερνήτης οὐδὲ τῶν ἐμπλεόντων C
γνώριμος πολλοῖς ἀπ' ὀνόματος. Δὶς μὲν οὖν κληθέντα
σιωπῆσαι, τὸ δὲ τρίτον ὑπακοῦσαι τῷ καλοῦντι· κἀκεῖνον
ἐπιτείναντα τὴν φωνὴν εἰπεῖν· « ὁπόταν γένῃ κατὰ τὸ
Παλῶδες, ἀπάγγειλον ὅτι Πὰν ὁ μέγας τέθνηκε. »

« Τοῦτ' ἀκούσαντας ὁ Ἐπιθέρσης ἔφη πάντας ἐκπλα-
γῆναι, καὶ διδόντων ἑαυτοῖς λόγον εἴτε ποιῆσαι βέλτιον
εἴη τὸ προστεταγμένον εἴτε μὴ πολυπραγμονεῖν ἀλλ' ἐᾶν,
οὕτως γνῶναι τὸν Θαμοῦν, εἰ μὲν εἴη πνεῦμα, παραπλεῖν
ἡσυχίαν ἔχοντα, νηνεμίας δὲ καὶ γαλήνης περὶ τὸν τόπον
γενομένης ἀνειπεῖν ὃ ἤκουσεν. Ὡς οὖν ἐγένετο κατὰ τὸ
Παλῶδες, οὔτε πνεύματος ὄντος οὔτε κλύδωνος, ἐκ πρύμνης D
βλέποντα τὸν Θαμοῦν πρὸς τὴν γῆν εἰπεῖν, ὥσπερ ἤκουσεν,
ὅτι « ὁ μέγας Πὰν τέθνηκεν ». Οὐ φθῆναι δὲ παυσάμενον
αὐτὸν καὶ γενέσθαι μέγαν οὐχ ἑνὸς ἀλλὰ πολλῶν στεναγμὸν
ἅμα θαυμασμῷ μεμιγμένον.

Οἷα δὲ πολλῶν ἀνθρώπων παρόντων ταχὺ τὸν λόγον
ἐν Ῥώμῃ σκεδασθῆναι, καὶ τὸν Θαμοῦν γενέσθαι μετά-
πεμπτον ὑπὸ Τιβερίου Καίσαρος. Οὕτω δὲ πιστεῦσαι τῷ
λόγῳ τὸν Τιβέριον ὥστε διαπυνθάνεσθαι καὶ ζητεῖν περὶ

419 B 10 βοῇ : βοῆς ΓJ ‖ C 4 ἐπιτείναντα : —νοντα G cum cod. A Eus. ‖ ὁπόταν Eus. : ὅτι ὅταν ‖ 6 Τοῦτ' : ταῦτ' Gυ ‖ 7 διδόντων GXυDJ cum cod. J Eus. : —τας ‖ 9 εἰ μὲν εἴη Eus. : ἐὰν μὲν ᾖ ‖ 11 ὃ : ἃ Eus. ‖ D 3 ὁ μέγας Πὰν : Π— ὁ μ— cod. O Eus. ‖ 7 ἐν Ῥώμῃ : ἐν τῇ Ῥ— Eus.

recherches au sujet de ce Pan. Les philologues de son entourage, qui étaient nombreux, portèrent leurs conjectures sur le fils d'Hermès et de Pénélope. »[1].

Et Philippe vit son récit confirmé par plusieurs des assistants, qui l'avaient entendu raconter à Émilien dans sa vieillesse.

Les démons des îles voisines de la Grande-Bretagne

18 Là-dessus Démétrios dit que plusieurs des îles éparses autour de la Grande-Bretagne[2] sont désertes et que certaines d'entre elles portent des noms de démons et de héros. Il raconta que lui-même, envoyé par l'empereur en mission de rcconnaissance et d'exploration, avait abordé dans la plus voisine de ces îles désertes ; elle contenait bien quelques habitants, mais cn très petit nombre et ils étaient tous regardés par les Bretons comme des personnages sacrés et inviolables.

Peu après son arrivée, dit-il, il se produisit dans l'atmosphère un grand trouble et de nombreux présages ; les vents se déchaînèrent et l'orage s'abattit. Quand le calme fut revenu, les habitants de l'île dirent que l'un des êtres supérieurs venait de disparaître. « En effet, expliquaient-ils, de même qu'une lampe allumée ne cause aucun désagrément, mais peut, en s'éteignant, incommoder beaucoup de gens, ainsi les grandes âmes, tant qu'elles brillent, ont un éclat qui n'est pas nuisible, mais bienfaisant, tandis qu'au moment où elles s'éteignent et périssent, souvent leur fin suscite, comme maintenant, les vents et la tempête ; souvent aussi elle répand dans l'air, qu'clle empoisonne, une influence pernicieuse.

L'une des îles de cctte région, ajoutaient-ils, retenait prisonnier Cronos, endormi sous la garde de Briarée, car l'on avait imaginé de se servir pour lui du sommeil en guise de lien, et de nombreux démons l'entouraient, disaient-ils, attachés à sa personne comme serviteurs. »[3]

19 Cléombrote reprit la parole : « J'ai moi aussi des faits analogues à raconter, mais il suffit pour notre

τοῦ Πανός· εἰκάζειν δὲ τοὺς περὶ αὐτὸν φιλολόγους συχνοὺς ὄντας τὸν ἐξ Ἑρμοῦ καὶ Πηνελόπης γεγενημένον.»

Ὁ μὲν οὖν Φίλιππος εἶχε καὶ τῶν παρόντων ἐνίους E μάρτυρας Αἰμιλιανοῦ τοῦ γέροντος ἀκηκοότας.

18 Ὁ δὲ Δημήτριος ἔφη τῶν περὶ τὴν Βρεττανίαν νήσων εἶναι πολλὰς ἐρήμους σποράδας ὧν ἐνίας δαιμόνων καὶ ἡρώων ὀνομάζεσθαι· πλεῦσαι δ'αὐτὸς ἱστορίας καὶ θέας ἕνεκα πομπῇ τοῦ βασιλέως εἰς τὴν ἔγγιστα κειμένην τῶν ἐρήμων ἔχουσαν οὐ πολλοὺς ἐποικοῦντας, ἱεροὺς δὲ καὶ ἀσύλους πάντας ὑπὸ τῶν Βρεττανῶν ὄντας.

Ἀφικομένου δ' αὐτοῦ νεωστὶ σύγχυσιν μεγάλην περὶ τὸν ἀέρα καὶ διοσημίας πολλὰς γενέσθαι καὶ πνεύματα καταρραγῆναι καὶ πεσεῖν πρηστῆρας· ἐπεὶ δ' ἐλώφησε, λέγειν τοὺς νησιώτας ὅτι τῶν κρεισσόνων τινὸς ἔκλειψις γέγονεν. «Ὡς γὰρ λύχνος ἀναπτόμενος» φάναι «δεινὸν F οὐδὲν ἔχει, σβεννύμενος δὲ πολλοῖς λυπηρός ἐστιν, οὕτως αἱ μεγάλαι ψυχαὶ τὰς μὲν ἀναλάμψεις εὐμενεῖς καὶ ἀλύπους ἔχουσιν, αἱ δέ σβέσεις αὐτῶν καὶ φθοραὶ πολλάκις μέν, ὡς νυνί, πνεύματα καὶ ζάλας τρέφουσι, πολλάκις δὲ λοιμικοῖς πάθεσι τὸν ἀέρα φαρμάττουσιν.

Ἐκεῖ μέντοι μίαν εἶναι νῆσον, ἐν ᾗ τὸν Κρόνον καθεῖρχθαι φρουρούμενον ὑπὸ τοῦ Βριάρεω καθεύδοντα· 420 δεσμὸν γὰρ αὐτῷ τὸν ὕπνον μεμηχανῆσθαι, πολλοὺς δὲ περὶ αὐτὸν εἶναι δαίμονας ὀπαδοὺς καὶ θεράποντας.»

19 Ὑπολαβὼν δ' ὁ Κλεόμβροτος «ἔχω μὲν» ἔφη «καὶ ἐγὼ τοιαῦτα διελθεῖν, ἀρκεῖ δὲ πρὸς τὴν ὑπόθεσιν

419 E 6 πομπῇ Leon. : —πῆς ‖ 9 Ἀφικομένου : ἀφιγμένου Eus. ‖ F 3 ἀναλάμψεις Π^2B Eus. : —λήψεις ‖ 5 ζάλας : χαλάζας Eus. ‖ τρέφουσι Eus. : τρέπουσι ‖ 6 τὸν Eus. : om. codd. ‖ 420 A 5 δὲ : γὰρ Γ cum cod. A Eus.

thèse de constater que rien ne la contredit et que rien n'empêche les choses d'être ainsi. Nous savons d'ailleurs, continua-t-il, en ce qui concerne les Stoïciens, que non seulement ils ont sur les démons l'opinion que j'exprime, mais qu'en outre, parmi toute la multitude des dieux, ils n'en admettent qu'un seul, incorruptible et éternel, et pensent que les autres ont eu un commencement et auront une fin[1].

Quant aux Épicuriens, il ne faut pas avoir peur de leurs rires et de leurs sarcasmes, qu'ils ont l'audace de diriger même contre la Providence, en la traitant de fable. Au contraire, selon nous, ce qui est une fable, c'est leur « infinité » qui, parmi un si grand nombre de mondes, n'en comporte aucun qui soit gouverné par une raison divine, tous ne tenant que du hasard leur origine et leur persistance. Si vraiment il faut rire en matière de philosophie, rions de ces simulacres sourds, aveugles et sans vie, troupeaux dont ils sont les bergers, les faisant apparaître au cours de périodes infinies d'années et les promenant de tout côté, les tirant tantôt d'êtres encore vivants, tantôt de corps depuis longtemps consumés et décomposés[2]. Telles sont les inepties et les nuées que ces gens-là introduisent dans l'étude du monde, et si l'on affirme en se fondant à la fois sur la nature et sur la raison, que les démons existent et qu'ils ont la faculté de se conserver et de subsister pendant longtemps, les voilà qui se fâchent ! »

20 A ce point de l'entretien, Ammonios intervint : L'opinion de Théophraste me semble juste : Qu'est-ce qui nous retient en effet d'admettre une opinion respectable et hautement philosophique? Si on l'écarte, on supprime beaucoup d'idées reçues, mais indémontrables, tandis que, si l'on accepte, elle n'entraîne aucune conséquence qui soit impossible ou inconsistante.

La seule objection que j'aie entendu faire par les Épicuriens aux démons qu'introduit Empédocle, c'est qu'il est impossible qu'étant mauvais et pervers, ils

τὸ μηδὲν ἐναντιοῦσθαι μηδὲ κωλύειν ἔχειν οὕτω ταῦτα.
Καίτοι τοὺς Στωικούς » ἔφη « γιγνώσκομεν οὐ μόνον
κατὰ δαιμόνων ἣν λέγω δόξαν ἔχοντας, ἀλλὰ καὶ θεῶν
ὄντων τοσούτων τὸ πλῆθος ἑνὶ χρωμένους ἀιδίῳ καὶ
ἀφθάρτῳ, τοὺς δ' ἄλλους καὶ γεγονέναι καὶ φθαρήσεσθαι
νομίζοντας.

'Επικουρείων δὲ χλευασμοὺς καὶ γέλωτας οὔτι φοβητέον B
οἷς τολμῶσι χρῆσθαι καὶ κατὰ τῆς προνοίας, μῦθον αὐτὴν
ἀποκαλοῦντες. Ἡμεῖς δὲ τὴν ἀπειρίαν μῦθον εἶναί φαμεν
ἐν κόσμοις τοσούτοις μηδένα λόγῳ θείῳ κυβερνώμενον
ἔχουσαν, ἀλλὰ πάντας ἐκ ταὐτομάτου καὶ γεγονότας καὶ
συνισταμένους. Εἰ δὲ χρὴ γελᾶν ἐν φιλοσοφίᾳ, τὰ εἴδωλα
γελαστέον τὰ κωφὰ καὶ τυφλὰ καὶ ἄψυχ' ⟨ἃ⟩ ποιμαίνουσιν
ἀπλέτους ἐτῶν περιόδους ἐπιφαινόμενα καὶ περινοστοῦντα
πάντῃ, τὰ μὲν ἔτι ζώντων, τὰ δὲ πάλαι κατακαέντων ἢ
κατασαπέντων ἀπορρυέντα, φλεδόνας καὶ σκιὰς ἕλκοντες C
εἰς φυσιολογίαν, ἂν δὲ φῇ τις εἶναι δαίμονας οὐ φύσει
μόνον ἀλλὰ καὶ λόγοις καὶ τὸ σῴζεσθαι καὶ διαμένειν πολὺν
χρόνον ἔχοντας, δυσκολαίνοντες. »

20 Ῥηθέντων δὲ τούτων, ὁ Ἀμμώνιος « ὀρθῶς » ἔφη « μοι δοκεῖ Θεόφραστος ἀποφήνασθαι « τί γὰρ κωλύει φωνὴν δέξασθαι σεμνὴν καὶ φιλοσοφωτάτην ; Καὶ γὰρ ἀθετουμένη πολλὰ τῶν ἐνδεχομένων ἀποδειχθῆναι δὲ μὴ δυναμένων ἀναιρεῖ, καὶ τιθεμένη οὐδὲν συνεφέλκεται τῶν ἀδυνάτων καὶ ἀνυπάρκτων. »

Ὃ μέντοι μόνον ἀκήκοα τῶν Ἐπικουρείων λεγόντων D
πρὸς τοὺς εἰσαγομένους ὑπ' Ἐμπεδοκλέους δαίμονας, ὡς
οὐ δυνατόν ἐστι φαύλους καὶ ἁμαρτητικοὺς ὄντας μακα-

420 A 6 κωλύειν Xyl. : κώλυσιν ‖ 9 τοσούτων G^2X^2JEB : τοσοῦτον ‖ B 7 ἃ ποιμαίνουσιν Wytt. : ποι (vel ποῖ) μένουσιν ‖ 9 πάλαι : πάλιν F^1 ‖ C 1 ἕλκοντες : —τας B ‖ 3 καὶ (post λόγοις) : καὶ ἀεὶ G ‖ 4 δυσκολαίνοντες Emp. : —τας ‖ 9 οὐδὲν Turn. : πολλὰ ‖ 10 ἀδυνάτων : δυνατῶν Γ ‖ D 3 ἔστι Ax : εἶναι.

soient heureux et vivent longtemps, le vice ayant en partage un grand aveuglement et une tendance à tomber dans tout ce qui peut l'anéantir. Cette objection est naïve. Car, à ce compte, Épicure apparaîtra comme inférieur en vertu au sophiste Gorgias, et Métrodore, au poète comique Alexis, puisque ce dernier vécut deux fois plus que Métrodore et que la vie de Gorgias l'emporta en durée de plus d'un tiers sur celle d'Épicure[1]. C'est dans un autre sens que nous disons que la vertu est force et le vice, faiblesse, sans mettre cela en rapport avec la persistance ou la destruction de l'existence corporelle. En effet, beaucoup d'animaux qui ont une nature lourde et stupide, beaucoup qui sont de tempérament incontinent et lascif vivent plus longtemps que d'autres qui sont intelligents et industrieux. C'est donc à tort que ces philosophes font dépendre l'éternité de Dieu de sa faculté d'éviter et d'écarter les causes d'anéantissement, car l'exemption de la souffrance et de la mort, dans la nature de l'être bienheureux, devrait n'avoir besoin d'aucun effort pour se maintenir.

Mais peut-être semble-t-il peu généreux de parler contre des absents. Aussi convient-il que Cléombrote reprenne pour nous la suite de l'exposé qu'il a interrompu tout à l'heure sur l'exode et l'exil des démons. »

21 Alors Cléombrote : « Eh bien, dit-il, je serais fort surpris que les propos que je vais tenir ne vous paraissent pas encore bien plus étranges que les précédents. Ils semblent être pourtant en plein accord avec la science de la nature, et c'est Platon qui en a fourni le point de départ ; il est vrai qu'il n'exprime pas nettement son opinion, qui est obscure, et qu'il y introduit avec précaution une réserve énigmatique, — ce qui ne l'a pas empêché, d'ailleurs, d'être violemment pris à parti par les autres philosophes[2].

Visite à un barbare inspiré

Mais, puisque nous avons au milieu de nous un grand vase plein de fables et de vérités mélangées (où trouverait-on, d'ailleurs, des auditeurs plus

ρίους καὶ μακραίωνας εἶναι, πολλὴν τυφλότητα τῆς κακίας ἐχούσης καὶ τὸ περιπτωτικὸν τοῖς ἀναιρετικοῖς, εὔηθές ἐστιν. Οὕτω γὰρ Ἐπίκουρός τε χείρων Γοργίου φανεῖται τοῦ σοφιστοῦ καὶ Μητρόδωρος Ἀλέξιδος τοῦ κωμῳδοποιοῦ· διπλάσιον γὰρ οὗτος ἔζησε Μητροδώρου, Ἐπικούρου δ' ἐκεῖνος πλέον ἢ ἐπίτριτον. Ἄλλως γὰρ ἰσχυρὸν ἀρετὴν καὶ κακίαν ἀσθενὲς λέγομεν, οὐ πρὸς διαμονὴν καὶ διάλυσιν σώματος ἐπεὶ καὶ τῶν θηρίων πολλὰ ⟨μὲν⟩ δυσκίνητα καὶ νωθρὰ ταῖς ψυχαῖς ὄντα, πολλὰ δ' ἀκόλαστα καὶ ἄτακτα τῶν συνετῶν καὶ πανούρ- E
γων χρόνους ζῇ μακροτέρους. Ὅθεν οὐκ εὖ τῷ θεῷ τὴν ἀιδιότητα ποιοῦσιν ἐκ φυλακῆς καὶ διακρούσεως τῶν ἀναιρετικῶν. Ἔδει γὰρ ἐν τῇ φύσει τοῦ μακαρίου τὸ ἀπαθὲς καὶ ἄφθαρτον εἶναι μηδεμιᾶς πραγματείας δεόμενον.

Ἀλλ' ἴσως τὸ λέγειν πρὸς μὴ παρόντας οὐκ εὔγνωμον φαίνεται. Πάλιν οὖν ὁ Κλεόμβροτος ἡμῖν ὃν ἄρτι περὶ τῆς μεταστάσεως καὶ φυγῆς τῶν δαιμονίων ἀφῆκε λόγον ἀναλαβεῖν δίκαιός ἐστι. »

21 Καὶ ὁ Κλεόμβροτος « ἀλλὰ θαυμάσαιμ' ἄν, » εἶπεν « εἰ μὴ πολὺ φαίνεται τῶν εἰρημένων ὑμῖν ἀτοπώτερος. Καίτοι δοκεῖ φυσιολογίας ἔχεσθαι, καὶ Πλάτων αὐτῷ F
παρέσχε τὸ ἐνδόσιμον οὐχ ἁπλῶς ἀποφηνάμενος ἐκ δόξης ἀμαυρᾶς καὶ ὑπόνοιαν ἐμβαλὼν αἰνιγματώδη μετ' εὐλαβείας· ἀλλ' ὅμως πολλὴ γέγονε κἀκείνου καταβόησις ὑπὸ τῶν ἄλλων φιλοσόφων.

Ἐπεὶ δὲ μύθων καὶ λόγων ἀναμεμιγμένων κρατὴρ ἐν
μέσῳ πρόκειται (καὶ ποῦ τις ἂν εὐμενεστέροις ἀκροαταῖς 421

420 D 4 εἶναι om. E ‖ 5 ἀναιρετικοῖς : αἱρ— ΓJ ‖ 8 Μητροδώρου GXυJ : τοῦ Μη— ‖ 10 ἀσθενὲς λέγομεν οὐ X² : εἶναι (om. ΓJ) ἀσθενοῦς λεγομένου ‖ 11 θηρίων Wytt. : θείων ‖ 12 μὲν add. Rei. ‖ E 3 διακρούσεως : —κρι— J ‖ 12 ὑμῖν JX² : ἡμῖν ‖ F 2 οὐχ ἁπλῶς : οὐ χαλεπῶς G ‖ 421 A 1 ἂν Wytt. : ἐν.

bienveillants sur qui éprouver — comme s'il s'agissait de monnaies étrangères — la valeur de tels propos?), je n'hésite pas à vous gratifier du récit d'un barbare. Pour le rencontrer, il m'a fallu errer longtemps et payer cher les indications qui me l'ont fait découvrir. Il se laisse voir aux hommes une seule fois par an sur le bord de la mer Érythrée, tandis qu'il passe le reste de son temps, à ce qu'il affirme, dans la société des nymphes nomades et des démons[1]. C'est là que je le trouvai à grand peine, et que j'obtins qu'il m'accueillît aimablement et s'entretînt avec moi.

C'est le plus bel homme que j'aie jamais vu. Il n'a, de sa vie, souffert d'aucune maladie, grâce au fruit d'une plante médicinale, de goût amer, qu'il n'absorbe qu'une fois par mois. Il est exercé à parler de nombreuses langues ; avec moi il employa presque constamment un dorien proche de la poésie[2]. Lorsqu'il parle, l'endroit où il se trouve s'imprègne de l'odeur délicieuse exhalée par sa bouche. Toutes sortes d'études et de recherches l'occupent continuellement, en dehors de la divination, pour laquelle il est inspiré un jour par an ; c'est alors qu'il se rend au bord de la mer pour y prophétiser ; de grands personnages et les secrétaires de certains rois venaient le trouver ce jour-là et s'en retournaient ensuite.

Cet homme-là donc attribuait la divination aux démons. Il faisait le plus grand cas de Delphes ; de tous les récits sacrés, de tous les rites qu'on y trouve concernant Dionysos[3], il n'était aucun dont il n'eût entendu parler, et il affirmait qu'il s'agissait là, ainsi que pour tout ce qui est relatif à Python, de grandes épreuves arrivées à des démons. Selon lui, l'exil du meurtrier de Python, après qu'il eut accompli son acte, n'avait pas duré neuf ans et ne l'avait pas conduit à Tempé ; banni, il était passé dans un autre monde, où il avait séjourné pendant le cours de neuf grandes années[4], au bout desquelles, devenu pur et vraiment

2. Cléombrote était Lacédémonien. La poésie lyrique s'exprimait dans le dialecte dorien.

ἐπιτυχὼν ὥσπερ νομίσματα ξενικὰ τούτους δοκιμάσειε τοὺς λόγους ;), οὐκ ὀκνῶ χαρίζεσθαι βαρβάρου διήγησιν ἀνδρός, ὃν πλάναις πολλαῖς καὶ μήνυτρα τελέσας μεγάλα περὶ τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν ἀνθρώποις ἀνὰ πᾶν ἔτος ἅπαξ ἐντυγχάνοντα, τἄλλα δὲ συνόντα νύμφαις νομάσι καὶ δαίμοσιν, ὡς ἔφασκε, μόλις ἐξανευρὼν ἔτυχον λόγου καὶ φιλοφροσύνης.

Κάλλιστος μὲν ἦν ὧν εἶδον ἀνθρώπων ὀφθῆναι νόσου τε πάσης ἀπαθὴς διετέλει, καρπόν τινα πόας φαρμακώδη B καὶ πικρὸν ἑκάστου μηνὸς ἅπαξ προσφερόμενος · γλώσσαις δὲ πολλαῖς ἤσκητο χρῆσθαι, πρὸς δ' ἐμὲ τὸ πλεῖστον ἐδώριζεν οὐ πόρρω μελῶν. Φθεγγομένου δὲ τὸν τόπον εὐωδία κατεῖχε τοῦ στόματος ἥδιστον ἀποπνέοντος. Ἡ μὲν οὖν ἄλλη μάθησις καὶ ἱστορία συνῆν αὐτῷ τὸν πάντα χρόνον · εἰς δέ μαντικὴν ἐνεπνεῖτο μίαν ἡμέραν ἔτους ἑκάστου καὶ προεθέσπιζε κατιὼν ἐπὶ θάλασσαν, ἐπεφοίτων δὲ καὶ δυνάσται καὶ γραμματεῖς βασιλέων, εἶτ' ἀπῄεσαν.

Ἐκεῖνος οὖν τὴν μαντικὴν ἀνῆγεν εἰς δαίμονας · πλεῖστον δὲ Δελφῶν λόγον εἶχε καὶ τῶν λεγομένων περὶ τὸν Διόνυσον ἐνταῦθα καὶ δρωμένων ἱερῶν οὐδενὸς ἀνήκοος C ἦν, ἀλλὰ κἀκεῖνα δαιμόνων ἔφασκεν εἶναι πάθη μεγάλα καὶ ταῦτα δὴ τὰ περὶ Πύθωνα. Τῷ δ' ἀποκτείναντι μήτ' ἐννέα ἐτῶν μήτ' εἰς τὰ Τέμπη γενέσθαι μετὰ τοῦτο τὴν φυγήν, ἀλλ' ἐκπεσόντ' ἐλθεῖν εἰς ἕτερον κόσμον, ὕστερον δ' ἐκεῖθεν ἐνιαυτῶν μεγάλων ἐννέα περιόδοις ἁγνὸν

421 A 2 δοκιμάσειε : —σει GJ (—σεις υ) || 3 οὐκ ὀκνῶ A : οὐχ ὁρῶ || 5 post θάλασσαν add. εὗρον Jx || 6 συνόντα Rei. : σὺν ταῖς || B 1 διετέλει : διατελεῖ ΓJ || 7 ἐνεπνεῖτο : ἀνε— Γ || 12 πλεῖστον Eus. : ἥδιστον (ἥκιστα cum lac. 12 litt. E) || καὶ τῶν B Eus. : καὶ περὶ τῶν || C 3 τὰ περὶ E Eus. : περὶ || Πύθωνα : τὴν Πυθίαν Eus. || 4 μετὰ τοῦτο Pat. : μ— τὸ E μ— τοῦ || 4-5 τὴν φυγὴν ... κόσμον Eus. : φυγεῖν αὐτὸν ἐκπεσόντα κόσμον.

« Phœbos » *(Brillant)*[1], il était revenu pour entrer en possession de l'oracle, gardé pendant ce temps par Thémis[2].

Il expliquait de la même manière les aventures de Typhon et celles des Titans[3]. Il y aurait eu des batailles de démons contre démons, suivies de l'exil des vaincus ou de la punition des coupables infligée par la divinité. Ainsi Typhon commit une faute, dit-on, à l'égard d'Osiris[4], et Cronos à l'égard d'Ouranos[5], et le culte qu'on leur rendait perdit chez nous de son éclat ou même disparut complètement quand ils furent passés dans un autre monde[6]. (En effet, d'après ce que j'ai appris, les Solymes, voisins des Lyciens[7], honoraient Cronos plus qu'aucun autre peuple ; mais, lorsqu'il eut tué leurs archégètes, Arsalos, Dryos et Trosobios, et se fut enfui pour se rendre ici ou là (car ils sont incapables de dire l'endroit), ils cessèrent de l'honorer et donnèrent à Arsalos et aux deux autres l'appellation de « dieux durs » ; c'est sous leurs noms que les Lyciens mettent toutes les imprécations, qu'elles soient publiques ou privées[8]. On peut recueillir dans les récits mythologiques beaucoup de traits semblables à ceux-là.)

Que nous appelions certains démons de noms habituellement réservés aux dieux, il ne faut pas s'en étonner, continuait l'étranger, car chacun aime être appelé du nom de celui des dieux auquel il est subordonné et qui partage avec lui sa puissance et ses honneurs, de la même façon que certains d'entre nous s'appellent Dios, Athénæos, Apollonios, Dionysios ou

1. Pour ce sens de Φοῖβος, cf. *De E*, 393 C.

2. D'après Eschyle, *Eumén.*, v. 2-4, Thémis serait, après la Terre πρωτόμαντις, la seconde occupante de l'oracle delphique. Une coupe de Vulci, au musée de Berlin, représente Thémis assise sur le trépied et rendant un oracle à Égée : voir Ch. Dugas, *Aison*, fig. 7, et p. 56-59.

3. Typhon ou Typhée, fils de la Terre et du Tartare (Hésiode, *Théog.*, 820 sqq.), ne compte pas parmi les Titans, fils de la Terre et du Ciel, qui gouvernèrent le monde avant Zeus et les Olympiens ; mais sa légende, qui le met parfois aux prises avec Zeus, ressemble quelque peu à la leur.

γενόμενον καὶ Φοῖβον ἀληθῶς κατελθόντα τὸ χρηστήριον παραλαβεῖν τέως ὑπὸ Θέμιδος φυλαττόμενον.

Οὕτως δ' ἔχειν καὶ τὰ Τυφωνικὰ καὶ τὰ Τιτανικά· δαιμόνων μάχας γεγονέναι πρὸς δαίμονας εἶτα φυγὰς τῶν κρατηθέντων ἢ δίκας ὑπὸ θεοῦ τῶν ἐξαμαρτόντων, οἷα Τυφὼν λέγεται περὶ Ὄσιριν ἐξαμαρτεῖν καὶ Κρόνος περὶ D
Οὐρανόν, ὧν ἀμαυρότεραι γεγόνασιν αἱ τιμαὶ παρ' ἡμῖν ἢ καὶ παντάπασιν ἐκλελοίπασι μεταστάντων εἰς ἕτερον κόσμον. Ἐπεὶ καὶ Σολύμους πυνθάνομαι τοὺς Λυκίων προσοίκους ἐν τοῖς μάλιστα τιμᾶν τὸν Κρόνον· ἐπεὶ δ' ἀποκτείνας τοὺς ἀρχηγέτας αὐτῶν, Ἄρσαλον καὶ Δρύον καὶ Τρωσοβιόν, ἔφυγε καὶ μετεχώρησεν ὁποιδήποτε (τοῦτο γὰρ οὐκ ἔχουσιν εἰπεῖν), ἐκεῖνον μὲν ἀμεληθῆναι, τοὺς δὲ περὶ τὸν Ἄρσαλον σκιρροὺς θεοὺς προσαγορεύεσθαι, καὶ τὰς κατάρας ἐπὶ τούτων ποιεῖσθαι δημοσίᾳ καὶ ἰδίᾳ Λυκίους. Τούτοις μὲν οὖν ὅμοια πολλὰ λαβεῖν ἔστιν ἐκ τῶν μυθολογουμένων. E

Εἰ δὲ τοῖς νενομισμένοις τῶν θεῶν ὀνόμασι δαίμονάς τινας καλοῦμεν, οὐ θαυμαστέον » εἶπεν ὁ ξένος· « ᾧ γὰρ ἕκαστος θεῷ συντέτακται καὶ οὗ τῆς δυνάμεως καὶ τιμῆς μετείληχεν, ἀπὸ τούτου φιλεῖ καλεῖσθαι. Καὶ γὰρ ἡμῶν ὁ μέν τίς ἐστι Δῖος ὁ δ' Ἀθήναιος ὁ δ' Ἀπολλώνιος ἢ Διονύσιος ἢ Ἑρμαῖος· ἀλλ' ἔνιοι μὲν ὀρθῶς κατὰ τύχην

421 C 7 κατελθόντα Eus. : καὶ ἐλθόντα ‖ 9 ἔχειν Eus. : ἔχει ‖ 11 δίκας D Eus. : δικώιοις GυF[1]J δικαιώσεις cet. ‖ D 2 παρ' ἡμῖν Eus. : om. codd. ‖ 3 ἐκλελοίπασι Eus. : om. codd. ‖ 6 ἀρχηγέτας Eus. : ἄρχοντας ‖ Δρύον : ἄρυον Theod. ἄροιον vel ἄρυτον Eus. ‖ 7 Τρωσοβιόν : τρώσοβιν G[4] τροσοβιόν D τόσιβιν Eus. Suid. τόσοβιν Theod. ‖ 8 ἐκεῖνον Eus. Theod. : ἐκείνους ‖ 9 σκιρροὺς Theod. (σκιροὺς Eus.) : σκληροὺς ‖ 9-10 προσαγορεύεσθαι : —ρεύοντας B —ρεύοντες FΠ —ρεῦσαι Theod. ‖ 10 τούτων Eus. Theod. : τούτῳ ‖ E 1 μυθολογουμένων GυDJ Eus. : θεολ— ‖ 4 οὗ Eus. : παρ' οὗ ‖ 5 μετείληχεν Eus. : εἴληχεν ‖ 6 Δῖος Eus. : Δίιος ‖ 7 μὲν : μὲν οὖν FΠB.

Hermæos. Mais si quelques-uns par hasard se trouvent correctement nommés, la plupart ont reçu des noms divins qui ne leur conviennent nullement et leur ont été donnés par erreur. »

22 Cléombrote se tut ; ses paroles avaient rempli tout le monde d'étonnement. Mais Héracléon lui demanda quel rapport tout cela pouvait avoir avec Platon, et comment celui-ci avait fourni le point de départ à de tels propos. « Tu te rappelles bien, répondit Cléombrote, qu'il a repoussé délibérément l'infinité des mondes, mais qu'il s'est trouvé gêné pour en fixer le nombre, et qu'il a concédé à ceux qui supposent un monde par élément que la vraisemblance permet d'aller jusqu'à cinq, tout en se tenant lui-même à un seul[1]. Cette opinion semble être particulière à Platon ; les autres philosophes ont fort redouté d'admettre la pluralité des mondes, sentant que si l'on ne limite pas la matière à un seul monde et si l'on va au delà, on est entraîné aussitôt à une infinité sans borne et embarrassante. »[2]

Je demandai alors : « Et l'étranger, en ce qui concerne le nombre des mondes, fixait-il une limite, comme Platon, ou bien as-tu négligé, quand tu étais auprès de lui, de le sonder à cet égard ? »

« Ne devais-je pas, au contraire, répondit Cléombrote, m'attacher à cette question plus qu'à aucune autre et me montrer auditeur zélé, quand lui-même se prêtait et s'offrait de si bonne grâce à l'entretien ? Il disait que les mondes ne sont pas en nombre infini, et qu'il n'y en a pas qu'un, ni cinq, mais cent quatre-vingt-trois[3]. Ils sont assemblés en forme de triangle, à raison de soixante mondes par côté ; les trois qui restent sont placés chacun à un angle. Les mondes voisins se touchent doucement les uns les autres au cours de leurs évolutions, comme dans une danse. La surface intérieure du triangle sert à tous ces mondes de foyer commun et s'appelle le Champ de la Vérité[4] ; c'est là que gisent immobiles les principes, les formes et les

ἐκλήθησαν, οἱ δὲ πολλοὶ μηδὲν προσηκούσας ἀλλ'
ἐνηλλαγμένας ἐκτήσαντο θεῶν παρωνυμίας. »

22 Σιωπήσαντος δὲ τοῦ Κλεομβρότου πᾶσι μὲν ὁ λόγος
ἐφάνη θαυμαστός, τοῦ δ' Ἡρακλέωνος πυθομένου πῆ F
ταῦτα προσήκει Πλάτωνι καὶ πῶς ἐκεῖνος τὸ ἐνδόσιμον
τῷ λόγῳ παρέσχεν, ὁ Κλεόμβροτος « εὖ μνημονεύεις »
εἶπεν « ὅτι τὴν μὲν ἀπειρίαν αὐτόθεν ἀπέγνω τῶν κόσμων,
περὶ δὲ πλήθους ὡρισμένου διηπόρησε, καὶ μέχρι τῶν 422
πέντε τοῖς ὑποτιθεμένοις κατὰ στοιχεῖον ἕνα κόσμον
ἐπιχωρήσας τὸ εἰκὸς αὐτὸς ἑαυτὸν ἐφ' ἑνὸς ἐτήρησεν.
Καὶ δοκεῖ τοῦτο Πλάτωνος ἴδιον εἶναι, τῶν ἄλλων σφόδρα
φοβηθέντων τὸ πλῆθος, ὡς τοὺς ἑνὶ τὴν ὕλην μὴ ὁρίσαντας
ἀλλ' ἐκβάντας εὐθὺς ἀορίστου καὶ χαλεπῆς ἀπειρίας
ὑπολαμβανούσης ».

« Ὁ δὲ ξένος » ἔφην ἐγὼ « περὶ πλήθους κόσμων ὥριζεν
ᾗ Πλάτων ἤ, ὅτε συνεγένου τῷ ἀνδρὶ τούτῳ, οὐδὲ διεπειράθης ; »

« Ἀλλ' οὐκ ἔμελλον » εἶπεν ὁ Κλεόμβροτος « εἰ μηδὲν
ἄλλο, τῶν περὶ ταῦτα λιπαρὴς εἶναι καὶ πρόθυμος ἀκροατὴς B
ἐνδιδόντος ἑαυτὸν ἵλεων καὶ παρέχοντος ; Ἔλεγε δὲ
μήτ' ἀπείρους μήθ' ἕνα μήτε πέντε κόσμους, ἀλλὰ τρεῖς
καὶ ὀγδοήκοντα καὶ ἑκατὸν εἶναι συντεταγμένους κατὰ
σχῆμα τριγωνοειδές, οὗ πλευρὰν ἑκάστην ἑξήκοντα
κόσμους ἔχειν· τριῶν δὲ τῶν λοιπῶν ἕκαστον ἱδρῦσθαι
κατὰ γωνίαν, ἅπτεσθαι δὲ τοὺς ἐφεξῆς ἀλλήλων ἀτρέμα
περιιόντας ὥσπερ ἐν χορείᾳ· τὸ δ' ἐντὸς ἐπίπεδον τοῦ
τριγώνου κοινὴν ἑστίαν εἶναι πάντων, καλεῖσθαι δὲ πεδίον
ἀληθείας, ἐν ᾧ τοὺς λόγους καὶ τὰ εἴδη καὶ τὰ παρα-

421 F 1 πῆ Turn. : μὴ || 2 προσήκει Vat. Reg. Gr. 80 : —κειν || 4 τῶν κόσμων : τὸν κόσμον G^1uD || 422 A 5 ἑνὶ Wytt. : ἐπὶ || 9 ᾗ Xyl. : ἢ || ἤ, ὅτε συνεγένου Wytt. : ὅθεν εὖ ἐγένου || τούτῳ : τούτων Michael || B 1 τῶν Mez. : τῷ.

modèles de tout ce qui a été et de tout ce qui sera ; autour de ces types se trouve l'Éternité, de laquelle le Temps s'échappe comme une émanation, en se portant vers les mondes. Tout cela peut être vu et contemplé une fois tous les dix mille ans par les âmes humaines, si elles ont bien vécu, et les meilleures initiations de cette terre ne sont qu'un reflet de cette initiation et de cette révélation-là ; les entretiens philosophiques ont pour raison d'être de nous remettre en mémoire les beaux spectacles de là-bas, ou, autrement, ils ne servent à rien[1].

Tels sont, dit Cléombrote, les propos que je lui ai entendu tenir sur ce sujet ; on eût dit tout à fait qu'il s'agissait d'une initiation aux mystères, car il n'apportait à l'appui de ses paroles aucune démonstration, aucune preuve. »[2]

Digression sur la pluralité des mondes

23 J'adressai alors la parole à Démétrios : « Comment sont tournés ces vers dans lesquels les prétendants admirent la façon dont Ulysse manie l'arc ? » Démétrios me les remit en mémoire, et je continuai : « J'ai envie de dire moi aussi de cet étranger :

« L'homme est un connaisseur et un rusé compère »[3]

en fait de doctrines et de théories de toute sorte ; il a parcouru la littérature en tous sens et il n'est pas de race barbare, mais grecque, puisqu'il est tellement rempli du savoir hellénique. Ce qui le démasque, c'est le nombre qu'il adopte pour les mondes, et qui ne vient pas de l'Égypte ou de l'Inde, mais des Doriens de Sicile, exactement d'un homme d'Himère appelé Pétron[4]. Je n'ai pas lu le livre de cet auteur lui-même et je ne sais s'il est conservé, mais Hippys de Rhégion, cité par Phanias d'Érésos[5], rapporte que, suivant l'opinion exprimée par Pétron, il existe cent quatre-vingt-trois mondes qui se touchent les uns les autres « par élément » ; d'ailleurs il n'explique pas ce que

δείγματα τῶν γεγονότων καὶ τῶν γενησομένων ἀκίνητα κεῖσθαι, καὶ περὶ αὐτὰ τοῦ αἰῶνος ὄντος οἷον ἀπορροὴν ἐπὶ τοὺς κόσμους φέρεσθαι τὸν χρόνον. Ὄψιν δὲ τούτων C
καὶ θέαν ψυχαῖς ἀνθρωπίναις ἅπαξ ἐν ἔτεσι μυρίοις ὑπάρχειν, ἄν γ' εὖ βιώσωσι· καὶ τῶν ἐνταῦθα τελετῶν τὰς ἀρίστας ἐκείνης ὄνειρον εἶναι τῆς ἐποπτείας καὶ τελετῆς· καὶ τοὺς λόγους ἀναμνήσεως ἕνεκα τῶν ἐκεῖ φιλοσοφεῖσθαι καλῶν ἢ μάτην περαίνεσθαι.

Ταῦτ' » ἔφη « περὶ τούτων μυθολογοῦντος ἤκουον ἀτεχνῶς καθάπερ ἐν τελετῇ καὶ μυήσει, μηδεμίαν ἀπόδειξιν τοῦ λόγου μηδὲ πίστιν ἐπιφέροντος. »

23 Κἀγὼ τὸν Δημήτριον προσαγορεύσας « Πῶς ἔχει » ἔφην « τὰ τῶν μνηστήρων ἔπη τὸν Ὀδυσσέα θαυμασάντων τὸ τόξον μεταχειριζόμενον ; » Ὑπομνησθέντος δὲ τοῦ D
Δημητρίου « ταῦτ' » ἔφην « ἐπέρχεται κἀμοὶ περὶ τοῦ ξένου εἰπεῖν

« ἦ τις θηητὴρ καὶ ἐπίκλοπος ἔπλετο »

δογμάτων δὴ καὶ λόγων παντοδαπῶν, καὶ πολυπλανὴς ἐν γράμμασι καὶ οὐ βάρβαρος, ἀλλ' Ἕλλην γένος ἦν, πολλῆς Ἑλληνίδος μούσης ἀνάπλεως. Ἐλέγχει δ' αὐτὸν ὁ τῶν κόσμων ἀριθμὸς οὐκ ὢν Αἰγύπτιος οὐδ' Ἰνδὸς ἀλλὰ Δωριεὺς ἀπὸ Σικελίας, ἀνδρὸς Ἱμεραίου τοὔνομα Πέτρωνος. Αὐτοῦ μὲν ἐκείνου βιβλίδιον οὐκ ἀνέγνων, οὐδ' οἶδα διασῳζόμενον, Ἵππυς δ' ὁ Ῥηγῖνος, οὗ μέμνηται Φανίας ὁ Ἐρέσιος, ἱστορεῖ δόξαν εἶναι ταύτην Πέτρωνος καὶ λόγον, ὡς ἑκατὸν καὶ ὀγδοήκοντα καὶ τρεῖς κόσμους ὄντας, E
ἁπτομένους δ' ἀλλήλων κατὰ στοιχεῖον· ὅ τι δὲ τοῦτ' ἐστί,

422 C 1 κόσμους E : χρόνους || 5 ἀναμνήσεως Wytt. : ἀνέμνησεν (ἀνέμνησας J) || 7 ἔφη Mez. : ἔφην || D 4 θηητὴρ codd. Homeri : θηρητὴρ || 5 δὴ Pat. : δὲ (τε G^1J) || D 12 Ἐρέσιος Xyl. : αἱρέσιος || E 2 δὲ G^1D : δή.

signifie « se toucher par élément » et il n'ajoute aucune explication, aucune preuve. »

« Mais, reprit Démétrios, quelle vraisemblance pourrait-on atteindre en des matières où Platon lui-même a dû se contenter de proposer son avis sans l'appuyer de raisons convaincantes ou plausibles ? »

« Cependant, dit Héracléon, nous vous entendons, vous autres grammairiens, faire remonter cette opinion à Homère : vous dites qu'il divisait déjà l'univers en cinq mondes, à savoir le ciel, l'eau, l'air, la terre et l'Olympe, parmi lesquels il en laissait deux communs à tous : la terre, qui forme le monde inférieur, et l'Olympe, qui forme le monde supérieur, tandis que les trois mondes intermédiaires étaient partagés entre les trois dieux[1]. De même Platon, lorsqu'il rapporte aux différentes parties de l'univers les formes et les figures des corps qui sont les premières et les plus belles, semble les appeler « mondes » au nombre de cinq, à savoir celui de la terre, de l'eau, de l'air, du feu et du dernier, qui enveloppe les précédents, auquel il attribue la figure très fluide et très souple du dodécaèdre, parce qu'elle convient et répond le mieux aux mouvements et aux évolutions de l'âme. »[2]

« Pourquoi, répliqua Démétrios, évoquer Homère dans le cas présent ? Assez de fables ! Il s'en faut de beaucoup que Platon appelle mondes les cinq parties différentes du monde. Dans le passage où il combat ceux qui supposent des mondes en nombre infini, il déclare déjà qu'il croit lui-même à l'existence d'un monde unique, le seul que la divinité ait fait et dont elle se contente, et qui, procédant de la totalité de la matière, se trouve complet, achevé et suffisant. Aussi peut-on s'étonner qu'ayant proclamé lui-même le vrai, il ait été cause que d'autres ont émis une opinion invraisemblable et dénuée de sens. Car, d'une part, le fait de ne pas s'en tenir à un seul monde implique

1. Cf. *Iliade*, 15, 187-193. Plutarque fait allusion aussi à ce passage, *De E*, 390 C.

τὸ κατὰ στοιχεῖον ἅπτεσθαι, μὴ προσδιασαφῶν μηδ' ἄλλην
τινὰ πιθανότητα προσάπτων. »

Ὑπολαβὼν δ' ὁ Δημήτριος « τίς δ' ἂν » εἶπεν « ἐν
τοιούτοις πράγμασιν εἴη πιθανότης, ὅπου καὶ Πλάτων οὐδὲν
εἰπὼν εὔλογον οὐδ' εἰκὸς οὕτω κατέβαλε τὸν λόγον ; »

Καὶ ὁ Ἡρακλέων « ἀλλὰ μὴν ὑμῶν » ἔφη « τῶν γραμ-
ματικῶν ἀκούομεν εἰς Ὅμηρον ⟨ἀν⟩αγόντων τὴν δόξαν,
ὡς ἐκείνου τὸ πᾶν εἰς πέντε κόσμους διανέμοντος, οὐρανὸν F
ὕδωρ ἀέρα γῆν ὄλυμπον · ὧν τὰ μὲν δύο κοινὰ καταλείπει,
γῆν μὲν τοῦ κάτω παντὸς οὖσαν, ὄλυμπον δὲ τοῦ ἄνω
παντός · οἱ δ' ἐν μέσῳ τρεῖς τοῖς τρισὶ θεοῖς ἀπεδόθησαν.
Οὕτω δὲ καὶ Πλάτων ἔοικε τὰ κάλλιστα καὶ πρῶτα
σωμάτων εἴδη καὶ σχήματα συννέμων ταῖς τοῦ ὅλου
διαφοραῖς πέντε κόσμους καλεῖν, τὸν γῆς τὸν ὕδατος
τὸν ἀέρος τὸν πυρός, ἔσχατον δὲ τὸν περιέχοντα τούτους, 423
ᾧ τὸ τοῦ δωδεκαέδρου πολύχυτον καὶ πολύτρεπτον ὡς
μάλιστα δὴ ταῖς ψυχικαῖς περιόδοις καὶ κινήσεσι πρέπον
σχῆμα καὶ συναρμόττον ἀπέδωκε. »

Καὶ ὁ Δημήτριος « Ὅμηρον » ἔφη « τί κινοῦμεν ἐν τῷ
παρόντι ; μύθων γὰρ ἅλις. Πλάτων δὲ πολλοῦ δεῖ τὰς
πέντε τοῦ κόσμου διαφορὰς πέντε κόσμους προσα-
γορεύειν, ἐν οἷς τε μάχεται τοῖς ἀπείρους κόσμους
ὑποτιθεμένοις, αὐτὸς ἤδη φησὶ δοκεῖν ἕνα τοῦτον εἶναι
μονογενῆ τῷ θεῷ καὶ ἀγαπητόν, ἐκ τοῦ σωματοειδοῦς
παντὸς ὅλον καὶ τέλειον καὶ αὐτάρκη γεγενημένον. Ὅθεν B
ἄν τις καὶ θαυμάσειεν ὅτι τἀληθὲς εἰπὼν αὐτὸς ἑτέροις
ἀπιθάνου καὶ λόγον οὐκ ἐχούσης ἀρχὴν παρέσχε δόξης. Τὸ
μὲν γὰρ ἕνα μὴ φυλάξαι κόσμον εἶχεν ἁμωσγέπως ὑπόθεσιν

422 E 3 τὸ G^4E : om. cet. ‖ 5 δ' ὁ Bern. : δὲ ‖ 7 κατέβαλε G^3E : κατέλαβε ‖ 9 ἀναγόντων Stegmann : ἀγ— ‖ F 4 ἀπεδόθησαν : ἀπέδοσαν GυDJ ‖ 423 A 2 ᾧ τὸ Pat. : ᾧ τὸν F^2 ᾧ GυF^1J ὃ D τὸν cet. ‖ ὡς : ᾧ AB ὃ E ‖ 3 ψυχικαῖς : ψυχαῖς ΓJα ‖ 9 αὐτὸς ἤδη Schw. : αὕτη δὴ ‖ B 3 δόξης Leon. (διανομῆς Poh.) : δι' αὐτῆς.

en quelque façon l'hypothèse que l'univers est infini, et, d'autre part, la tentative de fixer cinq, ni plus ni moins, comme nombre limitatif, est tout à fait illogique et dépourvue de toute vraisemblance. Mais as-tu une remarque à faire? », dit-il en me regardant.

« Ainsi, il vous paraît bon, fis-je, que nous abandonnions désormais la question des oracles, comme épuisée, pour nous occuper d'une autre, si importante? »

« Non, reprit Démétrios, n'abandonnons pas celle-là, mais ne négligeons pas non plus celle-ci, qui s'impose à notre attention. D'ailleurs nous ne nous y attarderons pas, et nous y toucherons juste assez pour rechercher ce qui est vraisemblable, après quoi nous reviendrons à notre premier sujet. »

24 « Eh bien, dis-je, tout d'abord les objections qui s'opposent à ce que l'on admette des mondes en nombre infini n'empêchent pas d'en admettre plus d'un. En effet il se peut qu'un dieu, une divination et une providence existent à la fois dans plusieurs mondes, et que, l'intervention du hasard étant extrêmement limitée, la plupart des choses et les plus importantes y prennent naissance et s'y transforment suivant un ordre fixe, tandis que tout cela est naturellement exclu dans l'hypothèse de l'infinité des mondes.

Puis il est plus conforme à la raison de penser que la divinité ne se trouve pas en présence d'un monde unique et solitaire. En effet, étant parfaitement bonne, elle ne manque d'aucune vertu, et surtout pas de la justice et de l'amour, qui sont les plus belles de toutes et qui conviennent si bien aux dieux. Or aucun de ces attributs ne doit par nature rester vain et inutile. Il faut donc qu'au dehors il y ait d'autres dieux et d'autres mondes envers lesquels elle exerce ses vertus de sociabilité, car on ne peut user de justice, de complaisane et de bonté à l'égard de soi-même, ou d'une partie de soi-même, mais seulement à l'égard d'autrui. Aussi n'est-il pas vraisemblable que ce monde flotte sans amitié, sans voisinage, sans société, dans un vide infini[1].

τὴν τοῦ παντὸς ἀπειρίαν, τὸ δ' ἀφωρισμένως ποιῆσαι τοσούτους καὶ μήτε πλείους τῶν πέντε μήτ' ἐλάττους κομιδῇ παράλογον καὶ πάσης πιθανότητος ἀπηρτημένον, εἰ μή τι σὺ λέγεις », ἔφη πρὸς ἐμὲ βλέψας.

Κἀγώ, « δοκεῖ γὰρ οὕτως » ἔφην « ἀφέντας ἤδη τὸν περὶ χρηστηρίων λόγον ὡς τέλος ἔχοντα μεταλαμβάνειν ἕτερον τοσοῦτον ; » « Οὐκ ἀφέντας » εἶπεν ὁ Δημήτριος C
« ἐκεῖνον, ἀλλὰ μὴ παρελθόντας τοῦτον ἀντιλαμβανόμενον ἡμῶν. Οὐ γὰρ ἐνδιατρίψομεν, ἀλλ' ὅσον ἱστορῆσαι τὴν πιθανότητα θιγόντες αὐτοῦ μέτιμεν ἐπὶ τὴν ἐξ ἀρχῆς ὑπόθεσιν. »

24 « Πρῶτον τοίνυν » ἔφην ἐγὼ « τὰ κωλύοντα ποιεῖν κόσμους ἀπείρους οὐκ ἀπείργει πλείονας ἑνὸς ποιεῖν. Καὶ γὰρ θεὸν ἔστιν εἶναι καὶ μαντικὴν καὶ πρόνοιαν ἐν πλείοσι κόσμοις καὶ τῷ μικροτάτην τύχην παρεμπίπτειν, τὰ [δὲ] πλεῖστα καὶ μέγιστα τάξει λαμβάνειν γένεσιν καὶ μεταβολήν, ὧν οὐδὲν ἡ ἀπειρία δέχεσθαι πέφυκεν.

Ἔπειτα τῷ λόγῳ μᾶλλον ἕπεται τὸ τῷ θεῷ μὴ μονογενῆ μηδ' ἔρημον εἶναι τὸν κόσμον. Ἀγαθὸς γὰρ ὢν τελέως D
οὐδεμιᾶς ἀρετῆς ἐνδεής ἐστιν, ἥκιστα δὲ τῶν περὶ δικαιοσύνην καὶ φιλίαν· κάλλισται γὰρ αὗται καὶ θεοῖς πρέπουσαι. Μάτην δ' οὐδὲν ἔχειν οὐδ' ἄχρηστον θεὸς πέφυκεν. Εἰσὶν οὖν ἐκτὸς ἕτεροι θεοὶ καὶ κόσμοι, πρὸς οὓς χρῆται ταῖς κοινωνικαῖς ἀρεταῖς· οὐ γὰρ πρὸς αὑτὸν οὐδὲ μέρος αὑτοῦ χρῆσίς ἐστι δικαιοσύνης ἢ χάριτος ἢ χρηστότητος, ἀλλὰ πρὸς ἄλλους. Ὥστ' οὐκ εἰκὸς ἄφιλον οὐδ' ἀγείτονα τόνδ' οὐδ' ἄμικτον ἐν ἀπείρῳ κενῷ τὸν κόσμον σαλεύειν.

423 B 5 ἀπειρίαν : ἐπήρειαν ΓJ ‖ 10 μεταλαμβάνειν : —λαβεῖν G ‖ C 8 θεὸν Schw. : ὅσον ‖ 9 τῷ nos : τὸ ‖ 10 δὲ nos delev. ‖ τάξει ΓJ : τάξιν ‖ λαμβάνειν Basil. : —νει ‖ D 2 τῶν G : τῷ vel τὸ ‖ 3 αὗται Turn. : αὑτῷ ‖ 5 οὓς Turn. : οἷς.

Nous voyons que la nature enferme chacun des êtres dans un genre et dans une espèce, comme des germes dans les récipients et les enveloppes qui leur conviennent. Car, au nombre des choses existantes, il n'en est aucune qui ne possède une désignation commune, et une appellation de cette sorte n'est pas donnée à ce qui n'est pas doué de certaines qualités communes ou particulières. Or le monde n'est pas considéré comme ayant certaines qualités en commun avec d'autres ; il a donc des qualités particulières en vertu de la différence qui le distingue des autres choses de même genre ou de même espèce, étant donné qu'il a été créé tel que nous le voyons. En effet, si rien n'est unique dans la nature, ni homme, ni cheval, ni astre, ni dieu, ni démon, qu'est-ce qui empêche que la nature ne comporte pas non plus un monde unique, mais plusieurs? Celui qui prétendrait qu'elle ne comporte qu'une terre et qu'une mer, méconnaîtrait l'existence manifeste des parties semblables[1], car nous divisons la terre, et pareillement la mer, en parties auxquelles nous donnons le même nom, tandis qu'une partie du monde n'est plus le monde lui-même, parce qu'il est constitué de substances différentes les unes des autres.

25 Certains, qui emploient toute la matière à former le monde, le font surtout par crainte que l'ordonnance de celui-ci ne soit troublée par la résistance ou par le choc de ce qui serait laissé au dehors. Or cette crainte n'est pas fondée. En effet, s'il existe plusieurs mondes, chacun d'eux reçoit une quantité mesurée et définie de substance et de matière, et il ne restera rien qui ne soit rangé à sa place, rien qui puisse tomber du dehors comme superflu. Car le système de chacun de ces mondes, étant maître de la matière qui lui est attribuée, ne permettra pas qu'aucun élément sorte de son monde pour s'égarer et tomber dans un autre, ou vienne d'un autre monde pour entrer dans le sien, car la nature n'admet ni une multiplicité sans limite et sans borne, ni une mobilité sans règle et sans mesure. Si pourtant il se produit quelque émanation d'un monde dans un

Ἐπεὶ καὶ τὴν φύσιν ὁρῶμεν ⟨τὰ⟩ καθ' ἕκαστα γένεσιν
καὶ εἴδεσιν οἷον ἀγγείοις ἢ περικαρπίοις σπέρματα
περιέχουσαν· οὐδὲν γὰρ ἐν ἀριθμῷ τῶν ὄντων ἔστιν, οὗ E
γε μὴ λόγος ὑπάρχει κοινός, οὐδὲ τυγχάνει τῆς τοιᾶσδε
προσηγορίας ὃ μὴ κοινῶς ποιὸν ⟨ἢ⟩ ἰδίως ἐστίν. Ὁ δὲ
κόσμος οὐ λέγεται κοινῶς εἶναι ποιός· ἰδίως τοίνυν
ποιός ἐστιν ἐκ διαφορᾶς τῆς πρὸς ἄλλα συγγενῆ καὶ
ὁμοειδῆ γεγονὼς τοιοῦτος. Εἰ γὰρ οὔτ' ἄνθρωπος εἷς
οὔθ' ἵππος ἐν τῇ φύσει γέγονεν οὔτ' ἄστρον οὔτε θεὸς
οὔτε δαίμων, τί κωλύει μηδὲ κόσμον ἕνα τὴν φύσιν ἔχειν
ἀλλὰ πλείονας ; Ὁ γὰρ λέγων ὅτι καὶ γῆν μίαν ἔχει καὶ
θάλατταν, ἐμφανές τι παρορᾷ τὸ τῶν ὁμοιομερῶν· τήν τε
γὰρ γῆν εἰς ὁμώνυμα μέρη καὶ τὴν θάλατταν ὡσαύτως F
διαιροῦμεν, τοῦ δὲ κόσμου μέρος οὐκέτι κόσμος ἀλλ' ἐκ
διαφόρων φύσεων συνέστηκε.

25 Καὶ μὴν ὅ γε μάλιστα φοβηθέντες ἔνιοι καταναλίσκουσιν
τὴν ὕλην εἰς τὸν κόσμον ἅπασαν, ὡς μηδὲν 424
ὑπολειπόμενον ἐκτὸς ἐνστάσεσιν ἢ πληγαῖς διαταράττοι
τὴν τοῦδε σύστασιν, οὐκ ὀρθῶς ἔδεισαν. Πλειόνων γὰρ
ὄντων κόσμων, ἰδίᾳ δ' ἑκάστου συνειληχότος οὐσίᾳ καὶ
ὕλῃ μέτρον ὡρισμένον ἐχούσῃ καὶ πέρας, οὐδὲν ἄτακτον
οὐδ' ἀκατακόσμητον οἷον περίττωμα λειφθήσεται προσπῖπτον
ἔξωθεν. Ὁ γὰρ περὶ ἕκαστον λόγος ἐγκρατὴς ὢν
τῆς συννενεμημένης ὕλης οὐδὲν ἔκφορον ἐάσει καὶ πλανώμενον
ἐμπεσεῖν εἰς ἄλλον οὐδ' εἰς ἑαυτὸν ἐξ ἄλλου διὰ
τὸ μήτε πλῆθος ἀόριστον καὶ ἄπειρον τὴν φύσιν ἔχειν B

423 D 10 τὰ add. Anon. || 11 περικαρπίοις : περὶ καρποῖς Γ || σπέρματα Rei. : —τος || E 1-2 οὗ γε μὴ Wytt. : οὐδὲ μὴ vel μὴν || 3 κοινῶς ... ἰδίως Emp. : κοινὸς ποῖοι (ποῖος D) δ' ὡς || ἢ add. Mad. || 5-6 ἄλλα συγγενῆ καὶ ὁμοειδῆ Wytt. : ἄλλας συγγενοῦς καὶ ὁμοειδῆς D ἄλλας (vel ἄλληλα) συγγενὴς καὶ μονοειδὴς || 424 A 2 ὑπολειπόμενον Turn. : —πομένην || 7 λόγος Turn. : —γον.

autre, il s'agit alors sans doute du mélange favorable de toutes les parties homogènes et possédant des affinités, à la manière dont les rayons des astres se fondent ensemble, et il est probable que les mondes eux-mêmes se réjouissent de cette contemplation mutuelle et bienveillante et ménagent ainsi aux dieux bons qui se trouvent en grand nombre dans chacun d'eux des rapprochements et d'amicales relations.

Rien de tout cela n'est impossible, fabuleux, ni absurde, à moins que, par Zeus ! certains ne craignent que les théories d'Aristote ne soient fondées sur des lois physiques. Chacun des corps occupant un lieu qui lui est propre, à ce qu'il prétend, il est nécessaire que la terre tende de toutes parts vers le centre et que l'eau, en raison de sa densité, se porte au-dessus d'elle et soit elle-même au-dessous des substances plus légères. Or, s'il y a plusieurs mondes, il arrivera que la terre en beaucoup d'endroits se trouvera au-dessus du feu et de l'air et en beaucoup d'autres au-dessous, et que semblablement l'air et l'eau seront placés tantôt conformément, tantôt contrairement à la nature. Ces conséquences étant impossibles, selon l'opinion d'Aristote, il est nécessaire qu'il n'existe pas deux univers ou davantage, mais un seul, composé de la totalité de la matière et fondé sur les lois de la nature, selon qu'il convient aux propriétés diverses des corps[1].

26 Mais ces assertions ont plus d'apparence que de vérité. Examine la question, mon cher Démétrios, lui dis-je, de la façon que voici. Quand Aristote affirme que certains corps se meuvent vers le centre et le bas, d'autres en s'éloignant du centre et vers le haut, d'autres enfin à l'entour du centre et en cercle, par rapport à quoi conçoit-il ce centre ? Non pas certes par rapport au vide, qui selon lui n'existe pas[2]. D'ailleurs, pour ceux qui l'admettent, le vide n'a pas

1. Cette argumentation d'Aristote se trouve dans le *De Caelo*, I, chap. 8 (276 a 18 sqq.).

μήτε κίνησιν ἄλογον καὶ ἄτακτον. Εἰ δὲ καί τις ἀπορροὴ φέρεται πρὸς ἑτέρους ἀφ' ἑτέρων, ὁμόφυλον ⟨εἰκὸς⟩ εἶναι καὶ προσηνῆ καὶ πᾶσιν ἠπίως ἐπιμιγνυμένην ὥσπερ αἱ τῶν ἀστέρων αὐγαὶ καὶ συγκράσεις, αὐτούς τε τέρπεσθαι καθορῶντας ἀλλήλους εὐμενῶς, θεοῖς τε πολλοῖς καὶ ἀγαθοῖς καθ' ἕκαστον οὖσι παρέχειν ἐπιμιξίας καὶ φιλοφροσύνας.

'Αδύνατον γὰρ οὐδέν ἐστι τούτων οὔτε μυθῶδες οὔτε παράλογον, εἰ μὴ νὴ Δία τὰ τοῦ 'Αριστοτέλους ὑπόψονταί τινες ὡς φυσικὰς αἰτίας ἔχοντα. Τῶν γὰρ σωμάτων ἑκάστου τόπον οἰκεῖον ἔχοντος, ὥς φησιν, ἀνάγκη τὴν γῆν πανταχόθεν ἐπὶ τὸ μέσον φέρεσθαι καὶ τὸ ὕδωρ ἐπ' αὐτῆς διὰ βάρος ὑφιστάμενον τοῖς κουφοτέροις. Ἂν οὖν πλείονες C ὦσι κόσμοι, συμβήσεται τὴν γῆν πολλαχοῦ μὲν ἐπάνω τοῦ πυρὸς καὶ τοῦ ἀέρος κεῖσθαι, πολλαχοῦ δ' ὑποκάτω· καὶ τὸν ἀέρα καὶ τὸ ὕδωρ ὁμοίως πῇ μὲν ἐν ταῖς κατὰ φύσιν χώραις ὑπάρχειν, πῇ δ' ἐν ταῖς παρὰ φύσιν· ὧν ἀδυνάτων ὄντων, ὡς οἴεται, μήτε δύο μήτε πλείονας εἶναι κόσμους, ἀλλ' ἕνα τοῦτον ἐκ τῆς οὐσίας ἁπάσης συγκείμενον, ἱδρυμένον κατὰ φύσιν, ὡς προσήκει ταῖς τῶν σωμάτων διαφοραῖς.

26 'Αλλὰ καὶ ταῦτα πιθανῶς μᾶλλον ἢ ἀληθῶς εἴρηται· σκόπει δ' οὕτως » ἔφην « ὦ φίλε Δημήτριε. Τῶν γὰρ σωμάτων τὰ μὲν ἐπὶ τὸ μέσον καὶ κάτω κινεῖσθαι λέγων D τὰ δ' ἀπὸ τοῦ μέσου καὶ ἄνω τὰ δὲ περὶ τὸ μέσον καὶ κύκλῳ, πρὸς τί λαμβάνει τὸ μέσον ; οὐ δήπου πρὸς τὸ κενόν· οὐ γὰρ ἔστι κατ' αὐτόν. Καθ' οὓς δ' ἔστιν, οὐκ ἔχει μέσον, ὥσπερ οὐδὲ πρῶτον οὐδ' ἔσχατον· πέρατα

424 B 2 ἀπορροὴ : ἀπορρυῆ Γ ἀλόγως ἀπορρυεῖσα J ‖ 3 εἰκὸς add. Bern. ‖ 4 ἠπίως D : οἰκείως ‖ 5 αὐγαὶ : αὗται GυD ‖ 9 οὔτε (ante παράλ—) : οὐδὲ υFDΠ ‖ 10 τὰ τοῦ J : τοῦ (τοῖς Π²B) cet. ‖ C 5 πῇ δ' ... φύσιν B : om. cet. ‖ 11 ἔφην BE : ἔφη ‖ D 4 οὓς Xyl. : οὗ.

de centre, de même qu'il n'a ni commencement ni fin, puisque ce sont là des limites et que le vide est infini et illimité[1]. Et si l'on se contraignait en dépit de la raison à admettre que le vide infini a un centre, en quoi différeraient les mouvements de chacun des corps par rapport à ce centre? En effet, dans le vide les corps sont sans force et ils n'ont ni inclination ni tendance qui les relie au centre et les y attire de toutes parts. Et il est également impossible de concevoir que les corps inanimés se portent d'eux-mêmes vers un lieu immatériel et indifférencié ou soient attirés par lui.

Il ne reste donc qu'à considérer ce centre non comme spatial, mais comme matériel. En effet, puisque l'unité et l'ordonnance de ce monde se constituent à partir de corps nombreux et dissemblables, la variété même de ces corps leur confère nécessairement des mouvements différents à l'égard d'objets différents. Et la preuve en est que lorsque chacun d'eux subit un changement dans sa substance, sa place en même temps devient autre : leur désagrégation disperse la matière loin du centre et lui fait gagner les régions hautes selon un mouvement circulaire, tandis que leur condensation, leur resserrement la presse et la rassemble vers le bas et vers le centre.

27 Sur ce sujet, il n'est pas nécessaire de s'étendre ici plus longuement. Car, quelle que soit la cause que l'on suppose être à l'origine de ces changements et vicissitudes des corps, elle maintiendra chacun des mondes à l'intérieur de lui-même. En effet, chaque monde possède sa terre et sa mer ; chacun a un centre propre, des corps affectés de vicissitudes et de changements particuliers, enfin une nature et une force propres qui le conservent et le maintiennent en son lieu. Ce qui est au dehors, que ce soit le néant ou un

1. C'est là un argument stoïcien. Cf. *De stoic. rep.*, 1054 B, et *De facie*, 925 F.

γὰρ ταῦτα, τὸ δ' ἄπειρον καὶ ἀπεράτωτον. Εἰ δὲ καὶ
βιάσαιτό τις αὐτὸν λόγου βίᾳ κενοῦ μέσον ἀπείρου τι
ὁμολογῆσαι, τίς ἡ πρὸς τοῦτο γιγνομένη τῶν κινήσεων
διαφορὰ τοῖς σώμασι; Οὔτε γὰρ ἐν τῷ κενῷ δύναμίς
ἐστι τῶν σωμάτων οὔτε τὰ σώματα προαίρεσιν ἔχει καὶ
ὁρμήν, ᾗ τοῦ μέσου γλίχεται καὶ πρὸς τοῦτο συντείνει
πανταχόθεν. Ἀλλ' ὁμοίως ἄπορόν ἐστιν ἀψύχων σωμά- E
των πρὸς ἀσώματον χώραν καὶ ἀδιάφορον ἢ φορὰν ἐξ
αὐτῶν ἢ ὁλκὴν ὑπ' ἐκείνης γιγνομένην νοῆσαι.

Λείπεται τοίνυν τὸ μέσον οὐ τοπικῶς ἀλλὰ σωματικῶς
λέγεσθαι. Τοῦδε γὰρ τοῦ κόσμου μίαν ἐκ πλειόνων
σωμάτων καὶ ἀνομοίων ἑνότητα καὶ σύνταξιν ἔχοντος, αἱ
διαφοραὶ τὰς κινήσεις ἄλλας πρὸς ἄλλα ποιοῦσιν ἐξ
ἀνάγκης. Δῆλον δὲ τῷ μετακοσμούμενα ταῖς οὐσίαις
ἕκαστα καὶ τὰς χώρας ἅμα συμμεταβάλλειν· αἱ μὲν
γὰρ διακρίσεις ἀπὸ τοῦ μέσου τὴν ὕλην αἱρομένην ἄνω
κύκλῳ διανέμουσιν· αἱ δὲ συγκρίσεις καὶ πυκνώσεις F
πιέζουσι κάτω πρὸς τὸ μέσον καὶ συνελαύνουσι.

27 Περὶ ὧν οὐκ ἀναγκαῖον ἐνταῦθα πλείοσι λόγοις
χρῆσθαι. Ἣν γὰρ ἄν τις ὑπόθηται τῶν παθῶν τούτων
καὶ μεταβολῶν αἰτίαν εἶναι δημιουργόν, αὕτη συνέξει
τῶν κόσμων ἕκαστον ἐν ἑαυτῷ. Καὶ γὰρ γῆν καὶ θάλασσαν
ἕκαστος ἔχει κόσμος· ἔχει γὰρ καὶ μέσον ἕκαστος ἴδιον 425
καὶ πάθη σωμάτων καὶ μεταβολὰς καὶ φύσιν καὶ δύναμιν,
⟨ᾗ⟩ σῴζει καὶ φυλάττει κατὰ χώραν ἕκαστον. Τὸ μὲν

424 D 6 δὲ καὶ : δὲ GυDJ ‖ 7 λόγου Emp. : —γῳ ‖ κενοῦ μέσον Wytt. : κινούμενον ‖ ἀπείρου Emp. : ἄπειρον ‖ 7-8 τι ὁμολογῆσαι Xyl. : τολμῆσαι ‖ 8 τίς : τι DJ ‖ τοῦτο : —τον GυJ ‖ E 1 ὁμοίως Mad. : ὅμως ‖ 2 χώραν Mez. : χωρεῖν ‖ 7 ἄλλας πρὸς ἄλλα Rei. : ἄλλους (—ας DEB) πρὸς ἄλλας (—ους G) ‖ 8 τῷ : τὸ G¹υFJΠ ‖ F 2 μέσον : μέτρον GυDJ ‖ 4 Ἣν : ἧ vel ᾗ GυD ‖ 5 μεταβολῶν G : τῶν μετ— ‖ 6 τῶν κόσμων Rei. : τὸν κόσμον ‖ 425 A 3 ᾗ add. Mez. ‖ Τὸ Duebn. : τοῦ.

vide infini, n'a pas de centre, comme on l'a déjà dit. S'il existe plusieurs mondes, il y a pour chacun d'eux un centre particulier et aussi, en conséquence, un mouvement particulier par lequel certains corps se portent vers ce centre, d'autres s'en éloignent et d'autres enfin circulent à l'entour, selon la distinction établie par ces philosophes eux-mêmes. Prétendre, alors qu'il existe plusieurs centres, que les corps pesants sont poussés de toutes parts vers un seul d'entre eux équivaut exactement à prétendre que chez les hommes, qui existent pourtant en grand nombre, le sang se rassemble de partout pour couler dans une seule veine et que les cerveaux de tous sont enveloppés dans une seule méninge, parce qu'il leur paraît surprenant que tous les corps solides n'occupent pas un lieu unique, et de même tous les corps fluides[1]. Et en effet, dans les deux cas, on est assez sot pour se scandaliser de ce que les ensembles aient leurs parties placées en chacun d'eux selon leur ordre et leur rang naturel. Car ce qui serait absurde, ce serait de prétendre qu'il existe un monde où la lune serait située comme le cerveau chez un homme qui l'aurait dans les talons[2], ou comme le cœur chez un homme qui l'aurait entre les tempes ! Mais supposer plusieurs mondes distincts les uns des autres où les parties soient délimitées et distinguées comme le sont les ensembles eux-mêmes, il n'y a rien d'absurde à cela : en chacun d'eux la terre, la mer et le ciel occuperont la place convenant à leur nature ; le haut, le bas, la circonférence et le centre que possède chacun d'eux n'ont aucun rapport avec un autre monde et n'existent pas en dehors de lui, mais seulement en lui-même et par rapport à lui-même.

28 La pierre que certains supposent placée hors du monde ne peut facilement être conçue ni immobile ni en mouvement. En effet comment resterait-elle immobile, puisqu'elle est pesante, et comment se mettrait-elle en mouvement par rapport au monde, comme les autres corps pesants, puisqu'elle ne fait pas partie de l'univers et qu'elle n'entre pas dans la

γὰρ ἐκτός, εἴτ' οὐδέν ἐστιν εἴτε κενὸν ἄπειρον, οὐ παρέχει μέσον, ὡς εἴρηται· πλειόνων δὲ κόσμων ὄντων καθ' ἕκαστόν ἐστιν ἴδιον μέσον· ὥστε κίνησις ἰδία τοῖς μὲν ἐπὶ τοῦτο, τοῖς δ' ἀπὸ τούτου, τοῖς δὲ περὶ τοῦτο, καθάπερ αὐτοὶ διαιροῦσιν. Ὁ δ' ἀξιῶν πολλῶν μέσων ὄντων ἐφ' ἓν μόνον ὠθεῖσθαι τὰ βάρη πανταχόθεν οὐδὲν διαφέρει τοῦ πολλῶν ὄντων ἀνθρώπων ἀξιοῦντος εἰς μίαν φλέβα τὸ πανταχόθεν αἷμα συρρεῖν καὶ μιᾷ μήνιγγι τοὺς πάντων ἐγκεφάλους περιέχεσθαι, δεινὸν ἡγούμενος, εἰ τῶν φυσικῶν σωμάτων B οὐ μίαν ἅπαντα τὰ στερρὰ καὶ μίαν τὰ μανὰ χώραν ἐφέξει. Καὶ γὰρ οὗτος ἄτοπος ἔσται κἀκεῖνος ἀγανακτῶν εἰ τὰ ὅλα τοῖς αὑτῶν μέρεσι χρῆται τὴν κατὰ φύσιν θέσιν ἔχουσιν ἐν ἑκάστῳ καὶ τάξιν. Ἐκεῖνο γὰρ ἦν ἄτοπον, εἴ τις ἔλεγε κόσμον εἶναι τὸν ἐν αὑτῷ σελήνην ἔχοντα καθάπερ ἄνθρωπον ἐν ταῖς πτέρναις τὸν ἐγκέφαλον φοροῦντα καὶ τὴν καρδίαν ἐν τοῖς κροτάφοις. Τὸ δὲ πλείονας ποιοῦντας χωρὶς ἀλλήλων κόσμους ἅμα τοῖς ὅλοις τὰ μέρη συναφορίζειν καὶ συνδιαιρεῖν οὐκ ἄτοπον· ἡ γὰρ ἐν ἑκάστῳ γῆ καὶ θάλασσα καὶ οὐρανὸς κείσεται κατὰ φύσιν ὡς προσήκει, τό τ' ἄνω καὶ κάτω καὶ κύκλῳ C καὶ μέσον οὐ πρὸς ἄλλον οὐδ' ἐκτὸς ἀλλ' ἐν ἑαυτῷ καὶ πρὸς ἑαυτὸν ἔχει τῶν κόσμων ἕκαστος.

28 Ὃν μὲν γὰρ ἔξω τοῦ κόσμου λίθον ὑποτίθενταί τινες οὔτε μονῆς εὐπόρως παρέχει νόησιν οὔτε κινήσεως. Πῶς γὰρ ἢ μενεῖ βάρος ἔχων ἢ κινήσεται πρὸς τὸν κόσμον, ὥσπερ τὰ λοιπὰ βάρη, μήτε μέρος ὢν αὐτοῦ μήτε συντεταγμένος εἰς τὴν οὐσίαν; Γῆν δ' ἐν ἑτέρῳ κόσμῳ περιεχο-

425 A 4 οὐ παρέχει : οὐχ ὑπάρχει Pat. Sie. ‖ 9 τοῦ : τοῦ τὸ Du τοῦδε J ‖ C 5 παρέχει νόησιν : παρέχειν ὄνησιν ΓJ[1]α ‖ οὔτε : οὐδὲ ΓJ ‖ 8 Γῆν Turn. : τήν.

composition de sa substance? Quant à la terre contenue et fixée dans un autre monde, il ne faudrait pas se demander comment elle évitera de passer de ce côté-ci, arrachée par sa pesanteur à l'ensemble auquel elle appartenait, puisqu'on voit la nature et la force des liens qui retiennent chacune des parties. Si ce n'est plus par rapport au monde, mais en dehors de lui que nous prenons le haut et le bas, nous tomberons dans la même impasse qu'Épicure lorsqu'il fait mouvoir tous ses atomes vers les régions situées au-dessous des pieds, comme si le vide avait des pieds ou comme si l'on pouvait distinguer dans l'infini un haut et un bas[1] ! C'est pourquoi aussi, au sujet de Chrysippe, il y a lieu de s'étonner, ou plutôt de renoncer tout à fait à comprendre à quoi il pense lorsqu'il prétend que le monde est établi au centre et que cette position centrale occupée de toute éternité par sa substance, contribue puissamment à en assurer la permanence et la quasi-incorruptibilité. Voilà ce qu'il écrit au quatrième livre de son ouvrage *Sur les possibles*[2], imaginant ainsi comme en rêve, et bien à tort, un lieu central de l'infini et fondant, plus étrangement encore, la cause de la permanence du monde sur ce centre inexistant ! Et avec cela il a dit plusieurs fois en d'autres endroits que la substance est régie et contenue par les mouvements qui tendent vers son centre ou qui s'en éloignent.

29 Quant aux autres arguments des Stoïciens, qui s'en effraierait, quand ils demandent comment il n'y aurait qu'un seul Destin et une seule Providence, ou comment il n'y aurait pas plusieurs dieux appelés Zeus ou Zèn, dans l'hypothèse de la pluralité des mondes? Tout d'abord, s'il est absurde d'admettre plusieurs dieux du nom de Zeus ou Zèn, leurs assertions à eux sont encore beaucoup plus absurdes, car ils imaginent des soleils, des lunes, des Apollon, des Artémis et des Poseidon en quantité innombrable dans ces innombrables révolutions de l'univers qu'ils supposent[3] .Et puis, pourquoi faut-il qu'il y ait plusieurs Zeus dans l'hypothèse de la pluralité des mondes,

μένην καὶ συνδεδεμένην οὐκ ἔδει διαπορεῖν ὅπως οὐκ
ἐνταῦθα μεταχωρεῖ διὰ βάρος ἀπορραγεῖσα τοῦ ὅλου, D
τὴν φύσιν ὁρῶντας καὶ τὸν τόνον ὑφ' οὗ συνέχεται τῶν
μερῶν ἕκαστον. Ἐπεὶ μὴ πρὸς τὸν κόσμον, ἀλλ' ἐκτὸς
αὐτοῦ τὸ κάτω καὶ ἄνω λαμβάνοντες ἐν ταῖς αὐταῖς
ἀπορίαις Ἐπικούρῳ γενησόμεθα κινοῦντι τὰς ἀτόμους
ἁπάσας εἰς τοὺς ὑπὸ πόδας τόπους, ὥσπερ ἢ τοῦ κενοῦ
πόδας ἔχοντος ἢ τῆς ἀπειρίας ἐν αὑτῇ κάτω τε καὶ ἄνω
διανοῆσαι διδούσης. Διὸ καὶ Χρύσιππον ἔστι θαυμάζειν,
μᾶλλον δ' ὅλως διαπορεῖν ὅ τι δὴ παθὼν τὸν κόσμον
ἐν μέσῳ φησὶν ἱδρῦσθαι καὶ τὴν οὐσίαν αὐτοῦ τὸν μέσον
τόπον ἀιδίως κατειληφυῖαν οὐχ ἥκιστα τούτῳ συνεργεῖσθαι
πρὸς τὴν διαμονὴν καὶ οἱονεὶ ἀφθαρσίαν. Ταυτὶ γὰρ ἐν E
τῷ τετάρτῳ περὶ Δυνατῶν λέγει, μέσον τε τοῦ ἀπείρου
τόπον οὐκ ὀρθῶς ὀνειρώττων ἀτοπώτερόν τε τῆς διαμονῆς
τοῦ κόσμου τῷ ἀνυπάρκτῳ μέσῳ τὴν αἰτίαν ὑποτιθείς·
καὶ ταῦτα πολλάκις εἰρηκὼς ἐν ἑτέροις, ὅτι ταῖς εἰς τὸ
αὑτῆς μέσον ἡ οὐσία καὶ ταῖς ἀπὸ τοῦ αὑτῆς μέσου
διοικεῖται καὶ συνέχεται κινήσεσι.

29 Καὶ μὴν τά γ' ἄλλα τῶν Στωικῶν τίς ἂν φοβηθείη
πυνθανομένων πῶς εἱμαρμένη μία μενεῖ καὶ πρόνοια καὶ
οὐ πολλοὶ Δίες καὶ Ζῆνες ἔσονται πλειόνων ὄντων κόσμων;
Πρῶτον μὲν γὰρ εἰ τὸ πολλοὺς εἶναι Δίας καὶ Ζῆνας
ἄτοπόν ἐστι, πολλῷ δήπουθεν ἔσται τὰ ἐκείνων ἀτο-
πώτερα· καὶ γὰρ ἡλίους καὶ σελήνας καὶ Ἀπόλλωνας
καὶ Ἀρτέμιδας καὶ Ποσειδῶνας ἐν ἀπείροις κόσμων F
περιόδοις ἀπείρους ποιοῦσιν. Ἔπειτα τίς ἀνάγκη πολλοὺς
εἶναι Δίας, ἂν πλείονες ὦσι κόσμοι, καὶ μὴ καθ' ἕκαστον

425 D 1 τοῦ : δι' Γ ‖ 11 τούτῳ Turn : τούτων υF[1] τοῦτον cet. ‖ συνεργεῖσθαι Wytt. (συνεργεῖν Pat. Sie.) : συνέργεσθαι ‖ E 4 ὑποτιθείς : ὑποθείς ΓJE ‖ 5-6 εἰς τὸ αὑτῆς : ἀπὸ τῆς αὑτῆς ΓJ.

plutôt qu'un seul dieu qui soit le chef commun et le guide suprême de tout l'ensemble grâce à son intelligence et à sa raison, tel celui que nous appelons le souverain et le père de toutes choses? Qu'est-ce qui empêchera que le Destin dirigé par Zeus et sa Providence s'assujettissent tous les mondes et que ce dieu les surveille et les gouverne tour à tour en distribuant à tous les principes, les germes et les causes de ce qui s'y accomplit? Ne voit-on pas fréquemment ici-bas un corps unique — telle une assemblée, une armée, un chœur — se former de la réunion de plusieurs corps distincts, dont chacun possède vie, intelligence et savoir, comme l'observe Chrysippe[1]? Et que, dans l'ensemble de l'univers, il y ait dix, cinquante ou même cent mondes soumis à un même ordre et organisés par rapport à un même principe, est-ce impossible? Au contraire, une telle disposition convient parfaitement aux dieux. Car il ne faut pas les croire semblables aux chefs d'un essaim d'abeilles, qui ne sortent jamais de la ruche[2] ; il ne faut pas les garder sous clefs, enfermés ou plutôt barricadés dans la matière ainsi que le veulent ces philosophes qui, représentant les dieux comme les états de l'atmosphère ou les considérant comme les vertus combinées de l'eau et du feu, les font naître avec le monde et les consument ensuite avec lui ; ils ne les conçoivent pas dégagés et libres, à l'image des cochers ou des pilotes, mais pareils à des statues fixées par des clous ou scellées à leur piédestal ; ainsi liés et rivés à la nature matérielle, les dieux, selon eux, participent de cette nature jusqu'à en connaître le déclin et toute espèce de désagrégation et de transformation[3] !

30 A mon avis, une autre conception, plus noble et plus élevée, est celle qui considère les dieux comme des êtres indépendants et autonomes. Ainsi, quand les Tyndarides portent secours aux marins assaillis par la tempête,

« Calmant l'assaut de la mer violente
Et les élans impétueux des vents »[4],

ἄρχοντα πρῶτον καὶ ἡγεμόνα τοῦ ὅλου θεὸν ἔχοντα καὶ
νοῦν καὶ λόγον, οἷος ὁ παρ' ἡμῖν κύριος ἁπάντων καὶ
πατὴρ ἐπονομαζόμενος ; Ἢ τί κωλύσει τῆς τοῦ Διὸς 426
εἱμαρμένης καὶ προνοίας ὑπηκόους πάντας εἶναι, καὶ
τοῦτον ἐφορᾶν ἐν μέρει καὶ κατευθύνειν ἐνδιδόντα πᾶσιν
ἀρχὰς καὶ σπέρματα καὶ λόγους τῶν περαινομένων ;
Οὐ γὰρ ἐνταῦθα μὲν ἓν συνίσταται σῶμα πολλάκις ἐκ
διεστώτων σωμάτων, οἷον ἐκκλησία καὶ στράτευμα καὶ
χορός, ὧν ἑκάστῳ καὶ ζῆν καὶ φρονεῖν καὶ μανθάνειν
συμβέβηκεν, ὡς οἴεται Χρύσιππος, ἐν δὲ τῷ παντὶ δέκα
κόσμους ἢ πεντήκοντα ⟨ἢ⟩ καὶ ἑκατὸν ὄντας ἑνὶ χρῆσθαι
λόγῳ καὶ πρὸς ἀρχὴν συντετάχθαι μίαν ἀδύνατόν ἐστιν ;
Ἀλλὰ καὶ πάνυ πρέπει θεοῖς ἡ τοιαύτη διάταξις · οὐ γὰρ B
ὡς σμήνους ἡγεμόνας δεῖ ποιεῖν ἀνεξόδους οὐδὲ φρουρεῖν
συγκλείσαντας τῇ ὕλῃ, μᾶλλον δὲ συμφράξαντας, ὥσπερ
οὗτοι τοὺς θεοὺς ἀέρων ἕξεις ποιοῦντες καὶ ὑδάτων καὶ
πυρὸς δυνάμεις ἐγκεκραμένας ἡγούμενοι συγγεννῶσι τῷ
κόσμῳ καὶ πάλιν συγκατακάουσιν, οὐκ ἀπολύτους οὐδ'
ἐλευθέρους οἷον ἡνιόχους ἢ κυβερνήτας ὄντας, ἀλλ' ὥσπερ
ἀγάλματα προσηλοῦται καὶ συντήκεται βάσεσιν, οὕτως
ἐγκεκλεισμένους εἰς τὸ σωματικὸν καὶ συγκαταγεγομφωμένους, κοινωνοῦντας αὐτῷ μέχρι φθορᾶς καὶ διαλύσεως
ἁπάσης καὶ μεταβολῆς.

30 Ἐκεῖνος δ' οἶμαι σεμνότερος ὁ λόγος καὶ μεγα- C
λοπρεπέστερος, ἀδεσπότους καὶ αὐτοκρατεῖς τοὺς θεοὺς
ὄντας, ὥσπερ οἱ Τυνδαρίδαι τοῖς χειμαζομένοις βοηθοῦσιν

« ἐπερχόμενόν τε μαλάσσοντες βιατὰν
πόντον ὠκείας τ' ἀνέμων ῥιπάς »,

425 F 5 οἷος : οἷον FJαA ‖ 426 A 5 ἓν : ἕνι Π^2B ‖ συνίσταται Ald. : —στασθαι ‖ 9 ἢ add. Wytt. ‖ B 4 ποιοῦντες A : —τας ‖ C 4 ἐπερχόμενον *Mor.* 1103 C : —νοι ‖ βιατὰν Bergk : βία τόν.

ils ne naviguent pas eux-mêmes et ne partagent pas les dangers des matelots, mais c'est du haut du ciel qu'ils apparaissent en sauveurs. De la même façon, les dieux visitent tantôt un monde, tantôt un autre, attirés qu'ils sont par le plaisir du spectacle et gouvernant chacun d'eux en accord avec sa nature. Le Zeus d'Homère sans doute ne porte pas ses regards bien loin quand il les détourne de Troie vers la Thrace et les nomades des bords du Danube[1], mais le véritable Zeus jouit des belles et majestueuses évolutions de plusieurs mondes. Loin de contempler à l'extérieur un vide infini, ou, comme certains l'ont pensé, de se considérer lui-même à l'exclusion de tout autre objet[2], il embrasse du regard l'activité multiple des dieux et des hommes ainsi que les mouvements et les révolutions périodiques des astres. Car les changements n'inspirent pas à la divinité de l'aversion, mais au contraire un grand plaisir, s'il faut en juger par le cycle des déplacements des corps célestes.

Ainsi donc, si l'infini, dépourvu de pensée et de raison, n'admet nulle part la divinité et fait régner en tous lieux le hasard et l'automatisme[3], en revanche la Providence qui prend soin d'une pluralité et d'un nombre déterminés de mondes ne me semble nullement avoir une tâche moins noble, ni plus lourde que celle qui, s'intégrant et s'attachant à un seul organisme, le façonne et le diversifie à l'infini. »

31 A ce point de mes propos, je m'arrêtai. Après un court moment de silence, Philippe prit la parole : « Où se trouve la vérité sur ce sujet, dans l'opinion qui vient d'être exposée ou dans l'opinion contraire? Ce n'est certes pas moi qui me ferais fort de le décider. Mais si nous faisons sortir la divinité du cadre d'un monde unique, pourquoi pensons-nous qu'elle n'en a constitué que cinq et non davantage? Et quel rapport existe-t-il entre ce nombre et la pluralité des mondes? J'aurais plus de plaisir, je crois, à l'apprendre qu'à savoir pourquoi l'E a été consacré ici[4]. Car ce nombre cinq

οὐκ ἐμπλέοντες αὐτοὶ καὶ συγκινδυνεύοντες ἀλλ' ἄνωθεν ἐπιφαινόμενοι καὶ σῴζοντες, οὕτως ἐπιέναι τῶν κόσμων ἄλλοτ' ἄλλον ἡδονῇ τε τῆς θέας ἀγομένους καὶ τῇ φύσει συναπευθύνοντας ἕκαστον. Ὁ μὲν γὰρ Ὁμηρικὸς Ζεὺς οὐ πάνυ πρόσω μετέθηκε τὴν ὄψιν ἀπὸ Τροίας ἐπὶ τὰ Θρᾴκια καὶ τοὺς περὶ τὸν Ἴστρον νομάδας, ὁ δ' ἀληθινὸς ἔχει D καλὰς καὶ πρεπούσας ἐν πλείοσι κόσμοις μεταβολάς, οὐχὶ κενὸν ἄπειρον ἔξω βλέπων οὐδ' ἑαυτὸν ἄλλο δ' οὐδὲν (ὡς ᾠήθησαν ἔνιοι) νοῶν, ἀλλ' ἔργα τε θεῶν καὶ ἀνθρώπων πολλὰ κινήσεις τε καὶ φορὰς ἄστρων ἐν περιόδοις καταθεώμενος. Οὐ γὰρ ἀπεχθάνεται μεταβολαῖς, ἀλλὰ καὶ πάνυ χαίρει τὸ θεῖον, εἰ δεῖ τῶν φαινομένων τεκμαίρεσθαι ταῖς κατ' οὐρανὸν ἐξαμείψεσι καὶ περιόδοις.

Ἡ μὲν οὖν ἀπειρία παντάπασιν ἀγνώμων καὶ ἄλογος καὶ μηδαμῇ προσιεμένη θεόν, ἀλλὰ χρωμένη πρὸς πάντα τῷ κατὰ τύχην καὶ αὐτομάτῳ· ἡ δ' ἐν ὡρισμένῳ πλήθει E καὶ ἀριθμῷ κόσμων ἐπιμέλεια καὶ πρόνοια τῆς εἰς ἓν δεδυκυίας σῶμα καὶ προσηρτημένης ἑνὶ καὶ τοῦτο μετασχηματιζούσης καὶ ἀναπλαττούσης ἀπειράκις ἔμοιγε δοκεῖ μηδὲν ἔχειν ἀσεμνότερον μηδ' ἐπιπονώτερον. »

31 Ἐγὼ μὲν οὖν τοσαῦτ' εἰπὼν ἐπέσχον. Ὁ δὲ Φίλιππος οὐ πολὺν χρόνον διαλιπὼν « τὸ μὲν ἀληθὲς » ἔφη « περὶ τούτων οὕτως ἔχειν ἢ ἑτέρως οὐκ ἂν ἔγωγε διισχυρισαίμην· εἰ δὲ τὸν θεὸν ἐκβιβάζομεν ἑνὸς κόσμου, διὰ τί πέντε μόνων ποιοῦμεν οὐ πλειόνων δημιουργόν, καὶ τίς ἔστι τοῦ ἀριθμοῦ τούτου πρὸς τὸ πλῆθος λόγος, ἥδιον ἄν μοι δοκῶ μαθεῖν ἢ τῆς ἐνταῦθα τοῦ E καθιερώσεως τὴν διάνοιαν. Οὔτε γὰρ F

426 C 7 ἐπιέναι Turn. : ἐπεῖναι Gcorr. ὑπεῖναι cet. ‖ τῶν κόσμων Rei. : τὸν κόσμον ‖ D 2 οὐχὶ : οὐχ ἐπὶ Wil. ‖ 5 ἄστρων : ἀστέρων G ‖ E 1 αὐτομάτῳ : —τως Bern. ‖ 7 ἔφη GυDJ : ἔχει F om. cet.

ne correspond ni au triangle, ni au carré, ni à un nombre parfait, ni au cube, et n'offre manifestement aucune de ces significations subtiles pour lesquelles certaines gens éprouvent de l'engoucment et de l'admiration. L'argument tiré des éléments, auquel il n'a fait lui-même[1] qu'une allusion énigmatique, est tout à fait difficile à saisir et ne laisse rien apercevoir des vraisemblances qui l'ont amené à dire que, puisque cinq corps dans la matière ont leurs angles et leurs côtés égaux ainsi que leurs surfaces, il est normal qu'aient été formés d'après eux justement des mondes cn même nombre. »

32 « Et pourtant, repris-je, il me semble que Théodore de Soles[2] ne s'attaque pas mal à la solution de cette question dans son commentaire des théories mathématiques de Platon. Voici son explication. La pyramide, l'octaèdre, l'icosaèdre et le dodécaèdre, que Platon pose comme les premiers des volumes, sont tous beaux par la symétrie et l'égalité de leurs proportions, et aucune autre figure plus parfaite, ou seulement aussi parfaite qu'eux, ne peut être formée et ajustée par la nature[3]. Pourtant ils n'ont pas tous une composition unique ni une même formation. La pyramide est le corps le plus grêle et le plus petit, le dodécaèdre est le plus grand et le plus complexe. Mais parmi les deux qui restent, l'icosaèdre représente plus du double de l'octaèdre par le nombre de ses triangles. C'est pourquoi il est impossible que tous ces volumes ensemble soient formés à partir d'une substance unique. Nécessairement les corps grêles, petits et d'organisation plus simple, suivent les premiers l'impulsion de l'agent qui meut et façonne la matière ; ils sont formés et constitués avant les corps complexes et formés d'éléments plus gros, dont l'assemblage est plus laborieux, tel le dodécaèdre. Il s'ensuit que le seul volume premier est la pyramide, à l'exclusion de tous les autres, dont la formation est par nature postérieure à la sienne.

Or il y a un remède à cette anomalie, qui est de diviser

τρίγωνος ἢ τετράγωνος οὔτε τέλειος ἢ κυβικὸς οὔτ' ἄλλην τινὰ φαίνεται κομψότητα παρέχων τοῖς ἀγαπῶσι τὰ τοιαῦτα καὶ θαυμάζουσιν. Ἡ δ' ἀπὸ τῶν στοιχείων ἔφοδος, ἣν αὐτὸς ὑπῃνίξατο, πάντῃ δύσληπτός ἐστι καὶ μηδὲν ὑποφαίνουσα τῆς ἐκεῖνον ἐπεσπασμένης πιθανότητος εἰπεῖν ὡς εἰκός ἐστι πέντε σωμάτων ἰσογωνίων καὶ ἰσοπλεύρων καὶ περι- 427
εχομένων ἴσοις ἐπιπέδοις ἐγγενομένων τῇ ὕλῃ τοσούτους εὐθὺς ἐξ αὐτῶν ἀποτελεσθῆναι κόσμους. »

32 « Καὶ μὴν » ἔφην ἐγὼ « δοκεῖ Θεόδωρος ὁ Σολεὺς οὐ φαύλως μετιέναι τὸν λόγον, ἐξηγούμενος τὰ μαθηματικὰ τοῦ Πλάτωνος. Μέτεισι δ' οὕτως. Πυραμὶς καὶ ὀκτάεδρον καὶ εἰκοσάεδρον καὶ δωδεκάεδρον, ἃ πρῶτα τίθεται Πλάτων, καλὰ μέν ἐστι πάντα συμμετρίαις λόγων καὶ ἰσότησι, καὶ κρεῖσσον οὐδὲν αὐτῶν οὐδ' ὅμοιον ἄλλο συνθεῖναι τῇ φύσει καὶ συναρμόσαι λέλειπται. Μιᾶς γε μὴν πάντα συστάσεως οὐκ εἴληχεν οὐδ' ὁμοίαν ἔχει τὴν B
γένεσιν, ἀλλὰ λεπτότατον μέν ἐστι καὶ μικρότατον ἡ πυραμίς, μέγιστον δὲ καὶ πολυμερέστατον τὸ δωδεκάεδρον· τῶν δὲ λειπομένων δυεῖν τοῦ ὀκταέδρου μεῖζον ἢ διπλάσιον πλήθει τριγώνων τὸ εἰκοσάεδρον. Διὸ τὴν γένεσιν ἅμα πάντα λαμβάνειν ἐκ μιᾶς ὕλης ἀδύνατόν ἐστι. Τὰ γὰρ λεπτὰ καὶ μικρὰ καὶ ταῖς κατασκευαῖς ἁπλούστερα πρῶτα τῷ κινοῦντι καὶ διαπλάττοντι τὴν ὕλην ὑπακούειν ἀνάγκῃ καὶ συντελεῖσθαι καὶ προϋφίστασθαι τῶν ἁδρομερῶν καὶ πολυσωμάτων καὶ τὴν σύστασιν ἐργωδεστέραν ἐχόντων, ἐξ ὧν τὸ δωδεκάεδρον. Ἕπεται δὲ τούτῳ τὸ μόνον εἶναι σῶμα πρῶτον τὴν πυραμίδα, τῶν δ' ἄλλων μηδέν, C
ἀπολειπομένων τῇ φύσει τῆς γενέσεως.

Ἔστιν οὖν ἴαμα καὶ ταύτης τῆς ἀτοπίας ἡ τῆς ὕλης εἰς

426 F 6 ἐκεῖνον Turn. : ἐκείνων ‖ 427 B 11 ἐξ ὧν ante καὶ τὴν transp. Wytt. ‖ C 3 Ἔστιν Leon. : ἐπεὶ ‖ ἴαμα Π : εἰ (ἢ G) ἅμα.

et de répartir la matière en cinq mondes : l'un aura pour principe la pyramide, qui existera la première, le second, l'octaèdre, le troisième, l'icosaèdre ; les autres prendront naissance du volume qui préexiste en chacun de ceux-là, les transformations s'opérant de tous en tous par combinaison de leurs parties. C'est ce que Platon lui-même fait entrevoir en étudiant presque tous ces phénomènes en détail. Pour nous, il nous suffira de nous en rendre compte sommairement.

Puisque l'air est produit par l'extinction du feu et qu'à son tour, en devenant subtil, il donne lui-même naissance au feu, c'est dans les principes de génération de ces deux corps qu'il convient de considérer les différents états et les transformations de tous. Or le principe du feu est la pyramide[1], composée des vingt-quatre triangles premiers, et celui de l'air est l'octaèdre, formé des mêmes triangles au nombre de quarante-huit. Une parcelle d'air se forme donc de deux corpuscules de feu mélangés et combinés ensemble, et cette parcelle d'air, une fois partagée, se résout à son tour en deux corpuscules de feu, tandis que si, à nouveau, on la comprime et la resserre sur elle-même, elle disparaît pour se transformer en eau. Ainsi partout ce qui existe antérieurement donne facilement naissance par changements successifs à tous les autres corps et, comme il n'est pas un seul élément premier et que chacun d'eux trouve dans la constitution d'un autre un principe actif et anticipé de génération, ils conservent tous une dénomination commune. »

33 Ammonios dit alors : « C'est avec courage et avec zèle que Théodore s'est donné tout ce mal, mais je serais étonné que l'on n'estime pas que les arguments allégués par lui se détruisent l'un l'autre. Il prétend en effet que les cinq corps dont il parle ne se forment pas tous simultanément, mais que c'est toujours le plus grêle, celui dont la composition réclame le moins de travail, qui parvient en premier lieu à l'existence ; et là-dessus, comme un second principe qui découlerait

πέντε κόσμους διαίρεσις καὶ διάστασις. Ὅπου μὲν γὰρ πυραμὶς ὑποστήσεται πρῶτον, ὅπου δ' ὀκτάεδρον, ὅπου δ' εἰκοσάεδρον. Ἐκ δὲ τοῦ προϋποστάντος ἐν ἑκάστῳ τὰ λοιπὰ τὴν γένεσιν ἕξει, κατὰ σύγκρισιν μερῶν εἰς πάντα γιγνομένης πᾶσι μεταβολῆς, ὡς αὐτὸς ὁ Πλάτων ὑποδείκνυσι διὰ πάντων σχεδὸν ἐπεξιών· ἡμῖν δὲ βραχέως ἀρκέσει μαθεῖν.

Ἐπεὶ γὰρ ἀὴρ μὲν σβεννυμένου πυρὸς ὑφίσταται καὶ
λεπτυνόμενος αὖθις ἐξ αὐτοῦ πῦρ ἀναδίδωσιν, ἐν τοῖς D
ἑκατέροις σπέρμασι τὰ πάθη δεῖ θεᾶσθαι καὶ τὰς μεταβολάς. Σπέρματα δὲ πυρὸς μὲν ἡ πυραμὶς ἐξ εἴκοσι καὶ τεσσάρων πρώτων τριγώνων, τὸ δ' ὀκτάεδρον ἀέρος ἐκ τεσσαράκοντα καὶ ὀκτὼ τῶν αὐτῶν γίγνεται. Γίγνεται τοίνυν ἀέρος μὲν ἓν στοιχεῖον ἐκ δυεῖν πυρὸς ⟨σωμάτων⟩ συγκραθέντων καὶ συστάντων, τὸ δ' ἀέρος αὖ κερματιζόμενον εἰς δύο πυρὸς διακρίνεται σώματα, συνθλιβόμενον δ' αὖθις αὐτῷ καὶ συμπῖπτον εἰς ὕδατος ἰδέαν ἄπεισιν. Ὥστε πανταχοῦ τὸ προϋφιστάμενον ἀεὶ πᾶσι τοῖς ἄλλοις
εὐπόρως παρέχειν τὴν γένεσιν ἐκ τῆς μεταβολῆς· καὶ μὴ E
μόνον ἓν εἶναι πρῶτον, ἑτέρου δ' ἐν ἑτέρῳ συστήματι κίνησιν ἀρχηγὸν καὶ προληπτικὴν ἐς γένεσιν ἔχοντος πᾶσι τηρεῖσθαι τὴν ὁμωνυμίαν. »

33 Καὶ ὁ Ἀμμώνιος « ἀνδρικῶς μὲν » ἔφη « ταῦτα τῷ Θεοδώρῳ καὶ φιλοτίμως διαπεπόνηται· θαυμάσαιμι δ' ἂν εἰ μὴ δόξειε χρῆσθαι λήμμασιν ἀναιρετικοῖς ἀλλήλων. Ἀξιοῖ γὰρ ἅμα πᾶσι τοῖς πέντε μὴ γίγνεσθαι τὴν σύστασιν, ἀλλὰ τὸ λεπτότατον ἀεὶ καὶ δι' ἐλάττονος πραγματείας συνιστάμενον προεκπίπτειν εἰς γένεσιν· εἶτα ὥσπερ

427 C 5 ὑποστήσεται Madv. : ὑπέστησε || 6 ἑκάστῳ Anon. : ἑκάστη || 7 post σύγκρισιν <καὶ διάκρισιν> add. Turn. || 11 γὰρ ἀὴρ Bern. : γὰρ ἦν ΓJ ἀὴρ cet. || D 6 δυεῖν : δυσὶ ΓJ || σωμάτων add. Wil. (lac. 10 litt. E) || E 6 θαυμάσαιμι : θαυμάσαι Γ || 8 γίγνεσθαι : γενέσθαι ΠΒ.

du premier et ne le contredirait point, il pose que toute matière ne produit pas d'abord le corps le plus grêle et le plus simple, mais que parfois les corps lourds et complexes prennent les devants et sont les premiers à surgir hors de la matière !

Indépendamment de cela, alors qu'il suppose cinq corps primitifs et soutient pour cette raison que les mondes sont aussi au nombre de cinq, il limite l'application de son raisonnement à quatre de ces corps, faisant disparaître, comme au jeu des jetons, le cube, qui ne peut par nature se transformer en eux, pas plus qu'ils ne peuvent se transformer en lui, étant donné que ses triangles sont d'un genre différent des leurs. En effet ces autres corps ont pour élément commun le demi-triangle équilatéral, tandis qu'il a lui seul comme principe propre le triangle rectangle isocèle, qui ne peut faire avec le demi-triangle aucun accord ni combinaison aboutissant à l'unité d'un triangle. Si donc, dans l'hypothèse des cinq corps et des cinq mondes, un corps possède dans chaque monde la priorité d'origine, là où le cube aura existé le premier, aucun autre n'apparaîtra, puisqu'il ne peut par nature se changer en aucun d'eux. Et je laisse de côté le fait qu'au solide appelé dodécaèdre on donne un autre principe que ce triangle scalène dont Platon compose la pyramide, l'octaèdre et l'icosaèdre. Il faut donc, conclut en riant Ammonios, ou résoudre ces difficultés ou dire votre sentiment personnel sur ce problème commun. »

34 « Je n'ai présentement, lui répondis-je, rien de plus probable à dire, mais peut-être vaut-il mieux rendre compte de son opinion propre que de celle des autres. Je reprends donc toute la question dès le principe. Étant donné que l'on suppose l'existence de deux natures, l'une, la nature sensible, sujette aux changements compris entre la naissance et la mort et portée tantôt ici, tantôt là, l'autre, la nature de

ἀκόλουθον οὐ μαχόμενον τούτῳ τίθησι τὸ μὴ πᾶσαν ὕλην πρῶτον εἰσφέρειν τὸ λεπτότατον καὶ ἁπλούστατον, ἀλλ' ἐνιαχῇ τὰ ἐμβριθῆ καὶ πολυμερῆ φθάνειν προανίσχοντα ταῖς γενέσεσιν ἐκ τῆς ὕλης.

Ἄνευ δὲ τούτου πέντε σωμάτων πρώτων ὑποκειμένων F καὶ διὰ τοῦτο κόσμων λεγομένων εἶναι τοσούτων πρὸς μόνα τὰ τέσσαρα τῇ πιθανότητι χρῆται, τὸν δὲ κύβον ὥσπερ ἐν παιδιᾷ ψήφων ὑφῄρηται μήτ' αὐτὸν εἰς ἐκεῖνα μεταβάλλειν πεφυκότα μήτ' ἐκείνοις παρέχειν μεταβολὴν εἰς ἑαυτόν, ἅτε δὴ τῶν τριγώνων οὐχ ὁμογενῶν ὄντων. 428
Ἐκείνοις μὲν γὰρ ὑπόκειται κοινὸν ἐν πᾶσι τὸ ἡμιτρίγωνον, ἐν τούτῳ δ' ἴδιον μόνῳ τὸ ἰσοσκελὲς οὐ ποιοῦν πρὸς ἐκεῖνο σύννευσιν οὐδὲ σύγκρασιν ἑνωτικήν. Εἴπερ οὖν πέντε σωμάτων ὄντων καὶ πέντε κόσμων, ⟨ἓν⟩ ἐν ἑκάστῳ τὴν ἡγεμονίαν ἔχει τῆς γενέσεως, ὅπου γέγονεν ὁ κύβος πρῶτος, οὐδὲν ἔσται τῶν ἄλλων· εἰς οὐδὲν γὰρ ἐκείνων μεταβάλλειν πέφυκεν. Ἐῶ γὰρ ὅτι καὶ τοῦ καλουμένου δωδεκαέδρου στοιχεῖον ἄλλο ποιοῦσιν, οὐκ ἐκεῖνο τὸ σκαληνόν, ἐξ οὗ τὴν πυραμίδα καὶ τὸ ὀκτάεδρον καὶ τὸ εἰκοσάεδρον ὁ Πλάτων συνίστησιν. Ὥσθ' » ἅμα γελῶν ὁ Ἀμμώνιος εἶπεν « ἢ ταῦτά σοι διαλυτέον ἢ ἴδιόν τι λεκτέον B περὶ τῆς κοινῆς ἀπορίας. »

34 Κἀγώ « πιθανώτερον οὐδὲν ἔχω λέγειν ἔν γε τῷ παρόντι· βέλτιον δ' ἴσως ἐστὶν ἰδίας εὐθύνας ὑπέχειν δόξης ἢ ἀλλοτρίας. Λέγω τοίνυν αὖθις ἐξ ἀρχῆς ὅτι δυεῖν ὑποκειμένων φύσεων, τῆς μὲν αἰσθητῆς ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ μεταβόλου καὶ φορητῆς ἄλλοτ' ἄλλως, ἑτέρας δ' ἐν οὐσίᾳ νοητῆς ἀεὶ κατὰ ταὐτὰ ὡσαύτως ἐχούσης,

427 E 11 οὐ μαχόμενον : συμμαχ— ΓJ ‖ τούτῳ : τοῦτο J ‖ 12 εἰσφέρειν : ἐκφ— Bab. ‖ λεπτότατον Π²B : ἁπλότ— ‖ 13-14 προανίσχοντα : προσαν— GF¹ ‖ 428 A 3 μόνῳ : μόνον J ‖ 4 οὐδὲ Bern. : οὔτε ‖ σύγκρασιν : —κρι— J ‖ 5 ἓν add. Wytt. ‖ 8 τοῦ ΓJ : τὸ τοῦ ‖ 9 οὐκ om. ΓJ ‖ B 4 δ' om. Γ.

substance intelligible, toujours immuable et identique, il est étrange, mon ami, de dire que la nature intelligible admet des divisions et des différences, puis de s'irriter et de s'indigner contre ceux qui, loin de reconnaître à la nature corporelle et passible des qualités foncières d'unité et d'harmonie, la divisent en plusieurs parties. Il convient sans doute aux êtres permanents et divins de posséder plus de cohésion interne et d'éviter autant que possible toute division et toute séparation, et cependant le principe d'altérité s'attaque à eux aussi et produit dans les substances intelligibles des inégalités de rapport et de forme plus grandes que les intervalles séparant les corps dans l'espace.

C'est pourquoi Platon, s'élevant contre ceux qui déclarent que l'Univers est un, affirme qu'il y a l'être, l'identité, l'altérité et en outre le mouvement et la stabilité[1]. Or, ces cinq principes une fois admis, il n'est pas étonnant que chacun des cinq éléments corporels soit la copie et l'image naturelle de chacun de ces principes, image qui n'est pas intacte et pure, mais qui cependant participe surtout pour chacun du principe correspondant. Ainsi le cube est visiblement le corps qui a en propre la stabilité en raison de la solidité et de la fermeté de ses surfaces. Dans la pyramide tout le monde peut reconnaître le caractère du feu[2] et du mouvement en observant ses côtés grêles et ses angles aigus. La nature du dodécaèdre qui a la propriété de contenir toutes les autres figures peut passer pour une image de l'être par rapport à l'univers corporel. Quant aux deux corps qui restent, l'icosaèdre participe surtout au principe d'altérité, et l'octaèdre à celui d'identité, et c'est pourquoi ce dernier produit l'air qui renferme toute substance en une seule forme, tandis que l'autre produit l'eau qui revêt par mélange de nombreuses sortes de qualités. Si donc la nature

1. Cf. *De E*, 391 B, où Plutarque renvoie explicitement au *Sophiste:* c'est en effet dans ce dialogue, en 254 b - 256 d, que Platon énumère ces cinq γένη ou εἴδη.

2. Voir ci-dessus, 427 D, et la note.

δεινόν ἐστιν, ὦ ἑταῖρε, τὴν μὲν νοητὴν διωρίσθαι καὶ διαφορὰν ἔχειν ἐν ἑαυτῇ, τὴν δὲ σωματικὴν καὶ παθητικὴν εἰ μὴ μίαν τις ἀπολείπει συμπεφυκυῖαν αὑτῇ καὶ συμπνέουσαν, ἀλλὰ χωρίζει καὶ διίστησιν, ἀγανακτεῖν καὶ C
δυσχεραίνειν. Τὰ γὰρ μόνιμα καὶ θεῖα δήπου μᾶλλον αὑτῶν ἔχεσθαι προσήκει καὶ φεύγειν ὡς ἀνυστόν ἐστι τομὴν ἅπασαν καὶ διάστασιν· ἀλλὰ καὶ τούτων ἡ τοῦ ἑτέρου δύναμις ἁπτομένη μείζονας ἐνείργασται τῶν κατὰ τόπον διαστάσεων τοῖς νοητοῖς τὰς κατὰ λόγον καὶ ἰδέαν ἀνομοιότητας.

Ὅθεν ἐνιστάμενος τοῖς ἓν τὸ πᾶν ἀποφαίνουσιν ὁ Πλάτων τό τ' ὂν εἶναί φησι καὶ τὸ ταὐτὸν καὶ τὸ ἕτερον, ἐπὶ πᾶσι δὲ κίνησιν καὶ στάσιν. Ὄντων οὖν πέντε τούτων οὐ θαυμαστὸν ἦν εἰ τῶν πέντε σωματικῶν στοιχείων ἐκείνων ἕκαστον ἑκάστου μίμημα τῇ φύσει καὶ εἴδωλόν ἐστι γεγενημένον οὐκ ἄμικτον οὐδ' εἰλικρινές, ἀλλὰ τῷ D
μάλιστα μετέχειν ἕκαστον ἑκάστης δυνάμεως. Ὁ μέν γε κύβος ἐμφανῶς στάσεως οἰκεῖόν ἐστι σῶμα διὰ τὴν τῶν ἐπιπέδων ἀσφάλειαν καὶ βεβαιότητα· τῆς δὲ πυραμίδος πᾶς ἄν τις τὸ πυροειδὲς καὶ κινητικὸν ἐν τῇ λεπτότητι τῶν πλευρῶν καὶ τῇ τῶν γωνιῶν ὀξύτητι κατανοήσειεν· ἡ δὲ τοῦ δωδεκαέδρου φύσις περιληπτικὴ τῶν ἄλλων σχημάτων οὖσα τοῦ ὄντος εἰκὼν πρὸς πᾶν ⟨ἂν⟩ τὸ σωματικὸν γεγονέναι δόξειε· τῶν δὲ λοιπῶν δυεῖν τὸ μὲν εἰκοσάεδρον τῆς τοῦ ἑτέρου, τὸ δ' ὀκτάεδρον μάλιστα τῆς ταὐτοῦ μετείληχεν ἰδέας. Διὸ τοῦτο μὲν ἀέρα σχετικὸν οὐσίας πάσης ἐν μιᾷ μορφῇ, θάτερον δ' ὕδωρ ἐπὶ πλεῖστα E
τῷ κεράννυσθαι γένη ποιοτήτων τρεπόμενον παρεῖχεν. Εἴπερ οὖν ἡ φύσις ἀπαιτεῖ τὴν ἰσονομίαν ἐν πᾶσι, καὶ

428 B 11 ἀπολείπει E : —ποι ‖ 11-C1 συμπνέουσαν GυJ : συννεύουσαν ‖ C 3 ὡς om. ΓJ ‖ D 1 τῷ : τὸ J ‖ 8 ἂν add. Bern. (δόξειε ἄν B) ‖ E 2 τρεπόμενον Turn. : —να.

requiert partout l'égalité, il est probable que les mondes ne sont ni plus ni moins nombreux que les types, afin que chacun de ceux-ci ait dans chaque monde sa fonction et son rôle directeurs, comme il l'a déjà dans la formation des corps.

35 Je souhaite que ces considérations apportent un apaisement à ceux qui s'étonnent de nous voir diviser en tant de genres la nature sujette à l'évolution et au changement. Mais voici autre chose, à quoi je vous prie de prêter tous attention. Des deux premiers principes — je veux dire l'unité et la dyade indéterminée — ce dernier, qui est un élément de désordre et d'universelle confusion, s'appelle infinité, tandis que par nature l'unité, qui détermine et circonscrit le vide sans mesure et sans borne de l'infini, lui donne une forme et le rend capable de recevoir et d'admettre d'une certaine manière les qualifications qui accompagnent nos opinions sur les choses sensibles. Ces principes apparaissent d'abord dans les nombres. Disons mieux : la multitude ne peut jamais être un nombre que si l'unité, sortant de l'infini sans borne comme une forme de la matière, s'en distingue tantôt pour s'y ajouter, tantôt pour s'en soustraire. Car c'est alors seulement que chaque multitude devient un nombre, lorsqu'elle se trouve cernée par l'unité ; si l'on supprime celle-ci, de nouveau la dyade indéterminée confond tout en détruisant tout ordre, toute limite et toute mesure. Mais, étant donné que la forme ne détruit pas la matière qu'elle achève et ordonne, il faut aussi que dans le nombre se retrouvent les deux principes d'où naît la première et la plus grande de toutes les différenciations et diversités. En effet le principe indéterminé produit le nombre pair et l'autre, qui lui est supérieur, le nombre impair. Or le premier des nombres pairs est deux et le premier des nombres impairs est trois, et ils donnent naissance au nombre

κόσμους εἰκός ἐστι μήτε πλείους γεγονέναι μήτ' ἐλάττους τῶν παραδειγμάτων, ὅπως ἕκαστον ἐν ἑκάστῳ τάξιν ἡγεμονικὴν ἔχῃ καὶ δύναμιν, ὥσπερ ἐν ταῖς συστάσεσι τῶν σωμάτων ἔσχηκεν.

35 Οὐ μὴν ἀλλὰ τοῦτο μὲν ἔστω παραμυθία τοῦ
θαυμάζοντος εἰ τὴν ἐν γενέσει καὶ μεταβολῇ φύσιν εἰς γένη
τοσαῦτα διαιροῦμεν. Ἐκεῖνο δ' ἤδη σκοπεῖτε κοινῇ
προσέχοντες, ὅτι τῶν ἀνωτάτων ἀρχῶν, λέγω δὲ τοῦ ἑνὸς F
καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος, ἡ μὲν ἀμορφίας πάσης στοιχεῖον
οὖσα καὶ ἀταξίας ἀπειρία κέκληται· ἡ δὲ τοῦ ἑνὸς φύσις
ὁρίζουσα καὶ καταλαμβάνουσα τῆς ἀπειρίας τὸ κενὸν
καὶ ἄλογον καὶ ἀόριστον ἔμμορφον παρέχεται καὶ τὴν
ἑπομένην ⟨τῇ⟩ περὶ τὰ αἰσθητὰ δόξῃ καταγόρευσιν
ἀμωσγέπως ὑπομένον καὶ δεχόμενον. Αὗται δὲ πρῶτον
αἱ ἀρχαὶ περὶ τὸν ἀριθμὸν ἐπιφαίνονται, μᾶλλον δ' ὅλως 429
ἀριθμὸς οὐκ ἔστι τὸ πλῆθος, ἂν μὴ καθάπερ εἶδος ὕλης
τὸ ἓν γενόμενον ἐκ τῆς ἀπειρίας τοῦ ἀορίστου πῇ μὲν
πλεῖον, πῇ δ' ἔλαττον ἀποτέμνηται. Τότε γὰρ ἀριθμὸς
γίγνεται τῶν πληθῶν ἕκαστον ὑπὸ τοῦ ἑνὸς ὁριζόμενον·
ἐὰν δ' ἀναιρεθῇ τὸ ἕν, πάλιν ἡ ἀόριστος δυὰς συγχέασα
πᾶν ἄρρυθμον καὶ ἄπειρον καὶ ἄμετρον ἐποίησεν. Ἐπεὶ δὲ
τὸ εἶδος οὐκ ἀναίρεσίς ἐστι τῆς ὕλης, ἀλλὰ μορφὴ καὶ
τάξις ὑποκειμένης, ἀνάγκη καὶ τῷ ἀριθμῷ τὰς ἀρχὰς
ἐνυπάρχειν ἀμφοτέρας, ὅθεν ἡ πρώτη καὶ μεγίστη διαφορὰ
καὶ ἀνομοιότης γέγονεν. Ἔστι γὰρ ἡ μὲν ἀόριστος ἀρχὴ B
τοῦ ἀρτίου δημιουργός, ἡ δὲ βελτίων τοῦ περιττοῦ·
πρῶτος δὲ τῶν ἀρτίων τὰ δύο καὶ τὰ τρία τῶν περιττῶν,

428 E 5 ἐν υJ : om. cet. || F 1 ἀνωτάτων J : —τω || δὲ : δὴ JB || 4 κενὸν Turn. : στενὸν || 6 τῇ add. Wil. || δόξῃ Wil. : δείξει || 429 A 3 ἓν γενόμενον Emp. : ἐγγεν— || 4 ἀποτέμνηται α²AEB : ἀποτέτμηται || 7 ἄρρυθμον : ἀριθμὸν ΓJ (ἀνάριθμον Pat.) || B 2 τοῦ περιττοῦ Turn. : ὡς ἡ τ— περ— E ὥσπερ ἡ τούτου cet.

cinq qui, par la manière dont il est formé, participe de l'un et de l'autre, mais qui, par son caractère propre, est impair[1].

Ainsi, comme la nature sensible et corporelle se trouve divisée en plusieurs parties par une suite nécessaire de l'altérité qui lui est innée, il fallait que le nombre de ces parties ne fût ni le premier pair ni le premier impair, mais un troisième nombre composé de l'un et de l'autre, de manière qu'il prît naissance à la fois des deux principes qui forment le nombre pair et le nombre impair, car il n'était pas possible que l'un se présentât sans l'autre, puisqu'ils ont tous les deux nature et valeur de principes. Quand donc ils se furent unis, le principe supérieur, ayant prévalu sur le principe d'indétermination qui dissolvait la nature corporelle, a arrêté cette dissolution et, comme la matière tendait à se scinder en deux, il a placé au centre l'unité, de manière à empêcher que l'Univers soit divisé en deux parties. La pluralité des mondes provient de l'altérité qui est le propre de l'indétermination et de la différenciation, mais l'influence de l'identité et de la détermination a fait que cette pluralité soit impaire, et impaire de la façon que je viens de dire, parce que ce principe n'a pas laissé la nature s'étendre au delà de ce qui lui convient. S'il n'y avait eu que l'unité pure et simple, la matière n'aurait subi absolument aucun partage, mais, comme l'unité se trouvait jointe à la dualité qui tend à la division, la nature a éprouvé une division et une scission, mais qui se sont arrêtées au point que j'ai dit, le nombre impair ayant prévalu sur le nombre pair.

36 C'est pourquoi les hommes de l'ancien temps avaient coutume de dire « quinter » dans le sens de « compter »[2]. Et je crois aussi que le mot qui désigne l'univers *(panta)* est dérivé de celui qui désigne le nombre cinq *(penté)*, et cela avec raison, puisque cinq est formé des deux premiers nombres[3]. Les autres

3. Cf. *De Is. et Osir.*, 374 A.

ἐξ ὧν τὰ πέντε τῇ μὲν συνθέσει κοινὸς ὢν ἀμφοῖν ἀριθμός,
τῇ δὲ δυνάμει γεγονὼς περιττός.

Ἔδει γάρ, εἰς πλείονα μέρη τοῦ αἰσθητοῦ καὶ σωματικοῦ
μεριζομένου διὰ τὴν σύμφυτον ἀνάγκην τῆς ἑτερότητος,
μήτε τὸν πρῶτον ἄρτιον γενέσθαι μήτε τὸν πρῶτον
περιττόν, ἀλλὰ τὸν τρίτον ἐκ τούτων ἀποτελούμενον,
ὅπως ἀπ' ἀμφοτέρων τῶν ἀρχῶν γένηται, καὶ τῆς τὸ
ἄρτιον δημιουργούσης καὶ τῆς τὸ περιττόν· οὐ γὰρ ἦν οἷόν
τε τῆς ἑτέρας ἀπαλλαγῆναι τὴν ἑτέραν· ἑκατέρα γὰρ
ἀρχῆς φύσιν ἔχει καὶ δύναμιν. Ἀμφοτέρων οὖν συνδυα- C
ζομένων, ἡ βελτίων κρατήσασα τῆς ἀοριστίας διαιρούσης
τὸ σωματικὸν ἐνέστη, καὶ τῆς ὕλης ἐπ' ἀμφότερα διιστα-
μένης, μέσην τὴν μονάδα θεμένη δίχα νεμηθῆναι τὸ πᾶν
οὐκ εἴασεν, ἀλλὰ πλῆθος μὲν γέγονε κόσμων ὑπὸ τῆς
ἑτερότητος τοῦ ἀορίστου καὶ διαφορᾶς, περιττὸν δὲ
πλῆθος ἡ ταὐτοῦ καὶ ὡρισμένου δύναμις ἀπείργασται,
περιττὸν δὲ τοιοῦτον, ὅτι πορρωτέρω τὴν φύσιν ἢ βέλτιον
ἔχει προελθεῖν οὐκ εἴασεν. Εἰ μὲν γὰρ ἀμιγὲς καὶ καθαρὸν
ἦν τὸ ἕν, οὐδ' ἂν ὅλως εἶχεν ἡ ὕλη διάστασιν· ἐπεὶ δὲ D
τῷ διαιρετικῷ τῆς δυάδος μέμικται, τομὴν μὲν ἐδέξατο
καὶ διαίρεσιν, ἐνταῦθα δ' ἔστη τῷ περιττῷ τοῦ ἀρτίου
κρατηθέντος.

36 Διὸ καὶ πεμπάσασθαι τὸ ἀριθμῆσαι τοῖς παλαιοῖς ἔθος ἦν καλεῖν. Οἶμαι δὲ καὶ τὰ πάντα τῶν πέντε παρώνυμα γεγονέναι κατὰ λόγον, ἅτε δὴ τῆς πεντάδος ἐκ τῶν πρώτων ἀριθμῶν συνεστώσης. Καὶ γὰρ οἱ μὲν ἄλλοι πολλα-

429 B 7 μεριζομένου : γνωριζομένου τε καὶ μερ— J ‖ σύμφυτον ἀνάγκην Wytt. : σύμφυσιν ἀνάγκῃ ‖ 8 μήτε 1 JEB : μηδὲ aliquid deesse suspic. ‖ C 3 ἐπ' ἀμφότερα Pat. : ἐν ἀμφ— Γ συναμφ— J ἐν ἀμφοτέροις cet. ‖ 7 ὡρισμένου : —νη ΓJ ‖ 8 ἦν βέλτιον : ἢ βελτίων Γ ‖ D 1 οὐδ' ἂν Bern. : οὐδὲν (οὐδὲ J) ‖ 2 διαιρετικῷ : αἱρ— Γ.

nombres, quand on les multiplie par n'importe quel autre, donnent des produits différents d'eux-mêmes, mais cinq, multiplié par un nombre pair, produit la dizaine, qui est un nombre parfait, et, multiplié par un nombre impair, il se reproduit lui-même[1]. Je laisse de côté le fait que cinq est le premier nombre formé des deux premiers carrés, à savoir de un et de quatre[2] ; que, le premier, ayant une puissance égale à celle des deux nombres qui le précèdent, il forme le plus beau des triangles rectangles[3], et qu'enfin il est le premier aussi à fournir la proportion de un et demi à un[4].

Ces remarques ne sont peut-être pas appropriées aux questions que nous traitons, mais voici qui l'est davantage : ce nombre est essentiellement un diviseur et la nature l'emploie comme tel dans la plupart des répartitions qu'elle opère. C'est ainsi qu'elle nous a donné cinq sens et une âme composée de cinq parties : végétative, sensible, concupiscible, irascible et raisonnable[5] ; nous avons cinq doigts à chaque main, et le sperme le plus fécond se partage en cinq, car on ne rapporte pas qu'une femme ait jamais eu plus de cinq enfants en un seul accouchement. La mythologie égyptienne fait de Rhéa la mère de cinq dieux[6], voulant symboliser ainsi la naissance des cinq mondes formés d'une matière unique. Dans l'univers l'espace terrestre est divisé en cinq zones et le ciel en cinq cercles : deux arctiques, deux tropiques et l'équateur au milieu. Au nombre de cinq sont aussi les révolutions des planètes, puisque le Soleil, Phosphoros et Stilbon suivent tous les trois la même route[7]. L'ordonnance du monde est donc en pleine harmonie avec cette conception, de même assurément que notre expérience des accords musicaux tels qu'ils apparaissent dans les cinq positions des tétrachordes, avec les accords bas, moyens, conjoints, disjoints et suprêmes. La mélodie comporte aussi cinq intervalles : le dièse, le demi-ton,

1. Cf. *De E*, 388 C-E.
2. Cf. *De E*, 391 A.

πλασιαζόμενοι πρὸς ἄλλους εἰς ἕτερον αὑτῶν ἀριθμὸν
ἐκβαίνουσιν· ἡ δὲ πεντάς, ἂν μὲν ἀρτιάκις λαμβάνηται,
τὸν δέκα ποιεῖ τέλειον· ἐὰν δὲ περισσάκις, ἑαυτὴν πάλιν
ἀποδίδωσιν. Ἐῶ δ' ὅτι πρώτη μὲν ἐκ πρώτων δυεῖν
τετραγώνων συνέστηκε τῆς τε μονάδος καὶ τῆς τετράδος E
ἡ πεντάς, πρώτη δ' ἴσον δυναμένη τοῖς πρὸ αὑτῆς δυσὶ
τὸ κάλλιστον τῶν ὀρθογωνίων τριγώνων συνίστησι, πρώτη
δὲ ποιεῖ τὸν ἡμιόλιον λόγον.

Οὐ γὰρ ἴσως οἰκεῖα ταῦτα τοῖς ὑποκειμένοις πράγμασιν,
ἀλλ' ἐκεῖνο μᾶλλον τὸ φύσει διαιρετικὸν τοῦ ἀριθμοῦ
καὶ τὸ πλεῖστα τούτῳ τὴν φύσιν διανέμειν. Ἔνειμε γὰρ
ἡμῖν αὐτοῖς αἰσθήσεις πέντε καὶ μέρη ψυχῆς, φυτικὸν
αἰσθητικὸν ἐπιθυμητικὸν θυμοειδὲς λογιστικόν, καὶ δακ-
τύλους ἑκατέρας χειρὸς τοσούτους, καὶ τὸ γονιμώτατον
σπέρμα πενταχῇ σχιζόμενον· οὐ γὰρ ἱστόρηται γυνὴ F
πλείονα τεκοῦσα πέντε τέκνα ταῖς αὐταῖς ὠδῖσι. Καὶ
τὴν Ῥέαν Αἰγύπτιοι μυθολογοῦσι πέντε θεοὺς τεκεῖν,
αἰνιττόμενοι τὴν ἐκ μιᾶς ὕλης τῶν πέντε κόσμων γένεσιν.
Ἐν δὲ τῷ παντὶ πέντε μὲν ζώναις ὁ περὶ γῆν τόπος, πέντε
δὲ κύκλοις ὁ οὐρανὸς διώρισται, δυσὶν ἀρκτικοῖς καὶ δυσὶ
τροπικοῖς καὶ μέσῳ τῷ ἰσημερινῷ· πέντε δ' αἱ τῶν
πλανωμένων ἄστρων περίοδοι γεγόνασιν, Ἡλίου καὶ 430
Φωσφόρου καὶ Στίλβωνος ὁμοδρομούντων. Ἐναρμόνιος
δὲ καὶ ἡ τοῦ κόσμου σύνταξις, ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὸ
παρ' ἡμῖν ἡρμοσμένον ἐν πέντε τετραχόρδων θέσεσιν
ὁρᾶται, τῶν ὑπάτων καὶ μέσων καὶ συνημμένων καὶ
διεζευγμένων καὶ ὑπερβολαίων· καὶ τὰ μελῳδούμενα
διαστήματα πέντε, δίεσις καὶ ἡμιτόνιον καὶ τόνος καὶ

429 D 9 ἄλλους : ἀλλήλους GE ‖ 11 ἑαυτὴν Bern. : —τὸν ‖ 12 πρώτη Turn. : πρῶτον εἰ ΓJ πρῶτον ‖ E 6 τοῦ : τοῦ πρώτου J ‖ 7 τούτῳ Wytt. : τούτων ‖ ἔνειμε Bern. : ἐν μὲν ‖ 8 φυτικὸν Wytt. : φυσικὸν ‖ F 1 πενταχῇ υFΠB : παντ— ‖ 2 τέκνα Wytt. : συχνὰ ‖ αὐταῖς : αὐτῆς $G^2υ^2F^2B$ ‖ 430 A 2 Στίλβωνος : —βοντος E ‖ 3 δὲ καὶ : γὰρ ΓJ.

le ton, le triple demi-ton et le double ton[1]. Il semble donc bien que la nature se plaise à tout faire sur le modèle du nombre cinq plutôt que sur celui de la sphère, comme le prétendait Aristote[2].

37 Mais, dira-t-on, Platon, après avoir mis le nombre des cinq mondes en rapport avec les cinq premières figures et après avoir déclaré que « Dieu s'est servi de la cinquième combinaison pour le Tout quand il en a dessiné l'arrangement final », a ensuite élevé des doutes sur le nombre des mondes en se demandant s'il convient de dire qu'il en existe réellement cinq ou bien un seul[3] ; pourquoi donc pense-t-il, comme il le fait évidemment, que là commence le domaine de la conjecture ?

S'il faut rendre son opinion vraisemblable, considérons ceci. Les dissimilitudes de ces corps et de leurs figures entraînent d'une façon nécessaire et immédiate des différences dans leurs mouvements. C'est ce qu'il enseigne lui-même en montrant que tout corps en voie de désagrégation ou au contraire d'intégration, en même temps que sa substance devient autre, change aussi de lieu[4]. Si l'air par exemple devient feu par la décomposition de l'octaèdre qui se sera fragmenté en pyramides, ou au contraire si le feu devient air en se resserrant et se comprimant de manière à former l'octaèdre, il n'est pas possible que cet air ou ce feu reste là où il était auparavant ; il se déplace et se porte ailleurs en écartant par une lutte violente les corps qui le pressent et lui font obstacle. Et Platon montre encore mieux ce qui se produit alors par une image : de même, dit-il, que « le grain est secoué et agité dans les vans et dans les autres instruments qui servent à le nettoyer »[5], les éléments, secouant la matière et secoués par elle, rapprochaient successivement toutes leurs parties homogènes et occupaient tantôt une

1. Cf. *De E*, 389 E ; *De an. procr.*, 1029 A ; *De mus.*, 1138 F-1139 B.
2. Cf. Aristote, *De Caelo*, 2, 4, 287 b : σφαιροειδής ἐστιν ὁ κόσμος.

τριημιτόνιον καὶ δίτονον. Οὕτως ἡ φύσις ἔοικε τῷ πέντε ποιεῖν ἅπαντα χαίρειν μᾶλλον ἢ τῷ σφαιροειδῆ, καθάπερ Ἀριστοτέλης ἔλεγε.

37 Τί δῆτα, φήσαι τις ἄν, ὁ Πλάτων ἐπὶ τὰ πέντε B σχήματα τὸν τῶν πέντε κόσμων ἀριθμὸν ἀνήνεγκεν, εἰπὼν ὅτι τῇ πέμπτῃ συστάσει «ὁ θεὸς ἐπὶ τὸ πᾶν κατεχρήσατο ἐκεῖνο διαζωγραφῶν», εἶτα τὴν περὶ τοῦ πλήθους τῶν κόσμων ὑποθεὶς ἀπορίαν, πότερον ἕν' ἢ πέντ' αὐτοὺς ἀληθείᾳ πεφυκότας λέγειν προσήκει, δῆλός ἐστιν ἐντεῦθεν οἰόμενος ὡρμῆσθαι τὴν ὑπόνοιαν ;

Εἴπερ οὖν δεῖ πρὸς τὴν ἐκείνου διάνοιαν ἐπάγειν τὸ εἰκός, σκοπῶμεν ὅτι ταῖς τῶν σωμάτων καὶ σχημάτων ἐκείνων διαφοραῖς ἀνάγκη καὶ κινήσεων εὐθὺς ἕπεσθαι διαφοράς, ὥσπερ αὐτὸς διδάσκει, τὸ διακρινόμενον ἢ συγκρινόμενον ἅμα τῆς οὐσίας τῇ ἑτεροιώσει καὶ τὸν τόπον μεταλλάττειν ἀποφαινόμενος. Ἂν γὰρ ἐξ ἀέρος πῦρ γένηται, λυθέντος τοῦ ὀκταέδρου καὶ κερματισθέντος C εἰς πυραμίδας, ἢ πάλιν ἀὴρ ἐκ πυρός, συνωσθέντος καὶ συνθλιβέντος εἰς ὀκτάεδρον, οὐ δυνατὸν μένειν ὅπου πρότερον ἦν, ἀλλὰ φεύγει καὶ φέρεται πρὸς ἑτέραν χώραν ἐκβιαζόμενον καὶ μαχόμενον τοῖς ἐνισταμένοις καὶ κατεπείγουσιν. Ἔτι δὲ μᾶλλον εἰκόνι τὸ συμβαῖνον ἐνδείκνυται, «τοῖς ὑπὸ τῶν πλοκάνων καὶ ὀργάνων ⟨τῶν⟩ περὶ τὴν τοῦ σίτου κάθαρσιν σειομένοις καὶ ἀναλικμωμένοις» ὁμοίως λέγων τὰ στοιχεῖα σείοντα τὴν ὕλην ὑπ' ἐκείνης τε σειόμενα προσχωρεῖν ἀεὶ τὰ ὅμοια τοῖς ὁμοίοις, ἄλλην D

430 A 8 τριημιτόνιον : —νια ΓJ || δίτονον : διάτ— ΓJ || 9 σφαιροειδῆ Turn. : —δεῖ || B 4 διαζωγραφῶν Patzig ex Plat. Tim. 55 c et Plut. *Mor.* 1003 C : διαγραφῶν || 8 ἐπάγειν Wytt. : ἀπάγειν || 9 σκοπῶμεν Wytt. : σκοπῶν || 12 ἅμα Turn. : ὄνομα || C 7 ὑπὸ τῶν πλοκάνων Turn. ex Plat. *Tim.* 52 e : ἐπὶ τῶν ἐπειγόντων || τῶν add. Turn. || 8 σειομένοις καὶ Turn. ex Plat. : ἐγκειμένων.

place, tantôt une autre avant de donner naissance à l'univers organisé. La matière se trouvant donc alors dans l'état qui était vraisemblablement celui du monde quand Dieu en était absent, aussitôt les cinq qualités primitives, douées de leurs tendances propres, évoluaient séparément sans être pourtant tout à fait ni absolument distinctes, parce que dans cette confusion générale ce qui avait moins de force devait toujours suivre, même en dépit de sa nature, ce qui en avait davantage. C'est pourquoi elles produisirent autant de parties et de divisions que les corps, portés tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comptaient de genres : l'une, sans être du feu pur, prit la forme du feu ; une autre, sans être de l'éther sans mélange, prit l'apparence de l'éther ; une autre, sans être uniquement de la terre, devint semblable à de la terre ; et c'est surtout la pureté de l'air et de l'eau qui disparut, parce que, comme il a été dit[1], ces éléments furent contaminés par beaucoup de substances étrangères.

En effet ce n'est pas Dieu qui a divisé et réparti la matière ; c'est seulement lorsqu'elle se fut d'elle-même scindée et partagée en plusieurs masses chaotiques qu'il s'en empara pour la disposer et l'organiser selon les lois de la proportion et de la mesure ; puis, établissant dans chacune de ces masses un principe raisonnable qui en fût comme le gouverneur et le gardien, il fit ainsi autant de mondes qu'il existait d'espèces de corps primitifs.

Que tout cela soit donc dédié en hommage à Platon pour complaire à Ammonios ! Quant à moi, je ne voudrais pas affirmer comme une certitude que tel est bien le nombre des mondes, mais l'opinion qui en admet plus d'un et qui, ne voulant pas les multiplier à l'infini, les suppose en nombre déterminé, ne me semble nullement plus déraisonnable qu'aucune des deux autres. En effet je constate que la matière a par nature tendance à se disperser et à se partager et qu'elle ne peut ni se maintenir dans l'unité, ni non plus, à cause du principe ordonnateur qui l'en empêche,

τε χώραν ἄλλα ἴσχειν πρὶν ἐξ αὐτῶν γενέσθαι τὸ πᾶν διακοσμηθέν· οὕτως οὖν τότε τῆς ὕλης ἐχούσης ὡς ἔχειν τὸ πᾶν εἰκός, οὗ θεὸς ἄπεστιν, εὐθὺς αἱ πρῶται πέντε ποιότητες ἰδίας ἔχουσαι ῥοπὰς ἐφέροντο χωρίς οὐ παντάπασιν οὐδ' εἰλικρινῶς ἀποκρινόμεναι, διὰ τὸ πάντων ἀναμεμιγμένων ἀεὶ τὰ κρατούμενα τοῖς ἐπικρατοῦσι παρὰ φύσιν ἕπεσθαι. Διὸ δὴ τοῖς τῶν σωμάτων γένεσιν ἄλλων ἀλλαχῇ φερομένων ἰσαρίθμους μερίδας καὶ διαστάσεις ἐποίησαν, τὴν μὲν οὐ καθαροῦ πυρὸς ἀλλὰ πυροειδῆ, τὴν δ' οὐκ ἀμιγοῦς αἰθέρος ἀλλ' αἰθεροειδῆ, τὴν δ' οὐ γῆς αὐτῆς καθ' ἑαυτὴν ἀλλὰ γεοειδῆ, † μάλιστα δὲ [καὶ] τὴν E ἀέρος ἀκοινωνησίαν ⟨καὶ⟩ τὴν ὕδατος διὰ τὸ πολλῶν, ὥσπερ εἴρηται, τῶν ἀλλοφύλων ἀναπεπλησμέν' ἀπελθεῖν.

Οὐ γὰρ ὁ θεὸς διέστησεν οὐδὲ διῴκισε τὴν οὐσίαν, ἀλλ' ὑπ' αὐτῆς διεστῶσαν αὐτὴν καὶ φερομένην χωρὶς ἐν ἀκοσμίαις τοσαύταις παραλαβὼν ἔταξε καὶ συνήρμοσε δι' ἀναλογίας καὶ μεσότητος· εἶθ' ἑκάστῃ λόγον ἐγκαταστήσας ὥσπερ ἁρμοστὴν καὶ φύλακα κόσμους ἐποίησε τοσούτους ὅσα γένη τῶν πρώτων σωμάτων ὑπῆρχε.

Ταῦτα μὲν οὖν τῇ Πλάτωνος ἀνακείσθω χάριτι δι' Ἀμμώνιον· ἐγὼ δὲ περὶ μὲν ἀριθμοῦ κόσμων οὐκ ἄν ποτε διισχυρισαίμην ὅτι τοσοῦτοι, τὴν δὲ πλείονας μὲν ἑνὸς F οὐ μὴν ἀπείρους ἀλλ' ὡρισμένους πλήθει τιθεμένην δόξαν οὐδετέρας ἐκείνων ἀλογωτέραν ἡγοῦμαι, τὸ φύσει τῆς ὕλης σκεδαστὸν καὶ μεριστὸν ὁρῶν οὔτ' ἐφ' ἑνὸς μένον οὔτ' εἰς ἄπειρον ὑπὸ τοῦ λόγου βαδίζειν ἐώμενον. Εἰ

430 D 2 ἄλλα ἴσχειν Turn. ex Plat. : ἄλλαις οἱ ‖ ἐξ Bern. : ἐπ' ‖ 3 οὖν τότε : τοίνυν E ‖ 4 οὗ θεὸς Wytt. : εὐθέος υJ —έως cet. ‖ E 1 καὶ del. M. Adler, *Mnemos.*, 1940-41, 177 ‖ 2 ἀκοινωνησίαν Adler : κοίνωσιν ‖ καὶ add. Adler ‖ 3 ἀλλοφύλων J : ἄλλων φύλων υcorr. ἄλλων φύλλων cet. ‖ ἀναπεπλησμέν' Turn. : —μένων ‖ F 3 ἀλογωτέραν : ἀναλο— αA²B.

aller jusqu'à l'infinité. Du reste c'est ici l'occasion ou jamais de nous souvenir de l'Académie pour écarter une confiance excessive[1] et pour nous contenter, comme étant sur un terrain glissant, de garder notre équilibre dans cette question de l'infinité. »

Retour au sujet : les démons et la divination

38 Lorsque j'eus ainsi parlé, Démétrios déclara : « Voilà un bon avis que nous donne Lamprias, car ce n'est pas

« Par le sophisme aux formes innombrables »,

que « les dieux nous égarent », comme le dit Euripide[2], mais par la complexité même des choses, quand nous osons nous prononcer sur d'aussi graves questions comme si c'était en connaissance de cause. Mais « revenons au sujet », comme dit encore le même auteur[3], et reprenons le premier thème de notre entretien. Nous avons dit[4] que les oracles, lorsque les démons s'en détachent et les abandonnent, restent comme des instruments de musique devenus inutiles et muets, mais ce propos en suscite un autre, plus important : par quel moyen ou par quelle puissance les démons peuvent-ils assujettir à l'état d'« enthousiasme » et d'inspiration les prophètes et les prophétesses ? Car l'on ne peut rendre la désertion des démons responsable du silence des oracles si l'on n'a pas compris d'abord comment ces démons, par leur présence et leur assistance, les animent et les font parler. »

Ammonios prenant alors la parole : « Crois-tu donc, dit-il, que les démons soient autre chose que des esprits qui vont et viennent, selon l'expression d'Hésiode, « vêtus de brume »[5] ? A mon avis, c'est par la différence existant entre un homme quelconque et un homme qui joue la tragédie ou la comédie que l'on peut se figurer celle qui sépare un pur esprit d'un esprit qui, revêtu d'un corps, se trouve mêlé à la vie présente. Il n'est donc nullement absurde ni sur-

δ' ἀλλαχόθι που κἀνταῦθα τῆς Ἀκαδημείας ὑπομι-
μνῄσκοντες ἑαυτοὺς τὸ ἄγαν τῆς πίστεως ἀφαιρῶμεν καὶ 431
τὴν ἀσφάλειαν ὥσπερ ἐν χωρίῳ σφαλερῷ τῷ περὶ τῆς
ἀπειρίας λόγῳ μόνον διασῴζωμεν. »

38 Ἐμοῦ δὲ ταῦτ' εἰπόντος ὁ Δημήτριος « ὀρθῶς »
ἔφη « Λαμπρίας παραινεῖ. « Πολλαῖς γὰρ οἱ θεοὶ μορφαῖς »
οὐ « σοφισμάτων » ὡς Εὐριπίδης φησίν, ἀλλὰ πραγμάτων
« σφάλλουσιν ἡμᾶς », ὅταν ὡς ἐπιστάμενοι τολμῶμεν
ἀποφαίνεσθαι περὶ τηλικούτων. « Ἀλλ' ἀνοιστέος ὁ
λόγος », ὡς αὐτὸς ἀνήρ φησιν, ἐπὶ τὴν ἐξ ἀρχῆς ὑπόθεσιν.
Τὸ γὰρ ἀφισταμένων καὶ ἀπολειπόντων τὰ χρηστήρια B
τῶν δαιμόνων ὥσπερ ὄργανα τεχνιτῶν ἀργὰ καὶ ἄναυδα
κεῖσθαι λεχθὲν ἕτερον λόγον ἐγείρει μείζονα τὸν περὶ τῆς
αἰτίας καὶ δυνάμεως, αἷς χρώμενοι ποιοῦσι κατόχους
τοῖς ἐνθουσιασμοῖς καὶ φανταστικοὺς τοὺς προφήτας
καὶ τὰς προφήτιδας. Οὐ γὰρ οἷόν τε τὴν ἔκλειψιν αἰτιᾶσθαι
τοῦ ἀπαυδᾶν τὰ μαντεῖα μὴ πεισθέντας ὃν τρόπον
ἐφεστῶτες αὐτοῖς καὶ παρόντες ἐνεργὰ καὶ λόγια ποιοῦσιν
οἱ δαίμονες. »

Ὑπολαβὼν δ' Ἀμμώνιος, « οἴει γὰρ ἕτερόν τι τοὺς
δαίμονας » εἶπεν « ἢ ψυχὰς ὄντας περιπολεῖν καθ' Ἡσίοδον
« ἠέρα ἑσσαμένους » ; ἐμοὶ μὲν γάρ, ἣν ἄνθρωπος ἔχει C
διαφορὰν πρὸς ἄνθρωπον ὑποκρινόμενον τραγῳδίαν ἢ
κωμῳδίαν, ταύτην ἔχειν δοκεῖ ⟨ψυχὴ πρὸς⟩ ψυχὴν
ἐνεσκευασμένην σῶμα ⟨τῷ⟩ παρόντι βίῳ πρόσφορον.
Οὐδὲν οὖν ἄλογον οὐδὲ θαυμαστὸν εἰ ψυχαὶ ψυχαῖς

430 F 6 κἀνταῦθα G^4A^2 : κἂν || 431 A 5 Πολλαῖς γὰρ : καὶ πολλάκις J || B 4 αἷς G^2 : ὡς Γ ᾧ cet. || 11 εἶπεν E : εἰπεῖν || C 3 ψυχὴ πρὸς add. Xyl. || 4 τῷ add. Emp. || πρόσφορον Rei. : προσφέρειν.

prenant que des esprits, en en rencontrant d'autres, fassent naître en eux des images de l'avenir, de même que ce n'est pas toujours par la parole, mais seulement par l'écriture, ou même par un attouchement, un regard que nous nous révélons ou nous annonçons les uns aux autres beaucoup de faits, passés ou futurs[1]. Mais peut-être, Lamprias, ta pensée est-elle différente? Récemment nous avons entendu dire que tu avais eu à Lébadée plusieurs entretiens sur ce sujet avec des étrangers, mais celui qui nous en a informés ne nous rapportait rien de précis. »

« N'en sois pas surpris, répondis-je, car beaucoup d'affaires et d'occupations survenues à la traverse, en raison de la consultation de l'oracle et du sacrifice[2] qui eurent lieu à ce moment, ont dérangé et morcelé ces conversations. »

« Eh bien, maintenant, reprit Ammonios, tu as des auditeurs qui sont de loisir, qui ne demandent qu'à chercher et connaître la vérité en bannissant tout esprit de dispute et de polémique et en t'accordant, comme tu vois, la permission de tout dire avec une entière liberté. »

La faculté prophétique

39 Les autres assistants joignant ses instances aux siennes, après un court moment de silence je repris : « Sans doute par une rencontre fortuite, c'est toi, Ammonios, qui viens de fournir une introduction et une entrée en matière aux propos qui furent tenus en cette occasion. En effet, s'il est vrai que les esprits séparés des corps ou n'ayant jamais eu avec ceux-ci aucune liaison ne sont autres, selon toi et selon le divin Hésiode, que les démons,

« Des mortels sur la terre augustes protecteurs »[3],

en vertu de quoi priverons-nous les esprits unis à des corps de cette faculté par laquelle les démons sont naturellement capables de prévoir et de révéler l'avenir? Que les âmes, lorsqu'elles sortent d'un corps, acquièrent

ἐντυγχάνουσαι φαντασίας ἐμποιοῦσι τοῦ μέλλοντος,
ὥσπερ ἡμεῖς ἀλλήλοις οὐ πάντα διὰ φωνῆς, ἀλλὰ καὶ
γράμμασι καὶ θιγόντες μόνον καὶ προσβλέψαντες πολλὰ
καὶ μηνύομεν τῶν γεγονότων καὶ τῶν ἐσομένων προσημαί-
νομεν. Εἰ μή τι σὺ λέγεις ἕτερον, ὦ Λαμπρία· καὶ γὰρ
ἔναγχος ἧκέ τις φωνὴ πρὸς ἡμᾶς, ὡς σοῦ πολλὰ περὶ
τούτων ἐν Λεβαδείᾳ ξένοις διαλεχθέντος, ὧν οὐδὲν ὁ
διηγούμενος ἀκριβῶς διεμνημόνευε. »

« Μὴ θαυμάσῃς » ἔφην ἐγώ, « πολλαὶ γὰρ ἅμα πράξεις D
διὰ μέσου καὶ ἀσχολίαι συντυγχάνουσαι διὰ τὸ μαντείαν
εἶναι καὶ θυσίαν τοὺς λόγους διεσπαρμένους ἡμῖν καὶ
σποράδας ἐποίησαν. »

« Ἀλλὰ νῦν » ὁ Ἀμμώνιος ἔφη « καὶ σχολὴν ἄγοντας
ἀκροατὰς ἔχεις καὶ προθύμους τὰ μὲν ζητεῖν, τὰ δὲ
μανθάνειν ἔριδος ἐκποδὼν οὔσης καὶ φιλονεικίας ἁπάσης,
συγγνώμης δὲ παντὶ λόγῳ καὶ παρρησίας ὡς ὁρᾷς
δεδομένης. »

39 Ταῦτα δὴ καὶ τῶν ἄλλων συμπαρακαλούντων,
μικρὸν ἐγὼ σιωπήσας « καὶ μὴν ἀπὸ τύχης τινός, ὦ
Ἀμμώνιε, τοῖς τότε λόγοις αὐτὸς ἀρχήν τινα καὶ πάροδον
ἐνδέδωκας. Εἰ γὰρ αἱ διακριθεῖσαι σώματος ἢ μὴ μετα- E
σχοῦσαι τὸ παράπαν ψυχαὶ δαίμονές εἰσι κατὰ σὲ καὶ τὸν
θεῖον Ἡσίοδον

« ἁγνοὶ ἐπιχθόνιοι φύλακες θνητῶν ἀνθρώπων »,

διὰ τί τὰς ἐν τοῖς σώμασι ψυχὰς ἐκείνης τῆς δυνάμεως
ἀποστεροῦμεν, ᾗ τὰ μέλλοντα καὶ προγιγνώσκειν πεφύκασι
καὶ προδηλοῦν οἱ δαίμονες ; Οὔτε γὰρ δύναμιν οὔτε μέρος

431 C 12 Λεβαδείᾳ G : —δίᾳ ‖ 13 διεμνημόνευε υFJEB : —νευσε ‖ D 2 μαντείαν Bab. : —τεῖον ‖ 6 ἔχεις EB : ἔχει ‖ προθύμους Rei. : πρόθυμοι ‖ E 4 ἁγνοὶ : ἐσθλοὶ codd. Hesiodi.

une propriété ou un attribut quelconque qu'elles ne possédaient pas auparavant, c'est invraisemblable ; elles ont toujours les mêmes facultés, mais elles les ont à un degré moindre lorsqu'elles sont mêlées à un corps ; certaines de ces facultés sont alors complètement invisibles et cachées, les autres sont faibles ct obscures, inactives et lentes comme les regards à travers le brouillard ou les pas sur un sol détrempé ; elles ont besoin qu'on les traite longuement pour restaurer leur force propre, et aussi qu'on les débarrasse et les nettoie de ce qui les recouvrait. De même qu'il est faux de dire que le soleil, lorsqu'il sort des nuages, devient brillant, puisqu'il l'est toujours et que la brume seulement nous le fait apparaître obscur et sombre, de même l'âme n'acquiert pas le don prophétique lorsqu'elle sort du corps comme d'un nuage ; elle le possédait déjà, mais elle est aveuglée à cause de son union et de sa fusion avec l'élément mortel.

Il n'y a rien là qui doive susciter l'étonnement ou le doute, puisque nous voyons par exemple cette faculté de l'âme appelée la mémoire, qui est comme la contrepartie de la divination, accomplir cette œuvre immense de retenir et de conserver les choses passées, disons mieux : les choses qui n'ont plus d'existence ; car, de ce qui fut il ne reste, il ne subsiste rien ; tout apparaît et disparaît en un même moment, qu'il s'agisse des actes, des paroles ou des sentiments ; le temps comme un fleuve emporte tout. Mais cette faculté de l'âme, par je ne sais quel moyen, parvient à saisir ce qui n'est plus pour lui conférer une forme et une substance. Un oracle rendu aux Thessaliens au sujet d'Arnè[1] leur enjoignait de dire :

« Ce que le sourd entend et ce que voit l'aveugle » :

1. Arnè figure comme ville béotienne dans le catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*, 2, 507. Thucydide, 1, 12, dit que les Béotiens en furent chassés par les Thessaliens soixante ans après la prise de Troie. Cf. Parke-Wormell, *The delphic oracle*, 2, n°s 310 et 311.

οὐδὲν ἐπιγίγνεσθαι ταῖς ψυχαῖς, ὅταν ἀπολίπωσι τὸ σῶμα,
μὴ κεκτημέναις πρότερον εἰκός ἐστιν· ἀλλ' ἀεὶ μὲν ἔχειν,
ἔχειν δὲ φαυλότερα τῷ σώματι μεμιγμένας, καὶ τὰ μὲν
ὅλως ἄδηλα καὶ κεκρυμμένα, τὰ δ' ἀσθενῆ καὶ ἀμαυρὰ
καὶ τοῖς δι' ὁμίχλης ὁρῶσιν ἢ κινουμένοις ἐν ὑγρῷ παρα- F
πλησίως δύσεργα καὶ βραδέα καὶ πολλὴν ποθοῦντα
θεραπείαν τοῦ οἰκείου καὶ ἀνάληψιν, ἀφαίρεσιν δὲ καὶ
κάθαρσιν τοῦ καλύπτοντος. Ὥσπερ γὰρ ὁ ἥλιος οὐχ
ὅταν διαφύγῃ τὰ νέφη γίγνεται λαμπρός, ἀλλ' ἔστι μὲν
ἀεί, φαίνεται δ' ἡμῖν ἐν ὁμίχλῃ δυσφαὴς καὶ ἀμαυρός,
οὕτως ἡ ψυχὴ τὴν μαντικὴν οὐκ ἐπικτᾶται δύναμιν 432
ἐκβᾶσα τοῦ σώματος ὥσπερ νέφους, ἀλλ' ἔχουσα καὶ
νῦν τυφλοῦται διὰ τὴν πρὸς τὸ θνητὸν ἀνάμιξιν αὐτῆς
καὶ σύγχυσιν.

Οὐ δεῖ δὲ θαυμάζειν οὐδ' ἀπιστεῖν ὁρῶντας, εἰ μηδὲν
ἄλλο, τῆς ψυχῆς τὴν ἀντίστροφον τῇ μαντικῇ δύναμιν,
ἣν μνήμην καλοῦμεν, ἡλίκον ἔργον ἀποδείκνυται τὸ
σῴζειν τὰ παρῳχημένα καὶ φυλάττειν, μᾶλλον δὲ ⟨τὰ
μηκέτ'⟩ ὄντα· τῶν γὰρ γεγονότων οὐδὲν ἔστιν οὐδ'
ὑφέστηκεν, ἀλλ' ἅμα γίγνεται πάντα καὶ φθείρεται, καὶ
πράξεις καὶ λόγοι καὶ παθήματα, τοῦ χρόνου καθάπερ
ῥεύματος ἕκαστα παραφέροντος· αὕτη δὲ τῆς ψυχῆς ἡ B
δύναμις οὐκ οἶδ' ὅντινα τρόπον ἀντιλαμβανομένη τοῖς
μὴ παροῦσι φαντασίαν καὶ οὐσίαν περιτίθησιν. Ὁ μὲν
γὰρ Θεσσαλοῖς περὶ Ἄρνης δοθεὶς χρησμὸς ἐκέλευε
φράζειν

«κωφοῦ τ' ἀκοὴν τυφλοῖό τε δέρξιν»,

431 F 4 καλύπτοντος Emp. : κωλύοντος ὅτι ἡ ψυχὴ καὶ συνδεδεμένη τῷ σώματι τὴν προγνωστικὴν ἔχει δύναμιν, ἐκτυφλοῦται δὲ διὰ τὴν πρὸς τὸ γεῶδες ἀνάκρασιν τοῦ σώματος J κλέπτοντος cet. ‖ 6 δυσφαὴς : —φανὴς GJ ‖ 432 A 8-9 τὰ μηκέτ' add. Schw. ‖ B 1 παραφέροντος : περιφ— J ‖ 4 Ἄρνης Turn. : ἄννης.

la mémoire justement nous permet d'entendre ce qui ne peut être entendu et de voir ce qui ne peut être vu. C'est pourquoi, comme je le disais, il n'est pas étonnant que l'âme, s'emparant des choses qui ne sont plus, saisisse aussi par avance beaucoup de celles qui ne sont pas encore, d'autant que celles-ci lui conviennent davantage et qu'elle a plus d'affinités à leur égard ; en effet elle se jette et s'élance vers l'avenir, tandis qu'elle se dégage des faits passés et accomplis et n'y tient que par le souvenir.

Causes matérielles de la divination : le fluide prophétique

40 Cette faculté est donc innée dans les âmes, mais, dépourvue de clarté, elle ne leur fournit que des images indistinctes. Pourtant, en certaines âmes, il arrive souvent qu'elle s'épanouisse et resplendisse dans les songes ou à l'heure de la mort, soit que le corps, dans ces circonstances, se trouve purifié, soit qu'il acquière une disposition particulière, favorable à la divination : l'âme donne alors congé à sa faculté pensante et raisonnante et se dégage de l'impression des objets présents pour s'appliquer à la représentation irrationnelle de l'avenir[1]. Car il est faux de prétendre, comme le fait Euripide, que
« Le bon devin est l'homme habile aux conjectures »[2] :
celui-ci en effet est un homme plein de sens qui suit pas à pas la partie raisonnable de son âme et les indications par lesquelles elle le guide conformément à la vraisemblance, tandis qu'au contraire la faculté divinatrice, semblable à une table rase, privée par elle-même de toute raison et de toute détermination, mais apte à recevoir les impressions de l'imagination et des pressentiments, parvient, sans le secours du raisonnement, à saisir l'avenir, d'autant mieux qu'elle se détache davantage du moment présent. Il se produit alors en elle une extase, par suite du tempérament ou de la disposition du corps qui se trouve soumis à un changement, et c'est ce que nous appelons l'enthousiasme[3].

Or le corps possède quelquefois par lui-même une

ἡ δὲ μνήμη καὶ κωφῶν πραγμάτων ἀκοὴ καὶ τυφλῶν ὄψις ἡμῖν ἐστιν. Ὅθεν, ὡς ἔφην, οὐκ ἔστι θαυμαστὸν εἰ κρατοῦσα τῶν μηκέτ' ὄντων προλαμβάνει πολλὰ τῶν μηδέπω γεγονότων· ταῦτα γὰρ αὐτῇ μᾶλλον προσήκει καὶ τούτοις συμπαθής ἐστι· καὶ γὰρ ἐπιβάλλεται καὶ προτίθεται πρὸς τὰ μέλλοντα καὶ ⟨τῶν⟩ παρῳχημένων καὶ τέλος ἐχόντων ἀπήλλακται πλὴν τοῦ μνημονεύειν.

40 Ταύτην οὖν ἔχουσαι τὴν δύναμιν αἱ ψυχαὶ σύμφυτον μέν, ἀμυδρὰν δὲ καὶ δυσφάνταστον, ὅμως ἐξανθοῦσι C
πολλάκις καὶ ἀναλάμπουσιν ἔν τε τοῖς ἐνυπνίοις καὶ περὶ τὰς τελευτὰς ἔνιαι καθαροῦ γιγνομένου τοῦ σώματος ἤ τινα κρᾶσιν οἰκείαν πρὸς τοῦτο λαμβάνοντος, ὥστε τὸ λογιστικὸν καὶ φροντιστικὸν ἀνίεσθαι καὶ ἀπολύεσθαι τῶν παρόντων, ⟨τῷ⟩ ἀλόγῳ καὶ φανταστικῷ τοῦ μέλλοντος ἐπιστρεφόμεναι. Οὐ γάρ, ὡς ὁ Εὐριπίδης φησί, « μάντις ἄριστος ὅστις εἰκάζει καλῶς », ἀλλ' οὗτος ἔμφρων μὲν ἀνὴρ καὶ τῷ νοῦν ἔχοντι τῆς ψυχῆς καὶ μετ' εἰκότος ἡγουμένῳ καθ' ὁδὸν ἑπόμενος, τὸ δὲ μαντικὸν ὥσπερ γραμματεῖον ἄγραφον καὶ ἄλογον καὶ ἀόριστον ἐξ αὑτοῦ, D
δεκτικὸν δὲ φαντασιῶν πάθεσι καὶ προαισθήσεων, ἀσυλλογίστως ἅπτεται τοῦ μέλλοντος, ὅταν ἐκστῇ μάλιστα τοῦ παρόντος. Ἐξίσταται δὲ κράσει καὶ διαθέσει τοῦ σώματος ἐν μεταβολῇ γιγνομένου, ὃν ἐνθουσιασμὸν καλοῦμεν.

Αὐτὸ μὲν οὖν ἐξ αὑτοῦ τὸ σῶμα τοιαύτην οὐ πολλάκις

432 B 9 post ὄντων add. Wil. ἡ ψυχὴ ‖ 12 τῶν add. Stegmann ‖ 14 αἱ B : om. cet. ‖ C 2 ἀναλάμπουσιν E : ἀναλαμβάνουσιν ‖ 3 τελευτὰς GυJ : τελετὰς ‖ 4 ὥστε Poh. : ᾗ ‖ 6 τῷ add. Wytt. ‖ 7 ἐπιστρεφόμεναι Wytt. : —φομένας ‖ 8 ἔμφρων Mez. : ὁμόφρων ‖ D 2 φαντασιῶν Mez. : —αστῶν J —αστὴν cet. ‖ 2-3 ἀσυλλογίστως : —τοις GFΠB ‖ 5 γιγνομένου Bab. : —όμενον ‖ 7 οὐ GυJ : om. cet.

telle propriété, mais rarement. C'est la terre qui fait jaillir pour les hommes les sources de nombreux états particuliers, les uns extatiques, maladifs ou mortels, les autres sains, utiles et salutaires, comme cela apparaît clairement à ceux qui en font l'expérience, mais l'effluve ou le souffle divinatoire est le plus divin et le plus saint, qu'il se propage soit directement par l'air, soit par l'intermédiaire d'un liquide. En se communiquant au corps, il suscite dans l'âme une disposition insolite et étrange, dont le caractère propre, difficile à définir nettement, se laisse du moins conjecturer de plusieurs manières par la raison. Il est probable que ce fluide, par la chaleur et la dilatation qu'il produit, ouvre certains pores qui donnent entrée aux images de l'avenir[1], à la façon des vapeurs du vin qui, lorsqu'elles montent à la tête, provoquent dans l'âme de nombreux mouvements et révèlent des pensées tenues jusque-là dissimulées et secrètes[2].

« Car le délire et les transports bachiques
Au don de prophétie ajoutent tant de force ! »,

suivant Euripide[3] : l'âme alors échauffée et brûlante repousse loin d'elle cette réserve que la prudence humaine inspire fréquemment de façon à écarter ou à éteindre l'enthousiasme.

41 On peut dire encore, non sans motif, que la dessiccation qui accompagne l'échauffement rend le fluide plus subtil et lui confère une pureté comparable à celle de l'éther, car « c'est l'âme sèche qui est aussi la meilleure » au dire d'Héraclite[4], tandis que l'humidité émousse la vue et l'ouïe et même, mélangée à l'air et placée au contact des miroirs, enlève à ceux-ci leur brillant et leur éclat[5].

1. On décèle ici l'influence probable de la physique de Démocrite et de sa théorie des effluves et des pores : cf. A. Delatte, *L'Ant. class.*, 1934, 56.

ἴσχει διάθεσιν· ἡ δέ γῆ πολλῶν μὲν ἄλλων δυνάμεων πηγὰς ἀνίησιν ἀνθρώποις τὰς μὲν ἐκστατικὰς καὶ νοσώδεις καὶ θανατηφόρους, τὰς δὲ χρηστὰς καὶ προσηνεῖς καὶ ὠφελίμους, ὡς δῆλαι γίγνονται πείρᾳ προστυγχάνουσι, τὸ δὲ μαντικὸν ῥεῦμα καὶ πνεῦμα θειότατόν ἐστι καὶ ὁσιώτατον, ἄν τε καθ' ἑαυτὸ δι' ἀέρος ἄν τε μεθ' ὑγροῦ νάματος ἀναφέρηται. Καταμιγνύμενον γὰρ εἰς τὸ σῶμα E
κρᾶσιν ἐμποιεῖ ταῖς ψυχαῖς ἀήθη καὶ ἄτοπον, ἧς τὴν ἰδιότητα χαλεπὸν εἰπεῖν σαφῶς, εἰκάσαι δὲ πολλαχῶς ὁ λόγος δίδωσι. Θερμότητι γὰρ καὶ διαχύσει πόρους τινὰς ἀνοίγειν φανταστικοὺς τοῦ μέλλοντος εἰκός ἐστιν, ὡς οἶνος ἀναθυμιαθεὶς ἐγείρει πολλὰ κινήματα καὶ λόγους ἀποκειμένους καὶ λανθάνοντας ἀποκαλύπτει·

« τὸ γὰρ βακχεύσιμον
καὶ τὸ μανιῶδες μαντικὴν πολλὴν ἔχει »

κατ' Εὐριπίδην, ὅταν ἔνθερμος ἡ ψυχὴ γενομένη καὶ πυρώδης ἀπώσηται τὴν εὐλάβειαν, ἣν ἡ θνητὴ φρόνησις ἐπάγουσα πολλάκις ἀποστρέφει καὶ κατασβέννυσι τὸν F
ἐνθουσιασμόν.

41 Ἅμα δ' ἄν τις οὐκ ἀλόγως καὶ ξηρότητα φαίη μετὰ τῆς θερμότητος ἐγγιγνομένην λεπτύνειν τὸ πνεῦμα καὶ ποιεῖν αἰθερῶδες καὶ καθαρόν· « αὔτη » γάρ « ξηρὴ ψυχὴ ⟨καὶ ἀρίστη⟩ » καθ' Ἡράκλειτον, ὑγρότης δ' οὐ μόνον ὄψιν ἀμβλύνει καὶ ἀκοήν, ἀλλὰ καὶ κατόπτρων θιγοῦσα καὶ μιχθεῖσα πρὸς ἀέρας ἀφαιρεῖ τὴν λαμπρότητα καὶ τὸ 433
φέγγος.

432 D 11 δῆλαι Turn. : —λα ‖ 13 ὁσιώτατον : θαυμασιώτατον GυJ ‖ E 1 ἀναφέρηται Bern. : ἀφαιρῆται ‖ 6 ἀναθυμιαθεὶς : ἅμα θυμηθεὶς Γ ‖ ἐγείρει Wytt. : ἕτερα ‖ 9 μαντικὴν GυJ : μαντευτικὴν ‖ F 5 αὔτη : αὐγὴ Clem. Al. αὔη Diels ‖ ξηρὴ Stob. : —ρὰ ‖ 6 καὶ ἀρίστη nos add. e Vita Romuli, 28, 9 ‖ 433 A 1 μιχθεῖσα Emp. : μῖχος καί.

D'un autre côté, tout au contraire, il n'est pas impossible que ce soit par la réfrigération et la condensation du fluide que se tend et s'aiguise la partie prophétique de l'âme, de même que le fer se durcit par la trempe[1]. Comme l'étain fondu avec le cuivre donne à ce métal lâche et poreux plus de cohésion et plus de densité en même temps qu'il le rend plus brillant et plus net[2], rien n'empêche non plus que l'exhalaison divinatoire, ayant une affinité et une parenté avec les âmes, remplisse, groupe et ajuste leurs manques. Certaines substances ont ainsi du rapport et des affinités avec certaines autres : par exemple la fève mélangée à la pourpre ou le nitre mélangé à l'écarlate semble en augmenter l'action colorante[3], et

« Le lin revêt l'éclat brillant de l'écarlate »,

comme l'a dit Empédocle[4]. Ainsi, à propos du Cydnos et du couteau sacré d'Apollon qui se trouve à Tarse, nous t'avons entendu dire, mon cher Démétrios[5], que le Cydnos ne nettoie aucun autre fer que celui-là et que ce couteau n'est nettoyé par aucune autre eau que celle-là. Ainsi enfin, à Olympie, pour agglomérer et fixer la cendre que l'on applique sur l'autel, on y verse de l'eau de l'Alphée et, si l'on essaie d'employer l'eau de n'importe quel autre fleuve, on ne parvient pas à lier cette cendre ni à la faire adhérer[6].

42 Il ne faut donc pas s'étonner que, parmi tant d'exhalaisons que la terre fait jaillir, celles d'ici soient les seules à disposer les âmes à l'enthousiasme et à la révélation de l'avenir. Et la tradition assurément est d'accord avec cette opinion. On raconte en effet qu'ici la vertu propre du lieu se manifesta pour la

1. Cette troisième explication de l'action du πνεῦμα est « spécifiquement stoïcienne » d'après A. Delatte, *L'Ant. class.*, 1934, 55.
2. Pour cette comparaison avec l'alliage qui produit le bronze, cf. Aristote, *De gener. anim.*, 2, 8.
3. Cf. Pline, *N.H.*, 31, 110, et voir H. Blümner, *Techn. und Termin. der Gewerbe und Künste...*, 2e éd., 1, 244-246.
4. Cf. Diels, *Fr. Vorsokr.*, 1, n° 93.

Τοὐναντίον τε πάλιν αὖ περιψύξει τινὶ καὶ πυκνώσει τοῦ πνεύματος οἷον βαφῇ σίδηρον τὸ προγνωστικὸν μόριον ἐντείνεσθαι καὶ στομοῦσθαι τῆς ψυχῆς οὐκ ἀδύνατόν ἐστι. Καὶ μὴν ὡς ὁ κασσίτερος μανὸν ὄντα καὶ πολύπορον τὸν χαλκὸν ἐντακεὶς ἅμα μὲν ἔσφιγξε καὶ κατεπύκνωσεν, ἅμα δὲ λαμπρότερον ἀπέδειξε καὶ καθαρώτερον, οὕτως οὐδὲν ἀπέχει τὴν μαντικὴν ἀναθυμίασιν οἰκεῖόν τι ταῖς ψυχαῖς καὶ συγγενὲς ἔχουσαν, ἀναπληροῦν τὰ μανὰ καὶ συνέχειν ἐναρμόττουσαν. Ἄλλα γὰρ ἄλλοις οἰκεῖα καὶ πρόσφορα, καθάπερ τῆς μὲν πορφύρας ὁ κύαμος, τῆς δὲ B
κόκκου τὸ νίτρον δοκεῖ τὴν βαφὴν αὔξειν μεμιγμένον ·

« βύσσῳ δὲ γλαυκῆς κόκκου καταμίσγεται ἀκτίς »,

ὡς Ἐμπεδοκλῆς εἴρηκε. Περὶ δὲ τοῦ Κύδνου καὶ τῆς ἱερᾶς τοῦ Ἀπόλλωνος ἐν Ταρσῷ μαχαίρας, ὦ φίλε Δημήτριε, σοῦ λέγοντος ἠκούομεν, ὡς ⟨οὔθ'⟩ ὁ Κύδνος ἄλλον ἐκκαθαίρει σίδηρον ⟨ἢ⟩ ἐκεῖνον οὔθ' ὕδωρ ἄλλο τὴν μάχαιραν ἢ ἐκεῖνο · καθάπερ ἐν Ὀλυμπίᾳ τὴν τέφραν προσπλάττουσι τῷ βωμῷ καὶ περιπηγνύουσιν ἐκ τοῦ Ἀλφειοῦ παραχέοντες ὕδωρ, ἑτέρῳ δὲ πειρώμενοι ποταμῷ οὐδενὶ δύνανται συναγαγεῖν οὐδὲ κολλῆσαι τὴν τέφραν. C

42 Οὐ θαυμαστέον οὖν εἰ πολλὰ τῆς γῆς ἄνω ῥεύματα μεθιείσης, ταῦτα μόνα τὰς ψυχὰς ἐνθουσιαστικῶς διατίθησι καὶ φαντασιαστικῶς τοῦ μέλλοντος. Ἀμέλει δὲ καὶ τὰ τῆς φήμης συνᾴδει τῷ λόγῳ · καὶ γὰρ ἐνταῦθα τὴν περὶ

433 A 4 τοῦ A : καὶ ‖ βαφῇ : —φῆς G^2υFα ‖ σίδηρον Kronenberg : σιδήρου ‖ 5 ἐντείνεσθαι Wytt. : ἐγγίνεσθαι ‖ 6 ὁ ΓB : om. cet. ‖ πολύπορον : —πυρον Γα ‖ 7 ἐντακεὶς G^4 : ἐκταθεὶς J^3 ἐκτάσεις υF^1 ἐκτάσει G ‖ 10 συγγενὲς : συνεχὲς J ‖ B 2 αὔξειν Wytt. : ἄγειν ‖ 3 κόκκου Xyl. : κρόκου F κρόκον ΠB κρόνου Gυ ‖ ἀκτίς : ἀκτῆς Wil. ‖ 4 Κύδνου E : κυάμου ‖ 6 οὔθ' add. Mad. ‖ ἄλλον Emp. : μᾶλλον ‖ 7 ἢ add. Emp. ‖ 10 ἑτέρῳ ... ποταμῷ : —ρων... —μῶν Schellens ‖ C 4 φαντασιαστικῶς : φανταστικῶς Γ ‖ ἀμέλει Wytt. : ἀμαχεί.

première fois lorsqu'un berger, après y être tombé par hasard, se mit à proférer des paroles inspirées ; tout d'abord ceux qui se trouvaient là s'en moquèrent, mais plus tard, lorsque les prédictions de cet homme se furent réalisées, on en conçut de l'admiration. Les plus savants des Delphiens disent que le nom de ce berger s'est conservé et qu'il s'appelait Corétas[1].

Pour moi, je crois qu'il y a entre l'âme et le fluide prophétique tout à fait le même rapport et la même liaison qu'entre l'œil et la lumière, qui sont de nature complémentaire : bien que l'œil possède la faculté de voir, il ne peut aucunement l'exercer sans la lumière[2], et de même le don prophétique, qui est comme l'œil de l'âme, a besoin d'un agent approprié qui l'éveille et l'anime. Aussi la plupart des hommes d'autrefois croyaient-ils qu'Apollon et le Soleil sont un seul et même dieu. Mais ceux qui connaissaient et révéraient le beau et savant principe de l'analogie conjecturaient que la relation du corps à l'âme, de l'œil à l'intelligence, de la lumière à la vérité est aussi celle qui existe entre l'essence du soleil et la nature d'Apollon, et ils montraient que l'astre est une émanation et un effet que le dieu, sans cesse existant, produit sans cesse. Car la faculté de voir, dans le domaine des sens, est éveillée, excitée et mise en branle par le soleil, de même que le don prophétique l'est, dans l'âme, par Apollon.[3]

43 Ceux qui pourtant estimaient que c'est un seul et même dieu ont eu raison d'attribuer cet oracle conjointement à Apollon et à la Terre[4], dans la pensée que c'est le soleil qui permet à la terre, par les influences et la température qu'il lui communique, d'exhaler les vapeurs divinatoires. Or, en ce qui concerne la terre elle-même, de même qu'Hésiode, plus avisé que certains philosophes, l'a appelée

« De l'univers assise inébranlable »[5],

nous la considérons nous aussi comme éternelle et impérissable, mais les propriétés qu'elle possède,

τὸν τόπον δύναμιν ἐμφανῆ γενέσθαι πρῶτον ἱστοροῦσιν
νομέως τινὸς ἐμπεσόντος κατὰ τύχην, εἶτα φωνάς ἀναφέ-
ροντος ἐνθουσιώδεις, ὧν τὸ μὲν πρῶτον οἱ παραγενόμενοι
κατεφρόνουν, ὕστερον δὲ γενομένων ὧν προεῖπεν ὁ ἄνθρω-
πος ἐθαύμασαν. Οἱ δὲ λογιώτατοι Δελφῶν καὶ τοὔνομα
τοῦ ἀνθρώπου διαμνημονεύοντες Κορήταν λέγουσιν. D

Ἐμοὶ δὲ δοκεῖ μάλιστα τοιαύτην πρὸς τὸ μαντικὸν
πνεῦμα λαμβάνειν σύγκρασιν ψυχὴ καὶ σύμπηξιν, οἵαν
πρὸς τὸ φῶς ἡ ὄψις ὁμοιοπαθὲς γιγνόμενον· ὀφθαλμοῦ
τε γὰρ ἔχοντος τὴν ὁρατικὴν δύναμιν οὐδὲν ἄνευ φωτὸς
ἔργον ἐστίν, ψυχῆς τε τὸ μαντικὸν ὥσπερ ὄμμα δεῖται
τοῦ συνεξάπτοντος οἰκείου καὶ συνεπιθήγοντος. Ὅθεν οἱ
μὲν πολλοὶ τῶν προγενεστέρων ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν ἡγοῦντο
θεὸν Ἀπόλλωνα καὶ ἥλιον· οἱ δὲ τὴν καλὴν καὶ σοφὴν
ἐπιστάμενοι καὶ τιμῶντες ἀναλογίαν, ὅπερ σῶμα πρὸς
ψυχήν, ὄψις δὲ πρὸς νοῦν, φῶς δὲ πρὸς ἀλήθειάν ἐστι, τοῦτο
τὴν ἡλίου δύναμιν εἴκαζον εἶναι πρὸς τὴν Ἀπόλλωνος E
φύσιν, ἔκγονον ἐκείνου καὶ τόκον ὄντος ἀεὶ γιγνόμενον
ἀεὶ τοῦτον ἀποφαίνοντες. Ἐξάπτει γὰρ καὶ προάγεται καὶ
συνεξορμᾷ τῆς αἰσθήσεως τὴν ὁρατικὴν δύναμιν οὗτος ὡς
τῆς ψυχῆς τὴν μαντικὴν ἐκεῖνος.

43 Οἱ μέντοι δοξάζοντες ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν θεὸν εἶναι,
εἰκότως Ἀπόλλωνι καὶ Γῇ κοινῶς ἀνέθεσαν τὸ χρηστήριον,
οἰόμενοι τὴν διάθεσιν καὶ κρᾶσιν ἐμποιεῖν τῇ γῇ τὸν
ἥλιον, ἀφ᾽ ἧς ἐκφέρεται τὰς μαντικὰς ἀναθυμιάσεις. Αὐτὴν
μὲν οὖν τὴν γῆν ὥσπερ Ἡσίοδος ἐνίων φιλοσόφων βέλτιον
διανοηθείς « πάντων ἕδος ἀσφαλές » προσεῖπεν, οὕτω F
καὶ ἡμεῖς καὶ ἀίδιον καὶ ἄφθαρτον νομίζομεν· τῶν δὲ περὶ

433 D 3 λαμβάνειν : —νει υFJα^1 ‖ 10 ὅπερ BE : ὅπως ‖ E 2 ὄντος : —τως G^{2}E ‖ 3 ἀποφαίνοντες G^{1}B : —τος ‖ προάγεται : προσά— G ‖ 4 οὗτος : οὕτως G^{3}FJB ‖ 9 ἐκφέρεται : —ρεσθαι Xyl. ‖ F 1 προσεῖπεν : —ειπεῖν ΓΠ.

selon toute apparence, tantôt se font jour, tantôt disparaissent ici ou là suivant un mouvement de flux et de reflux et subissent plusieurs fois, comme en un cycle, de tels changements périodiques dans toute la suite des temps, ainsi que nous pouvons le conjecturer par les phénomènes que nous observons. Des lacs, des fleuves et, plus souvent, des sources chaudes tantôt s'éclipsent et disparaissent complètement, tantôt, pour ainsi dire, s'esquivent et s'engloutissent, pour reparaître ensuite, longtemps après, aux mêmes lieux ou à proximité. Nous connaissons des mines qui ont récemment cessé d'exister : ainsi les mines d'argent de l'Attique[1] et la mine de cuivre de l'Eubée, grâce à laquelle on fabriquait des épées forgées à froid dont Eschyle fait mention :

« Il saisit son épée eubéenne, acérée. »[2]

Je citerai encore la carrière de Carystos : il n'y a pas longtemps qu'elle a cessé de produire cette substance minérale et molle qui s'enroule en filaments ; car je pense que certains d'entre vous ont vu des essuie-mains, des filets et des résilles provenant de là : ce sont des objets incombustibles, qu'il suffit, lorsqu'ils ont été salis par l'usage, de jeter dans la flamme pour leur rendre leur éclat et leur pureté ; aujourd'hui cette substance a disparu : à peine en reste-t-il quelques fibres clairsemées, pareilles à des nerfs ou à des cheveux, qui serpentent çà et là parmi les couches rocheuses[3].

44 Or, tous ces phénomènes, l'école d'Aristote déclare qu'ils sont produits au sein de la terre par les exhalaisons et que, s'ils disparaissent, changent de lieu et surgissent à nouveau, c'est nécessairement en liaison avec elles. De même en ce qui concerne les vapeurs

1. Cf. E. Ardaillon, *Les mines du Laurion...*, 159-165 : la décadence des mines d'argent du Laurion avait commencé dès le IIIe siècle avant J.-C., et bientôt l'exploitation en fut complètement abandonnée, cf. Strabon, 9, 1, 23, et Paus., 1, 1, 1.

αὐτὴν δυνάμεων πῇ μὲν ἐκλείψεις, πῇ δὲ γενέσεις, ἀλλαχοῦ δὲ μεταστάσεις καὶ μεταρροίας ἀλλαχόθεν εἰκός ἐστι συμβαίνειν, καὶ κυκλεῖν ἐν αὐτῇ τὰς τοιαύτας ἐν τῷ χρόνῳ παντὶ πολλάκις περιόδους, ὡς ἔστι τεκμαίρεσθαι τοῖς φαινομένοις. Λιμνῶν τε γὰρ γεγόνασι καὶ ποταμῶν, ἔτι δὲ πλείονες ναμάτων θερμῶν ὅπου μὲν ἐκλείψεις καὶ φθοραί παντάπασιν, ὅπου δ' οἷον ἀποδράσεις καὶ καταδύσεις, εἶτα πάλιν ἥκει διὰ χρόνων ἐπιφαινόμεν' ⟨ἐν⟩ 434
τοῖς αὐτοῖς ⟨τόποις⟩ ἢ πλησίον ὑπορρέοντα· καὶ μετάλλων ἴσμεν ἐξαμαυρώσεις γεγονέναι καινάς, ὡς τῶν περὶ τὴν Ἀττικὴν ἀργυρείων καὶ τῆς ἐν Εὐβοίᾳ χαλκίτιδος ἐξ ἧς ἐδημιουργεῖτο τὰ ψυχρήλατα τῶν ξιφῶν, ὡς Αἰσχύλος εἴρηκε·

« λαβὼν γὰρ αὐτόθηκτον Εὐβοικὸν ξίφος ».

Ἡ δ' ἐν Καρύστῳ πέτρα χρόνος οὐ πολὺς ἀφ' οὗ πέπαυται μηρύματα λίθων μαλακὰ ⟨καὶ⟩ νηματώδη συνεκφέρουσα. Καὶ γὰρ ὑμῶν ἑωρακέναι τινὰς οἴομαι χειρόμακτρα καὶ δίκτυα καὶ κεκρυφάλους ἐκεῖθεν οὔ τι πυρὶ καιομένους ἀλλ' ὅσ' ἂν ῥυπανθῇ χρωμένων, ἐμβαλόντες εἰς φλόγα λαμπρὰ καὶ διαφανῆ κομίζονται· νῦν B
δ' ἠφάνισται καὶ μόλις οἷον ἶνες ἢ τρίχες ἀραιαὶ διατρέχουσιν ἐν τοῖς μετάλλοις.

44 Καίτοι πάντων τούτων οἱ περὶ Ἀριστοτέλην δημιουργὸν ἐν τῇ γῇ τὴν ἀναθυμίασιν ἀποφαίνουσιν, ᾗ καὶ συνεκλείπειν καὶ συμμεθίστασθαι καὶ συνεξανθεῖν πάλιν τὰς τοιαύτας φύσεις ἀναγκαῖόν ἐστι. Ταὐτὰ δὴ περὶ

434 A 1 ἥκει Emp. : ἐκεῖ ‖ ἐπιφαινόμεν' ἐν Kronenberg : ἐπιφαινομένη (ἐπιφερόμενα B) ‖ 2 τόποις add. Xyl. ‖ 3 ἴσμεν Turn. : τὸ μὲν ‖ καινὰς B : κενὰς ‖ 4 ἀργυρείων Anon. : —ρίων ‖ 8 Ἡ ... πέτρα Turn. : τῆς ... πεῖρας ‖ 9 καὶ add. Stegmann ‖ νηματώδη : δειματώδη Γ δεινηματώδη J ‖ 11 οὔ τι Bern. : οὔτε ‖ 12 πυρὶ καιομένους J : περικαι— ‖ ὅσ' : ὅσον J ‖ B 4 Καίτοι Xyl. : καὶ οἱ ΓJα καὶ cet. ‖ 7 Ταὐτὰ Turn. : ταῦτα.

prophétiques, il faut bien comprendre que la force qu'elles possèdent n'est pas éternelle, ni exempte de vieillesse, mais au contraire sujette à des altérations[1]. Il est vraisemblable en effet que des pluies diluviennes les étouffent, que la foudre en tombant les dissipe et surtout qu'après les tremblements de terre, qui entraînent des affaissements et des exhaussements dans les profondeurs du sol, ces vapeurs se trouvent déviées ou même complètement refoulées. C'est ainsi qu'en ce lieu où nous sommes subsistent, dit-on, les traces du grand séisme qui renversa cette ville[2]. On rapporte aussi qu'à Orchomène, à la suite d'une épidémie qui fit périr beaucoup de monde, l'oracle de Tirésias disparut entièrement, et il est resté en effet oisif et muet jusqu'à nos jours[3]. Si des accidents pareils sont arrivés, comme on le dit, aux oracles de Cilicie, personne ne pourrait mieux que toi, Démétrios, nous éclairer sur ce point[4]. »

L'oracle de Mopsos

45 « J'ignore, répondit Démétrios, ce qu'il en est actuellement, car voici longtemps déjà, comme vous le savez, que je voyage loin de mon pays. Lorsque j'étais là-bas, l'oracle de Mopsos et celui d'Alphilochos étaient toujours florissants[5]. A propos de celui de Mopsos, je puis même citer un fait des plus merveilleux, dont j'ai été témoin. Le gouverneur de Cilicie n'avait pas d'opinion arrêtée à l'égard des choses divines, son incrédulité, je pense, étant mal assurée (c'était par ailleurs un homme injuste et méchant), mais il se trouvait entouré de quelques Épicuriens qui, pour de belles raisons tirées de la physique, à ce qu'ils prétendaient, n'avaient que sarcasmes pour les croyances de ce genre. Il envoya donc à l'oracle, comme un espion chez l'ennemi, un affranchi porteur d'une tablette scellée, sur laquelle il avait écrit la question qu'il posait et que personne d'autre que lui ne connaissait. L'envoyé passa la nuit, suivant l'usage, dans le

1. Cf. Cicéron, *De divin.*, 1, 19 (38) : *Potest vis illa terrae, quae mentem Pythiae divino afflatu concitabat, evanuisse vetustate.*

μαντικῶν πνευμάτων διανοητέον ὡς οὐκ ἐχόντων ἀίδιον
οὐδ' ἀγήρω τὴν δύναμιν, ἀλλ' ὑποκειμένην μεταβολαῖς.
Καὶ γὰρ ὄμβρους ὑπερβάλλοντας εἰκός ἐστι κατασβεννύναι
καὶ κεραυνῶν ἐμπεσόντων διαφορεῖσθαι, μάλιστα δὲ τῆς
γῆς ὑποσάλου γιγνομένης καὶ λαμβανούσης ἰζήματα καὶ C
σύγχωσιν ἐν βάθει μεθίστασθαι τὰς ἀναθυμιάσεις ἢ
τυφλοῦσθαι τὸ παράπαν, ὥσπερ ἐνταῦθά φασι παραμένειν
τὰ περὶ τὸν μέγαν σεισμόν, ὃς καὶ τὴν πόλιν ἀνέτρεψεν. Ἐν
δ' Ὀρχομενῷ λέγουσι λοιμοῦ γενομένου πολλοὺς μὲν
ἀνθρώπους διαφθαρῆναι, τὸ δὲ τοῦ Τειρεσίου χρηστήριον
ἐκλιπεῖν παντάπασι καὶ μέχρι τοῦ νῦν ἀργὸν διαμένειν
καὶ ἄναυδον. Εἰ δὲ καὶ τοῖς περὶ Κιλικίαν ὅμοια παθεῖν
συμβέβηκε, ὡς ἀκούομεν, οὐδεὶς ἂν ἡμῖν, ὦ Δημήτριε,
σοῦ φράσειε σαφέστερον. »

45 Καὶ ὁ Δημήτριος « οὐκ οἶδ' ἔγωγε τά γε νῦν·
ἀποδημῶ γάρ, ὡς ἴστε, πάμπολυν ἤδη χρόνον· ἔτι δ' D
ἤκμαζεν ἐμοῦ παρόντος καὶ τὸ Μόψου καὶ τὸ Ἀμφιλόχου
μαντεῖον. Ἔχω δ' εἰπεῖν τῷ Μόψου παραγενόμενος πρᾶγμα
θαυμασιώτατον. Ὁ γὰρ ἡγεμὼν τῆς Κιλικίας αὐτὸς μὲν
ἀμφίδοξος ὢν ἔτι πρὸς τὰ θεῖα, δι' ἀσθένειαν ἀπιστίας
οἶμαι (τἆλλα γὰρ ἦν ὑβριστὴς καὶ φαῦλος), ἔχων δὲ περὶ
αὑτὸν Ἐπικουρείους τινὰς ⟨δι' αἰτίαν⟩ καλὴν δὴ καὶ
φυσιολόγον ἐνυβρίζοντας, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, τοῖς τοιού-
τοις, εἰσέπεμψεν ἀπελεύθερον οἷον εἰς πολεμίων κατά-
σκοπον ἐνσκευάσας, ἔχοντα κατεσφραγισμένην δέλτον,
ἐν ᾗ τὸ ἐρώτημα ἦν ἐγγεγραμμένον οὐδενὸς εἰδότος.
Ἐννυχεύσας οὖν ὁ ἄνθρωπος ὥσπερ ἔθος ἐστὶ τῷ σηκῷ E
καὶ κατακοιμηθεὶς ἀπήγγειλε μεθ' ἡμέραν ἐνύπνιον

434 C 2 σύγχωσιν Rei. : —χυ— || 7 ἐκλιπεῖν : ἐλλείπειν Γ || 11 τά γε Wytt. : τὰ δὲ || D 2 Μόψου : Μόμψου hic et infra ΓJ || 3 τῷ J : τὸ || 5 ὢν J : ὡς Γ om. cet. || 7 δι' αἰτίαν Bab. : τὴν || δὴ om. ΠΒ.

sanctuaire et s'y endormit, puis le lendemain il raconta qu'il avait eu le songe suivant[1] : il lui avait semblé voir un homme d'une grande beauté qui, se tenant près de lui, lui avait dit ce seul mot : « noir », et sans rien ajouter avait aussitôt disparu. Cela nous parut étrange et nous mit dans un grand embarras, mais le gouverneur en question, frappé de stupeur, se prosterna et, ouvrant la tablette, montra la question qui s'y trouvait écrite : « Dois-je te sacrifier un taureau blanc ou noir ? » Les Épicuriens en furent couverts de confusion ; le gouverneur accomplit le sacrifice et ne cessa plus de manifester sa piété à l'égard de Mopsos. »

Objection d'Ammonios

46 A ces mots Démétrios se tut. Comme je m'apprêtais à donner pour ainsi dire la conclusion de l'entretien, je tournai mes regards vers Philippe et Ammonios, qui étaient assis l'un près de l'autre ; il me sembla qu'ils avaient quelque chose à dire et je gardai encore le silence. C'est Ammonios qui prit la parole : « Lamprias, dit-il, Philippe a des remarques à faire sur les propos qui ont été tenus[2] : lui aussi, comme presque tout le monde[3], il pense que le dieu Apollon n'est pas différent du Soleil et qu'ils ne font qu'un. Mais la question qui, moi, me préoccupe, est plus grave et porte sur un plus grave sujet. Tout à l'heure, je ne sais comment, nous avons admis qu'il nous fallait absolument, par scrupule religieux, enlever la divination aux dieux pour l'attribuer à certains démons ; et maintenant, à ce qu'il semble, voici que nous en écartons ceux-ci à leur tour et que nous les chassons de l'oracle et du trépied, tandis que nous réduisons à des souffles, des vapeurs et des exhalaisons le principe, ou plutôt la substance et l'essence même de la divination. Or ces combinaisons, échauffements ou trempes de la matière, dont on a parlé, combien elles détournent encore davantage notre pensée des dieux et suggèrent une conception des causes comparable à celle qu'Euripide prête au Cyclope :

2. Ci-dessus, en 433 D-E.

τοιοῦτον. Ἄνθρωπον ἔδοξεν αὐτῷ καλὸν ἐπιστάντα
φθέγξασθαι τοσοῦτον « μέλανα » καὶ πλέον οὐδέν,
ἀλλ' εὐθὺς οἴχεσθαι. Τοῦθ' ἡμῖν μὲν ἄτοπον ἐφάνη καὶ
πολλὴν ἀπορίαν παρέσχεν, ὁ δ' ἡγεμὼν ἐκεῖνος ἐξεπλάγη
καὶ προσεκύνησεν καὶ τὴν δέλτον ἀνοίξας ἐπεδείκνυεν
ἐρώτημα τοιοῦτον γεγραμμένον « πότερόν σοι λευκὸν
ἢ μέλανα θύσω ταῦρον ; » Ὥστε καὶ τοὺς Ἐπικουρείους
διατραπῆναι, κἀκεῖνον αὐτὸν τήν τε θυσίαν ἐπιτελεῖν καὶ
σέβεσθαι διὰ τέλους Μόψον. » F

46 Ὁ μὲν οὖν Δημήτριος ταῦτ' εἰπὼν ἐσιώπησεν · ἐγὼ
δὲ βουλόμενος ὥσπερ τι κεφάλαιον ἐπιθεῖναι τῷ λόγῳ
πρὸς τὸν Φίλιππον αὖθις ἀπέβλεψα καὶ τὸν Ἀμμώνιον
ὁμοῦ καθημένους. Ἔδοξαν οὖν μοι βούλεσθαί τι διαλεχ-
θῆναι, καὶ πάλιν ἐπέσχον. Ὁ δ' Ἀμμώνιος « ἔχει μὲν »
ἔφη « καὶ Φίλιππος, ὦ Λαμπρία, περὶ τῶν εἰρημένων
εἰπεῖν · οἴεται γὰρ ὥσπερ οἱ πολλοὶ καὶ αὐτὸς οὐχ ἕτερον
εἶναι τὸν Ἀπόλλωνα θεόν, ἀλλὰ τῷ ἡλίῳ τὸν αὐτόν.
Ἡ δ' ἐμὴ μείζων ἀπορία καὶ περὶ μειζόνων · ἄρτι γὰρ
οὐκ οἶδ' ὅπως τῷ λόγῳ παρεχωρήσαμεν ἐκ τῶν θεῶν τὴν 435
μαντικὴν ἐς δαίμονάς τινας ἀτεχνῶς ἀποδιοπομπούμενοι.
Νυνὶ δέ μοι δοκοῦμεν αὐτοὺς πάλιν ἐκείνους ἐξωθεῖν καὶ
ἀπελαύνειν ἐνθένδε τοῦ χρηστηρίου καὶ τοῦ τρίποδος,
εἰς πνεύματα καὶ ἀτμοὺς καὶ ἀναθυμιάσεις τὴν τῆς μαντικῆς
ἀρχήν, μᾶλλον δὲ τὴν οὐσίαν αὐτὴν καὶ τὴν δύναμιν
ἀναλύοντες. Αἱ γὰρ εἰρημέναι κράσεις καὶ θερμότητες
αὗται καὶ στομώσεις ὅσῳ μᾶλλον ἀπάγουσι τὴν δόξαν
ἀπὸ τῶν θεῶν καί τινα τοιοῦτον ὑποβάλλουσι τῆς αἰτίας
ἐπιλογισμόν, οἵῳ ποιεῖ τὸν Κύκλωπα χρώμενον Εὐριπίδης, B

435 A 2 τινας GuJ : om. cet. || 9 ὑποβάλλουσι Gu : ἐπιβ—.

« La terre forcément, qu'elle le veuille ou non,
De l'herbe qu'elle enfante engraisse mes troupeaux. »[1]

Il n'y a qu'une différence : le Cyclope déclare qu'il ne sacrifie pas aux dieux, mais à lui-même et « à la divinité la plus grande qui soit : à son ventre »[2], tandis que nous, nous offrons des sacrifices et des prières en vue d'obtenir des oracles ; mais pourquoi agissons-nous ainsi, s'il est vrai que les âmes portent en elles-mêmes le don prophétique et que celui-ci soit mis en branle par un certain état de l'air ou de l'exhalaison? Et que signifie l'aspersion des victimes, ou l'interdiction de rendre des oracles lorsque la bête de sacrifice n'est pas secouée de tremblements et de frissons jusqu'aux extrémités des pattes pendant qu'on l'asperge? Car il ne suffit pas qu'elle remue la tête comme dans les autres sacrifices[3], il faut encore qu'elle tressaille et palpite en même temps de tous ses membres avec un bruit saccadé ; si ces symptômes ne se produisent pas, on déclare que l'oracle ne donne pas audience et l'on ne fait pas entrer la Pythie. Or il est raisonnable d'agir ainsi et de respecter cet usage si l'on reconnaît un dieu ou un démon pour principal auteur de la divination, mais non pas si tout se passe comme tu le dis, car l'exhalaison, que la victime soit ou non saisie de frissons, produira par sa présence l'enthousiasme et ne mettra pas seulement dans cet état l'âme de la Pythie, mais aussi l'âme de la première personne venue dont elle aura touché le corps. Dans ces conditions, il est absurde de n'employer qu'une seule femme à la divination et de lui rendre l'existence pénible en veillant à ce qu'elle reste toute sa vie pure et chaste[4]. Car ce Corétas qui, au dire des Delphiens, fit connaître le premier, pour y être tombé, la vertu de ce lieu, ne différait en rien, je suppose, des autres chevriers et bergers[5]. Ce récit d'ailleurs n'est-il pas une fable et une invention gratuite? Pour ma part, je le crois.

Quand je considère tous les bienfaits dont cet oracle

1. Euripide, *Cyclope*, 332 sq.

« ἡ γῆ δ' ἀνάγκῃ, κἂν θέλῃ κἂν μὴ θέλῃ,
τίκτουσα ποίαν τἀμὰ πιαίνει βοτά. »

Πλὴν ἐκεῖνος μὲν οὔ φησι θύειν τοῖς θεοῖς, ἀλλ' ἑαυτῷ
καὶ « τῇ μεγίστῃ γαστρὶ δαιμόνων », ἡμεῖς δὲ καὶ θύομεν
καὶ προσευχόμεθα τί παθόντες ἐπὶ τοῖς χρηστηρίοις, εἰ
δύναμιν μὲν ἐν ἑαυταῖς μαντικὴν αἱ ψυχαὶ κομίζουσιν,
ἡ δὲ κινοῦσα ταύτην ἀέρος τίς ἐστι κρᾶσις ἢ πνεύματος ;
Αἱ δὲ τῶν ἱερείων κατασπείσεις τί βούλονται, καὶ τὸ μὴ
θεμιστεύειν, ἐὰν μὴ τὸ ἱερεῖον ὅλον ἐξ ἄκρων σφυρῶν
ὑπότρομον γένηται καὶ κραδανθῇ κατασπενδόμενον ; Οὐ C
γὰρ ἀρκεῖ τὸ διασεῖσαι τὴν κεφαλὴν ὥσπερ ἐν ταῖς
ἄλλαις θυσίαις, ἀλλὰ πᾶσι δεῖ τοῖς μέρεσι τὸν σάλον
ὁμοῦ καὶ τὸν παλμὸν ἐγγενέσθαι μετὰ ψόφου τρομώδους·
ἐὰν γὰρ μὴ τοῦτο γένηται, τὸ μαντεῖον οὔ φασι χρηματίζειν
οὐδ' εἰσάγουσι τὴν Πυθίαν. Καίτοι θεῷ μὲν ἢ δαίμονι
αἰτίαν τὴν πλείστην ἀνατιθέντας εἰκός ἐστι ταῦτα ποιεῖν
καὶ νομίζειν· ὡς δὲ σὺ λέγεις, οὐκ εἰκός· ἡ γὰρ ἀναθυμίασις,
ἄν τε πτοῆται τὸ ἱερεῖον ἄν τε μή, παροῦσα
ποιήσει τὸν ἐνθουσιασμὸν καὶ διαθήσει τὴν ψυχὴν ὁμοίως
οὐ τῆς Πυθίας μόνον, ἀλλὰ κἂν τοῦ τυχόντος ἅψηται
σώματος. Ὅθεν εὔηθές ἐστι τὸ μιᾷ γυναικὶ πρὸς τὰ μαντεῖα D
χρῆσθαι καὶ ταύτῃ παρέχειν πράγματα φυλάττοντας
ἁγνὴν διὰ βίου καὶ καθαρεύουσαν. Ὁ γὰρ Κορήτας
ἐκεῖνος, ὃν Δελφοὶ λέγουσι πρῶτον ἐμπεσόντα τῆς περὶ
τὸν τόπον δυνάμεως αἴσθησιν παρασχεῖν, οὐδὲν οἶμαι
διέφερε τῶν ἄλλων αἰπόλων καὶ ποιμένων· εἴ γε δὴ τοῦτο
μὴ μῦθός ἐστι μηδὲ πλάσμα κενόν, ὡς ἔγωγ' ἡγοῦμαι.

Καὶ λογιζόμενος πηλίκων ἀγαθῶν τουτὶ τὸ μαντεῖον

435 B 6 παθόντες J : μαθ— ‖ 9 ἱερείων E : ἱερίδων ‖ κατασπείσεις Rei. : καταστάσεις ‖ 10 ἐὰν Stegmann : εἰ ‖ C 6 θεῷ... δαίμονι Turn. : θεοῦ ... δαίμονος ‖ 9 πτοῆται Mez. : ποιῆται ‖ 10 ποιήσει J : ποιεῖ EB ποιῇ cet.

a été cause pour les Grecs lors des guerres et des fondations de cités, lors des épidémies et des périodes de stérilité désastreuse, il me semble inouï d'en refuser l'origine et l'établissement à un dieu ou à une Providence pour l'attribuer au hasard et à la Fortune.

Voilà des objections, dit-il, que je demande à Lamprias de discuter. Mais, Philippe, as-tu encore un moment ? » « Assurément, répondit celui-ci, et tous ceux-ci de même, car tes paroles nous ont tous troublés. »

Réponse de Lamprias : les deux ordres de causes

47 Je lui dis alors : « Quant à moi, Philippe, elles ne m'ont pas seulement troublé, elles m'ont bouleversé, à la pensée que dans une compagnie aussi nombreuse et aussi distinguée que la vôtre je puis sembler, à mon âge, m'être paré du prestige de la parole pour ébranler et détruire des croyances religieuses pleines de vérité et de piété. Mais je vais me justifier en faisant comparaître Platon à la fois comme témoin et comme défenseur.

C'est lui, Platon, tout d'abord, qui a reproché au vieil Anaxagore de s'être attaché trop exclusivement aux causes naturelles[1] et, en recherchant et poursuivant toujours ce qui se produit nécessairement dans les diverses opérations des corps, d'avoir négligé les causes et les principes supérieurs, qui sont la finalité et l'efficience. Et c'est lui aussi qui, parmi les philosophes, a étudié le premier ou du moins a étudié le mieux ces deux sortes de causes : tout en rapportant à la divinité l'origine de tout ce qui procède de la raison, il ne prive pourtant pas la matière de son action nécessaire sur le devenir, en comprenant que l'univers sensible, organisé comme nous le voyons, n'est pas pur et sans mélange, mais qu'il procède de l'union de la matière et de l'intelligence.

Considère d'abord les œuvres des artistes, et par exemple en premier lieu, ici même, le célèbre support ou base de cratère qu'Hérodote a appelé *hypocrétéri-*

αἴτιον γέγονε τοῖς Ἕλλησιν ἔν τε πολέμοις καὶ κτίσεσι πόλεων ἔν τε λοιμοῖς καὶ καρπῶν ἀφορίαις, δεινὸν ἡγοῦμαι μὴ θεῷ καὶ προνοίᾳ τὴν εὕρεσιν αὐτοῦ καὶ ἀρχήν, ἀλλὰ E τῷ κατὰ τύχην καὶ αὐτομάτως ἀνατίθεσθαι.

Πρὸς δὴ ταῦτ' » εἶπε « τὸν Λαμπρίαν βούλομαι διαλεχθῆναι· περιμενεῖς δέ ; » « Πάνυ μὲν οὖν » ὁ Φίλιππος ἔφη « καὶ πάντες οὗτοι· πάντας γὰρ ἡμᾶς ὁ λόγος κεκίνηκε. »

47 Κἀγὼ πρὸς αὐτὸν « ἐμὲ δ' » εἶπον « οὐ κεκίνηκεν, ὦ Φίλιππε, μόνον, ἀλλὰ καὶ συγκέχυκεν, εἰ ἐν τοσούτοις καὶ τηλικούτοις οὖσιν ὑμῖν δοκῶ παρ' ἡλικίαν τῷ πιθανῷ τοῦ λόγου καλλωπιζόμενος ἀναιρεῖν τι καὶ κινεῖν τῶν ἀληθῶς καὶ ὁσίως περὶ τοῦ θείου νενομισμένων. Ἀπολογήσομαι δὲ μάρτυρα καὶ σύνδικον ὁμοῦ Πλάτωνα παριστάμενος.

Ἐκεῖνος γὰρ ὁ ἀνὴρ Ἀναξαγόραν μὲν ἐμέμψατο τὸν παλαιόν, ὅτι ταῖς φυσικαῖς ἄγαν ἐνδεδεμένος αἰτίαις καὶ F τὸ κατ' ἀνάγκην τοῖς τῶν σωμάτων ἀποτελούμενον πάθεσι μετιὼν ἀεὶ καὶ διώκων, τὸ οὗ ἕνεκα καὶ ὑφ' οὗ, βελτίονας αἰτίας οὔσας καὶ ἀρχάς, ἀφῆκεν· αὐτὸς δὲ πρῶτος ἢ μάλιστα τῶν φιλοσόφων ἀμφοτέρας ἐπεξῆλθε, τῷ μὲν θεῷ τὴν ἀρχὴν ἀποδιδοὺς τῶν κατὰ λόγον ἐχόντων, οὐκ ἀποστερῶν δὲ τὴν ὕλην τῶν ἀναγκαίων πρὸς τὸ γιγνόμενον 436 αἰτιῶν, ἀλλὰ συνορῶν ὅτι τῇδέ πη καὶ τὸ πᾶν αἰσθητὸν διακεκοσμημένον οὐ καθαρὸν οὐδ' ἀμιγές ἐστιν, ἀλλὰ τῆς ὕλης συμπλεκομένης τῷ λόγῳ λαμβάνει τὴν γένεσιν.

Ὅρα δὲ πρῶτον ἐπὶ τῶν τεχνιτῶν· οἷον εὐθὺς ἡ περιβόητος ἐνταῦθα τοῦ κρατῆρος ἕδρα καὶ βάσις, ἣν Ἡρόδοτος

435 D 10 ἀφορίαις : ἀπο— GJ ‖ E 2 αὐτομάτως : —τω Π²B ‖ 3 τὸν Λαμπρίαν Wytt. : ὦ Λαμπρία ‖ 4 περιμενεῖς Mad. : —μένεις E —οις cet. ‖ 11 ὁσίως Herw. : θείως ‖ 12 παριστάμενος : παραστησάμενος D ‖ 13 ὁ G² : om. cet. ‖ F 1 ἐνδεδεμένος J² : ἐνδεδυ— ‖ 436 A 1 ἀποστερῶν : ἀπὸ ἑτέρων Γ ‖ 6 βάσις J² : φάσις ΓJ¹ φύσις cet.

dion[1] : il a été fait par des moyens matériels, à savoir le fer, le feu qui a amolli le métal et l'eau qui lui a donné la trempe, éléments sans lesquels il est absolument impossible que cet objet ait été fabriqué, mais la cause principale, celle qui a mis en œuvre ces éléments et les a utilisés en vue du travail à accomplir, c'est l'art et l'intelligence de l'ouvrier qui l'ont fournie. D'ailleurs toutes les œuvres de ce genre, tous les objets d'art portent la signature de leur auteur et créateur :

« Polygnote, Thasien et fils d'Aglaophon,
A peint la ruine d'Ilion. »

On peut voir qu'il l'a peinte en effet[2]. Assurément, sans les couleurs qui ont été broyées et mélangées ensemble, il ne pouvait y avoir ni composition, ni œuvre d'art, mais si quelqu'un, voulant saisir la cause matérielle, recherche et fait voir les effets et les nuances que produit le vermillon uni à l'ocre ou le blanc uni au noir, prive-t-il le peintre de sa gloire? Et si l'on explique la trempe et la fusion du fer, en montrant comment, amolli par le feu, il s'abandonne et cède à ceux qui le frappent et le façonnent, puis comment, plongé ensuite dans l'eau pure et rendu compact et dense par le froid en raison même de la dilatation et de l'amollissement qu'avait produits le feu, il acquiert cette résistance et cette solidité qu'Homère a appelée « la force du fer »[3], en faisant cela cesse-t-on de regarder l'ouvrier comme la cause efficiente de ce travail? Pour moi, je ne le pense pas. De même certaines personnes peuvent chercher à connaître les propriétés des médicaments sans supprimer pour autant la médecine. C'est comme lorsque Platon montrait que nous voyons

1. Cf. Hérodote, 1, 25 : Alyatte le Lydien « avait envoyé à Delphes un grand cratère d'argent avec un support en fer, dont les éléments étaient soudés, ... œuvre de Glaucos de Chios, le seul homme au monde qui ait trouvé l'art de souder le fer ». Le cratère d'argent fut fondu par les Phocidiens lors de la guerre sacrée du IVe siècle, cf. Th. Reinach, *Rev. Arch.*, 1928, 2, p. 34-46. Mais le support en fer soudé existait encore au IIe siècle de notre ère : cf. Pausanias, 10, 16, 1-2.

ὑποκρητηρίδιον ὠνόμασεν, αἰτίας μὲν ἔσχε τὰς ὑλικάς,
πῦρ καὶ σίδηρον καὶ μάλαξιν διὰ πυρὸς καὶ ⟨δι'⟩ ὕδατος
βαφήν, ὧν ἄνευ γενέσθαι τὸ ἔργον οὐδεμία μηχανή· τὴν
δὲ κυριωτέραν ἀρχὴν καὶ ταῦτα κινοῦσαν καὶ διὰ τούτων
ἐνεργοῦσαν ἡ τέχνη καὶ ὁ λόγος τῷ ἔργῳ παρέσχε. Καὶ
μὴν τῶν γε μιμημάτων τούτων καὶ εἰδώλων ὁ ποιητὴς B
καὶ δημιουργὸς ἐπιγέγραπται·

« Γράψε Πολύγνωτος, Θάσιος γένος, Ἀγλαοφῶντος
υἱὸς περθομέναν Ἰλίου ἀκρόπολιν »,

ὡς ὁρᾶται γράψας· ἄνευ δὲ φαρμάκων συντριβέντων καὶ
συμφθαρέντων ἀλλήλοις οὐδὲν ἦν οἷόν τε τοιαύτην
διάθεσιν λαβεῖν καὶ ὄψιν. Ἆρ' οὖν ὁ βουλόμενος ἅπτεσθαι
τῆς ὑλικῆς ἀρχῆς, ζητῶν δὲ καὶ διδάσκων τὰ παθήματα
καὶ τὰς μεταβολάς, ἃς ὤχρᾳ μιχθεῖσα σινωπὶς ἴσχει καὶ
μέλανι μηλιάς, ἀφαιρεῖται τὴν τοῦ τεχνίτου δόξαν;
Ὁ δὲ τοῦ σιδήρου τὴν στόμωσιν ἐπεξιὼν καὶ τὴν μάλαξιν, C
ὅτι τῷ μὲν πυρὶ χαλασθεὶς ἐνδίδωσι καὶ ὑπείκει τοῖς
ἐλαύνουσι καὶ πλάττουσιν, ἐμπεσὼν δὲ πάλιν εἰς ὕδωρ
ἀκραιφνὲς καὶ τῇ ψυχρότητι διὰ τὴν ὑπὸ τοῦ πυρὸς
ἐγγενομένην ἁπαλότητα καὶ μανότητα πιληθεὶς καὶ
καταπυκνωθεὶς εὐτονίαν ἴσχει καὶ πῆξιν, ἣν Ὅμηρος
« σιδήρου κράτος » εἶπεν, ἧττόν τι τῷ τεχνίτῃ τηρεῖ τὴν
αἰτίαν τῆς τοῦ ἔργου γενέσεως; Ἐγὼ μὲν οὐκ οἴομαι·
καὶ γὰρ τῶν ἰατρικῶν δυνάμεων ἔνιοι τὰς ποιότητας
ἐλέγχουσι, τὴν δ' ἰατρικὴν οὐκ ἀναιροῦσιν. Ὥσπερ D
ἀμέλει Πλάτων ὁρᾶν μὲν ἡμᾶς τῇ παρὰ τῶν ὀφθαλμῶν

436 A 7 ὑποκρητηρίδιον Herod. 1, 25 : ἐπικρ— ‖ ἔσχε τὰς Mad. : ἔχοντας ΓJ ἔχοντος ‖ ὑλικὰς : —κὴν F^{2}Π ‖ 8 δι' add. Rei. ‖ B 5 ὁρᾶται : —τε G^1 ‖ φαρμάκων : —κείων ΓJ ‖ 9 μεταβολάς : διαβολάς Γ διαφοράς J ‖ 10 τεχνίτου E : σιδήρου C 2 ἐνδίδωσι Turn. : ἐπιδ— ‖ 3 πλάττουσιν ΓJ : πλήτ— ‖ 4 ἀκραιφνὲς : ἀκναιφὲς X^{1}υ ‖ τοῦ om. FΠ ‖ 6 πῆξιν : πλῆξιν ΓJ ‖ 8 μὲν : μὲν οὖν GJ ‖ D 2 Πλάτων : καὶ Πλ— Ald. ‖ παρὰ τῶν ὀφθαλμῶν Π^{2}B : περὶ τ— ὀφ— Π^1 τῶν ὀφθαλμῶν J περὶ τὸν ὀφθαλμὸν cet.

par suite de la rencontre qui se produit entre notre rayon visuel et la lumière du soleil, et que nous entendons par suite de la percussion de l'air[1] : il ne voulait certes pas nier que, si nous sommes doués de la vue et de l'ouïe, c'est par un effet de l'intelligence divine et de la Providence.

48 En somme, tout ce qui se produit, comme je le prétends, ayant deux causes, les théologues et les poètes de la plus haute antiquité ont voulu ne prêter attention qu'à la plus élevée de ces deux causes, puisqu'ils appliquaient à tout cette maxime générale :

« Zeus est principe et centre, et de Zeus tout procède »[2] ;

ils n'avaient pas encore abordé les causes nécessaires et physiques. Au contraire de ceux-là, ceux qui sont venus après eux et que l'on appelle physiciens se sont détournés du noble principe divin et ont tout attribué aux corps et à leurs vicissitudes : chocs, altérations, combinaisons. Aussi les uns et les autres ont-ils une théorie défectueuse, ceux-ci ignorant ou laissant de côté la cause efficiente et déterminante, et ceux-là, l'enchaînement des causes secondes.

Mais celui qui le premier a saisi clairement ces deux ordres de causes à la fois et qui a adjoint à l'agent ou moteur rationnel la matière qui par nécessité lui est soumise et subit son action, est aussi celui qui nous lave de tout soupçon et de tout reproche. En effet nous ne dépouillons nullement la divination de son caractère religieux et spirituel lorsque nous lui donnons comme matière l'âme humaine et comme instrument ou archet, en quelque sorte, le souffle ou l'exhalaison qui produit l'enthousiasme. Car tout d'abord la terre qui fait naître ces exhalaisons et le soleil qui communique à la terre la propriété de subir de telles transformations ou combinaisons sont l'un et l'autre pour nous, par une croyance venue de nos ancêtres, des divinités[3]. Puis, lorsque nous admettons que les démons, en qualité de régulateurs, d'intendants ou de gardiens, pour ainsi dire, de la bonne proportion de ce mélange,

αὐγῇ συγκεραννυμένῃ πρὸς τὸ τοῦ ἡλίου φῶς, ἀκούειν δὲ τῇ πληγῇ τοῦ ἀέρος ἀποφαινόμενος οὐκ ἀνῄρει τὸ κατὰ λόγον καὶ πρόνοιαν ὁρατικοὺς καὶ ἀκουστικοὺς γεγονέναι.

48 Καθόλου γάρ, ὥς φημι, δύο πάσης γενέσεως αἰτίας ἐχούσης οἱ μὲν σφόδρα παλαιοὶ θεολόγοι καὶ ποιηταὶ τῇ κρείττονι μόνῃ τὸν νοῦν προσέχειν εἵλοντο, τοῦτο δὴ τὸ κοινὸν ἐπιφθεγγόμενοι πᾶσι πράγμασι,

« Ζεὺς ἀρχή, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα πέλονται » ·

ταῖς δ' ἀναγκαίαις καὶ φυσικαῖς οὐκέτι προσῄεσαν αἰτίαις. Οἱ δὲ νεώτεροι τούτων καὶ φυσικοὶ προσαγορευόμενοι τοὐναντίον ἐκείνοις τῆς καλῆς καὶ θείας ἀποπλανηθέντες E ἀρχῆς ἐν σώμασι καὶ πάθεσι σωμάτων πληγαῖς τε καὶ μεταβολαῖς καὶ κράσεσι τίθενται τὸ σύμπαν. Ὅθεν ἀμφοτέροις ὁ λόγος ἐνδεὴς τοῦ προσήκοντός ἐστι, τοῖς μὲν τὸ δι' οὗ καὶ ὑφ' οὗ, τοῖς δὲ τὸ ἐξ ὧν καὶ δι' ὧν ἀγνοοῦσιν ἢ παραλείπουσιν.

Ὁ δὲ πρῶτος ἐκφανῶς ἀψάμενος ἀμφοῖν καὶ τῷ κατὰ λόγον ποιοῦντι καὶ κινοῦντι προσλαβὼν τὸ ἀναγκαίως ὑποκείμενον καὶ πάσχον ἀπολύεται καὶ ὑπὲρ ἡμῶν πᾶσαν ὑποψίαν καὶ διαβολήν. Οὐ γὰρ ἄθεον ποιοῦμεν οὐδ' ἄλογον τὴν μαντικήν, ὕλην μὲν αὐτῇ τὴν ψυχὴν τοῦ ἀνθρώπου, τὸ δ' ἐνθουσιαστικὸν πνεῦμα καὶ τὴν ἀναθυμίασιν οἷον ὄργανον ἢ πλῆκτρον ἀποδιδόντες · πρῶτον μὲν γὰρ ἡ F γεννήσασα γῆ τὰς ἀναθυμιάσεις ὅ τε πᾶσαν ἐνδιδοὺς κράσεως τῇ γῇ καὶ μεταβολῆς δύναμιν ἥλιος νόμῳ πατέρων θεός ἐστιν ἡμῖν · ἔπειτα δαίμονας ἐπιστάτας καὶ περιπόλους καὶ φύλακας οἷον ἁρμονίας τῆς κράσεως ταύτης

436 D 3 συγκεραννυμένῃ : —μενους J ‖ E 1 ἐκείνοις : —ναις J ‖ 8 τὸ ἀναγκαίως Poh. : ἀν— τὸ ‖ 11-12 τὸ δ' ἐνθουσιαστικὸν : τῷ δ' ἐν — κῷ ‖ F 2 τε Emp. : δὲ ‖ 5 ἁρμονίας : —νίᾳ ΓJ.

le rendent tantôt plus faible, tantôt plus fort, selon l'opportunité, ou lui enlèvent ce qu'il peut apporter d'excessif en fait de trouble et d'extase, et approprient enfin son influence à ceux qui la reçoivent pour qu'elle ne leur soit pas dommageable et nuisible, nous ne croyons pas imaginer rien de déraisonnable ni d'impossible.

Confirmation tirée des pratiques delphiques

49 Quand nous offrons le sacrifice préalable, quand nous couronnons les victimes et que nous les aspergeons, nous ne faisons rien de contraire aux idées que je soutiens. Car lorsque les prêtres et les *hosioï*[1], avant de sacrifier la victime, font sur elle les aspersions et observent ses mouvements et ses frissons[2], cet examen, à ce qu'ils disent eux-mêmes, leur fournit un signe de tout autre chose que des dispositions du dieu à rendre des oracles. Il convient en effet que la bête de sacrifice soit pure, saine et intacte pour l'âme comme pour le corps. En ce qui concerne le corps, les indices d'un tel état ne sont pas du tout difficiles à discerner ; quant à l'âme, de même qu'on l'examine en présentant aux taureaux de la farine et aux sangliers des pois chiches et que, si ces animaux n'y touchent pas, on les considère comme n'étant pas en bonne condition, de même on pense que la chèvre s'éprouve par l'eau froide et que son âme n'est pas dans une disposition conforme à la nature lorsque, sous l'aspersion, elle reste insensible et immobile. Pour moi, même s'il était établi que le tremblement de la victime signifie le consentement de l'oracle et le contraire, son refus, je ne vois pas quelle conséquence fâcheuse découle de là pour la thèse que j'ai exposée. Car toute force produit plus ou moins bien son effet naturel selon la conjoncture et, comme la connaissance de celle-ci nous échappe, il est normal que le dieu nous en fournisse des signes.

50 Je crois d'ailleurs que l'exhalaison n'est pas toujours égale en tout temps, mais qu'elle passe par des périodes d'affaiblissement, puis de plus grande

τὰ μὲν ἀνιέντας ἐν καιρῷ, τὰ δ' ἐπιτείνοντας καὶ τὸ ἄγαν 437
ἐκστατικὸν αὐτῆς καὶ ταρακτικὸν ἀφαιροῦντας, τὸ δὲ
κινητικὸν ἀλύπως καὶ ἀβλαβῶς τοῖς χρωμένοις καταμι-
γνύντας ἀπολείποντες, οὐδὲν ἄλογον ποιεῖν οὐδ' ἀδύνατον
δόξομεν.

49 Οὐδέ γε προθυόμενοι καὶ καταστέφοντες ἱερεῖα καὶ
κατασπένδοντες ἐναντία τῷ λόγῳ τούτῳ πράττομεν· οἱ
γὰρ ἱερεῖς καὶ ὅσιοι θύειν φασὶ τὸ ἱερεῖον καὶ κατασπένδειν
καὶ τὴν κίνησιν αὐτοῦ καὶ τὸν τρόμον ἀποθεωρεῖν ἑτέρου
τινὸς τοῦτο σημεῖον ἢ τοῦ θεμιστεύειν τὸν θεὸν λαμβά-
νοντες. Δεῖ γὰρ τὸ θύσιμον τῷ τε σώματι καὶ τῇ ψυχῇ
καθαρὸν εἶναι καὶ ἀσινὲς καὶ ἀδιάφθορον. Μήνυτρα μὲν
οὖν ⟨τῶν⟩ περὶ τὸ σῶμα κατιδεῖν οὐ πάνυ χαλεπόν ἐστι, B
τὴν δὲ ψυχὴν δοκιμάζουσι τοῖς μὲν ταύροις ἄλφιτα, τοῖς
δὲ κάπροις ἐρεβίνθους παρατιθέντες· τὸ γὰρ μὴ γευσά-
μενον ὑγιαίνειν οὐκ οἴονται. Τὴν δ' αἶγα διελέγχειν τὸ
ψυχρὸν ὕδωρ· οὐ γὰρ εἶναι ψυχῆς κατὰ φύσιν ἐχούσης
τὸ πρὸς τὴν κατάσπεισιν ἀπαθὲς καὶ ἀκίνητον. Ἐγὼ δέ,
κἂν ᾖ βέβαιον ὅτι σημεῖόν ἐστι τοῦ θεμιστεύειν τὸ σείσασθαι
καὶ τοῦ μὴ θεμιστεύειν τοὐναντίον, οὐχ ὁρῶ τί συμβαίνει
δυσχερὲς ἀπ' αὐτοῦ τοῖς εἰρημένοις. Πᾶσα γὰρ δύναμις
ὃ πέφυκε σὺν καιρῷ βέλτιον ἢ χεῖρον ἀποδίδωσι· τοῦ
δὲ καιροῦ διαφεύγοντος ἡμᾶς σημεῖα διδόναι τὸν θεὸν C
εἰκός ἐστιν.

50 Οἴομαι μὲν οὖν μηδὲ τὴν ἀναθυμίασιν ὡσαύτως
ἔχειν ἀεὶ διὰ παντός, ἀνέσεις δέ τινας ἴσχειν καὶ πάλιν

437 A 8 ὅσιοι Turn. : ὅσοι ‖ 9 τρόμον Turn. : τρόπον ‖ 10 τινὸς Legrand, *R.E.G.* 1901, 54 sqq. : τίνος ‖ τοῦτο σημεῖον Emp. : τοῦθ' ἡμῖν ‖ 12 Μήνυτρα Turn. : μέτρα ‖ B 1 τῶν add. Rei. ‖ οὐ : μὴ ΓJ ‖ 7 σείσασθαι : σπείσ— F²Πx ‖ 10 ὃ x : ᾧ ‖ C 3 μηδὲ Kronenberg : μήτε.

vigueur, et l'indice sur lequel je fonde cette opinion a pour garants de nombreux étrangers et tous les ministres du sanctuaire : en effet le local où l'on fait asseoir ceux qui consultent le dieu s'emplit non pas fréquemment, ni régulièrement, mais à intervalles fortuits, d'une odeur et d'un souffle agréables, comme si des exhalaisons comparables aux plus suaves et aux plus précieux des parfums s'échappaient du lieu sacré ainsi que d'une source ; il est probable que ce phénomène se produit sous l'effet de la chaleur ou de quelque autre influence de ce genre[1].

Et si cela ne paraît pas croyable, vous reconnaîtrez du moins que la Pythie elle-même est affectée diversement, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, dans cette partie de son âme qui reçoit le souffle prophétique et qu'elle ne conserve pas toujours en toutes circonstances une même disposition à la façon d'un accord invariable. Nombreux sont les malaises et les troubles qu'elle ressent, et plus nombreux encore ceux dont elle n'a pas conscience, qui s'emparent de son corps et se glissent dans son âme ; quand elle en est remplie, il vaut mieux pour elle ne pas aller là-bas, plutôt que de s'offrir au dieu, non pas complètement pure comme un instrument bien accordé et harmonieux, mais malade et agitée. Ainsi le vin n'exerce-t-il pas toujours le même effet sur le buveur, ni la flûte sur l'homme sujet à l'enthousiasme, et les mêmes personnes seront jetées hors d'elles-mêmes dans le délire dionysiaque et dans l'ivresse tantôt plus, tantôt moins, selon les dispositions différentes où elles se trouvent[2].

Dans notre âme, c'est surtout l'imagination qui semble dépendre des variations du corps et en suivre les changements, comme on le voit par les songes : quelquefois nous nous trouvons environnés d'une multitude d'images de toute sorte que nous apportent les rêves, quelquefois au contraire c'est le calme et le repos le

σφοδρότητας · ᾧ δὲ τεκμηρίῳ χρῶμαι, μάρτυρας ἔχει καὶ ξένους πολλοὺς καὶ τοὺς θεραπεύοντας τὸ ἱερὸν ἅπαντας. Ὁ γὰρ οἶκος, ἐν ᾧ τοὺς χρωμένους τῷ θεῷ καθίζουσιν, οὔτε πολλάκις οὔτε τεταγμένως ἀλλ' ὡς ἔτυχε διὰ χρόνων εὐωδίας ἀναπίμπλαται καὶ πνεύματος, οἵας ἂν τὰ ἥδιστα καὶ πολυτελέστατα τῶν μύρων ἀποφορὰς ὥσπερ ἐκ πηγῆς τοῦ ἀδύτου προσβάλλοντος · ἐξανθεῖν γὰρ εἰκὸς ὑπὸ θερμότητος ἤ τινος ἄλλης ἐγγιγνομένης δυνάμεως.

Εἰ δὲ τοῦτο μὴ δοκεῖ πιθανόν, ἀλλά γε τὴν Πυθίαν D
αὐτὴν ἐν πάθεσι καὶ διαφοραῖς ἄλλοτ' ἄλλαις ἐκεῖνο τὸ μέρος τῆς ψυχῆς ἴσχειν, ᾧ πλησιάζει τὸ πνεῦμα, καὶ μὴ μίαν ἀεὶ κρᾶσιν ὥσπερ ἁρμονίαν ἀμετάβολον ἐν παντὶ καιρῷ διαφυλάττειν ὁμολογήσετε. Πολλαὶ μὲν γὰρ αἰσθομένης, πλείονες δ' ἄδηλοι τό τε σῶμα καταλαμβάνουσι καὶ τὴν ψυχὴν ὑπορρέουσι δυσχέρειαι καὶ κινήσεις · ὧν ἀναπιμπλαμένην οὐκ ἄμεινον ἐκεῖ βαδίζειν οὐδὲ παρέχειν ἑαυτὴν τῷ θεῷ μὴ παντάπασι καθαρὰν οὖσαν ὥσπερ ὄργανον ἐξηρτυμένον καὶ εὐηχές, ἀλλ' ἐμπαθῆ καὶ ἀκατάστατον. Οὔτε γὰρ ὁ οἶνος ὡσαύτως ἀεὶ τὸν μεθυστικὸν E
οὔθ' ὁ αὐλὸς τὸν ἐνθουσιαστικὸν ὁμοίως διατίθησιν, ἀλλὰ νῦν μὲν ἧττον οἱ αὐτοί, νῦν δὲ μᾶλλον ἐκβακχεύονται καὶ παροινοῦσι τῆς κράσεως ἐν αὐτοῖς ἑτέρας γενομένης.

Μάλιστα δὲ τὸ φανταστικὸν ἔοικε τῆς ψυχῆς ὑπὸ τοῦ σώματος ἀλλοιουμένου κρατεῖσθαι καὶ συμμεταβάλλειν, ὡς δῆλόν ἐστιν ἀπὸ τῶν ὀνείρων · ποτὲ μὲν γὰρ ἐν πολλαῖς γιγνόμεθα καὶ παντοδαπαῖς ἐνυπνίων ὄψεσι, ποτὲ δ' αὖ

437 C 5 ἔχει : ἔχω Π ἔχειν G ‖ 8 οὔτε τετ— : οὐδὲ τετ— Γ Jα¹ ‖ 9 οἵας ἂν τὰ : οἷα ἂν τὰ Γ οἷα τὰ J ‖ 9-10 ἥδιστα καὶ πολυτελέστατα : εὐωδέστατα E ‖ 11 ἐξανθεῖν ΓJ : ἐξωθεῖν ‖ D 2 ἐν πάθεσι : ἐπ' ἄνθεσι ΓJ ‖ 5 ὁμολογήσετε Wytt. : ὡμολογήσατε ‖ Πολλαὶ : πολλὴν ΓJ ‖ 5-6 αἰσθομένης : —νην J ‖ 6 πλείονες δ' ἄδηλοι : πλείονας δὲ ἃ δηλοῖ Γ (sine δὲ J) ‖ 7 κινήσεις : κῆδος Γ ‖ 10-E 1 ἀλλ' ἐμπαθῆ καὶ ἀκατάστατον : ἀνεμπαθῆ καὶ κατάστατον ΓJ ‖ E 4 παροινοῦσι : παρακινοῦσι ΓJ ‖ γενομένης : γιν — Ex ‖ 7 μὲν om. ΓJ.

plus complet à cet égard. Nous connaissons personnellement ce Cléon, de Daulia, qui affirme n'avoir jamais eu un seul songe pendant toute la durée d'une vie déjà longue, et, parmi les hommes d'autrefois, on rapporte la même chose de Thrasymédès d'Héræa. C'est le tempérament corporel qui est en cause, de même que pour les gens d'humeur bilieuse qui eux, tout au contraire, ont constamment des songes et des visions, et qui, semble-t-il, possèdent le privilège de connaître l'avenir par ce moyen : c'est que, leur imagination se portant sans cesse d'un côté ou d'un autre, il leur arrive, comme à ceux qui lancent un grand nombre de traits, de toucher souvent le but[1].

51 Quand donc la faculté imaginative et divinatoire se trouve bien ajustée à l'état de l'exhalaison, comme à un remède adéquat, alors les prophètes éprouvent nécessairement l'enthousiasme ; mais, quand il n'en est pas ainsi, l'enthousiasme ne se produit pas, ou bien il se produit de travers, avec désordre et confusion, comme nous savons que cela est arrivé pour la Pythie qui est morte tout récemment. Des consultants étant venus d'un pays étranger, la victime, à ce que l'on raconte, avait reçu les premières aspersions sans bouger et sans s'émouvoir, puis, comme les prêtres redoublaient de zèle et la pressaient à l'envi, à force d'être inondée et comme noyée, elle finit à grand peine par se rendre. Or qu'arriva-t-il à la Pythie? Elle ne descendit dans le lieu prophétique, dit-on, qu'avec répugnance et aversion. Dès ses premières réponses, il fut manifeste, à sa voix rauque, qu'elle ne se remettait pas de son trouble et qu'elle ressemblait à un vaisseau désemparé, étant pleine d'une exhalaison muette et maligne. A la fin, complètement bouleversée, elle s'élança vers la sortie avec un cri étrange et terrible, et

1. L'influence d'Aristote est ici très sensible, même dans le vocabulaire : τῶν μελαγχολικῶν, τὸ εὐθυόνειρον (cf. Aristote, *De divin. per somnia*, 2, 2 et 10).

πάλιν πᾶσα γίγνεται γαλήνη καὶ ἡσυχία τῶν τοιούτων. Καὶ Κλέωνα μὲν ἴσμεν αὐτοὶ τὸν ἐκ Δαυλίας τοῦτον ἐν πολλοῖς ἔτεσιν οἷς βεβίωκε φάσκοντα μηδὲν ἰδεῖν πώποτε, τῶν F
δὲ πρεσβυτέρων ταὐτὸ τοῦτο λέγεται περὶ Θρασυμήδους τοῦ Ἡραιέως. Αἰτία δ' ἡ κρᾶσις τοῦ σώματος, ὥσπερ αὖ πάλιν ἡ τῶν μελαγχολικῶν πολυόνειρος καὶ πολυφάνταστος, ᾗ καὶ δοκεῖ τὸ εὐθυόνειρον αὐτοῖς ὑπάρχειν· ἐπ' ἄλλα γὰρ ἄλλοτε τῷ φανταστικῷ τρεπόμενοι, καθάπερ οἱ πολλὰ βάλλοντες, ἐπιτυγχάνουσι πολλάκις. 438

51 Ὅταν οὖν ἁρμόστως ἔχῃ πρὸς τὴν τοῦ πνεύματος ὥσπερ φαρμάκου κρᾶσιν ἡ φαντασιαστικὴ καὶ μαντικὴ δύναμις, ἐν τοῖς προφητεύουσιν ἀνάγκη γίγνεσθαι τὸν ἐνθουσιασμόν· ὅταν δὲ μὴ οὕτως, μὴ γίγνεσθαι, ἢ γίγνεσθαι παράφορον καὶ οὐκ ἀκέραιον καὶ ταρακτικόν, ὥσπερ ἴσμεν ἐπὶ τῆς ἔναγχος ἀποθανούσης Πυθίας. Θεοπρόπων γὰρ ἀπὸ ξένης παραγενομένων λέγεται τὰς πρώτας κατασπείσεις ἀκίνητον ὑπομεῖναι καὶ ἀπαθὲς τὸ ἱερεῖον, ὑπερβαλλομένων δὲ φιλοτιμίᾳ τῶν ἱερέων καὶ προσλιπαρούντων μόλις ὕπομβρον γενόμενον καὶ κατακλυσθὲν B
ἐνδοῦναι. Τί οὖν συνέβη περὶ τὴν Πυθίαν ; Κατέβη μὲν εἰς τὸ μαντεῖον ὥς φασιν ἄκουσα καὶ ἀπρόθυμος, εὐθὺς δὲ περὶ τὰς πρώτας ἀποκρίσεις ἦν καταφανὴς τῇ τραχύτητι τῆς φωνῆς οὐκ ἀναφέρουσα δίκην νεὼς ἐπειγομένης ἀλάλου καὶ κακοῦ πνεύματος οὖσα πλήρης· τέλος δὲ παντάπασιν ἐκταραχθεῖσα καὶ μετὰ κραυγῆς ἀσήμου καὶ φοβερᾶς φερομένη πρὸς τὴν ἔξοδον ἔρριψεν ἑαυτήν,

437 F 1-2 τῶν δὲ : ὑπὸ δὲ τῶν E || 5 ᾗ Emp. : εἶ J εἰ cet. || 438 A 2 ἁρμοστῶς : ἁρμοζόντως J || 3 φαντασιαστική : φανταστική JE || 6 οὐκ x : om. cet. || ταρακτικόν $G^{corr.}$ E : πρακτικὸν || 7 Πυθίας Bern. : πυθιάδος || B 2 ἐνδοῦναι Turn. : ἔνδον ἦν || 4 δὲ περὶ Turn. : δ' ἐπὶ || 6 κακοῦ : καλοῦ ΓJ || 7 καὶ om. ΓJ || ἀσήμου JG : om. cet. || 8 καὶ X^1uF^1 : om. cet. || φερομένη : —νης ΓJ.

elle se jeta à terre, mettant en fuite non seulement les consultants, mais encore le prophète Nicandre et ceux des *hosioï* qui se trouvaient là[1]. Rentrés quelques instants après, ils la relevèrent sans connaissance et elle ne survécut que peu de jours.

Voilà pourquoi on garde la Pythie pure de toute union charnelle et complètement isolée pendant toute sa vie de tout contact et de toute relation avec des étrangers[2]. Voilà pourquoi aussi, avant la consultation, on recueille les signes de la volonté divine, dans la pensée que le dieu sait bien à quels moments la prophétesse, se trouvant dans l'état et la disposition convenables, supportera sans dommage l'enthousiasme.

Car la vertu de l'exhalaison n'agit pas indifféremment sur tous et n'agit pas non plus toujours de la même manière sur les mêmes personnes ; elle enflamme et anime seulement, comme je l'ai dit[3], ceux qui se trouvent à ce moment prédisposés à cet état et à ce changement interne. Elle est réellement divine et démoniaque, mais non pas exempte de déclin, de corruption et de vieillissement, ni capable de résister à l'action indéfinie du temps, lequel vient à bout, selon notre sentiment, de tout ce qui est compris entre la terre et la lune[4]. Il en est même qui prétendent que les régions supérieures elles-mêmes ne sont pas à l'abri de ses atteintes et que, cédant à son éternité et à son infinité, elles subissent des transformations et des rénovations successives[5].

Fin de l'entretien

52 Voilà des problèmes, dis-je, que nous devons fréquemment, vous et moi, examiner à nouveau, parce qu'ils suscitent beaucoup d'objections et d'hypothèses contradictoires, que nous n'avons pas maintenant le loisir de passer toutes en revue. Remettons donc à plus tard l'étude de ces questions, ainsi que de celle que soulève Philippe au sujet du soleil et d'Apollon. »[6].

2. Voir ci-dessus, 435 C-D.
3. En 437 E.

ὥστε φυγεῖν μὴ μόνον τοὺς θεοπρόπους, ἀλλὰ καὶ τὸν προφήτην Νίκανδρον καὶ τοὺς παρόντας τῶν ὁσίων. Ἀνείλοντο μέντοι μετὰ μικρὸν αὐτὴν εἰσελθόντες ἔκφρονα καὶ διεβίωσεν ὀλίγας ἡμέρας.

Τούτων ἕνεκα καὶ συνουσίας ἁγνὸν τὸ σῶμα καὶ τὸν C
βίον ὅλως ἀνεπίμικτον ἀλλοδαπαῖς καὶ ἄθικτον ὁμιλίαις φυλάττουσι τῆς Πυθίας καὶ πρὸ τοῦ χρηστηρίου τὰ σημεῖα λαμβάνουσιν, οἰόμενοι τῷ θεῷ κατάδηλον εἶναι πότε τὴν πρόσφορον ἔχουσα κρᾶσιν καὶ διάθεσιν ἀβλαβῶς ὑπομενεῖ τὸν ἐνθουσιασμόν.

Οὔτε γὰρ πάντας οὔτε τοὺς αὐτοὺς ἀεὶ διατίθησιν ὡσαύτως ἡ τοῦ πνεύματος δύναμις, ἀλλ' ὑπέκκαυμα παρέχει καὶ ἀρχὴν ὥσπερ εἴρηται τοῖς πρὸς τὸ παθεῖν καὶ μεταβαλεῖν οἰκείως ἔχουσιν. Ἔστι δὲ θεία μὲν ὄντως καὶ δαιμόνιος, οὐ μὴν ἀνέκλειπτος οὐδ' ἄφθαρτος οὐδ' ἀγήρως
καὶ διαρκὴς εἰς τὸν ἄπειρον χρόνον ὑφ' οὗ πάντα κάμνει D
τὰ μεταξὺ γῆς καὶ σελήνης κατὰ τὸν ἡμέτερον λόγον. Εἰσὶ δ' οἱ καὶ τὰ ἐπάνω φάσκοντες οὐχ ὑπομένειν, ἀλλ' ἀπαυδῶντα πρὸς τὸ ἀίδιον καὶ ἄπειρον συνεχέσι χρῆσθαι μεταβολαῖς καὶ παλιγγενεσίαις.

52 Ταῦτ' » ἔφην ἐγὼ « πολλάκις ἀνασκέπτεσθαι καὶ ὑμᾶς παρακαλῶ καὶ ἐμαυτόν, ὡς ἔχοντα πολλὰς ἀντιλήψεις καὶ ὑπονοίας πρὸς τοὐναντίον, ἃς ὁ καιρὸς οὐ παρέχει πάσας ἐπεξελθεῖν· ὥστε καὶ ταῦθ' ὑπερκείσθω καὶ ἃ Φίλιππος διαπορεῖ περὶ ἡλίου καὶ Ἀπόλλωνος. »

438 B 11 ἔκφρονα Turn. e quodam codice : ἔμφ— ‖ C 3 φυλάττουσι ΓJ : φυλαττούσης ‖ Πυθίας ΓJ : πυθιάδος ‖ D 1 ὑφ' οὗ Anon. : ὑφ' δν X³ ὑφ' ἣν cet. ‖ 4 συνεχέσι Wytt. : ὀξέσι ‖ 10 περὶ : περί τε J.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

P. 12.

1. Sur Sarapion d'Athènes, Stoïcien et poète, voir ci-dessous, la Notice du *De Pyth. orac.*, p. 43.

2. Le péripatéticien Dicéarque écrivit, vers la fin du IVe siècle avant notre ère, des ouvrages de philosophie, d'histoire politique, de géographie et aussi d'histoire littéraire.

3. Euripide vécut à la cour du roi de Macédoine Archélaos, à Pella, de 408 à 406, date de sa mort.

4. C'est-à-dire : à nos amis d'Athènes.

5. Sur les avantages de la grande ville pour le travail intellectuel, comparer *Vie de Démosthène*, 2, 1.

P. 14.

1. Πύθιος est mis en rapport avec πυθέσθαι, s'informer, chercher ; Δήλιος avec δῆλος, clair ; Φαναῖος avec φαίνω, faire briller ; Ἰσμήνιος (surnom béotien d'Apollon) avec ἴσμεν, nous savons ; Λεσχηνόριος avec λέσχη, lieu de réunion et de conversation (cf. *De def.*, 412 D). L'épithète Φαναῖος est appliquée à Zeus par Euripide. Sur Λεσχηνόριος, cf. von Arnim, *Stoic. vet. fragm.* 1, 543 (p. 123), et Cornutus, chap. 32. Les étymologies suggérées pour Πύθιος, Δήλιος et Ἰσμήνιος sont purement fantaisistes, car ces adjectifs dérivent des noms de lieux Pythô, Délos et Isménos, fleuve de Béotie. C'est surtout pour les Pythagoriciens qu'Apollon était le dieu de la connaissance et de la philosophie.

2. Cf. Platon, *Théét.*, 155 d : Μάλα γὰρ φιλοσόφου τοῦτο τὸ πάθος, τὸ θαυμάζειν · οὐ γὰρ ἄλλη ἀρχὴ φιλοσοφίας ἢ αὕτη.

3. Ce feu perpétuel brûlait sur le foyer (ἑστία) de la cella du temple, où le prêtre d'Apollon avait tué Néoptolème ; c'est là sans doute que la Pythie, avant de descendre dans le lieu prophétique, faisait des fumigations d'orge et de laurier.

4. Voir ci-dessous, *De Pyth. orac.*, 397 A.

5. Cf. Paus., 10, 24, 4.

6. Cf. Eurip., *Ion*, v. 222 et 330-335, et voir P. Amandry, *La mantique apoll.*, p. 111, note 4.

P. 15.

1. Cf. Paus., 10, 24, 1 ; Plut., *Sept. sap. conv.* (ed. J. Defradas), *passim* ; B. Snell, *Leben u. Mein. der Sieben Weisen.*

2. Les gens du sanctuaire, à savoir les prêtres, les néocores et les guides : voir ci-dessous, 386 B.

3. Ce Chaldéen était un astrologue. Voir F. Cumont, *Les rel. or. dans l'emp. rom.*, chap. 7, et *La théol. sol. du pagan. rom.*, p. 469.

4. Les sons é et o ayant chacun deux notations selon qu'ils sont longs ou brefs, l'alphabet grec compte deux voyelles de plus que le nôtre.

5. Tous les astres autres que les étoiles fixes sont des astres « errants », des « planètes », à savoir le soleil, la lune et les cinq planètes proprement dites que connaissaient les anciens. Quant à la première place donnée à la lune, voir F. Cumont, *La théol. sol. du pagan. rom.*, p. 449 : « En Orient, où se développe l'astrolâtrie, le dieu principal de la Babylonie (car on le dotait du sexe masculin) fut primitivement la lune, Sîn, qui précède régulièrement le soleil, Shamash, et est plus puissant que lui. »

6. Voir ci-dessous, 393 C-D. Ce même problème est effleuré à trois reprises dans le *De def.*, 433 D, 434 F et 438 D ; voir aussi le *De Pyth. orac.*, 400 D.

P. 16.

1. Cf. *De Pyth. orac.*, 407 C. Pour les ἀγυρτικοὶ πίνακες, cf. *Arist.*, 27, 4, et *Cato maj.*, 30, 5. Voir sur tout ce passage, et notamment sur le sens de πυλαία, S. A. Naber, *Mnemos.*, 28, 1920, p. 134-138.

2. Voir ci-dessous, *De def.*, 438 B.

3. Seule, la première de ces cinq questions rappelle les temps glorieux de l'oracle. A l'époque de Plutarque, on ne consultait plus guère la Pythie que pour des affaires privées : cf. *De Pyth. orac.*, 408 C ; *De def.*, 413 B.

4. Ces dialecticiens sont aussi grammairiens ; la conjonction εἰ en effet sert à exprimer une interrogation, un souhait ou une condition, mais non pas une affirmation.

5. Nicandre parle au nom des Delphiens. La divination apollinienne était pratiquée en de nombreux endroits, mais l'oracle pythique était le plus important et le plus ancien.

6. Cf. Archiloque, C.U.F. (Lasserre-Bonnard), fragm. 89. Lycambès, père de Néoboulè, repoussa la demande en mariage d'Archiloque, qui se vengea par de cruelles railleries.

7. Cf. Kaibel, *Com. Gr. Fr.*, p. 160, fragm. n° 36. Sophron de Syracuse, auteur de mimes écrits en dorien populaire, vécut au v[e] siècle. — Quant à θην, particule enclitique de la langue poétique, elle n'a aucun rapport avec le second élément de εἴθε.

P. 17.

2. Cf. *De gen. Socr.*, 579 B-D. La duplication du cube est un problème insoluble. Voir R. Vallois, *B.C.H.*, 70, 1946, p. 584-587.

3. Cette fameuse ambiguïté des oracles d'Apollon *Loxias* est expliquée autrement dans le *De Pyth. orac.*, 407 D-E.

4. Cf. *Stoïc. v et. fragm.* 2, 216 (p. 70) et 239 (p. 78).

P. 18.

2. On reconnaît les trois termes du syllogisme : majeure, mineure et conclusion.

P. 19.

2. Pour ce difficile passage relatif à Héraclès, j'adopte l'interprétation de F. Buffière, éditeur d'Héraclite, *Allégories d'Hom.*, p. 107-108. Voir Ch. Dugas, *R.E.G.*, 57, 1944, p. 61-67 : Héraclès Mousicos. La légende de l'enlèvement du trépied pythique par Héraclès était représentée à Delphes, au fronton oriental du Trésor de Siphnos : voir P. de La Coste-Messelière et G. de Miré, *Delphes*, fig. 91. Cf. *De def.* 413 A ; *De sera num. vind.*, 557 C (où il est dit qu'Héraclès transporta le trépied en Arcadie, à Phénéos), et le récit d'Apollodore, 2, 6, 2. Sur Héraclès, « savant astronome et disciple d'Atlas », voir M. Détienne, *Rev. Hist. Rel.*, 159, 1960, p. 29.

3. Cf. *De def.*, 429 D, et *De Is. et Osir.*, 374 A.

P. 20.

1. La maxime delphique « Rien de trop » (cf. ci-dessus, 385 D) était particulièrement en honneur à l'Académie, où l'on se méfiait des affirmations trop tranchées : cf. *De def.*, 431 A.

2. Cf. *Aet. Rom.*, 263 F sqq., mais dans le *De an. procr.*, 1018 C, c'est le nombre six qui est appelé γάμος, comme résultant de la multiplication de trois par deux. Cf. Clément d'Alex., *Strom.*, 5, 93, 4.

3. Cf. *Aet. Rom.*, 288 D.

4. Cf. *De vita et poe. Hom.* (traité qui n'est sans doute pas de Plutarque), chap. 145 (éd. Bernardakis, 7, p. 416) : τοῖς οὐρανίοις δαίμοσι τὰ περισσὰ ἀπονέμει, et Virgile, *Egl.*, 8, v. 75 : *Numero deus impare gaudet.*

P. 21.

1. Cf. Diels, *Frag. Vorsokr.*, 1, p. 95, et voir L. Robin, *La Pensée gr.*, p. 87-89.

P. 22.

1. Sur le culte de Dionysos à Delphes, voir ci-dessous, 389 C; E. Bourguet, *Les Ruines de D.*, p. 192-193 ; l'hymne dionysiaque de Philodamos (voir par exemple F. Sokolowski, *B.C.H.*, 60, 1936, 135-143, où l'on trouvera les références aux publications antérieures) ; L. Lerat, *B.C.H.*, 60, 1936, p. 357-362 ; R. Flacelière, *R.E.A.*, 52, 1950, 313-315.

2. C'est la doctrine d'Héraclite et des Stoïciens : voir les fr. 30 et 31 d'Héraclite, et les *Stoïc. vet. fr.*, 2, p. 123-191.

3. Cf. ci-dessous, 393 B-C, et *De Is. et Osir.*, 381 F : étymologie de 'Απόλλων à partir de ἀ-πολλοί. Et voir Platon, *Crat.*, 405 c.

4. Voir le mythe orphique de Dionysos-Zagreus. Nyctélios, épithète poétique de Dionysos, fait allusion aux cérémonies nocturnes de son culte. Isodaitès semble signifier « qui (se) partage également » ; c'était le nom d'une divinité assez mal famée que Phryné de Thespies fut accusée d'avoir introduite à Athènes ; voir G. Colin, éditeur d'Hypéride, *C.U.F.*, p. 10. Plutarque était initié aux mystères dionysiaques, cf. *Cons. ad ux.*, 611 D. Voir *De Is. et Osir.*, 364 F.

5. Fragment d'une pièce perdue d'Eschyle.

P. 23.

1. Effectivement la sculpture et la céramique représentent Dionysos tantôt comme un enfant, tantôt comme un jeune homme imberbe, tantôt comme un adulte barbu.

2. Fragment lyrique anonyme, cité également *Cons. ad ux.*, 607 C et *Quaest. conv.* 4, 6, 671 C.

3. Cf. Héraclite, fr. 65 : « Le feu est indigence et satiété », et Philon, *Stoïc. vet. fragm.*, 2, 616 (p. 187) : ὅπερ οἱ μὲν κόρον καὶ χρησμοσύνην ἐκάλεσαν, οἱ δ' ἐκπύρωσιν καὶ διακόσμησιν.

P. 24.

1. Platon, *Rép.*, 530 c-531 c, distinguait déjà soigneusement, à propos de l'harmonie, les recherches empiriques des musiciens et les spéculations mathématiques des Pythagoriciens. Voir H. Marrou, *Saint Augustin et la fin de la cult. ant.*, p. 197-210, et L. Laloy, *Aristoxène de Tarente*, p. 43-47.

2. Cf. *De an. procr.*, 1018 E, et voir L. Laloy, *Arist. de Tar.*, p. 49.

3. Cf. *De def.*, 430 A ; *De an. procr.*, 1029 A.

4. Cf. *De def.*, 430 A.

5. Platon, *Timée*, 55 CD. Cette question de la pluralité des mondes est longuement discutée dans le *De def.*, 422 D sqq.

6. Aristote, *De caelo*, 1, 8-9.

P. 25.

1. C'est la théorie aristotélicienne : voir L. Robin, *La pensée gr.*, p. 346.

2. Platon, *Timée*, 53 c-55 c. Voir le *De def.* 422 F-423 A ; *De plac. philos.*, 887 B-C.

3. Cette théorie d'une correspondance entre les cinq sens et les cinq éléments n'est pas exactement conforme à la doctrine aristotélicienne telle que l'expose L. Robin, *La pensée gr.*, p. 359-360, d'après le *De anima* et le *De sensu*, mais elle n'en est qu'une variante.

4. Cf. Hom., *Il.*, 15, v. 187-193 (les trois dieux sont Zeus, Poseidon et Hadès), et voir *De def.*, 422 E-F.

P. 26.

1. Fragment d'une pièce perdue d'Euripide, égalcment cité *De def.*, 431 A : Nauck, *Tr. Gr. Fr.*, nº 970.

2. Tous les nombres de un à dix avaient leurs prérogatives particulières dans la doctrine pythagoricienne ; voir ci-dessous ce que dit Ammonios en 391 E.

3. Cf. *De def.*, 415 B (classification d'Hésiode).

P. 27.

1. Cf. *De def.*, 429 E.

2. Voir encore le *De def.*, 429 E.

3. Plat., *Crat.*, 409 a : Τοῦτο τὸ ὄνομα (ἡ σελήνη) φαίνεται τὸν Ἀναξαγόραν πιέζειν, et la suite. La théorie présentée comme sienne par Anaxagore consistait à affirmer que la lune tient du soleil sa lumière ; or Thalès et son école l'avaient déjà vu, cf. *De plac. philos.*, 891 D. Pour les idées d'Anaxagore relatives aux astres et en particulier à la lune, voir L. Robin, *La pensée gr.*, p. 153.

4. Plat., *Soph.*, 254 b - 256 d. Platon parle à cet endroit de γένη ou d'εἴδη, ce que Plutarque rend par αἱ κυριώταται ἀρχαί. Cf. *De def.*, 428 B.

5. Plat., *Phil.*, 23 c-e.

P. 28.

3. Passage très corrompu : voir P. Amandry, *La mantique apoll. à D.*, p. 141, note 3. Si le prytanée de Delphes devait être situé à Marmaria dans le sanctuaire d'Athéna Pronaia, qui est en contre bas de celui d'Apollon (cf. E. Bourguet, *Les Ruines de D.*, p. 324-326 ; J. Charbonneaux, *Fouilles de D.*, II, Le sanct. d'Athéna Pronaia, fasc. 2 : la *tholos* serait ce prytanée), on comprendrait aisément κατάγης.

P. 29.

2. Cf. *Ael. gr.* 9, 292 E, et voir le commentaire de ce passage dans l'édition de W. R. Halliday, *The Gr. Quest.*, p. 60-61.

3. Fragment de Simonide, que Plut. cite aussi *De Is. et Osir.* 359 F et *Thésée*, 10, 2.
4. Plutarque pense à un passage du *Charmide* de Platon, 164 d.

P. 30.

1. Fragment n° 91 d'Héraclite, Diels, *Fragm. d. Vorsokr.*, également cité *De sera*, 559 C. Tout ce développement peut être rapproché d'Anaximandre, fragm. n° 9 chez Diels, et aussi de Philon, *De Josepho*, 125, chap. 22.
2. Fragm. 76 d'Héraclite chez Diels.

P. 31.

2. Pour cette image, cf. Platon, *Rép.*, 621 a : ἀγγεῖον οὐδὲν τὸ ὕδωρ στέγει.

P. 33.

1. Voir les commentaires de Norden, *Agnostos Theos*, p. 231 sq., et de Wilamowitz, *Der Glaube der Hell.*, 2, p. 501, note 1.
2. Sans doute la triple désignation Ἀπόλλων, Ἰήιος, Φοῖβος était-elle rituelle. Pour le premier et le troisième de ces noms, voir ci-dessus 388 F et *De def.*, 421 C. Le nom d'Ἰήιος (qui vient probablement du cri ἰή, ἰή, comme Εὔιος, surnom de Dionysos, vient de εὐοῖ) est mis en rapport par Plutarque avec la forme épique ἴος équivalent à εἷς.
3. Citation très libre d'Hom., *Il.*, 4, v. 141.
4. Cf. *Aet. rom.*, 270 F ; *De def.*, 436 B ; *Quaest. conv.*, 8, 5, 725 B.

P. 34.

2. Hom., *Il.*, 15, v. 362 sqq.

P. 35.

4. Euripide, *Suppl.*, v. 975-977.
5. Fr. 50 de Stésichore, Bergk, *Poet. Lyr. Gr.*
6. Vers d'une pièce perdue de Sophocle.

P. 48.

2. Les « Spartes », c'est-à-dire les « Semés », les guerriers nés des dents du dragon tué par Cadmos, cf. Paus., 9, 10, 1. Voir F. Vian, *Les orig. de Thèbes*, p. 158-176.
3. L'antre corycien est situé dans le Parnasse, au-dessus de Delphes, à deux heures de marche ; cf. Paus., 10, 6, 3 ; 10, 32, 2

et 7 ; Eschyle, *Eum.*, v. 22-26 : — Lycorée, ville légendaire du Parnasse ; cf. Paus., 10, 6, 2 et 3.

4. Réminiscence probable de Platon, *Rép.*, 475 d : οἵ τε γὰρ φιλοθεάμονες..., οἵ τε φιλήκοοι.

P. 49.

1. Diogénianos de Pergame *senior* apparaît à mainte reprise dans les *Quaest. conv.*, 7, 7 et 8, 710 B sqq. ; 8, 1, 717 B ; 8, 2, 718 B ; 8, 9, 731 B.

2. La trempe des épées à laquelle Plutarque fait allusion comprend sans doute à la fois la trempe du fer proprement dite et le « recuit » qui en diminue la fragilité et qui donne en même temps au métal cette teinte bleue que l'on voit par exemple aux aiguilles des boussoles : c'est ce changement de coloration du fer qui a amené Plutarque, je crois, à évoquer cette trempe à propos de la patine du bronze. Ce passage et toute la discussion qui suit sont cités et commentés par la plupart des historiens de l'art antique lorsqu'ils traitent de la patine et de la polychromie des statues de bronze ; voir par exemple J. Charbonneaux, *Les bronzes grecs*, p. 21-23.

3. Sur le bronze de Corinthe, voir essentiellement Paus., 2, 3, 3 et Pline, *N. H.*, 34, 3.

P. 50.

1. Cet alliage d'or et d'argent s'appelait ἤλεκτρον.

2. Ce vers d'un poète comique est cité également par Plutarque *Max. cum princ.*, 777 C.

P. 51.

2. A propos de ces considérations, qui peuvent paraître bizarres, sur les propriétés spéciales de l'air de Delphes, voir F. de Villenoisy, *R.A.*, 1896, 1, p. 70.

P. 52.

2. Le groupe se trouve alors devant l'hémicycle des rois d'Argos (voir ci-dessus la Notice, p. 45). Dans le second traité *De Alex. Mag. fort.*, en 340 C, on lit : « Jadis, à Argos, la race royale des Héraclides s'éteignit. On se mit en quête, on interrogea l'oracle, et le dieu répondit qu'un aigle donnerait les indications nécessaires. A quelques jours de là, un aigle apparut dans les airs, plana au-dessus de la maison d'un certain Aigon, puis s'y posa ; Aigon fut alors choisi comme roi. »

P. 53.

2. Sur Bion le Borysthénite, philosophe du IIIe siècle avant notre ère, cf. A. Lesky, *Gesch. Gr. Lit.*[2], p. 720.

3. Glaukè de Chios, musicienne et poétesse, vécut au temps de Ptolémée Philadelphe ; cf. Théocrite, IV, v. 31.

4. La Pythie, avant de descendre pour aller s'asseoir sur le trépied, faisait dans la cella du temple des fumigations de laurier (arbre consacré à Apollon) et de farine d'orge. Voir P. Amandry, *La mant. apoll. à D.*, p. 127.

P. 54.

1. Cf. Diels, *Herakleitos von Ephes.*, fragm. 92, et Diels-Kranz, *Fr. Vorsokr.*, 22, B 92. Héraclite parlait sans doute de la Sibylle d'Érythrées plutôt que de la Sibylle Troyenne. Je crois que la citation d'Héraclite s'arrête à φθεγγομένη, et que ce qui suit : « sa voix parvient au-delà de mille années grâce au dieu » appartient à Plutarque.

2. Cf. Pindare, édition A. Puech dans la C.U.F., IV, p. 92, n° 2 (fragment d'hymne). Il est peu probable que les mots ἀκοῦσαι τοῦ θεοῦ τὸν Κάδμον proviennent littéralement de Pindare.

4. γῆρυς est un mot poétique, qui dénote, comme plus bas en 405 E 8 une réminiscence : cf. H. Bolkestein, *Mnemos.*, 1964, p. 368-369.

P. 55.

3. Il ne peut s'agir de la statue d'Hiéron qui vient d'être mentionnée, ni sans doute d'un « hermès » d'Hiéron, comme le veut S. Broc, *R.E.G.*, 76, 1963, p. 39-51. Quant à l'hypothèse de F. Courby, qui songeait aux trépieds des Deinoménides (*F.D.*, II, *La terr. du temple*, p. 253, note 2), elle ne peut guère se défendre.

4. Un chef de mercenaires de ce nom combattit à Leuctres, en 371, dans l'armée lacédémonienne (Xénophon, *Hell.*, 6, 4, 9). La correction de Muhl : Ἕρμωνος peut paraître séduisante, car ce pilote du vaisseau amiral de Lysandre avait sa statue de bronze à Delphes dans le monument des Navarques (Paus., 10, 9, 7), mais l'intervalle de trente-quatre ans entre la bataille d'Aigos-potamoi (405) et celle de Leuctres (371) paraît bien long pour sa carrière militaire.

5. Cf. Plut., *Lys.*, 12, 1, et surtout 18, 1 : « Lysandre fit élever à Delphes... les étoiles d'or des Dioscures, qui disparurent avant la bataille de Leuctres. » Sur de tels monuments en l'honneur des Dioscures, voir F. Chapouthier, *Les Diosc. au service d'une déesse*, p. 142.

6. Cf. Plut., *Lys.*, 1, 1 : à l'intérieur du Trésor des Acanthiens et de Brasidas (cité ici en 400 F), près de l'entrée, se trouvait une statue de marbre de Lysandre, « représenté avec de longs cheveux et une barbe bien fournie, à l'ancienne mode ».

7. Ce palmier de bronze surmonté de la statue d'Athéna armée (Palladion) avait été offert à Delphes par les Athéniens après la victoire de Cimon à l'Eurymédon (468) ; cf. Plut., *Nic.*, 13, 5 ; *Quaest. conv.*, 8, 4, 724 B ; Paus., 10, 15, 4-5 ; et voir P. Amandry, *B.C.H.*, 78, 1954, p. 295-315.

P. 56.

1. Philomélos commandait les Phocidiens qui occupèrent et pillèrent le sanctuaire pythique lors de la guerre sacrée du IVe siècle (356-346). D'après Athénée, 13, 605 C-D, qui se réfère à l'ouvrage de Théopompe Περὶ τῶν συληθέντων ἐκ Δελφῶν χρημάτων, cette couronne d'or était une offrande de Lampsaque, et non de Cnide ; Théopompe racontait d'ailleurs cette anecdote de manière assez différente. — Pour cette liste de prodiges, Plutarque semble avoir puisé, au moins en partie, chez Callisthène d'Olynthe, comme on peut l'inférer des mots *ut ait Callisthenes* qu'on lit chez Cicéron, *De divin.*, 1, 34 (74), au moment où lui-même énumère les mêmes prodiges ou d'autres analogues : voir Halliday, *Plutarch's Greek Questions*, p. 57.
2. Aristote, *Rhétor.*, 3, 11, 1411 b.
3. Pendant longtemps les consultations ordinaires de la Pythie eurent lieu le 7 de chaque mois (sauf pendant les trois mois d'hiver, où Dionysos remplaçait Apollon à Delphes) : cf. *Aet. gr.*, 292 E-F.
4. Ἐπίκουρος ὠφελεῖ fait jeu de mots, ἐπίκουρος signifiant « auxiliaire, protecteur, secourable. » Épicure vécut de 342 à 270 avant J.-C.
6. Voir ci-dessus la Notice, p. 45, et note 3.

P. 57.

1. Cette première Sibylle, antérieure aux Pythies, s'appelait Hérophilè et venait du pays des Maliens (où se trouve la ville de Lamia) selon Paus., 10, 12, 1 ; elle doit sans doute être distinguée d'une autre Hérophilè, Sibylle d'Érythrées, dont il sera question ci-dessous, en 401 B. Cf. Wilamowitz, *Der Glaube der Hell.*, 2, p. 34, en note.
3. Les mots φήμαις ἀεὶ φορήσεται καὶ κληδόσιν forment un trimètre ïambique, mais cela peut être fortuit, car on croira plutôt que les ἔπη de la Sibylle étaient des hexamètres.
4. Cf. *De sera*, 566 E : Thespésios entend la voix de la Sibylle prophétiser « au sujet du mont Vésuve et de la destruction de Dicaiarchie par le feu ». Il s'agit donc de l'éruption du Vésuve, qui, en 79 après J.-C., détruisit Pompéi, Herculanum et Stabies. Mais, pour Plutarque, cette région de Campanie était celle des villes *grecques* de Cumes et de Dicaiarchie (qui devint *Puteoli*, Pouzzoles).

P. 58.

1. Maxime proverbiale provenant d'un vers d'Euripide, cf. ci-dessous, *De def.*, 432 C, et comparer Cic., *De divinatione*, 2, 5.

2. Bakis était, avec Musée, le plus célèbre des prophètes légendaires ; on le faisait naître en Béotie ou en Attique ou en Arcadie, et l'on finit par supposer l'existence de plusieurs Bakis. Cf. Aristote, *Probl.*, 954a, 36 : ὅθεν Σίβυλλαι καὶ Βάκιδες καὶ οἱ ἔνθεοι γίνονται πάντες.

P. 59.

1. Cf. Plut., *Lys.*, 22, 11 ; *Agés.*, 3, 7 ; Paus., 3, 8, 9 ; Xénophon, *Hell.*, 3, 3, 1-3 : cet oracle fut invoqué par le « chresmologue » athénien Diopeithès (qui peut-être l'avait lui-même fabriqué) en 399, à la mort du roi de Sparte Agis, dont la succession était disputée entre son frère Agésilas, qui était boiteux, et Léotychidas, qui passait pour le fils d'Agis, bien qu'Alcibiade fût sans doute son véritable père. Cet oracle paraissait réalisé parce que les batailles de Leuctres et de Mantinée, qui enlevèrent l'hégémonie aux Lacédémoniens pour la donner aux Thébains, eurent lieu sous le règne d'Agésilas.

2. Les Romains (« fils de Troie ») vainquirent les Carthaginois (« les Phéniciens ») à Zama en 202 ; ils vainquirent, avec l'aide des Aitoliens, Philippe V de Macédoine à Cynoscéphales en 197 ; enfin, c'est en 196 que réapparut près de Théra (Santorin) le cratère immergé qu'on appela « Hiéra », l'île sainte, et qu'il faut identifier peut-être à Palaia-Kaïmeni, cf. Strabon, 1, 3, 16 ; Justin, 30, 4, 1.

P. 60.

1. Sur les *Maximes souveraines*, ouvrage d'Épicure, cf. Diog. Laërce, 10, 139-154, et Lucien, *Alex.*, 47.

2. Voir ci-dessus la Notice, p. 45, et n. 4, et, à propos des grenouilles représentées à la base du palmier : *Sept. sap. conv.*, 164 A ; M. Guilmot, *Chron. d'Ég.*, 1947, p. 245-250 ; W. Déonna, *Rev. Hist. Rel.*, 139, 1951, p. 162-207, et 140, 1951, p. 1-58 ; *B.C.H.*, 74, 1950, p. 1-9.

3. L'emblème, les « armes parlantes » de Sélinonte étaient le persil (σέλινον, d'où viendrait Σελινοῦς, nom de la ville) ; celles de Ténédos étaient la hache : cf. Paus., 10, 14, 1-4, et Cicéron, *Correspondance*, éd. Constans (C.U.F.), t. 3, p. 249, note à la p. 53, l. 4.

4. Ces quatre espèces animales se trouvaient associées au culte d'Apollon : le corbeau et l'épervier, considérés comme des oiseaux fatidiques, étaient des attributs du dieu-prophète (cf. ci-dessous, 405 C, où le héron et le roitelet sont ajoutés au corbeau) ; des cygnes avaient assisté à la naissance d'Apollon à Délos (cf. Calli-

maque, *Hymne à Délos*, v. 249 sqq.) ; l'épithète d'Apollon Λύκειος dérive peut-être de λύκος (voir aussi le nom de Λυκώρεια, ci-dessus, 394 F).

5. Hom., *Od.*, 3, v. 1. Cf. P. Boyancé, *Ét. sur le songe de Scipion*, p. 90 : « Comme tous les Stoïciens, Cléanthe montrait le soleil se nourrissant des exhalaisons de la mer », et D. Babut, *Plut. et le Stoïc.*, p. 155 sq.

P. 61.

3. Platon, *Timée*, 90 a ; Plut. cite aussi ce passage *De exil.*, 600 F. Cf. H. Bolkestein, *Mnemos.*, 1964, p. 369-370.

4. Hexamètre d'Empédocle : cf. Diels-Kranz, 1, p. 330, 31, B 44. Sur ἀνταυγεῖν et αὐγή, voir P. Boyancé, *Ét. sur le Songe de Scipion*, p. 65 sqq.

5. Pour Plutarque, le coq n'est donc pas à compter parmi les animaux liés au culte d'Apollon, comme ceux qu'il a énumérés plus haut, en 400 A, mais l'auteur de cet « Apollon au coq » envisageait sans doute le dieu sous son aspect solaire. Voir P. Boyancé, *Le culte des Muses...*, p. 141 : le coq est d'ailleurs un animal « consacré au soleil » et peut servir à la divination.

6. Sur le symbolisme de la grenouille, voir P. Perdrizet, *Bronzes Fouquet*, p. 80 sqq. ; P. de La Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*, p. 108, n. 5 ; W. Déonna, *Rev. Hist. Rel.*, 139, 1951, p. 162-207, et 140, 1951, p. 1-58. — Cicéron, *De divin.*, 1, 9, mentionne la croyance à la faculté divinatrice des grenouilles.

P. 62.

2. Sur la statue, plaquée d'or, de Zeus, offerte à Olympie, dans le temple d'Héra, par Cypsélos, cf. Strabon, 8, 3, 30, p. 353 ; Pausanias, 5, 2, 3 ; Photius, s. v. Κυψελιδῶν ἀνάθημα.

3. Cette phrase sur les Molionides est une remarque adventice qu'un auteur moderne placerait dans une note, mais que les écrivains anciens étaient contraints d'incorporer à leur texte. Les deux Molionides, appelés aussi Molions, sorte de « frères siamois », Eurytos et Ctéatos, étaient fils de Poseidon et de Molionè, femme d'Actor. Actor était frère d'Augias, roi d'Élide, à qui Héraclès réclamait en vain son salaire pour avoir nettoyé les écuries royales. Les Molionides, alliés d'Augias, furent tués par Héraclès à Cléonai, entre Némée et Corinthe. Les Éléens demandèrent aux Corinthiens d'exclure des jeux isthmiques tous les Argiens, compatriotes d'Héraclès. Dans la version de la légende que rapporte Pausanias, 5, 2, Molionè frappe de sa malédiction ceux de ses concitoyens qui, à l'avenir, ne s'abstiendraient pas d'eux-mêmes de prendre part aux jeux isthmiques, et la crainte de cette ἀρά fut assez forte pour éloigner à tout jamais de ces jeux les Éléens.

4. Sur ces deux offrandes, voir ci-dessus la Notice, p. 45, n. 5.

5. Ésope et Rhodopis eurent à Samos le même maître d'après Hérodote, 2, 134. Quant à la mort d'Ésope, voir *De sera*, 556 F, et Planude, *Vie d'Ésope*.

P. 63.

1. Ce mot du philosophe cynique Cratès est rapporté aussi par Athénée, 13, 591 B ; sur cette statue de Phryné, voir aussi Plut., *Amat.*, 753 F.

3. C'est le nom d'Olympias qui est seul employé d'ordinaire, notamment par Plutarque lui-même dans sa *Vie d'Alexandre*.

4. Pour Eumétis, fille de Cléoboulos, tyran de Lindos (Rhodes), parfois compté au nombre des sept sages, cf. *Sept. sap. conv.*, 148 C, et, pour Cléoboulos, *De E*, 385 E.

5. Plutarque pensait donc sans doute que Sibylle fut d'abord, comme Bakis, un nom propre. Voir ci-dessus, 398 C, et la note.

6. Allusion au *Banquet* de Xénophon, 2, 3 sqq.

P. 64.

1. La première de ces dédicaces était celle du Trésor mentionné ci-dessus en 400 F (la ville d'Acanthos en Chalcidique ouvrit ses portes au Spartiate Brasidas en 424). — L'Athénien Phormion, pendant la guerre du Péloponnèse, avait remporté plusieurs victoires navales, notamment sur les Corinthiens (cf. Paus., 10, 11, 6), mais cette seconde dédicace peut aussi se rapporter à d'autres circonstances. — Les Phocidiens avaient dédié successivement dans le sanctuaire d'Apollon trois monuments commémorant des victoires remportées sur les Thessaliens : voir G. Daux, *Pausanias à Delphes*, p. 139 sq. — Sur l'offrande des Ornéates vainqueurs des Sicyoniens, cf. Paus., 10, 18, 5. — Enfin, c'est après la « guerre sacrée » de 356-346 que les Amphictyons élevèrent au moins deux statues d'Apollon (dont l'Apollon dit Sitalcas) avec les sommes versées à titre de réparations par les Phocidiens sacrilèges : cf. Paus., 10, 15, 1-2 et 7.

P. 65.

2. Sur cette offrande des Locriens d'Opous, voir G. Glotz, *Bull. Corr. Hell.*, 33, 1909, p. 531.

3. C'est en 446 que les Mégariens, se soulevant en même temps que l'Eubée, massacrèrent les garnisons athéniennes qui occupaient leur pays ; la même année, la paix de Trente ans leur rendit leurs ports de Nisaia et de Pagai. Cf. Thuc., 1, 114-115, et Paus., 10, 15, 1.

4. Skythinos de Téos, auteur de ces tétramètres trochaïques catalectiques, vivait probablement au IVe siècle avant notre ère : voir A. Lesky, *Gesch. Griech. Lit.*[2], p. 240. Sur ces vers, voir P. Boyancé, *Études sur le songe de Scipion*, p. 99.

5. Cette promesse a été faite par Théon en 397 D.

6. Pour ce sens du mot πνεῦμα, comparer *De def.*, 433 C sqq. et 437 C sqq.

P. 66.

1. Le sanctuaire de la Terre, première occupante de Delphes et première prophétesse, avait été coupé en deux par le mur polygonal. — Sur la fontaine Cassotis (dont le nom a été proposé sans certitude pour remplir une lacune des manuscrits), voir J. Pouilloux, *Énigmes à Delphes*, 79-101.

P. 67.

1. Sur Sarapion, philosophe et poète, voir ci-dessus la Notice, p. 43.

2. Deux de ces quatre astronomes sont bien connus : Aristarchos de Samos (IIIe siècle) et Hipparchos de Nicée (IIe siècle) : voir par exemple dans l'*Histoire générale des Sciences*, I (P.U.F., 1957), Jean Beaujeu, p. 347-357.

3. Eudoxos de Cnide a été cité un peu plus haut, en 402 D, voir la note à cet endroit. — On attribuait à Hésiode une Ἀστρονομίη, qui n'était sans doute pas de lui. — Thalès de Milet, l'un des sept sages (déjà cité quelques lignes plus haut parmi les philosophes ayant écrit en vers), passait pour avoir prédit l'éclipse de soleil de 585 avant J.-C., et on lui attribuait une Ναυτικὴ Ἀστρολογία. Selon Platon, *Théétète*, 174 a, l'« astronome tombé dans un puits » ne serait autre que Thalès.

4. Peut-être Plutarque songe-t-il au début de la deuxième *Isthmique* de Pindare, qu'il citera plus bas, en 406 A. Mais l'expression τρόπου μελῳδίας est vague, et la suite de la phrase, après θαυμάζει ὅτι, est perdue.

5. Théon (c'est-à-dire, peut-être, Plutarque lui-même : voir ci-dessus la Notice, p. 42-43) gardera désormais la parole jusqu'à la fin du dialogue.

P. 68.

2. Apollon Loxias (c'est-à-dire l'Ambigu) aimait les jeux de mots : ἡσυχίαν ἄγειν signifie soit « rester en repos », soit « amener Hésychia ». Le même oracle est cité dans la *Vie de Nicias*, 13, 6, mais là, Clazomènes remplace Érythrai ; ces deux villes étaient voisines.

3. Pour l'interprétation de ce passage, voir H. Bolkestein, *Mnemos.*, 1964, p. 370 sq. — Le quatrième Deinoménide, Polyzalos, ne semble pas avoir régné (voir pourtant dans la dédicace de l'Aurige, F. Chamoux, *F.D.* 4, 5, 26-31 : Γέλας ἀνάσσων). Une épigramme attribuée à Simonide commence ainsi (H. von Gaertringen, *Hist. Gr. Epigr.*, n° 38) :

Φημὶ Γέλων', Ἱέρωνα, Πολύζηλον, Θρασύβουλον,
παῖδας Δεινομένευς, τοὺς τρίποδας θέμεναι.

Sur ces trépieds, voir B. Gentili, *Parola del Passato*, 1953, 109-208.

P. 69.

1. D'après Hérodote, 3, 52, Proclès, tyran d'Épidaure au début du VIe siècle, fut chassé par son gendre Périandre, tyran de Corinthe. En ce qui concerne le fait que les cerfs enfouissent leurs bois tombés, cf. *Quaest. conv.*, 7, 2, 1 : καὶ τὸ κατορυσσόμενον ὑπὸ τῶν ἐλάφων κέρας, et là Plutarque cite sa source : Théophraste.

3. Philochore et Istros sont des Atthidographes des IVe et IIIe siècles. Le premier était μάντις καὶ ἱεροσκόπος, et avait écrit un ouvrage Περὶ μαντικῆς.

4. Théopompe de Chios, historien du IVe siècle avant J.-C., avait écrit un traité Περὶ τῶν συληθέντων ἐκ Δελφῶν χρημάτων.

5. L'épiclèse Μισογύνου résulte d'une correction, mais qui est très probable. Bien qu'Héraclès, dans la légende, ait aimé autant les femmes que les garçons, son culte, en plusieurs endroits, excluait les femmes, cf. le règlement sacrificiel du prytanée de Thasos, M. Launey, *Le sanct. et le culte d'Héraklès à Thasos*, p. 126 : [Ἡρα]κλεῖ Θασίωι... οὐδὲ γ[υ]ναικὶ θέμις. Voir J. Bayet, *Les origines de l'Hercule romain*, p. 448.

6. Ce trimètre ïambique devait être déjà ancien et passé à l'état de maxime quand la Pythie l'appliqua à ce cas de « force majeure » : voir Wilamowitz, *Der Glaube der Hell.*, 2, p. 470, n. 1. Sur l'interprétation du récit qui précède, voir H. Bolkestein, *Mnemos.*, 1964, p. 371 sq.

P. 70.

1. Comparer ci-dessus, 397 C, et *De def.*, 414 E, où la même idée est illustrée par une image différente, celle des ἐγγαστρίμυθοι, c'est-à-dire des ventriloques.

2. Voir le même lieu commun philosophique dans le *Sept. sap. conv.*, 163 E.

P. 71.

1. Cf. Diels, *Herakleitos von Ephes.*, fragm. 93. Héraclite a déjà été cité plus haut, en 397 A.

P. 72.

1. « ἄνευ θεοῦ » : cf. *Odys.*, 2, 372 et 15, 531. Comparer *De def.*, 414 D : οὐδὲν αἰτίᾳ θεοῦ.

2. Allusions à trois passages de l'*Iliade* : 2, 172 sqq. ; 4, 92 sqq. ; 5, 123 sqq.

3. Ce trimètre ïambique était passé à l'état de proverbe ; on l'attribuait soit à Pindare, soit à Simonide (cf. Aristophane, *Pax*, 369), soit plutôt à Euripide.
4. Cf. Hérodote, 4, 155, qui donne le texte de l'oracle d'Apollon adressé à Battos.

P. 73.

1. Renvoi à Xénophon, *Œconom.*, 7, 5.
2. Pour le corbeau, oiseau fatidique consacré à Apollon, voir ci-dessus, 400 A, et la note.
3. Théon renvoie à ce qu'il a dit plus haut, en 403 A-F.
4. Renvoi à 402 E - 403 A.

P. 74.

2. Citation (un peu modifiée par Plutarque, pour l'adapter à sa phrase) du début de la deuxième *Isthmique* de Pindare. Cf. ci-dessus, 403 A, et la note.
3. Sur la Sibylle delphique et ses prophéties en vers épiques, voir ci-dessus, 398 C-D. Sur la Pythie Aristonica, cf. Hérodote, 7, 140 sq.
4. Sur Chairémon, poète tragique du ɪᴠ[e] siècle, voir M. Croiset, *Hist. Litt. Gr.*, 3 (1929), p. 402 sq. — Quant à l'idée exprimée ici, comparer *Quaest. conv.*, 1, 4, 620 E.

P. 75.

1. Mots empruntés librement à la première *Isthmique* de Pindare, v. 48 : μηλοβότᾳ τ' ἀρότᾳ τ' ὀρνιχολόχῳ τε...
2. Plutarque songe certainement ici à Thucydide, 1, 5, 3, qui fait allusion aux longues robes de lin et aux « cigales » d'or insérés dans les « crobyles » des Athéniens et des Ioniens d'autrefois.

P. 76.

1. On pense au mot de Périclès chez Thuc., 2, 40, 1 : Φιλοκαλοῦμεν μετ' εὐτελείας.
2. Métaphore peut-être banale, mais Plutarque avait vu les déesses descendant de char, attitude assez souvent représentée par les sculpteurs, notamment, à Delphes même, Aphrodite sur la frise Ouest du Trésor de Siphnos. Voir P. de La Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*, p. 409-412, et la planche XLV.
3. On a rapproché ὀρεμπότας de l'épithète cultuelle, attestée chez les Enianes, d'un Ζεὺς Ὀρομπάτας : cf. Y. Béquignon, *La vallée du Sperchios*, 179 sq. ; O. Masson, *Report of the Dep. of Ant. Cyprus*, 201-203.
4. Ces deux trimètres appartenaient à une tragédie perdue de Sophocle : cf. Nauck, *T. G. F.*[2], fr. 704.

P. 77.

1. Le « chresmologue » athénien Onomacritos, de l'époque des Pisistratides, est bien connu : voir par cxemple mon livre *Devins et oracles grecs*, p. 87 sqq. Quant aux deux noms qui suivent, ils sont fort douteux et ne permettent aucune identification vraisemblable.

2. Cf. *De E*, 386 A-B, et la note. Sur les « agyrtes » (τὸ ἀγυρτικόν), voir Platon, *Rép.*, 2, 364 b-c. On sait que les cultes orientaux, surtout d'origine phrygienne (Cybèle, la Mère des dieux) et égyptienne (Sarapis), jouissaient d'une grande faveur au temps de Plutarque dans tout l'empire romain. La divination par les sorts, ou *cléromancie*, se pratiquait au moyen de tablettes (γραμματεῖα ou πίνακες) que l'on tirait au hasard et qui portaient des prédictions.

P. 78.

1. Euripide, *Phéniciennes*, v. 958 sq.

P. 79.

1. Ces quatre noms sont douteux ; le seul qui paraisse presque sûr est celui de Phalanthos, le fondateur de Tarente ; voir P. Wuilleumier, *Tarente...*, p. 33-39.

2. Pour Battos, le fondateur de Cyrène (déjà nommé cn 405 B), et pour cet oracle, cf. Hérodote, 4, 157.

3. Cf. *Lys.*, 29, 5-12, où Plutarque cite cet oracle et le commente plus explicitement. Lysandre fut tué en 395 devant Haliarte, en Béotie.

P. 80.

2. Contre l'opinion de H. Bolkestein, *Mnemos.*, 1964, 373 sq., je persiste à croire que χρηστήριον, comme μαντεῖον, peut à l'occasion chez Plutarque équivaloir à χρησμός, selon un sens bien attesté chez d'autres auteurs, notamment chez Hérodote, 1, 63, etc.

3. Hom., *Odys.*, 2, 190.

P. 81.

2. Le sanctuaire d'Apollon Galaxios (Γαλαξίδωρος est un nom porté par des Thébains, par exemple *De Gen. Socr.*, 577 A) aurait été voisin de Thèbes et de l'Isménion, d'après Wilamowitz, *Hermes*, 34, 1899, p. 244, selon qui « la région riche en sources qui cst située au sud-est de Thèbes s'appelait Galaxion », mais cette localisation demeure hypothétique, cf. *R.E.*, s.v. Γαλάξιον.

Est-il besoin de remarquer que pour Plutarque cette ἀφθονία καὶ περιουσία γάλακτος explique l'étymologie du mot Γαλάξιον ?

3. Fragment douteux de Pindare : cf. B. Snell, *Pindarus*, fr. 104 b ; A. Puech, *Pindare*, C.U.F., t. 4, p. 235, nº 2 (cf. *ibid.*, p. 179, nº 10). Il a été attribué de façon hypothétique aux *Parthénées :* cf. Wilam., *Hermes*, 34, 1899, p. 244.

P. 100.

2. Selon la forme la plus répandue de la légende, Zeus faisait partir deux aigles de chaque extrémité d'un diamètre du disque terrestre pour en déterminer le centre ou nombril *(omphalos)*, et ces deux aigles se rencontraient à Delphes ; sur les monuments figurés, on voit parfois ces deux aigles à côté de l'*omphalos* ; cf. par exemple mon article des *Annales de l'Éc. des Hautes Ét. de Gand*, 2, (1938), planche IV, fig. 13 et 14. — Quant au cygne, il est l'oiseau sacré d'Apollon : voir notamment *De Pyth. orac.*, 400 A, et Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 249 sqq.

3. Le Crétois Épiménide (originaire de Phaestos ou de Cnossos ?) était venu à Athènes au temps de Solon, dans la première moitié du VIᵉ siècle ; on lui attribuait un recueil d'oracles (Χρησμοί). Le dieu auprès duquel il s'informe est évidemment Apollon Pythien.

4. Le Delphien Callistrate, fils de Léon et ami de Plutarque, surnommé « le sophiste » est souvent cité dans les *Moralia*, surtout dans les *Quaest. conv. :* voir K. Ziegler, *Plut. v. Chair*, col. 40 sq. Il présida les jeux pythiques en qualité d'épimélète des Amphictyons (cf. *Quaest. conv.*, 667 D et 604 D), à une date incertaine : en 83, d'après Pomtow et R. Del Re, *Il dialogo sull'estinz. degli orac.*, p. 10), — en 63 d'après J. Bayet, *Mél. F. Grat :* La mort de la Pythie, p. 68 sq.

P. 101.

1. C'est-à-dire que Cléombrote se livrait à une enquête savante (ἱστορία), autant géographique que proprement historique, à la manière d'Hérodote.

2. Sur le sens précis du mot θεολογία, voir V. Goldschmidt, *Rev. Ét. Gr.*, 63, 1950, p. 20-42, et spécialement p. 22, n. 5, mais, puisque cette théologie s'appuie sur la philosophie, elle ne peut équivaloir ici à μυθολογία. Cléombrote lui-même, ci-dessous, en 417 F, parlera avec mépris des Δελφῶν θεολόγοι, qui, eux, sont bien, d'après le contexte, des « mythologues ».

3. Le fameux sanctuaire oraculaire de Zeus Ammon, qu'Alexandre avait visité, se trouvait dans le désert de Libye, à l'oasis de Siwah.

4. 'Εξ ὄνυχος ne peut signifier « jusqu'à la griffe », comme on lit dans l'édition d'Alcée et de Sapho, C.U.F., p. 147, nº 204.

P. 102.

1. « Vous autres » grammairiens : Démétrios est grammairien.
2. *Iliade*, 10, 173 : le sort des Achéens « est sur le tranchant du rasoir », ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς, mais le sens de ξυρόν dans cette expression proverbiale est incertain.
3. *Odyssée*, 3, 367 : χρεῖος ὀφέλλεται, verbe qui a en effet les deux sens indiqués.
4. Voir par exemple *Iliade*, 10, 394 : θοὴν διὰ νύκτα. Θοὸς signifie « rapide », mais aussi « aigu, pointu ». Cf. *De facie*, 923 B : τὴν νύκτα θοὴν ὀξύτητι τῆς σκιᾶς προσηγόρευσεν.
5. Cf. la Collection hippocratique, *Épidémies*, 6 (éd. Littré, 5, p. 342) : « Pour les phtisiques l'automne est mauvais, mauvais aussi le printemps quand les feuilles du figuier ressemblent aux pattes de la corneille, ὅταν τὰ τῆς συκῆς φύλλα κορώνης ποσὶν εἴκελα ᾖ » Comparer Hésiode, *Travaux*, 679-681.
6. Le conge et la cotyle sont deux mesures de capacité pour les liquides : le conge (324 centilitres) vaut 12 cotyles (27 centilitres). Les astronomes se servaient de clepsydres (horloges à eau) pour mesurer, d'une part la durée du tour complet du soleil autour de la terre, et, d'autre part, le temps que le soleil, tangent à l'horizon, mettait à disparaître : le rapport entre les deux volumes d'eau donnait la fraction du grand cercle correspondant au diamètre apparent du soleil.
7. Cette brique formait le plan d'un cadran solaire équinoxial, c'est-à-dire parallèle au plan de l'équateur ; le style (ou aiguille) d'un tel cadran est perpendiculaire à ce plan, et donc parallèle à l'axe des pôles.

P. 103.

1. Syène (Assouan) est située presque sous le tropique ; cf. Héliodore, *Éthiop.*, 9, 22, 4, et voir P. Duhem, *Le système du monde*, 2, p. 5.
2. Voir mon étude, *Rev. Ét. Anc.*, 53, 203-221 : Plutarque et les éclipses de lune.

P. 104.

1. Au v[e] et au iv[e] siècles, les Grecs, et notamment les Athéniens, consultèrent fréquemment l'oracle d'Ammon ; la visite qu'Alexandre le Grand fit à ce sanctuaire, est particulièrement célèbre. Mais, à l'époque romaine, il déclina rapidement ; cf. Strabon, 17, 1, 5.
2. Plutarque va mentionner les oracles de Lébadée, du Ptoïon, de l'Amphiaraïon et de Tégyres, et, plus loin, en 434 C, celui de Tirésias à Orchomène. On connaît aussi à Thèbes ceux d'Apollon Hisménien (Hérodote, 8, 134) et d'Apollon Spodios (Paus., 4, 11, 7). Pour d'autres petits sanctuaires oraculaires en Béotie, voir Bouché-Leclercq, *Hist. Div.*, 3, 227-233.

3. Sur le célèbre oracle de Trophonios à Lébadée, cf. Paus., 9, 39.

P. 105.

2. Sur l'oracle d'Apollon Ptoïos près d'Acraephia, voir P. Guillon, *Les trépieds du Ptoïon*, 2, p. 135-174. Le sanctuaire d'Amphiaraos près d'Oropos a appartenu tantôt à la Béotie, tantôt à l'Attique.

3. Tout ce passage concernant les consultations de Mardonios est profondément altéré dans les manuscrits; il convient de le restituer en utilisant moins Hérodote, 8, 133-135, que la *Vie d'Aristide*, 19. Voir mon article du *Bull. Corr. Hell.*, 70, 1946, 199-207 : Plutarque et les oracles béotiens; L. Robert, *Hellenica*, 8, 23-38 : Le Carien Mys et l'oracle du Ptôon; G. Daux, *Coll. Latomus*, 28, 1957, 157-162 : Mys au Ptôion.

4. Cf. *Thémist.*, 6, 4.

P. 106.

1. Sur le sanctuaire oraculaire d'Apollon à Tégyres, où ce dieu serait né selon une légende, Plutarque est beaucoup plus explicite dans la *Vie de Pélopidas*, 16, 5-8.

2. En 422, les Athéniens chassèrent de leur île les Déliens : cf. Thuc., 5, 1 ; Diodore, 12, 73.

3. Sur la Lesché (édifice servant de lieu de réunion) construite par les Cnidiens, voir ci-dessus, p. 89, n. 2.

4. Ces athlètes s'exerçaient peut-être en vue de la fête pythique qui était toute proche : voir ci-dessus, 410 A.

5. *Odyssée*, 4, 140 (trad. V. Bérard).

P. 107.

1. Démétrios, à qui ces paroles sont adressées, est un grammairien.

2. C'est la caricature traditionnelle du philosophe : voir M. Caster, *Lucien et la pensée relig. de son temps*, 113.

3. Planétiade, c'est-à-dire le Vagabond : surnom approprié au genre de vie des Cyniques.

4. Allusion à Hésiode, *Travaux et Jours*, 199-200.

5. Cf. *De E*, 387 D, et la note à cet endroit.

6. Sur les questions que l'on posait alors à l'oracle, cf. *De E*, 386 C, et *De Pythiae orac.*, 408 C.

P. 108.

3. Sur l'identification d'Apollon au soleil, voir ci-dessous, 434 F et 438 D, et surtout *De E*, 393 D.

4. La fête pythique était alors imminente : voir ci-dessus, 410 A, et elle donnait lieu à une trêve.

P. 109.

1. Le chiffre de 3 000 hoplites mégariens est donné par Hérodote, 9, 28. La dépopulation de la Grèce avait déjà frappé Polybe, 36, 17. Pour l'époque de Plutarque, elle est attestée par de nombreuses sources : voir P. Mazon, *Lettres d'humanité*, 2 (1943), Dion de Pruse et la politique agraire de Trajan, p. 50.

P. 110.

1. Il s'agit sans doute de Python, cf. l'*Hymne homérique à Apollon*, v. 300-304 et 356-374. Mais, dans le *De facie*, 945 B, il est question de Typhon.
2. Le lieu oraculaire était souterrain, à l'intérieur du temple.
3. Voir par exemple *Iliade*, 2, v. 96 sq.

P. 111.

1. Vers d'une tragédie perdue de Sophocle.
2. Euryclès était un célèbre ventriloque, qui est mentionné par Aristophane, *Guêpes*, 1019, et par Platon, *Sophiste*, 252 c. Le nom de « Python » vient sans doute de celui du dragon qui passait pour avoir prophétisé à Delphes. Dans les *Actes des Apôtres*, 16, 16, une prophétesse est dite ἔχουσα πνεῦμα πύθωνα.

P. 112.

2. Cette hypothèse des démons remonte aussi à Platon, *Banquet*, 202 e.
3. Cf. *De Is. et Osir.*, 369 D - 370 C.
4. Le mythe central de l'Orphisme est la mise à mort par les Titans de Dionysos-Zagreus. Les Égyptiens pleuraient la mort d'Osiris, et les Phrygiens celle d'Attis.
5. Par exemple *Iliade*, 3, 420, et *passim*.
6. Cf. Hésiode, *Trav.*, 122, 159-160 ; cf. Platon, *Rép.*, 468 e - 469 a.

P. 113.

1. Cette conception paraît empruntée à l'*Epinomis*, où on lit notamment en 922 c : οὐ δυνατὸν ἀνθρώποις τελέως μακαρίοις τε καὶ εὐδαίμοσι γενέσθαι πλὴν ὀλίγων, à quoi correspondent ici les mots ὀλίγαι... θειότητος μετέσχον.
2. Hésiode, fragment 183 (éd. Rzach). Pour le premier vers, comparer Aristophane, *Oiseaux*, v. 609 :

Οὐκ οἶσθ' ὅτι πέντ' ἀνδρῶν γενεὰς ζώει λακέρυζα κορώνη ;

3. Cf. l'édition Br. Snell de Pindare, fragm. 165.

P. 114.

4. Sur ce passage gravement corrompu et restitué *exempli gratia* par M. Adler, voir J. Moreau, *L'Ant. Class.*, 16, 1947, p. 376.
5. Expressions d'Héraclite : cf. Diels, *Fr. Vorsokr.*, 1, n° 100.

P. 115.

1. (1×4 =) 4+(2×4 =) 8+(3×4 =) 12+(4×4 =) 16 = 40.
2. 40×3 = 120×3 = 360×3 = 1080×3 = 3240×3 = 9720.

P. 116.

1. Deux trimètres ïambiques d'une pièce perdue d'Euripide : cf. Nauck, *Tr. Gr. Fr.* fr. 971.
2. Cf. *De facie*, 935 C.
3. Platon, *Banquet*, 202 e : Ἑρμηνεῦον (πᾶν τὸ δαιμόνιον) καὶ διαπορθμεῦον θεοῖς τὰ παρ' ἀνθρώπων καὶ ἀνθρώποις τὰ παρὰ θεῶν.
4. Cf. *De Pyth. orac.*, 400 B ; *Conj. praec.*, 145 C-D ; Platon, *Gorgias*, 513 a.

P. 117.

1. Cf. *De facie*, 944 C-D.
2. Hésiode, *Travaux*, 122 et 126. Le mot ἁγνοί figure également dans les citations que Platon fait de ce texte, *Cratyle*, 379 e et *Rép.*, 469 a.
3. Cf. *De Is. et Osir.*, 360 E.
4. Hérodote, 2, 171. Plutarque était initié notamment aux mystères dionysiaques : *Cons. ad ux.*, 611 D ; *Quaest. conv.*, 671, C-D, et à ceux d'Éleusis : *Quaest. conv.*, 635 A.
5. Cf. *De Is. et Osir.*, 361 B.
6. Pindare, éd. Br. Snell, *Dithyr.*, 2, 13.

P. 118.

2. Iole, fille d'Eurytos, roi d'Œchalie. Cf. Sophocle, *Trachin.*, v. 476-478.
3. Dans l'*Iliade*, 10, 269 sq., le chef crétois Mérion est fils de Molos. Cf. Roscher, *Lexicon*, Molos, 1.
4. Cf. *De Is. et Osir.*, 360 E.
5. Eschyle, *Suppl.*, 214.

P. 119.

2. Voir ci-dessus, 414 B. Ces théologues de Delphes doivent sans doute être rapprochés de ceux qui, vers la même époque,

sont mentionnés par des inscriptions d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, et y apparaissent comme des fonctionnaires des sanctuaires, souvent associés aux ὑμνῳδοί, et chargés, soit de faire eux-mêmes l'éloge des dieux, soit de régler et de contrôler les hymnes ou les déclamations en prose où les dieux étaient célébrés : cf. L. Robert, *Rev. Phil.*, 1943, 184-186.

3. C'est le Septérion (ou Steptérion) : cf. *Aet. gr.*, 293 B-C, et voir H. Jeanmaire, *Couroi et Courètes*, 387-411.

4. La place de l'Aire est un élargissement de la Voie Sacrée, non loin du rocher de la Sibylle, où la légende plaçait l'antre du serpent Python.

5. L'exil d'Apollon aurait duré neuf ans : voir ci-dessous, 421 C.

6. Cf. Pausanias, 10, 6, 6, et Strabon, 9, 422, qui parle, d'après Éphore, « d'un homme appelé Python et surnommé Dracon. »

7. La Dolonie, c'est sans doute le passage et l'escalier que l'on voit au sud de l'aire et qui permettaient d'y apparaître brusquement, en coup de théâtre : cf. E. Bourguet, *Bull. Corr. Hell.*, 36, 1912, 654-656. Sur le nom de Dolonie, voir L. Gernet, *Mél. Cumont*, 189-208, et H. Jeanmaire, *Couroi et Courètes*, 395-401.

8. Restitution très incertaine d'un texte corrompu. On a pensé aussi à Λαϐυάδαι, 'Αλευάδαι, Θυιάδες, etc. (en faveur de Θυιάδες, cf. *Aet. gr.*, 293 B-F). Une glose d'Hésychius dit : Αἰόδα · παρὰ Δελφοῖς γένος τι, et Hérodote, 7, 178 signale que les Delphiens avaient un culte pour les Vents, donc sans doute pour Éole, Αἴολος ?

9. Sur ἀμφιθαλής, cf. F. Cumont, *Am. Journ. Arch.*, 1933, 250, et L. Robert, *Athen. Stud. to W. S. Ferguson* (*Harvard Stud.*, 1940), 513-519, et spécialement 517.

P. 120.

1. Cf. Eschyle, *Agam.*, 1500 sq. ὁ παλαιὸς ... ἀλάστωρ. Si l'étymologie proposée de ἀλάστωρ est vraisemblable, celle de παλαμναῖος est indéfendable, car ce mot doit venir de παλάμη, non de πάλαι.

2. Voir ci-dessous, 421 C.

3. Diels, *Fragm. Vorsokr.*, 1, n° 24.

P. 121.

1. Voir ces vers d'Empédocle sur les δαίμονες μακραίωνες dans Diels, *Fr. Vorsokr.*, 1, n° 115. Empédocle sera cité encore à propos des démons ci-dessous, 419 A et 420 D. Voir M. Détienne, *Rev. Ét. Gr.*, 72, 1959, 1-17 : La « démonologie » d'Empédocle.

2. Pour Platon, voir le *Banquet*, 202 e. Sur Xénocrate, voir R. Heinze, *Xenokrates*, livre dont la seconde partie est consacrée à la démonologie. Pour le stoïcien Chrysippe, cf. von Arnim, *Stoic. vet. fr.*, 2, 1104 (p. 321). Le fragment de Démocrite (Diels, *Fr. Vorsokr.*, 2, n° 166) est cité aussi par Plutarque dans la

préface des *Vies de Paul-Émile et Timoléon*, 1, 3. A cette liste d'« autorités », le *De Is. et Osir.*, 360 D ajoute Pythagore.

3. Cf. Sénèque, *Controv.*, 10, 5, 25 : *Aemilianus quidam rhetor graecus*.

P. 123.

1. Pour cette généalogie de Pan, cf. Hérodote, 2, 145. Quant à la curiosité de Tibère pour les légendes grecques et à son entourage de philologues, voir Suétone, *Tibère*, 70.

2. Démétrios revenait alors de Grande-Bretagne : voir ci-dessus, 410 A.

3. Cf. *De facie*, 941 A-F. Sur Briarée, l'un des trois fils aux cent bras de Ciel et Terre, cf. Hésiode, *Théog.*, 147 sqq. D'après Pindare, *Ol.*, 2, v. 77 et 84-85, Cronos régnait sur les Iles Fortunées.

P. 124.

1. Pour les Stoïciens, le dieu unique et éternel, c'est Zeus ; les autres dieux sont changeants et corruptibles : cf. von Arnim, *Stoic. vet. fr.*, 2, fr. 1049-1056.

2. Cf. H. Usener, *Epicurea*, fr. 394. La théorie des εἴδωλα se trouvait déjà chez Démocrite : voir ci-dessus, 419 A.

P. 125.

1. Épicure vécut 72 ans (342-270), et Gorgias 100 ans environ (485-380 ?). Métrodore de Lampsaque, le plus cher disciple d'Épicure, mourut sept ans avant son maître. Quant au poète comique Alexis, sa vie remplit tout le IVe siècle.

2. Cette allusion à Platon sera expliquée plus bas, en 421 F - 422 A.

P. 126.

1. Cf. ci-dessus, 410 A : Cléombrote, après avoir visité l'Égypte et le pays des Troglodytes, avait navigué très avant dans la mer Érythrée. — Sur l'engouement que l'on constate à cette époque pour la vie solitaire des ermites, voir J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, 1, p. 44 sqq.

3. Il doit s'agir en particulier du rite secret mentionné *De Is. et Osir.*, 365 A.

4. On sait que la « grande année », selon une conception surtout pythagoricienne et stoïcienne, est une période cosmique au terme de laquelle l'univers se trouve entièrement renouvelé : voir par exemple P. Boyancé, *Ét. sur le songe de Scipion*, 160-171.

P. 127.

4. Cf. *De Is. el Osir.*, 356 A - 358 E.
5. Cf. Hésiode, *Théog.*, v. 154-210.
6. Pour le culte de Typhon, cf. *De Is. el Osir.*, 362 E-F. Celui de Cronos ne revêtait une certaine importance qu'en Sicile ; on le trouve en Haute-Lycie, à Tlos : cf. L. Robert, *Hellen.*, 7, 52-54.
7. On localise les Solymes (nommés dans l'*Iliade*, 6, 184, 204) au nord de la Lycie et en Pisidie : cf. *R.E.*, s.v. Solymer et Solyma (W. Ruge).
8. Sur cette triade masculine des σκιρροὶ θεοί, voir L. Robert, *Hellen.*, 3, 75-76, et 7, 50-56 : elle est représentée sur un relief d'Idebessos (voir la photographie reproduite par L. Robert, *Hellen.*, 3, pl. 6, fig. 5).

P. 128.

1. Platon, *Timée*, 55 c-d. Plutarque fait aussi mention de ce passage dans le *De E*, 389 F, à propos des propriétés du nombre cinq.
2. Voir notamment Aristote, *De caelo*, 1, chap. 8 et 9 (où le mot ciel est pris dans le sens d'univers).
3. Cf. Proclos, *Comm. sur le Timée*, 138 b.
4. Cf. Platon, *Phèdre*, 248 b.

P. 129.

1. Tout cela, et notamment l'allusion à la théorie de la réminiscence, est encore d'origine platonicienne.
2. Notation fort intéressante, car le désir d'une révélation qui transcende la raison est un trait caractéristique de l'époque ; cf. J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégisle*, 1, chap. 1 : *Le déclin du rationalisme*, notamment p. 13-17.
3. *Odyssée*, 21, 397. — Démétrios, étant grammairien, sait par cœur les poèmes homériques.
4. Pétron d'Himère est un Pythagoricien de la première génération : cf. L. Robin, *La pensée grecque*, 63.
5. Sur Hippys de Rhégion, cf. la *R.E.*, s.v. (Jacoby). Le philosophe péripatéticien et historien Phanias d'Érésos (Lesbos) est bien connu, et Plutarque le cite souvent dans ses *Vies* : voir par exemple *Thémist.*, 13, 5.

P. 130.

2. Cf. Platon, *Timée*, 53 c - 55 c, et le commentaire d'A. Rivaud dans la Notice de son édition de la C.U.F., p. 76-81. Comparer *De E*, 390 A (où sont énumérés les cinq volumes-types : pyramide, cube, octaèdre, icosaèdre et dodécaèdre), et *De plac. philos.*, 887 B-C. Voir Ch. Mugler, *Rev. Ét. Gr.*, 62, 1949, p. 31 sqq.

P. 131.

1. L'opinion d'Aristote est toute contrairc ; cf. *Éth. à Eudème*, 1245 B : ὁ θεὸς οὐ τοιοῦτος οἷον δεῖσθαι φίλου.

P. 132.

1. La théorie des *homéomères* remonte à Anaxagore, mais plusieurs autres philosophes, tel Aristote, en ont fait usage : voir L. Robin, *La pensée gr.*, 149, 351.

P. 133.

2. Cf. Aristote, *De Caelo*, p. 277 : οὐδὲ τόπος οὐδὲ κενὸν οὐδὲ χρόνος ἐστὶν ἔξω τοῦ οὐράνου.

P. 135.

1. Cette comparaison entre le monde et un organisme vivant, comme celui de l'homme, est développée dans le *De facie*, 928 A-D.

2. Il y a là une locution populaire ; cf. Démosthène, *Sur l'Halon.*, 45 : « (Voilà ce que vous ferez), si vous avez le cerveau entre les tempes et non pas dans les talons. »

P. 136.

1. Cf. H. Usener, *Epicurea*, fr. 299.

2. Ce passage de Chrysippe est cité intégralement dans le traité *De stoic. rep.*, 1054 C. Voir v. Arnim, *Stoic. vet. fr.*, 2, fr. 551.

3. Cf. v. Arnim, *Stoic. vet. fr.*, 2, fr. 632. Dans la cosmogonie stoïcienne, chaque conflagration périodique de l'univers (ἐκπύρωσις) aboutit à un renouvellement total, qui englobe aussi les dieux et les astres.

P. 137.

1. Cf. v. Arnim, *Stoic. vet. fr.*, 2, fr. 367. Comparer *Conj. praec.*, 142 E.

2. Ce qui est le cas en effet de la reine des abeilles.

3. Les philosophes dont il s'agit ainsi sont évidemment les Stoïciens. Cf. v. Arnim, *Stoic. vet. fr.*, 2, fr. 1055.

4. Ces vers, cités également *Non posse*, 1103 C, sont peut-être de Pindare : cf. Br. Snell, *Pindarus*, fr. 140 c.

P. 138.

1. Cf. *Iliade*, 13, 3 sqq.

2. Cf. Aristote, *Éth. à Eud.*, 7, 12, 16 (1245 b 14).

3. C'est la conception épicurienne.
4. Voir le dialogue *De E*.

P. 139.

1. Il ne peut s'agir que de Platon qui a été désigné ci-dessus, en 421 D - 422 A comme l'auteur de cette théorie.
2. Sur Théodore de Soles, mathématicien et philosophe platonicien, voir la *R.E.*, s.v. Theodoros, n° 30. Il est cité aussi dans le *De an. procr.*, 1027 D.
3. Voir ci-dessus, 422 F - 423 A, et la note à cet endroit. Mais Platon nommait aussi le cube : voir ci-dessous, 427 F.

P. 140.

1. Cela suggère une étymologie de πυραμίς à partir de πῦρ.

P. 144.

1. Cf. *De E*, 387 F - 388 A, où l'unité est mise à part, comme ici, de la suite des nombres.
2. Cf. *De E*, 387 E ; *De Is. et Osir.*, 374 A.

P. 145.

3. C'est-à-dire que, ayant un carré égal aux carrés additionnés des deux nombres qui le précèdent : $(5\times5) = 25 = (3\times3 =)9+ (4\times4 =)16$, il mesure l'hypoténuse du triangle rectangle qui a pour autres côtés 3 et 4.
4. Cf. *De E*, 389 D : 5 est formé de 3+2, et ces deux nombres sont l'un par rapport à l'autre dans le rapport que les Grecs appelaient ἡμιόλιος λόγος.
5. Cf. *De E*, 390 A-B et F.
6. Cf. *Aet. rom.*, 264 B ; *De Is. et Osir.*, 355 D - 356 A ; Aristote, *Hist. anim.*, 7, 4 (584 b 33).
7. Phosphoros (« Porte-lumière ») est un autre nom de Vénus, et Stilbon (« le Brillant ») désigne Mercure. L'orbite de ces deux planètes est intérieure à l'orbite terrestre, en sorte qu'on ne les voit jamais que proches du soleil ; on pensait donc qu'elles ont la même révolution que le soleil, bien que ce ne soit que pure apparence. Les Anciens ne connaissaient que cinq planètes en dehors du soleil et de la lune, qu'ils considéraient comme tels : Vénus, Mercure, Mars, Jupiter et Saturne. Cf. *De E*, 386 A-B ; *De an. procr.*, 1029 B.

P. 146.

3. Platon, *Timée*, 55 c-d. Voir ci-dessus, 421 F - 422 A, et *Plat. quaest.*, 1003 C.

4. Platon, *Timée*, 57 c.
5. Platon, *Timée*, 52 e.

P. 147.

1. Renvoi à 428 E.

P. 148.

1. Cf. *De E*, 387 F, et la note.
2. Trimètre ïambique d'une pièce perdue d'Euripide : Nauck, *Tr. Gr. Fr.*, n° 972.
3. Cf. Nauck, *ibid.*, n° 970. Même citation dans le *De E*, 390 C.
4. Ci-dessus, en 418 C-D.
5. Hésiode, *Travaux*, 125 et 255 : περιπολεῖν est un équivalent des mots πάντη φοιτῶντες ἐπ' αἶαν d'Hésiode.

P. 149.

1. Comparer le *De gen. Socr.*, 588 C-F, où l'action du « démon » de Socrate sur l'esprit du philosophe est décrite d'une manière analogue.
2. Il s'agit de l'oracle de Trophonios à Lébadée et du sacrifice qui précède toute consultation oraculaire. Hirzel, *Der Dialog*, 2, 189, n. 3, conclut de ce passage que Lamprias exerçait à Lébadée des fonctions sacerdotales, comme son frère Plutarque à Delphes.
3. Hésiode, *Travaux*, 123.

P. 151.

1. Ce passage est à comparer à plusieurs endroits du *De divin.* de Cicéron (1, 30 ; 49 ; 57) qui se réfèrent à un ouvrage de Posidonios d'Apamée. — La croyance que le don de prophétie est surtout intense à l'heure de la mort est générale dans l'antiquité ; il faut donc bien se garder de préférer à τελευτάς la leçon τελετάς, comme le fait G. Soury, *La démonol. de Plut.*, 106.
2. Cf. *De Pyth. orac.*, 399 A, et voir la note à cet endroit.
3. En insistant ainsi sur le caractère irrationnel de la divination inspirée, Lamprias suit l'enseignement de Platon, *Phèdre*, 244 a-b.

P. 152.

2. Cf. ci-dessous, 437 E, et *De Pyth. orac.* 406 B : dans ce dernier passage, Plutarque distingue au contraire les effets de l'« enthousiasme » prophétique et amoureux de ceux de l'ivresse ; voir ce que j'ai écrit, *Rev. Ét. Gr.*, 56, 1943, 94 sq. Sur le bon usage du vin chez Platon (*Lois*, 666 B), voir P. Boyancé, *Le culte des Muses*, 172.
3. Euripide, *Bacch.*, 298 sq.

4. Ce fragment d'Héraclite est plusieurs fois cité par Plutarque : *De esu carn.*, 995 E, *Rom.*, 28, 9, et par d'autres auteurs, et pourtant le texte n'en est pas sûr : cf. Diels, *Fr. Vorsokr.*, 1, n° 118. — Cette explication de l'action du πνεῦμα par la sécheresse et la chaleur peut s'autoriser aussi d'Aristote, qui sera cité un peu plus bas en 434 b, et pour qui l'enthousiasme prophétique est un échauffement qui se produit près du siège du νοῦς chez les tempéraments mélancoliques et sous l'influence du πνεῦμα : voir P. Boyancé, *Le culte des Muses*, 190-194.

5. Cf. *Quaest. conv.* 8, 10 : 736 A-B.

P. 153.

5. Démétrios était originaire de Tarse : cf. ci-dessus, 410 A.

6. Cf. Pausanias, 5, 13, 11.

P. 154.

1. Cf. ci-dessous, 435 D, et Diodore, 16, 26; Pausanias, 10, 5, 7. Il s'agit évidemment du χάσμα γῆς. Voir P. Amandry, *La mant. apoll. à Delphes*, 226, note 4, qui refuse de donner à ἐμπίπτω son sens précis.

2. Voir ci-dessous, 436 D, avec renvoi explicite à Platon (*Rép.* 507 d - 509 b).

3. Sur l'identification du soleil à Apollon, voir ci-dessous, 434 F et 438 D ; *De E*, 393 D sqq. ; *De Pyth. orac.*, 400 D.

4. Cf. Eschyle, *Eumén.*, v. 2 : τὴν πρωτόμαντιν Γαῖαν.

5. Hésiode, *Théog.*, v. 117.

P. 155.

2. Cf. Nauck, *Tr. Gr. Fr.*, n° 356, pour ce trimètre ïambique d'une tragédie perdue d'Eschyle, et voir Strabon, 10, 1, 9, 447 : « Dans la plaine de Lélante (près de Chalcis), on trouvait une mine d'une nature extraordinaire, puisqu'elle renfermait à la fois du cuivre et du fer, ce qui n'est attesté nulle part ailleurs. Aujourd'hui, cependant, il ne reste plus rien de l'un ni de l'autre métal. »

3. Il s'agit de l'amiante. Cf. Strabon, 10, 1, 6, 446 : « A Carystos s'exploite la pierre dont on fait, une fois filée et tissée, de la toile d'essuie-mains susceptible d'être nettoyée, quand elle est sale, par un simple passage au feu. »

P. 156.

2. Sans doute Plutarque fait-il allusion au tremblement de terre de 373 avant J.-C., qui détruisit notamment le temple d'Apollon.

3. Tirésias est le grand devin de Thèbes, mais son oracle d'Orchomène semble inconnu par ailleurs.

4. Démétrios est originaire de Tarse (cf. 410 A), qui est une ville de Cilicie.

5. Sur les oracles de ces héros à Mallos, cf. M. Caster, *Études sur Alexandre ou le faux prophète de Lucien*, 36-38, et voir l'épigramme dédiée au IIIe ou IVe siècle de notre ère au héros guérisseur Mopsos : elle est reproduite par J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1966, nº 464.

P. 157.

1. Cet oracle fonctionnait donc par la méthode oniromantique de l'incubation, comme celui d'Asclépios à Épidaure.

3. Cf. *De E*, 386 B : « Ce sont pour ainsi dire tous les Grecs qui identifient Apollon au soleil. »

P. 158.

2. Eurip., *Cycl.*, 335.

3. Cf. *Quaest. conv.*, 8, 8, 729 F ; Aristophane, *Paix*, 960 (avec la note de P. Mazon dans son édition). A Delphes, ces victimes de sacrifice étaient ordinairement des chèvres : voir ci-dessous, 437 B.

4. Cf. ci-dessous, 438 C.

5. Voir ci-dessus, 433 C, et la note à ce passage.

P. 159.

1. Voir Platon, *Phédon*, 97 b-99 d. Plutarque, *Pér.*, 6, donne un exemple frappant de la méthode d'Anaxagore.

P. 160.

2. Ce distique élégiaque, attribué à Simonide, constituait la signature de l'Ἰλίου πέρσις peinte par Polygnote sur les murs de la Leschè de Cnide, où se trouvent les interlocuteurs de ce dialogue depuis 412 D. Polygnote y avait peint aussi la Νέκυια : voir les descriptions de Pausanias, 10, 25-31.

3. *Odyssée*, 9, 393, où il est question précisément de la trempe du fer.

P. 161.

1. Voir ci-dessus 433 D, passage qui déjà faisait allusion à la *Rép.* de Platon, 507 d - 509 b.

2. Hexamètre d'un hymne orphique à Zeus, cf. O. Kern, *Orphic. fr.*, p. 91, fr. 21 a, v. 2. Ce vers comportait des variantes, par exemple celle-ci : Ζεὺς κεφαλή, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται (ou τελεῖται).

3. Comparer ci-dessus, 433 E, et voir R. Del Re, *Il dialogo...*, 53.

P. 162.

1. Les ὅσιοι, à l'époque de Plutarque, forment un collège de cinq membres et assistent les deux prêtres d'Apollon Pythien : cf. *Ael. gr.*, 9, 292 D, et voir Dempsey, *The delph. oracle*, App. B, 189-191.

2. Comparer ci-dessus, 435 B-C.

P. 163.

1. Cf. Pindare, *Olymp.*, 7, 32 : εὐώδεος ἐξ ἀδύτου. La bonne odeur révèle la présence d'un dieu ou d'un personnage surnaturel ; voir ci-dessus, 421 B. Ce passage distingue nettement l'ἄδυτον où siégeait la Pythie de l'οἶκος des consultants, l'ensemble formant le μαντεῖον ou χρηστήριον, c'est-à-dire le local prophétique situé dans le temple d'Apollon à un niveau inférieur à celui du dallage de la *cella*.

2. Pour la comparaison entre les effets du πνεῦμα et ceux du vin, voir ci-dessus, 432 E. Puis, pour le rapprochement entre les effets du vin et ceux de la flûte, cf. J. Croissant, *Aristote et les mystères*, 104, note 1, qui y voit « un rappel conscient de la théorie d'Aristote » relative aux tempéraments mélancoliques.

P. 165.

1. Il est probable que le « prophète » Nicandre est identique au « prêtre » Nicandre, interlocuteur du *De E*, 386 B. Sur l'identification (douteuse) de ce Nicandre avec le personnage homonyme qui figure dans des inscriptions de Delphes, cf. J. Jannoray, *Rev. Ét. Anc.*, 47, 1945, 74-77 ; G. Daux, *Chronol. de Delphes*, p. 88.

4. C'est-à-dire de tout ce que contient la région « sublunaire » : au-dessus de la lune, qui est le séjour de nombreux démons d'après le *De facie*, commence la région proprement céleste et divine.

5. Ceux-ci doivent être les Stoïciens, pour qui l'ἐκπύρωσις renouvelle l'univers entier.

6. Voir ci-dessus, 434 F.

INDEX DES NOMS PROPRES

INDEX DES THÈMES

établi par M. Cuvigny

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MARS 1974
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE A. BONTEMPS
LIMOGES (FRANCE)

DÉPÔT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1974
IMPR. N. 6071. ÉDIT. N. 1824